

DANIEL MEUROIS

Le
Livre secret
de Jeshua

La vie cachée de Jésus... selon la Mémoire du Temps

Tom 2

Les saisons de l'Accomplissement

Le
RASSEMBLEMENT
MONDE

Table des matières

Prologue	3
Chapitre I - "Je ne sais plus comment t'appeler..."	4
Chapitre II - Entre les murs de Sokuk	10
Chapitre III - Le Mystère du Jourdain	17
Chapitre IV - Mes premiers pas avec le Soleil	25
Chapitre V - "Alors, veux-tu de moi ?"	32
Chapitre VI - Après que la terre eût tremblé.....	39
Chapitre VII - Le sourire d'un nuage.....	46
Chapitre VIII - De Yo Hanan à Myriam.....	53
Chapitre IX - Ames en éclosion.....	61
Chapitre X - Au pays des Gadaréens	69
Chapitre XI - La Nuée.....	76
Chapitre XII- Dans la vérité de Cana	82
Chapitre XIII - Le plan du Temple	89
Chapitre XIV - La chrysalide d'Eliazar	95
Chapitre XV - De Shlomit à Procla	100
Chapitre XVI - Le miracle des poissons.....	106
Chapitre XVII - À l'est de Bethsaïda	113
Chapitre XVIII - Jeux de pouvoirs.....	120
Chapitre XIX - L'huile et l'eau	127
Chapitre XX - Partout à la fois... ..	135

Prologue

Deux années se sont écoulées depuis la publication du premier tome de cet ouvrage. Deux années qui ont certainement été les plus intenses, les plus exigeantes et aussi les plus émouvantes non seulement de mon parcours d'écrivain mais aussi de mon cheminement de "disciple de la Vie".

En restituant par le détail la trajectoire du Christ Jésus du début de sa mission publique jusqu'à la fin de ses jours en Himalaya des décennies plus tard, c'est dans un véritable chantier de ma conscience que je me suis lancé, convaincu du chamboulement intérieur que j'allais forcément induire aussi chez ceux qui me liraient...

Une responsabilité dont j'ai toujours pris la mesure et qui m'oblige à une constante humilité tant elle a demandé un dépassement quotidien.

À l'heure où ce livre est désormais achevé, je puis dire maintenant que j'ai été "inondé" par le Christ et que je le reste. Je ne parle pas, bien sûr, du Christ des Églises, à mon avis figé et rapetissé par des dogmes limitatifs et distillateurs de souffrance. Je parle ici du Christ Universel, de l'Énergie transcendante qui est constante et en libre circulation dans l'éternité du cosmos.

C'est ce Christ-là que je vous invite donc à découvrir au fil de ces pages qui toucheront essentiellement celles et ceux qui savent - ou veulent - pratiquer la "lecture du cœur" et qui sont conscients que c'est au centre de la poitrine que tout se passe.

Autant j'ai été invité à pénétrer dans l'intimité du Maître Jeshua transfiguré après son baptême dans le Jourdain, autant je me suis appliqué à laisser infuser celle-ci dans chaque mot, chaque phrase et chaque page couchés à la plume sur le papier. C'était pour moi essentiel afin de n'entraîner personne dans un possible ésotérisme incapable de dilater la conscience parce que mental.

C'est pour cette raison que je me suis beaucoup appliqué à restituer le cheminement personnel et la psychologie de l'Avatar à travers sa croissance intérieure permanente jusqu'au paroxysme de l'incarnation du Principe divin.

L'historien et le théologien y trouveront ils leur compte ? À dire vrai, je ne me suis pas posé cette question car même si je respecte leurs démarches, tout comme le premier, ce second tome du "Livre secret de Jeshua" demande à être découvert au-delà de l'intellect, avec ouverture et spontanéité, là où on ose ébranler l'édifice des vieilles certitudes, faire des pas dans le vide et accoster à un autre continent.

Que l'on ne s'imagine pas pour autant que les pages qui suivent s'adressent à "une zone affective et floue" de l'être humain. Tout ce qui y a été rapporté l'a été avec une extrême précision et une totale fidélité par rapport à ce qu'il m'a été donné de vivre par les yeux et la mémoire de Jeshua Lui-même. Rien n'y a été enjolivé ni romancé. C'est dire le nombre d'informations, de bases de réflexion, de données métaphysiques et mystiques que chacun pourra y trouver, souvent en prise avec des interrogations de notre époque.

À travers tout cela, mon souci constant a été de ne pas figer l'image du Maître dans une attitude hiératique, déconnectée de tout. Jeshua a incontestablement toujours cherché la proximité avec chacun et non pas à être vénéré tel une divinité extérieure au genre humain. Mon vécu me pousse au contraire à affirmer qu'il nous a enseigné le code d'accès à notre propre divinisation.

Chaque page de ce livre est dès lors orientée en ce sens ; elle espère participer à l'avènement urgent d'une nouvelle approche de la spiritualité que, pour ma part, je nomme le "Christisme" et qui ne saurait être la propriété d'aucune Tradition religieuse.

Car, assurément, dans son entièreté "Le Livre secret de Jeshua" est irrégulier et par conséquent adogmatique. Il a été conçu avec volonté, patience, liberté et amour dans l'espoir d'un rassemblement des consciences ouvertes à un "demain" débarrassé des cloisonnements sclérosants du passé.

Je vous le propose donc ici... Puisse-t-il maintenant susciter le meilleur de chacun.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage-témoin est très certainement, je ne crains pas de le dire, celui pour lequel je suis venu au monde.

Daniel Meurois

Tome 2

Chapitre I - "Je ne sais plus comment t'appeler..."

Dans le jardin de la demeure de Yussaf, la lumière était ambrée ce jour-là. À pas mesurés, j'ai pénétré en elle, conscient que j'entrais alors en une autre saison de la vie qui m'était prêtée, une saison à jamais indélébile. Je n'aurais pas encore su dire en quoi elle le serait exactement mais j'y suis entré en pressentant la portée de mon geste.

La jeune femme qui m'avait accueilli l'instant auparavant s'est rapidement effacée en rabattant un voile couleur de terre sur sa chevelure. Dès lors, je me suis retrouvé seul face à mon oncle, toujours médusé.

- "Jeshua... est-ce bien toi ?"

Yussaf¹ était devenu un vieillard mais, à la vigueur de son accolade qui n'en finissait plus, j'ai compris qu'il avait conservé toute sa présence et sa verdure. C'était bon de le retrouver ainsi, telle une pierre blanche marquant mon retour chez moi.

Chez moi ? Après ma toute dernière marche à travers les collines depuis Joppé, je ne savais même plus si c'était vrai tant j'avais parcouru de routes et de contrées qui m'avaient marqué, sculpté puis ensemencé.

Face à Yussaf qui me pressait de questions entre deux larmes mal contenues, les mots ne me venaient pas. Ou plutôt, il y en avait tant et tant en moi qu'aucun d'eux ne réussissait à supplanter les autres pour franchir le seuil de mes lèvres.

Singulièrement pourtant, ce n'était pas de l'émotion que j'éprouvais... Pas de l'émotion au sens où on l'entend communément. C'était... autre chose d'indéfinissable que je découvrais pour la première fois et qui était sans aucun doute le fruit de ma récente métamorphose au sein de la Pyramide. Une sorte de joie à l'état brut, un sentiment pur et intense en même temps qu'empreint de détachement.

Dans un coin du jardin qui constituait le cœur de son opulente demeure, mon oncle n'invita enfin à m'asseoir sur un banc de pierre avant de m'apporter lui-même un peu de vin dans la plus belle des coupes que j'avais jamais vues.

Était-il possible d'échanger vraiment quelque chose en pareille circonstance ? Dix-sept années s'étaient écoulées depuis qu'il m'avait confié, tout jeune encore, à Yosh Hérām et au désert... Ses questions glissaient sur moi.

Et puis, soudain, j'ai eu besoin de le regarder différemment et de plonger dans la prunelle de ses yeux jusqu'à y trouver la vérité fondamentale de son âme. Il le fallait.

- "Yussaf, ai-je fait à nouveau, me reconnais-tu vraiment ?"

- "Non... me répondit-il après une courte hésitation. Non... mais je sais que cela ne peut être personne d'autre que toi... Toi, plus... plus Quelque chose qui me fait presque trembler."

- "Un Souffle ?" - "C'est cela..."

- "C'est pour Lui que je suis parti... et c'est à cause de Lui que je reviens..."

Je me souviens avoir alors vu le vieillard quitter la place qu'il avait prise à côté de moi sur le banc, puis glisser lentement vers le sol jusqu'à y poser le front et prendre mes chevilles entre ses mains.

Je l'ai laissé agir ainsi... Ce Quelque chose dont il avait deviné la nature ne parvenait pas à voir en lui un oncle mais un homme assoiffé de Soleil, le premier de ceux qu'il fallait désaltérer... Ainsi, tout simplement, ma main droite est allée se poser d'elle-même au sommet de son crâne en partie dégarni.

Il n'y avait nulle prétention en quelque espace que ce fût de mon être à accomplir un tel geste. Celui-ci était en vérité le prolongement naturel de Ce qui m'habitait désormais et qu'il ne fallait surtout pas que je bride.

Si j'eus un premier véritable disciple sur cette Terre, ce fut donc le vieux Yussaf d'Ha Ramathaïm, celui par qui mon si long voyage avait pu se réaliser.

En cet instant de silence entre nous et où ma main demeura longuement posée sur sa tête, il me semble, deux mille années plus tard, que tout fut dit entre nos âmes. C'était un "tout" dont nous ignorions

¹ Joseph d'Arimatee. Pour mémoire, voir le présent ouvrage, Tome I chapitre I.

consciemment l'exact contenu, bien entendu, mais qui faisait remonter à la surface de nos vies la certitude d'une profonde, ancienne et belle connivence.

- "Relève-toi, je t'en prie, ai-je enfin dit. Nous parlerons ce soir... lorsque le tourbillon des souvenirs aura laissé retomber ses poussières."

C'est à ce moment-là que la jeune femme qui m'avait ouvert le portail est réapparue. Elle avait dans les mains un bassin et une cruche d'eau. Selon la coutume, il importait que mes pieds fussent lavés avant de pénétrer dans la demeure elle-même.

-«Voici Martâ, l'une de mes nièces, annonça Yussaf. Une cousine, pour toi... Elle vient souvent ici me rendre visite... et, comme tu le vois, elle porte bien son nom².

- "Oh... elle est la sœur d'Éliazar, n'est-ce pas ?"

- "Comment le sais-tu ?"

- "Je ne le sais pas, je le découvre... c'est écrit tout autour d'elle..."

Un très bref instant, j'ai vu Martâ relever le menton avec une sorte de mouvement de dignité.

Sur ce, et évitant de croiser mon regard, elle s'est agenouillée à mes pieds. À l'aide de sa cruche et de son bassin, elle entreprit alors de me les laver ainsi qu'on le faisait à tout hôte que l'on voulait honorer.

- "Pourquoi toi ? Ai-je fait. Tu ne me connais pas..."

- "J'ai vu mon oncle et cela me suffit..."

Martâ m'avait répondu d'un ton qui trahissait une forme de lassitude, toujours sans me regarder.

- "Ma nièce n'a pas eu une vie très facile, ajouta aussitôt Yussaf, elle vit un peu trop seule..."

- "Avec ses moutons, dans sa maison, à Béthanie ?"

J'ai prononcé ces mots sans même réfléchir, comme si c'était d'évidence parce qu'également dessiné dans sa lumière d'âme.

Yussaf venait de se placer debout derrière elle qui, maintenant, m'essuyait les pieds avec une pièce de lin blanc. Il retenait sa respiration, les lèvres entrebâillées.

- "Oui... c'est cela, oui... à Béthanie."

Béthanie... Je n'y étais évidemment jamais allé et j'en avais même oublié l'existence jusqu'à cet instant mais l'effluve de son nom me disait que le lieu devait être bon avec tous les dattiers que j'y devinais.

- "Et Myriam, que fait-elle ?"

Cette fois, Martâ ne put s'empêcher de croiser mon regard.

- "Il y a beaucoup de Myriam..."

Sur ces mots, la jeune femme s'est relevée et je l'ai vue disparaître à pas rapides à l'intérieur de la maison. Yussaf parut manifestement gêné...

- "Elle parle peu, tu sais... Elle a souvent été dans la peur. Beaucoup avec les Romains... Les soldats passent régulièrement par Béthanie... Ils la cherchent un peu, alors... Elle te dira peut-être un jour..."

- "As-tu encore ta mosaïque ?"

Yussaf a presque éclaté de rire, manifestement ravi que nous passions à d'autres considérations et que je ne m'intéresse pas davantage à qui je n'étais pas sensé connaître.

Il n'en a pas fallu plus pour qu'il me prie de le suivre dans la pénombre fraîche de sa vaste maison. Quelques marches à gravir, un vestibule à traverser, un bassin de céramique bleue puis des pièces, un grand nombre de pièces sobrement mais harmonieusement meublées... Je ne me souvenais pas de tout cela. Seule la mosaïque s'était gravée dans ma mémoire.

Elle était toujours là, au fond d'un couloir, inondée par la lumière qui filtrait au travers d'une lucarne savamment bien placée. Trois colombes y étaient représentées avec une délicate élégance sur un décor de palmes.

Contrairement à ce que je m'étais dit durant des années en imaginant cette scène, aucune émotion particulière n'est venue me rejoindre. Je me sentais merveilleusement heureux d'être là, aussi simplement, en train de respirer la douceur de l'instant présent, toutefois il n'y avait rien qui puisse me bouleverser. Je n'étais plus le même...

J'habitais parfaitement mon corps, cependant il existait en moi un regard qui percevait tout d'un angle jusqu'alors inconnu de moi et dont la lucidité semblait vouloir l'emporter sur toute chose...

Et puis soudainement, tandis que je restais encore fixé sur le spectacle des colombes, la voix de Yussaf est venue me chercher. Elle traduisait une sorte de trouble.

² 1 En Araméen, le mot martâ désigne une maîtresse de maison. Il correspond au prénom Marthe.

- "Pardonne-moi... Dis-moi... Je ne sais plus comment t'appeler..."
- "Mais... ne suis-je pas Jeshua ?"
- "Non... pas vraiment, je ne saurais plus t'appeler ainsi. Ce n'est plus possible..."
- "Et si je te le demande ?"

Je n'ai pas obtenu de réponse. Faisais-je peur à ce point ? Être revêtu de Soleil menait donc à cela, à une différence toujours plus grande qui allait devenir un rempart ? Oh... si, à cet instant-là, j'avais pu me retirer et prier...

Derrière Yussaf qui me faisait découvrir les dernières pièces de sa maison, je me souviens m'être alors dit qu'avec tout ce qui s'était passé - et quoi qu'il pût m'en coûter- je voulais demeurer homme, je voulais continuer à m'appeler Jeshua...

Est-ce cette pensée, est-ce ce souhait ou encore cet élan de simplicité qui firent monter en moi une puissante vague de tendresse ? Certainement car, parvenu en haut de l'escalier de pierre qui débouchait sur les toits et la terrasse, je n'ai pu m'empêcher de serrer très fort Yussaf entre mes bras.

- "Alors... ce sera Jeshua ?" lui ai-je dit.
- "Si tu y tiens, mais..."

Et, je dois le dire, ce tout petit mot, ce "mais" resta toujours entre nous, tel le discret stigmaté d'une solitude qu'il me fallut vivre jusqu'au bout.

Le reste de la journée et la soirée se passèrent dans un partage paisible qui ne fut que pur bonheur. Yussaf me confirma l'envol de mon père puis la force digne de ma mère. Les langues se délièrent sans effort, allant d'évocations en évocations, et Martâ, priée de se joindre à nous, oublia même, entre deux fruits, de retenir quelques sourires.

Il était tard lorsque celle-ci se retira pour la nuit et que les trois domestiques de la maison en firent autant. C'était sans nul doute le moment que Yussaf attendait. Il avait mis une poignée d'herbes séchées à consumer sur des braises. Une vieille coutume...

- "Demeureras-tu quelques semaines avec nous, ici ? Tu as tant voyagé... Tu es chez toi..."

Je lui ai pris la main et j'ai posé la mienne dans son creux, ouverte elle aussi, paume vers le haut.

- "Regarde... Depuis mes premiers jours en ce monde, tu sais mieux que beaucoup ce qui est écrit dedans, là, entre ses lignes... Que penses-tu que je doive faire ? Je me donne trois jours, Yussaf, trois jours afin de réaccorder mon corps au chant de cette terre. Pas davantage, car après..."

- "Après ?"
- "Awoun me le dira..."

Dès le lendemain, tel que je l'avais envisagé, j'ai commencé à parcourir la ville. Jérusalem n'était plus celle de mes souvenirs adolescents. Peut-être même ne l'avait-elle jamais été...

Dans l'enchevêtrement de ses ruelles, sur ses placettes et jusque sur le parvis du Temple, la beauté que je lui avais trouvée avec mes yeux de treize ans avait changé de nom. Elle était devenue séduction. J'y ai découvert de la dureté également.

Je me suis d'abord demandé si c'était la présence, plus importante qu'autrefois, me semblait-il, de l'armée romaine qui en était la cause. Mais non... car je sentais bien qu'il en était toujours ainsi lorsque les portes de l'âme des peuples se rétrécissent. Pourquoi se rétrécissent-elles ? Les âmes ne le savent pas elles-mêmes. En vérité, elles crient cycliquement à l'urgence d'une mutation tout en refusant les effets de celle-ci. Elles ont peur.

Je garde encore en mémoire cet après-midi entier où je suis discrètement resté assis face au grand Temple à observer l'incessant défilé des uns et des autres. À de rares exceptions près, je n'y ai vu que l'expression de tous les commerces de l'humanité.

Une mutation ? Me suis-je demandé... Oui, il y avait urgence... Mais une mutation n'a rien de commun avec une simple mue. La conscience ne se satisfait pas de la surface des choses... Il lui faut tout en même temps, le soc de la charrue, le souffle du semeur, la semence, l'eau et le feu.

En ces instants, hors de tout embrasement de mon être mais au contraire avec une infinie sérénité, j'ai vu clairement qu'il m'appartenait d'être tout cela à la fois, que c'était ma tâche, la seule vraie raison non seulement de mon retour mais de ma vie et que le doute ne m'était pas permis.

Ce jour-là, lorsque le crépuscule fut tombé, Yussaf chercha maladroitement à me prendre par le bras à l'issue du repas partagé.

- "Tu sais... j'ai une fille désormais. Je l'ai adoptée peu après ton départ. Il y a eu des émeutes... Son père - qui était mon ami - ainsi que son épouse y ont péri. Ensuite, eh bien..."

— "C'est elle dont tu as toujours le nom en tête, n'est-ce pas ? C'est Myriam ?"

Le nom de Myriam s'était à nouveau imposé à moi, comme la veille, sans raison apparente.

- "Elle est à Migdel en ce moment ?"

J'avais l'impression que les mots continuaient à se placer tout seuls dans ma bouche. Ils me semblaient être l'extension d'un regard ou d'une connaissance que je ne maîtrisais pas encore.

- "On t'a parlé d'elle? »

- "Non, Yussaf..."

Je n'ai pas voulu en dire plus car il me paraissait évident que le sujet était délicat et peut-être même douloureux. En réalité, je voyais très bien où en était cette Myriam qu'avait adoptée mon oncle... Elle avait épousé un homme qui buvait, un homme violent, elle en avait eu un fils... et avait fini par s'enfuir avec celui-ci encore tout enfant... Je pouvais imaginer la réputation qui lui était faite et la peine qui était désormais celle de Yussaf.

- "Toute chose a sa raison de survenir, ai-je simplement fait pour clore la conversation à ce propos, ainsi chacun a-t-il son heure juste pour passer de la nuit au jour..."

Comme je me l'étais fixé, j'ai encore vécu deux pleines journées à Jérusalem, en observations et en réflexions. Je voulais mieux comprendre où en étaient toutes ces âmes que je voyais s'agiter et ce dont elles avaient besoin.

La nature de leur prison - même si celle-ci se teintait différemment - était identique à celles que j'avais constatées partout ailleurs. Elle se montrait essentiellement tissée d'égoïsme et d'orgueil. Chacun y vivait seul au milieu de la foule, en dépit des offrandes au Temple, des prières et des marchandages. Et puis... il y avait le jeu des soumissions, des compromissions, des petites rébellions et des avidités pour enrober tout cela. C'était le monde du sommeil, ni vraiment mauvais, ni vraiment bon...

J'aurais pu lui tourner le dos mais il y avait tant de feu en moi que je les ai au contraire remerciées, ces âmes qui en étaient complices, puisque c'était grâce à leur aveugle souffrance et à leur égarement que j'avais tellement voulu grandir, me souvenir et appeler mon Père à couler dans mes veines...

Telles étaient mes pensées, le matin de mon départ lorsque j'ai pris la route qui menait à Béthanie. J'étais en compagnie de Martâ qui voulait profiter de la circonstance pour rentrer chez elle. Elle était montée sur une mule. Quant à moi, Yussaf m'avait fait présent de sandales neuves ainsi que de quelques pièces afin de rendre mon retour plus facile.

J'avais accepté tout cela de bonne grâce selon ce principe de sagesse qui affirme que l'on ne cherche pas à marcher sur les eaux d'une rivière lorsqu'il existe un pont pour traverser celle-ci.

- "Que vas-tu faire, maintenant ? Retourner vers ton village ?" me demanda Martâ lorsque je l'eus raccompagnée jusqu'au seuil de sa maison.

- "J'irai d'abord saluer mon cousin Yo Hanan. Yussaf m'a dit qu'il prêchait le Tout-Puissant dans le désert, presque comme un fou, et qu'il avait beaucoup de disciples. Alors, comme j'aime les fous..."

- "On prétend qu'il est souvent vers Sokuk³, ces temps-ci... et là où la rivière se jette dans la Mer de sel..."

J'ai laissé Martâ sur ces quelques considérations, persuadé qu'elle avait sa place sur le chemin qui s'esquissait devant moi. Nous nous reverrions, c'était écrit depuis toujours...

Oui, bien sûr, je retournerais au village, je retrouverais les yeux de ma mère, ceux de Judas, de la "petite" Sarah et des autres... Oui, mais il y avait longtemps que ma vie accueillait une Volonté qui la transcendait et qui me disait l'urgence d'accomplir certains gestes avant d'autres.

Yo Hanan... Une sorte de voix intérieure à moi me commandait d'aller vers lui sans plus attendre.

Ainsi, après m'être rapidement désaltéré au vieux puits de Béthanie, j'ai pris d'un pas décidé le sentier qui, à travers les collines désertiques, me conduirait vers les rivages de la Mer de sel.

Ce n'était jamais qu'un voyage de plus, en solitaire, à travers la caillasse et le sable ; une nuit de plus également, enveloppé dans mon manteau de grosse laine, à contempler aussi longtemps que possible les millions de diamants de la voûte céleste.

Le lendemain, couvert de poussière, je suis arrivé en haut d'un surplomb rocheux duquel le regard pouvait embrasser une bonne partie de l'étendue scintillante de la Mer.

Un bédouin et sa famille avaient planté leur tente non loin de là. Je suis allé vers eux. Dans le désert, une âme en salue toujours une autre, fût-elle celle d'un petit renard ou d'un faucon.

³ ' Sokuk : l'actuel monastère de Qumrân (voir tome I, chapitre XII).

Un peu méfiant, le bâton à la main, le bédouin a fait quelques pas dans ma direction.

- "L'Éternel soit avec toi... C'est de l'eau que tu veux ?" - « On cherche toujours de l'eau sur cette terre... mais je veux surtout prendre le sentier le plus court pour me rendre à Sokuk..."

L'homme hésita un instant.

- "Sokuk ? On dit qu'ils n'ouvrent leur porte à personne en ce moment... Sûrement à cause de cet homme dont ils ne veulent pas entendre parler et qui attire beaucoup de monde. Ils se méfient. .. Alors, à moins de chercher celui-là, va ailleurs..."

Il n'était pas nécessaire que l'homme m'en dise davantage. Je l'ai remercié et j'ai pris le chemin qu'il m'indiquait. Quant à l'eau, il m'en restait...

Bientôt, sous un soleil calcinant, j'ai atteint les rives de la Mer de sel ; j'ai laissé jouer mes pieds dans son eau huileuse, pour le simple bonheur... puis je l'ai longée vers le sud jusqu'à apercevoir, un peu en hauteur, un ensemble de constructions... des murs couleur de terre et de pauvres arbres... Sokuk !

Le souvenir du regard de Yosh Héraam a aussitôt ressurgi en moi⁴. N'était-ce pas à sa suite que j'avais franchi autrefois les portes du monastère ? Un souvenir touchant mais peut-être quelque peu souffrant aussi... quoique, à tout bien considérer, non, il ne l'était plus.

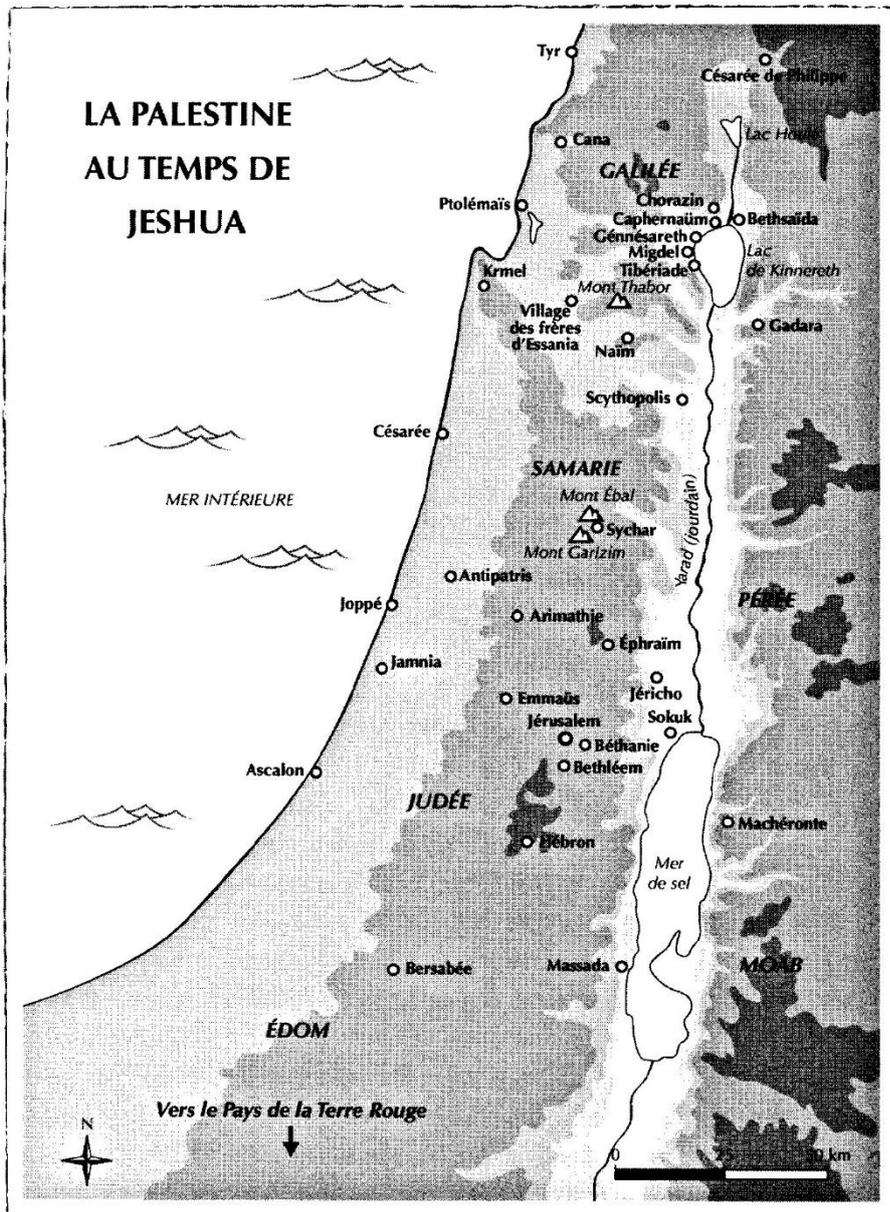
En vérité, j'ai compris à ce moment-là que c'était un réflexe d'antan qui avait soudainement essayé de faire s'immiscer en moi un tel mot, vidé de son sens. Un de ces réflexes d'avant ma métamorphose, comme une ultime projection d'écume venue du passé.

En vérité également, c'est plutôt le sourire aux lèvres que j'ai contemplé, en m'y attardant, la silhouette couleur d'ocre des murs de Sokuk.

Yo Hanan était-il là, quelque part ?

Malgré les dires de Martâ et du bédouin, un ressenti profond me disait que non... Et pourtant, il fallait que je m'y rende. Il y avait une justesse qui m'y poussait...

⁴ 1 Voir tome I, chapitre XII.



Chapitre II - Entre les murs de Sokuk

Un petit vent chaud éparpillait ma chevelure lorsque je suis enfin parvenu en bas du dernier raidillon qui menait au monastère.

Le bruit de mes pas sur les cailloux qui roulaient m'était bon à entendre, il me racontait tout l'amour que, définitivement, j'éprouvais pour cette terre. La Judée et son désert, sa mer immobile... Aussi âpre qu'en fût le décor, il faisait écho en moi à une Force encore discrète que, d'instant en instant, je sentais monter.

Peu à peu cependant, à mesure de mon avance, les éclats de voix d'une discussion me rejoignirent... Quelques pas de plus et, sur le bord de l'étroit chemin, j'ai aperçu des silhouettes humaines accroupies. C'était celles de trois jeunes hommes en robe brune, le voile posé négligemment sur la tête. M'apercevant soudain, tous se sont relevés d'un même élan, l'air hagard, comme s'ils étaient en faute...

- "La paix soit sur vous", ai-je fait doucement en posant ma main sur mon cœur ainsi qu'il se devait.

Au-dedans de moi, je me sentais presque amusé de les avoir surpris de la sorte, tels des adolescents en train de comploter...

- "La paix soit également sur toi, Rabbi..."

C'était celui qui paraissait le plus âgé des trois qui avait pris la parole. En se relevant, il avait fait tomber son voile sur ses épaules et je pouvais voir distinctement les traits de son visage. Presque imberbe et étonnamment régulier, celui-ci était encadré par des cheveux mi-longs particulièrement soignés.

-«Je ne suis pas rabbi..." lui ai-je répondu, un peu plus amusé encore.

- "On pourrait le croire... Qui d'autre qu'un rabbi ou un des leurs voudrait entrer ici d'un pas aussi assuré ?"

J'ai souri. Pendant un instant, j'ai mieux regardé son visage. Il y avait en lui une candeur qu'il me semblait connaître... que j'étais certain de connaître.

- "Mais vous, n'en sortez-vous pas, de ces murs ?"

Le plus petit en taille des trois jeunes hommes m'a aussitôt répondu. Son ton était d'une véhémence qui traduisait une colère mal contenue ainsi qu'une peine infinie.

- "Si tu n'es pas rabbi mais que tu es des leurs, cela ne sert à rien que nous te parlions..."

- "Je n'appartiens pas à qui ou quoi que ce soit, si c'est ce que tu veux savoir. Je suis à moi-même... Ne l'es-tu pas, toi ?"

Tout de suite, j'ai vu que ma réponse le déconcertait. Sa main s'est mise à gratter son cou comme pour en chasser un insecte qui n'existait pas.

- "Tu t'appelles Samuel, n'est-ce pas ? ai-je repris sans même réfléchir. Il me semble bien que tu sois lié... Oui..."

Le premier des trois jeunes hommes, celui qui s'était adressé à moi a alors repris la parole tout en croisant les bras sur sa poitrine.

- "Écoute... il y a un homme, en bas, pas très loin d'ici. Il enseigne et nous immerge dans l'eau de la rivière. Il dit que nous sommes tous liés à l'Éternel. Alors, oui, nous sommes liés... et je le suis aussi."

- "Comment peut-on être lié à Ce qui Est au-dedans de nous ? Peux-tu être lié à toi-même ? N'est-ce pas étrange ? Un lien unit ce qui est séparé..."

En prononçant ces mots, je savais que j'allais jeter le trouble dans leur esprit à tous trois. J'allais même sans doute les choquer... Mais il le fallait car, derrière les paroles qui me venaient, la Lumière qui faisait corps avec moi me disait que c'était déjà "demain" qui commençait à s'écrire là et même à se graver.

Celui que j'avais appelé Samuel a alors repris la parole d'une voix mal assurée comme pour donner un autre ton à une conversation qui, de toute évidence, allait lui échapper.

- "... Nous sortons juste d'ici... Nous étions venus parler à ces moines de celui qui nous enseigne depuis maintenant plus d'un an dans le désert et sur les bords de l'eau. C'est notre initiative... Cela nous est insupportable qu'ils le méprisent car la Parole de l'Éternel est en lui... Mais, vois-tu, ils nous ont chassés..."

J'avais déjà deviné la trame de ce qu'il me disait. Avec ce dont je me souvenais de Yo Hanan et de sa fougue qui ne s'était certainement pas apaisée, il n'y avait rien d'étonnant à ce que celui-ci ait fini par s'attirer les foudres de ceux de Sokuk.

De la tête, j'ai signifié que je comprenais bien ; cependant, mon regard était toujours attiré par le plus âgé des trois hommes. Celui-ci avait gardé les bras croisés sur la poitrine.

Une sorte de puits s'est alors creusé dans ma mémoire... Oui je le connaissais cet homme, très jeune encore. Son visage s'était imprimé en moi aux détours de quelques rêves récurrents, de quelques visions aussi. Comme je le cherchais et parce que je le cherchais, son nom ne me venait pourtant pas...

- "Bien, ai-je fait, rejoignez donc celui qui vous enseigne... Quant à moi, je vais jusqu'au bout de ce chemin ; je compte séjourner plusieurs jours ici car je ne pourrais croire qu'ils n'accueillent pas ceux qui cherchent..."

- "Ils ne te recevront pas parce que eux, ils ont trouvé !" marmonna Samuel en haussant les épaules.

Je n'ai pas répondu. Après les avoir salués tous trois j'ai repris sans attendre le sentier qui allait me mener jusqu'à la petite enceinte du monastère.

Rien ne paraissait y avoir changé depuis ma venue avec Yosh Hérám. La terre, la pierre, la brique et la poussière enfin recouvraient le peu de végétation qui s'évertuait à y pousser... Non, rien n'avait changé, sauf ce portail de bois qui cherchait à clore une enceinte décidément vieillissante.

Je l'ai poussé sans hésiter et mon regard n'a pu faire autrement que d'englober l'ensemble du décor, figé dans le temps. Toujours la même impression d'un village aux constructions éparées sur fond de montagne aux teintes ambrées. Dans le lointain, quelque part, seuls des bêlements de moutons témoignaient d'une vie animée.

Qu'allais-je donc chercher là ?

Ce qui restait de Jeshua en moi se disait qu'il avait besoin de s'arrêter un peu et de retrouver les anciens Textes de sa jeunesse... Peut-être pas ceux qu'il avait étudiés au Krmel et qui étaient uniques mais ceux autour desquels gravitait la foi des hommes qui l'avaient vu naître en cette vie.

En vérité, il y avait presque deux décennies que je ne les avais pas tenus entre mes mains, ces Écrits, et bien plus de dix années que je ne me les étais pas même récités à force de m'être plongé dans ceux des autres peuples de ce monde. Le peu qui restait de Jeshua en moi les avait-il oubliés ?

Peu importait... si je voulais leur redonner vie, les débarrasser du sable qui les recouvrait assurément et en redessiner les signes pour tous ceux qui m'ouvriraient leur cœur, il me semblait que mes yeux réclamaient de les parcourir une dernière fois.

- "Que veux-tu, Frère ?"

Le nom de Frère dont je venais d'être gratifié m'a touché. Il était le plus juste de ceux auxquels je pouvais m'attendre.

- "Prier avec vous quelques jours."

- "D'où viens-tu ?"

- "De très loin..."

- "Entre..."

Après quelques pas, j'ai retrouvé la grande pièce dont ma mémoire avait essentiellement gardé la trace.

Comme autrefois, quelques vieillards étaient en train d'y lire ou d'y recopier des textes tandis que des rouleaux jaunis par le temps et des feuilles de palme s'empilaient un peu partout.

C'est à peine si l'un d'eux leva la tête à mon passage. L'étude était d'évidence leur seul centre d'intérêt. Cela ne m'a pas surpris car, après tout, je n'avais pas moi-même d'autre but que de me replonger dans les Écrits de ma jeunesse et de prier pour faire le point en mon âme avant de prendre le grand, grand inspir auquel je me savais désormais destiné.

- "Je vois ta robe et tes cheveux... Tu semblés des nôtres... pourtant on ne t'a jamais vu ici."

- "Il y a fort longtemps..."

Le moine qui m'avait ouvert la porte m'entraînait maintenant d'une pièce à l'autre. Il claudiquait cependant que, de la main, il s'efforçait de ne pas perdre les aspérités des murs que nous longions comme s'il y voyait mal. Enfin, nous sommes arrivés dans une minuscule cour intérieure dont le sol était couvert de nattes.

- "Toutes nos cellules sont occupées... mais tu pourras dormir ici. C'est tout ce que nous pouvons te proposer. Tu viens de loin, donc ?"

- "De l'autre bout de ce monde ou presque..."

- "Pourquoi un tel voyage ?"

- "Pour mieux rencontrer l'Éternel, bien sûr..." -«Es-tu fou, mon Frère? Regarde... Il est ici... Sa Parole est écrite partout... Elle imbibe chacun de ces murs."

- "Tu as raison, Sa Parole est inscrite partout... c'est pour cela que j'ai voulu aller partout."

- "Oh... a alors fait le moine dans une sorte de soupir et en levant les sourcils... Je vois... Encore un peu de curiosité à satisfaire... un peu d'orgueil aussi à vouloir tout voir et tout comprendre. Allons, tu as bien fait de venir ici ! Tout ce qu'un homme peut espérer apprendre est entre ces murs."

Un très bref instant, j'ai voulu rétorquer et puis je me suis dit que non, que cela ne servirait à rien, que j'étais seulement là pour prier et lire et que c'était ma dernière halte avant que le Souffle d'Awoun ne m'emporte pour de bon.

- "C'est bien, mon Frère, ai-je fait. Si je peux déposer mon manteau et mon sac dans ce coin, ce sera parfait. Et si je peux aussi dérouler les Textes, je serai plus heureux encore..."

Pour toute réponse, j'ai reçu un sourire sur lequel flottait un air de condescendance. Ce n'était pas grave, tout cela...

Ainsi me suis-je installé à Sokuk pour quelques jours. Je n'ai pas voulu m'en fixer le nombre à l'avance, pressentant que je quitterais son enceinte au moment exact.

Deux soupes et un peu de pain cuit au soleil me seraient servis chaque jour. Il me faudrait les manger en silence et en solitaire comme tous les moines, ce qui me convenait parfaitement.

Le soir même, une prière est montée en moi, une prière du cœur, si spontanée et si simple...

"Éternel Seigneur, mon Père, Toi dont je parle comme si Tu étais extérieur à moi, Toi qui es pourtant l'unique habitant de mon âme, le seul acteur de mes gestes et qui emplis l'absolu de mes jours... Maintiens-moi dans la Force de ne faire qu'Un avec Toi et de ne voir que Toi dans la multitude.

Sois ma Terre, ma Lune et mon Soleil... Sois mon Tout."

Je me souviens n'avoir presque pas dormi. Je sentais trop bien que ce Père que j'appelais tel un insensé tandis qu'il me recouvrait déjà de Sa Présence attendait Son heure absolue en moi.

Et parfois cette nuit-là, sous la course des étoiles, je me suis vu prêt à exploser de Lui. J'étais alors attentif à tout, ouvert à Sa suprême Manifestation jusque dans les profondeurs de ma chair.

Dès l'aube et ses accents teintés de rosé, j'ai commencé à relire les Textes qui avaient empli mon enfance. C'étaient les Écrits fondateurs du peuple de Moïse, le Miqra, ses lois, ses préceptes, ses vérités et ses interdits qui claquaient comme le fouet.

De temps à autre, des bruits de pieds nus sur le sol, des froissements de robe ou encore des raclements de gorge venaient m'en distraire quelque peu... Alors, je levais les yeux et je découvrais un regard ou deux, souvent fuyants... Les moines s'éveillaient et vaquaient à leurs premières occupations de la journée, profitant de la relative fraîcheur matinale. Pour eux, je n'existais pas plus que la veille... un homme de passage, un Frère peut-être un peu suspect.

Soudain, j'ai arrêté ma lecture et j'ai posé le rouleau de palmes que j'avais entre les mains... Que se passait-il ? Je prenais tout à coup conscience que ces lignes que je déchiffrais, je les connaissais encore toutes par cœur, avec la même précision qu'autrefois, et que rien de leur contenu ne s'était évaporé de ma mémoire.

Je pouvais fermer les paupières... leurs phrases, leurs mots et leurs signes défilaient tout seuls... j'en captais même les doubles ou les triples niveaux de compréhension.

Alors, que faisais-je là ?

Si tout était aussi intact et peut-être même plus significatif que dans ma jeunesse, que devais-je en déduire ? Que c'était moi qui, inconsciemment, retardais l'heure où il me faudrait me Lever ?

Je me suis interrogé... Il ne fallait pas que la moindre parcelle de non lucidité grignote le moindre espace en mon centre. Avais-je peur sans me l'avouer ?

Révéler ma nature d'Av-Shtara parmi les hommes... Saurais-je vivre cela ? Les secousses que j'allais connaître, celles que j'allais infliger, engendrer...

Je devinais les conséquences sans fin de la Révolution contre l'Endormissement à laquelle je m'apprêtais à bouter le Feu. C'est ce matin-là, je crois, que la vision globale de la mission que j'avais endossée m'est apparue pour la première fois dans tout son enthousiasmant mais aussi terrifiant éclat.

Peur ? Je me suis scruté du dedans, sans complaisance. Non, assurément, rien en moi n'avait peur. Tout, par contre, se tenait dans l'exigence... Je refusais l'idée de la moindre faille, de la plus petite hésitation... et c'était mon défi car, malgré le Souffle qui guettait Son plein déploiement en mon âme, je ne voulais rien perdre de ce qui faisait la fragilité et la beauté de l'humain...

Jumeler la Puissance et la Tendresse, le Feu et l'Eau. Être tout à la fois la Blessure et le Baume, l'Explosion et la Paix !

Dès lors, je n'ai plus lu... J'ai poussé loin de côté mon rouleau de palmes et j'ai continué à me visiter du dedans, le plus profondément possible et du plus haut possible. Oui, le Souffle d'Awoun était là, tel un cheval prêt au galop et grattant le sol de son sabot, tel aussi ce Cheval porteur du Trésor⁵ et dont la Mission a toujours été d'enjamber les Temps...

Je suis allé me passer un peu d'eau sur le visage et dans les cheveux. Chemin faisant, j'ai salué trois ou quatre moines qui devisaient à voix basse, près du puits. Ils me semblaient si tristes... Cela m'a fait penser à cette réflexion qu'un caravanier m'avait livrée dix-sept années plus tôt, non loin de là, à Jéricho : *"On est toujours comme ça quand on fait ce genre de vœu ?"*⁶

Ce caravanier ne s'était sans doute jamais douté à quel point il avait eu raison de me décocher alors ce qu'il avait voulu être une petite flèche.

J'ai souri tandis que les hommes me regardaient, le menton crispé. Puis, j'ai poussé mon pas un peu plus loin, jusqu'à l'ombre d'un pauvre apprentis sous lequel était attaché un âne. C'était là que j'avais envie de méditer et de contempler les images que le Soleil voudrait bien projeter en moi.

Et des images, il m'en vint ! Il y en eut même d'innombrables. Elles ne surgissaient pas du passé ou de quelque autre monde par-delà la Lumière. Elles montaient de ce que j'avais à écrire, comme la trame de ce que je m'étais fixé dans l'espace de mon cœur et dont il fallait que j'enfante. Mais une trame n'est jamais plus qu'une trame et, en ces heures où j'en ai capté les fils tendus, j'ai bien compris qu'il me restait tout à inventer et à accomplir entre leurs points de rencontre.

Ainsi, je me suis vu marcher sur les chemins avec des femmes et des hommes, parcourir des collines couvertes d'amandiers et d'oliviers, parler à quelques-uns dans la rocaïlle du désert, ou m'adresser, gorgé d'amour, à une foule sur le bord d'un lac... Celui de Kinnereth, sans doute, car je reconnaissais ses rives et sa clarté.

Je me voyais aussi sur la petite place d'un village, pris d'un incontrôlable Feu face à un peuple fasciné. Enfin, je me suis découvert conspué devant une synagogue, j'ai deviné des silhouettes de prêtres, des soldats... Et puis plus rien.

Plus rien d'autre, excepté la perception presque cruelle du Tourbillon pour lequel j'étais venu et contre lequel je ne pouvais pas grand-chose... tout en y voulant Tout.

C'est donc là, dans ce minuscule abri, à deux pas d'un âne à qui je parlais de temps à autre, que j'ai vécu l'essentiel de mon temps à Sokuk. J'y étais mieux que dans la cour qui m'avait été indiquée ou dans n'importe laquelle de ses bâtisses.

Parfois, un moine - jamais le même - venait me voir comme pour s'assurer que j'étais "normal". À chaque fois, j'essayais de plaisanter avec lui, de lui dire le bonheur qu'il y avait à vivre ainsi, en conscience, si proche de l'Éternel. À chaque fois ou presque, je récoltais pour réponse un sourire en coin ou des yeux hagards.

- "N'es-tu pas heureux ici, mon Frère ?" ai-je dit à l'un d'eux au matin du deuxième jour.

Il a eu l'air tellement surpris !

- "Heureux ? Je ne suis pas ici pour être heureux... J'ai pris cette robe pour purifier mon corps et mon âme. Je suis ici pour être en paix et demander pardon au Très-Haut."

- "Comment peux-tu espérer la paix si cette paix que tu dis attendre ne ressemble pas au bonheur ? N'est-ce pas la même porte qui y mène ?"

Ma réponse, toute simple, a déconcerté le moine. Certainement aurait-il aimé que je lui récite quelque verset issu de nos Écrits ainsi que cela se faisait couramment en ce genre de lieu de retraite.

- "Que dis-tu ? fit-il. Nul homme ne peut être heureux en ce monde ni dans un autre tant qu'il est impur."

- "Tu es donc si sale ?"

- "Ne l'es-tu pas, toi ?"

⁵ Il faut voir ici une allusion à la Connaissance des secrets de la Kabbale hébraïque ainsi qu'au cheval de la Tradition bouddhiste de Shambhalla et qui porte la pierre de Shintamani, telle une sorte de graal de l'Humanité

⁶. Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XII.

- "Pourquoi le serais-je puisque l'Éternel accepte de vivre en moi ? Et toi... ne Le sens-tu pas dans ta poitrine ?"

Je me souviens que ces paroles ont irrité le moine au plus haut point. Lui qui s'était accroupi un instant face à moi, assis sur le sol, je l'ai vu se relever d'un bond. Pour lui, j'avais proféré des paroles ignominieuses. Quel individu pouvait oser affirmer accueillir en lui la Présence Éternelle au lieu de se flageller la conscience à chaque instant de sa vie ?

Sans me rétorquer quoi que ce soit mais en me lançant un bref regard de mépris, il est aussitôt parti. À lui seul, il venait de me montrer toute l'étendue du pont qu'il m'allait falloir lancer entre mon Père et les hommes... entre la Lumière et la crainte de la Lumière.

Lorsque le soir fut venu, un groupe de moines s'est présenté à moi dans la petite cour que j'avais fini par rejoindre pour la nuit. Il m'était facile de deviner pourquoi. Je les avais choqués pour m'être dit proche du Très-Haut, pour avoir tout simplement avancé l'idée qu'il habitait tout être humain et que le Bonheur était à portée d'âme...

Sans un mot, ils se sont assis face à moi tout en déposant entre nous une grosse lampe à huile en terre. Celle-ci était sommairement teintée d'un rouge carmin.

- "Ainsi, l'Éternel est en toi..."

C'était celui qui m'avait accueilli le jour de mon arrivée qui avait prononcé ces mots à mi-voix. Un voile de lin soigneusement disposé sur sa tête et en partie abaissé sur son visage ne me permettait pas de trouver son regard.

- "Tout comme en toi, mon Frère... tout comme en nous tous..."

Cette fois, son ton s'est fait plus dur.

- "Est-ce écrit quelque part ?"

- "Pas encore distinctement... Peut-être parfois entre certains signes... Mais bientôt, ce sera audible par tous ceux qui voudront l'entendre."

- "Quel est donc ce langage avec lequel tu veux jouer ? C'est l'Écrit qui fixe... la parole s'évapore."

- "C'est aussi l'écrit qui trahit et la Parole reçue qui enseigne..."

Il y eut un très long silence.

- "Qu'es-tu venu faire ici ?" a finalement repris le moine en redressant la tête.

Son regard, maintenant visible, était un peu fuyant. Il traduisait simultanément l'exaspération et le trouble.

- "Je te l'ai dit... Je viens de fort loin, je suis venu prier et sentir battre, pour la première fois depuis longtemps, le cœur des miens."

- "Tu n'es pas des nôtres... Tu portes le blasphème..."

Je ne voulais pas entrer dans le moindre débat polémique, cela aurait été chercher à forcer une frontière et on ne tente pas de forcer une frontière là où il n'en existe pas, là où, en vérité, il n'y a plutôt que des vies et des vies d'incompréhension.

Les uns après les autres, je les ai regardés tous ces hommes qui, derrière d'invisibles barreaux, avaient pourtant choisi la voie du Divin. Je leur ai souri puis je leur ai dit :

- "Ne vous inquiétez aucunement, mes Frères ; demain aux premières heures du jour, je quitterai ces murs et vous pourrez y retrouver votre paix à vous."

Il y eut un murmure. Visiblement, chacun était satisfait d'entendre une telle annonce.

La rencontre aurait pu s'arrêter là, sur ce qui ressemblait à des points de suspension, toutefois, alors que certains commençaient déjà à se lever, une voix est montée du dernier rang de la petite assemblée. C'était une voix jeune, mal assurée. J'ai vu le visage d'un adolescent, le nez busqué, tendu vers moi.

- «Frère... puis-je te demander... Qu'y a-t-il dans cette pochette de toile qui pend à ton cou ?"

Il y eut des rires étouffés mais aussitôt quelqu'un est venu surenchérir :

- "Oui, c'est vrai, qu'y a-t-il ? L'image d'une idole que tu as trouvée au loin ? Nul n'a besoin de quoi que ce soit ici !"

J'ai pris ma pochette entre mes doigts et je l'ai ouverte... Sans hésitation, j'y ai saisi le cristal de mes jeunes années et l'étonnant médaillon de Salomon que l'âme de Yussaf, mon père, m'avait remis⁷. Ainsi que je m'y attendais, c'est lui, bien sûr, qui a retenu toute l'attention en passant de main en main.

- "Où F as-tu pris ?"

⁷ 1 Voir les chapitres II et XXVI du tome I du présent ouvrage.

- "Il m'a été offert..."
- "Impossible... tu mens !"
- "Je vous ai dit que je venais de loin..."
- "Nous avons le même ici et il a disparu. Comment se fait-il qu'il soit à ton cou ?"

Je voyais soudain la main qui m'était subtilement tendue... J'aurais pu prendre celle-ci pour un piège sournois mais non, c'était bien une main, une invitation explicite de l'Intelligence du Divin à laisser derrière moi ce qui était sans doute le dernier "reste" tangible de ma vie d'avant.

- "Je vous le répète, ce médaillon m'a été offert... mais si celui que vous aviez vous fait défaut entre ces murs, prenez-le... Je n'en ai nul besoin pour vivre... et prenez aussi ce petit cristal. Il est certainement de peu de valeur mais il est beau et la beauté à elle seule en a une."

Un brouhaha à coup sûr inhabituel en ces lieux est monté de la petite dizaine de moines qui étaient restés là.

Il traduisait un mélange de colère et d'approbation. Finalement, j'ai compris que, de l'avis de la majorité, tout était bien puisque je "rendais" le médaillon.

Au bout de quelques instants, il ne resta bientôt plus devant moi que le jeune moine au nez busqué.

- "Frère, a-t-il bredouillé à voix basse pour être certain de ne pas être entendu des autres, je le veux bien, moi, ton cristal. Il est beau..."

- "Comment te nommes-tu ?" - "Jonas..."

- "Eh bien, Jonas, cette pierre est maintenant à toi ; conserve cet héritage, il est bien plus précieux que tu ne le crois..."

Ma main est alors venue se poser toute seule sur le front de Jonas, incapable de dire un mot de plus... puis j'ai ramassé mon sac dans un coin de la cour et je suis parti par la première porte qui s'est présentée à moi.

Dehors il faisait nuit mais la lune était ronde et blanche. À cinquante pas devant moi, se profilait l'enceinte du monastère et son portail illusoire. J'ai franchi celui-ci sans même me retourner et je me suis bientôt retrouvé sur le sentier caillouteux qui serpentait jusqu'en bordure de mer.

Quelque part, non loin du rivage, j'ai trouvé sans difficulté un amas de grosses pierres contre lequel j'ai pu m'adosser. Il paraissait m'attendre... C'est là que j'ai décidé de passer la nuit. L'air était doux et chargé de l'odeur du sel qui incarne.

C'était étrange... sans le médaillon de Salomon et mon petit cristal, je me sentais plus léger, plus libre que jamais.

Tandis que mes paupières se fermaient, je me suis souri à moi-même en pensant à l'histoire de ce médaillon et à la façon dont il était venu entre mes mains. Ainsi, je venais d'avoir la réponse à la question que je m'étais posée des années auparavant lors de ma longue retraite au Pays des neiges⁸.

Cet objet n'avait donc pas été "matérialisé" par mon père, Yussaf, lorsque celui-ci était venu me bénir à partir de l'Invisible. Il avait plutôt été "translaté" par ses soins, de Sokuk jusqu'à moi. Pour quelles raisons ? Je n'en ai vu que deux possibles.

Peut-être pour ancrer un peu de Salomon en moi à un moment où j'en avais besoin... Peut-être pour me mettre face à un ultime dépouillement alors que je croyais ne rien posséder d'autre en ce monde que ma robe et mon sac.

Quoi qu'il en fût, je dois dire que j'ai été heureux de sentir ma pochette vide pendre à mon cou cette nuit-là...

Awoun ? Élohim ? Ils n'en finiraient donc jamais de me tester et de me vouloir plus fort et plus nu ? C'était si beau ce que leur complice, la Vie, parvenait à extraire encore de moi avant que mes empreintes ne commencent à s'imprimer sur le sol de Galilée !

Lorsqu'au petit matin je me suis réveillé, la peau de mon visage était desséchée par le sel... Sans attendre, bien que courbatu et imprégné d'une humidité poisseuse, je me suis levé et j'ai contemplé pendant un bon moment l'étendue blanche et argent de la mer, figée à tout jamais semblait-il.

J'ai prié, bien sûr, prié librement mon Père en moi puis je me suis mis en route vers le Nord. Je savais n'avoir que très peu de distance à parcourir.

⁸ Voir tome I, chapitre XXVI, "La bénédiction".

À quelques milles, un peu plus haut que là où le Yarad⁹ se déversait dans la Mer de sel, je trouverais sans doute Yo Hanan et ceux dont on disait qu'ils étaient devenus ses disciples, tout comme lui assoiffés de Lumière.

J'étais en joie, je me souviens, lorsqu'une tache verte est apparue à l'horizon, telle une oasis éclatante de puissance au sortir d'un désert de cailloux chauffés à blanc.

J'ai ralenti mon pas pour mieux savourer cet instant. On oublie trop souvent de le faire lorsque la Vie explose de partout ; on voudrait la dévorer alors qu'elle demande à être savourée et bue à petites gorgées...

Peu à peu, la tache verte s'est nuancée. Elle s'est faite tamaris, palmiers-dattiers puis roseaux et jacinthes d'eau. Le Jourdain était là, serpentant paisiblement au milieu de leur fouillis.

Et puis, une tente de bédouin est apparue, suivie d'une autre et d'une autre encore. Enfin, des hommes et des femmes en silence, en recueillement sur les berges ou dans l'eau jusqu'à mi-mollets.

- "Oh, Père, me suis-je alors dit spontanément... Oui, je reconnais ce lieu... C'est là que j'ai rendez-vous avec Toi..."

⁹ 1 Le Yarad, prononcé Yerd en ancien Araméen, correspond au Jourdain.

Chapitre III - Le Mystère du Jourdain

"Eh ! Où vas-tu, toi ?" La voix venait de derrière moi, elle avait éclaté telle une dissonance dans l'harmonie des lieux.

Je me suis retourné... Il y avait là un petit détachement de soldats romains, une quinzaine d'hommes, la lance à la main, manifestement éprouvés par la chaleur. Ils paraissaient sortir de l'ombre fragile d'un bosquet de tamaris... Je ne les avais pas remarqués en m'approchant de la rive.

- "Moi ?" ai-je fait tout banalement et de la façon la plus paisible qui soit.

- "Oui toi... Tu crois qu'il n'y a pas déjà assez de monde ici ? Tu viens aussi pour le fou ?"

- "Le fou ?"

- "Là-bas... et ne te moque pas de nous... Sinon pourquoi serais-tu venu dans ce coin perdu ?"

Le soldat qui m'avait apostrophé ainsi et qui devait être le chef de la troupe a alors tendu le bras en direction de l'autre berge de la rivière, là où trois ou quatre hommes en écoutaient un autre, aux très longs cheveux couverts de cendres.

- "Je suis de passage... Quel mal y a-t-il ?"

- "Ne t'attarde pas ici, c'est tout ! Ordre du Procureur... Il ne veut pas et Hérode non plus !"

Quelque chose en moi m'a poussé à regarder le Romain au fond des yeux. Ce n'était pas du défi... je n'aurais trouvé aucune satisfaction à un tel exercice parce que j'étais étranger à ce genre d'attitude. Non, je voulais seulement sentir son âme, voir ce qu'il y avait en son creux pour toucher la part de l'humain derrière la carapace du soldat.

J'ai vite reçu ma réponse car l'homme n'a pas tardé à baisser le regard, comme désarmé par la vérité toute simple mais - de ce fait - toute puissante qui coulait en moi. Sans un mot de plus et les yeux toujours rivés au sol il a alors fait signe à sa troupe de se replier en le suivant.

C'était la toute première fois que je me heurtais très personnellement à la présence romaine. En vérité, je n'y ai rien éprouvé qui ne fût très anodin. Cela contrastait avec tout ce que j'avais entendu dire et qui voulait qu'on soit inévitablement dans la crainte en pareille circonstance. Cela faisait effectivement plus que quatre-vingts ans que les soldats de Rome étaient là, régner en maîtres sur le pays.

"Après tout, me suis-je fait la réflexion, ce ne sont jamais que des hommes, comme partout ailleurs, forts et faibles, cherchant à dominer mais finalement un peu perdus au fond d'eux-mêmes..."

Puisque l'incident était clos, j'ai fait quelques pas vers l'eau. Il y avait une sorte de gué sablonneux à partir duquel on pouvait aisément passer sur l'autre rive. Une trentaine d'hommes et quelques rares femmes partageaient un peu de nourriture à proximité et, à dire vrai, la plupart d'entre eux avaient pauvre allure ; on aurait facilement dit qu'ils venaient de passer de longues semaines à côtoyer le désert.

Mais ce n'était pas eux que je voulais rencontrer, tout au moins pas encore... C'était cet homme, sur la berge opposée du Yarad et qui se distinguait par sa si généreuse chevelure mêlée de cendres et sa forte barbe. Une évidente clarté se dégageait de lui et il eût fallu être aveugle de l'âme pour ne pas la remarquer. Dès mon arrivée, j'avais compris qu'il s'agissait de Yo Hanan.

Très longuement, les pieds dans l'eau, j'ai contemplé sa silhouette, aussi fragile qu'autrefois, me semblait-il. Comme cela avait été le cas quelques jours auparavant face à mon oncle Yussaf, rien en moi n'était ému au sens où on conçoit toujours l'émotion humaine.

Tout, par contre, y était touché, en état de remerciement... et aussi de reconnaissance viscérale d'une vieille, vieille fraternité d'esprit pour ce terreau d'hommes et de femmes que je découvrais et dont je savais intuitivement qu'il avait été nourri par mon cousin durant ma si longue absence.

Alors, enfin, lentement et discrètement, je me suis enfoncé dans la rivière jusqu'à mi-poitrine puis j'en suis ressorti sur son autre rive, parmi les roseaux. Cela ne m'a pris que quelques instants mais de ces instants que l'on n'oublie pas parce qu'en les égrenant en soi on les reconnaît pour les avoir décidés depuis une éternité.

Puis, en plein zénith, la robe trempée et collée au corps, j'ai poursuivi ma lente marche vers Yo Hanan et sa chevelure de cendres. Absorbé dans la même discussion qu'à mon arrivée, celui-ci me tournait le dos.

Tout à coup, alors que j'étais encore à dix pas de lui, il s'est retourné comme s'il avait entendu son nom résonner dans son dos.

Immédiatement, nos yeux s'attrapèrent et nos regards s'embrassèrent. Aujourd'hui encore, je me souviens que ce furent des secondes infinies, de ces trop rares et précieux instants dans le creuset desquels on se dit : "Voilà... enfin !"

Pourtant, toujours pas d'émotion humaine en moi, pas de mots non plus pour jaillir tout seuls de mes lèvres... Une simple larme, cependant, que j'ai sentie glisser le long de ma joue à la manière d'une perle solitaire qu'aurait sécrétée mon cœur.

- "Jeshua... serait-ce toi ?"

Yo Hanan restait figé sur place, incapable d'en dire plus ni de hasarder un mouvement dans ma direction.

Moi non plus je n'avais toujours pas vraiment de mots... J'avais juste de la force dans mes jambes et mon torse, une force qui s'était patiemment forgée. C'est elle, ou son souffle joyeux, qui m'a fait avancer jusqu'à mon cousin et le prendre dans mes bras.

L'instant d'après, celui-ci était à mes chevilles ; il s'était écroulé, pleurant de tout son corps...

Autour de nous un murmure est peu à peu monté qui s'est bientôt transformé en un brouhaha. Les hommes et les femmes qui étaient là se regardaient décontenancés, troublés par leur guide et enseignant ainsi effondré. Il n'y avait rien qui puisse les aider à comprendre...

Bien sûr, j'ai aussitôt voulu relever Yo Hanan mais lui s'accrochait à mes chevilles et demeurait au sol. Alors, en riant, je me suis agenouillé, moi aussi, et cela a duré jusqu'à ce que nos regards se rencontrent à nouveau et que ses larmes cessent.

Il n'en a pas fallu davantage... La petite assemblée qui s'était timidement formée autour de nous a été elle-même emportée dans un éclat de rire, ne comprenant toujours rien à la situation mais heureuse de ce qu'elle voyait.

Yo Hanan s'est finalement relevé ; avec peine il essayait de contenir la joie qui l'envahissait maintenant. C'était une joie brute, presque animale et en même temps tout en légèreté parce que venue de l'autre côté des portes de l'âme, grandes ouvertes.

- "Ta barbe a bien poussé, mon cousin, ai-je fait, et quant à tes cheveux, tu ne dois guère les laver souvent ! Viens, allons de ce côté..."

J'ai dû prendre Yo Hanan par un bras pour l'emmener un peu à l'écart de la rive, derrière un tertre rocheux que j'avais remarqué dès mon arrivée. Il était sans voix...

Comme quelques-uns de ses disciples voulaient nous emboîter le pas, il m'a fallu demander qu'on nous laisse seuls. Le tertre allait nous servir d'abri ; nous en avons besoin. Sans attendre nous devons nous raconter, nous déverser l'un en l'autre avec la poignante sensation que le temps courait et nous poussait vers un espace incontournable.

- "Jeshua... articula enfin Yo Hanan lorsque nous nous fûmes assis derrière les rochers dans un creux où poussaient en abondance des lauriers. Jeshua..."

Mais la suite ne venait pas... Alors, je lui ai simplement répondu :

- "Oui, Yo..."

Puis, j'ai attendu que mes mots se forment d'eux-mêmes et que le torrent qui rugissait en moi se modère pour devenir simple rivière puis s'élargisse en un fleuve. Il fallait que tout coule en paix, que tout se dise dans la lenteur.

Une prophétie n'affirmait-elle pas ceci : *"C'est lorsque le Feu du Lion devient Eau et que cette Eau parvient à l'accueillir comme il se doit que le Souffle descend alors et que la Terre peut commencer à être engrossée..."*

Ainsi ai-je déroulé ma vie aux oreilles de celui qui, mieux que n'importe qui d'autre, pouvait l'entendre dans ses secrets. Peu importaient les heures qui défilaient et la faim et la soif...

Le ciel rougeoyait lorsque l'essentiel fut dit, lorsque Yo Ha-nan aussi m'eût ouvert son cœur sans réserve et au rythme où il le pouvait.

En toute vérité, il ne partagea pas grand-chose de ses dix-sept années à lui car il n'y avait sans doute pas grand-chose de partageable par l'entremise des mots. Il était resté là, dans "son coin de désert" ainsi qu'il appelait les alentours de Jéricho et les étendues caillouteuses et montagneuses des environs de la Mer de sel. Il y avait "calciné son âme" comme il ne cessait de le répéter. Il y avait rugé pour mobiliser les cœurs...

Enfin, à un moment donné, je l'ai vu prendre ma main après avoir longuement hésité...

- "J'ai terminé, Jeshua... Voilà c'est fini pour moi, mon frère... Le Maître est venu me voir aujourd'hui et je L'ai reconnu pour tel. L'Éternel est en toi et Il me reprend désormais. Je l'ai su sur l'instant. Encore quelques semaines, quelques mois peut-être et ce sera tout... C'est ton juste temps qui s'ouvre et Celui d'Awoun à travers toi."

Je n'ai pas cherché à argumenter car je savais que Yo Hanan disait vrai et que la Présence en mon cœur commençait à écrire Sa vérité autour de ma forme. Le moindre des pas que j'allais faire allait tout déranger, jusqu'à ceux que j'aimais et qui m'aimaient.

- "Ilya... ai-je alors fait à mi-voix, Ilya... te souviens-tu ?"

Je n'avais pas même eu la possibilité de formuler cette question en moi... Derrière mes yeux plongés dans ceux de Yo Ha-nan, ma mémoire s'ouvrait et des images d'un autre temps en surgissaient, nourries de paroles et de parfums...

J'étais assis sur le sol d'une grotte, il y avait l'odeur d'une huile qui se consumait dans une lampe de terre et je savais que la mer n'était pas loin. Yo Hanan se tenait devant moi, assis lui également. Son visage n'était pourtant pas le même. Il était semblable à une terre craquelée. Il avait de longs cheveux blancs clairsemés et était couvert d'un lourd manteau de poils. Il s'appelait alors Ilya¹⁰ et il m'enseignait. Il m'enseignait sur la Nature profonde de l'Éternel et sur les noms qu'on Lui donne parfois pour Le déguiser, se déguiser soi-même et se protéger ainsi de Son exigence. Alors, en disciple attentif, je m'entendais lui demander :

- *"Se protéger ?"...*

- *"Oui, car si savoir nommer un fruit fait plaisir, comprendre ce fruit, de sa pelure jusqu'à à son noyau, fait toujours mal."*

- *"Mais comment un noyau peut-il faire mal, lui qui est semence et qui est destiné au bien ?"*

- *"Il fait mal parce qu'il est caché en nous et qu'il faut un jour en briser la coquille... Briser ce qui semble être notre cœur mais qui n'est pourtant que son simulacre est forcément souffrance. Ainsi, comprendre, vois-tu, c'est d'abord passer à travers soi..."*

- *"Je vois clair à travers tes paroles, Frère Ilya... La Lumière fait mal... mais pas le mal... Elle invente des blessures afin de nous apprendre à devenir des baumes... Ainsi, me ferai-je Consolateur..."*

Le trou dans le Temps s'est refermé là... et Yo Hanan, qui n'avait rien perdu des paroles qui s'étaient échappées de ma vision, sanglotait silencieusement.

- "Tu as bien dit "Ilya"... ? balbutia-t-il enfin.

- "Tour à tour nous nous enseignons, mon frère ; tour à tour, nous sommes le vin et la coupe qui le reçoit... Mais, simultanément, nous sommes aussi les lèvres qui l'accueillent et le palais qui le déguste. Oui, Ilya, souviens-toi... C'est toujours le même flambeau que nous nous transmettons à bout de bras, toi et moi. Des poils de dromadaire à la robe de lin, il n'y a jamais que la couleur d'un regard qui change."

La nuit est tombée sur ces paroles et d'autres encore que le Temps conservera pour Lui seul... car l'Éternel et le Temps se confondent.

J'ai alors demandé à Yo Hanan de retourner sans plus attendre vers celles et ceux qui le suivaient puis de continuer à les enseigner ainsi qu'il savait le faire. Quant à moi, je n'ai pas voulu bouger de là où j'étais. Je me suis blotti parmi les lauriers, sur le sable et les cailloux et j'ai tiré mon manteau sur mon corps.

Je ne pouvais rêver d'une plus belle nuit... Inutile même de prier car je me percevais au cœur exact d'une prière infinie et sans paroles derrière laquelle toute attente et toute volonté s'effaçait.

Au petit matin, j'ai découvert que du miel s'écoulait de la paume de mes deux mains... Comme il y en avait en abondance, je l'ai aussitôt bu, y voyant un cadeau du Vivant pour soutenir mon corps.

Mais il en revenait toujours... alors j'ai compris que le Vivant m'invitait à manger à Sa table en faisant naître spontanément en moi l'image, la senteur, le goût et la densité de quelques galettes. D'elles-mêmes, mes mains se sont ainsi placées l'une contre l'autre, juste assez pour que de petits pains plats viennent naître entre leur espace et m'appellent à les manger.

Le miel et le pain... Je n'avais besoin de rien d'autre !

¹⁰ Ilya : Élie, en Araméen. Cette vision akashique met en présence le prophète Élie et son disciple Elisée dans la grotte où ils vécurent quelque temps sur les pentes de l'actuel Mont Carmel, donc à proximité de l'ancien monastère essénien du Krmel.

Cependant que le soleil montait et que je m'imprégnais de l'air du matin, j'ai aperçu une silhouette qui marchait vers moi. C'était celle de Yo Hanan. Celui-ci n'était vêtu que d'une sorte de pagne sombre fait de peaux et de poils d'animaux. À l'évidence, il sortait de l'eau... Ses longs cheveux, sa barbe touffue et son corps ruisselaient.

- "Yo Hanan, ai-je fait... Yo, retourne vers eux. C'est de toi dont ils ont encore besoin. Prépare-les... L'heure parfaite n'est pas tout à fait là, tu le sais. Deux jours... peut-être même trois... Lorsqu'elle sera là, c'est moi qui te rejoindrai."

- "Frère, me répondit-il fiévreusement, tous ceux qui recueillent mes paroles sont à toi... Accepte-les comme tes disciples et je me replierai..."

- "Nul n'est à qui que ce soit, Yo... Personne n'appartient à personne et c'est à chacun d'en faire l'expérience. Si un homme dit à un autre homme : "Crois en celui-ci plutôt qu'en celui-là, alors il l'invite à l'errance car croire n'est rien à côté d'éprouver. . .

Je te le dis, celles et ceux qui t'attendent en cet instant sur les bords de la rivière, laisse-les vivre par leur propre choix. Alors ils ne croiront pas selon le poids des mots mais ressentiront ce qui est juste pour eux."

Yo Hanan aurait voulu me répondre... Un très bref instant je l'ai vu prendre une inspiration et entrouvrir la bouche... mais il s'est arrêté là. Il m'a souri d'un sourire qui en disait long, puis il a opiné de la tête et s'en est retourné vers la rivière.

Quant à moi, j'ai entrepris de marcher un peu de mon côté. C'était comme une nécessité car sans arrêt me revenait à l'esprit le souvenir de cet étrange calendrier cosmique qui m'avait été présenté par les envoyés d'Héliopolis peu avant ma métamorphose dans la Pyramide¹¹. J'en voyais les sphères de verre emboîtées les unes dans les autres, tournant sur elles-mêmes en attente de la conjonction pour laquelle elles avaient été créées. Il était évident qu'elles m'annonçaient l'imminence d'une autre mutation...

À force de marcher vers la chaîne montagneuse qui barrait l'horizon de l'est de sa masse rougeâtre, j'ai rencontré un troupeau de brebis. Celui-ci était sous la garde d'une toute petite fille aux vêtements plus qu'usés. En l'approchant, j'ai cependant tout de suite vu qu'elle était d'abord habillée d'une rare lumière. Loin d'être inquiétée par mon arrivée, elle m'a d'emblée adressé la parole.

- "C'est toi ?"

Il me semblait que je voyais clair à travers elle. Elle n'était qu'un masque, une forme envoyée au-devant de mon chemin.

- "C'est moi... ai-je répondu, comme si notre rencontre allait de soi. Oui, c'est bien moi. L'heure approche, n'est-ce pas ?"

En disant cela, j'ai réalisé que je savais de quoi je parlais sans toutefois parvenir à le faire monter à ma conscience.

- "C'est Élohim qui t'envoie ?"

La toute jeune fille aux haillons de lumière s'est rapprochée en sortant de son troupeau.

- "Qui d'autre le pourrait-il ?"

Et, dans ce mouvement, j'ai également fait un pas vers elle... Il me semblait que j'entrais au sein d'une goutte d'eau, que je me fondais dans sa transparence, loin de tous les bruissements du monde. Il n'y avait plus personne devant moi... seulement une voix intérieure à mon être, un regard aussi, peut-être...

- "Sananda, a-t-elle commencé par murmurer, Sananda..." Et, à l'instant où elle a prononcé ces mots, je me suis senti

soulevé puis chassé de mon corps comme sous l'effet d'une gifle. J'étais au cœur de l'Infini, semblable à une étoile parmi les étoiles, imprégné d'une intense mais douloureuse félicité.

- "Regarde Sananda, a alors poursuivi la voix, contemple l'un des visages de Ce qui vient vers toi, de Ce qui vient frapper à la porte de la Terre des hommes en devenir..."

Face aux yeux de mon âme, dans ceux-ci et hors de ceux-ci, il y avait un Soleil... et ce Soleil était /e Soleil, Celui de tous mes rêves, Celui de ma vraie réalité et je Le contemplais comme si j'étais un de Ses rayons, Son enfant, Son prolongement, Son chant d'éternité... si proche, si intime...

- "Père !" ai-je alors hurlé au-dedans de moi.

Et je me suis aussitôt entendu me répondre à moi-même :

- "Là où tu es, il n'y a plus de Père... Garde ce nom pour les hommes !"

¹¹ Voir tome I, chapitre 30. Une chaîne montagneuse située actuellement en Jordanie.

J'ai reçu ce message de mon esprit à mon âme pour tout ce qu'il annonçait et qui me demandait d'abandonner définitivement mes derniers repères.

Il existait une Force, une autre Puissance qui s'apprêtait à descendre sur moi... et cette Force était bien plus qu'une Force au sens où l'oreille de l'humain peut la concevoir. Elle allait englober, recouvrir Celle, déjà incommensurable, qui s'était si implacablement emparée de mon être dans le tombeau de la Pyramide. Je ne peux pas même dire avoir contemplé cette Force à travers le Soleil sans Nom qui se présentait à moi parmi les myriades d'étoiles peuplant le cosmos. Je ne l'ai pas pu parce que je n'étais déjà plus tout à fait extérieur à Elle, parce que Sa graine s'était résolument plantée en mon centre et achevait de fissurer le très très peu qui subsistait de Jeshua. Je ne Lui ai pas davantage parlé et je ne L'ai pas appelée Père car, en toute vérité, je réalisais que ce nom, aussi beau fût-il, ne traduisait finalement rien d'autre qu'une ultime illusion...

Et puis, soudain, je suis redescendu dans ma chair, sans le moindre sursaut, sans douleur mais avec une prégnante nostalgie au cœur... Devant moi, parmi son troupeau de brebis, il y avait bien une petite fille en haillons, avec une longue chevelure brune couverte de terre.

- "Rabbi, fit-elle, pourquoi me regardes-tu comme cela ? Es-tu malade ? On dirait que tu ne peux plus bouger..."

Je lui ai répondu que ce n'était rien tout en m'apercevant que mes membres tremblaient légèrement. Finalement, je lui ai demandé comment elle s'appelait.

- "Misra !" lança-t-elle d'un ton assuré. Je vis avec ma famille dans une tente, là-bas. Tu dois avoir soif... Tu veux venir ?"

Je lui ai souri en posant ma main sur mon cœur et j'ai décliné son offre.

- "Mes amis sont là-bas, au bord de la rivière..."

- "Avec le Mashiah¹² ? Il y en a qui disent que c'est lui et qu'il va faire partir les soldats..."

J'ai renouvelé mon sourire tout en parvenant avec peine à m'accroupir.

- "Tu le crois, toi ?"

- "Je ne sais pas... Je ne l'ai vu qu'une fois et je n'ai pas eu l'impression qu'il était très fort. Et puis mon frère dit qu'il n'a même pas un couteau, alors ! Il dit aussi qu'il vaut mieux aller avec les Iscarii¹³ parce que eux ils en ont, des couteaux et même plus que ça."

- "Il veut se battre, ton frère ?"

- "Tout le monde le veut, ici... C'est normal !"

Je me souviens que la petite Misra a projeté sa réponse vers moi avec tant de fierté et de détermination que je n'ai pas cherché à entrer plus avant dans la discussion. Je me suis relevé et je lui ai dit que je devais maintenant retourner vers la rivière.

"C'est normal !" Ces mots lancés avec une pointe de défi par une si jeune enfant m'ont accompagné durant mon trajet dans la caillasse. Ils racontaient à eux seuls tout ce qui dérivait de la loi du sang... Ils étaient cruels face à ce que je venais de vivre et à la splendeur du Soleil dont j'avais reçu un nouvel éclat en plein cœur. Et pourtant, je pouvais les comprendre...

En réalité, ils témoignaient de l'état de ce monde et la part de l'Adversaire en chacun, telle une fatalité... Mais prend-on les armes contre ce qui semble être une expression de la fatalité ? Quant à moi, il était clair que je ne le ferais jamais, ne fût-ce qu'avec des mots parce qu'à mes yeux l'idée de fatalité à elle seule était un non-sens. Celle-ci disait trop bien l'impasse dans laquelle le peuple des hommes, *celui de mes frères*, s'était fait piégé. Il y était question d'un poison et ma vie n'aurait pas de signification si je n'offrais pas à chacun les ingrédients de son antidote.

Pour l'heure allais-je rejoindre Yo Hanan sur les rives du Yarad ? Pas encore... Je me tenais au cœur d'un calendrier cosmique dont il fallait que j'attende le dernier signal.

Empli d'une sérénité renouvelée autant que de Feu, je me suis donc simplement approché de la rivière, jusque sur l'une des petites buttes qui la dominaient et où poussaient des arbustes aux feuillages tendres. Je me voulais le plus discret possible afin d'observer ce qui s'y passait et l'aimer d'Amour...

Deux cents personnes peut-être étaient rassemblées là. Bon nombre d'entre elles attendaient de rentrer dans l'eau, en silence parmi les roseaux et un éparpillement de pierres polies par l'onde et le temps.

¹² 1 Mashiah : autrement dit le Messie, le Libérateur.

¹³ 1 Iscarii : les Sicaires, plus communément appelés Zélotes, entretenant par petites bandes une résistance armée face aux Romains. Voir "Les Enseignements premiers du Christ", chapitre I, du même auteur.

Les unes après les autres, elles descendaient dans le courant et rejoignaient Yo Hanan. Celui-ci, la poitrine nue, y était immergé jusqu'à la taille. Dans un déferlement de paroles ou au contraire dans un mutisme complet, il les saisissait alors par les épaules et les enfonçait d'un coup, énergiquement, dans les flots.

C'était simple et beau... C'était sacré et comparable à de l'or qui tombait du ciel en une fine pluie... C'était aussi comme un *mitvé*¹⁴ d'une essence nouvelle, plus pur que tous ceux que j'avais jadis vus, magnifié par les lieux et la lumière que projetait Yo Hanan sur quiconque l'approchait.

Et puis, lentement, j'ai laissé aller mon regard en toute liberté sur la foule qui s'était regroupée là. Hormis les hommes et les femmes qui recevaient la bénédiction de l'eau, il y en avait d'autres, éparpillés, cherchant l'ombre timide des tamaris, priant intensément sous leur *talit* ou échangeant quelques paroles à voix basse.

À un moment donné, des visages ont retenu mon attention. L'un d'entre eux, surtout. C'était celui de cet homme, jeune encore, que j'avais particulièrement remarqué en compagnie de deux autres sur le bord du sentier qui conduisait à Sokuk. En fait, c'était surtout ce que laissait transpirer son âme que je reconnaissais. Et un nom m'est venu, celui que j'avais cherché en vain jusque-là... Éliazar !

Éliazar de Béthanie ! C'était lui, lui dont le nom s'était pourtant formé tout seul sur mes lèvres en présence de mon oncle Yussaf... Éliazar, le frère de Martâ ! Je l'imaginais facilement en train de cueillir des dattes dans la petite propriété familiale...

"Oh ! Me suis-je dit au-dedans de moi, alors oui, tout continue vraiment de s'écrire... à chaque pas."

J'ai attendu deux jours encore quelque part parmi les lauriers. Un précieux temps de prière et de réflexion. Nul ne venait troubler ma retraite. Yo Hanan apparaissait tout au plus pour me saluer quelques instants chaque matin.

J'aurais aimé m'ouvrir davantage à lui mais il se passait trop de choses pour chacun de nous. En réalité, cela ressemblait à une sorte de deuil étrangement mêlé d'émerveillement

Yo Hanan l'exprimait brièvement, malhabilement, mais se disait comblé par le seul fait que je sois là, de retour, sur le bord de "son désert à lui".

Était-il informé de ce qui allait se produire ? Non, assurément. Les moments les plus déterminants de nos vies sont parfois si brûlants qu'il est souvent préférable de ne pas en deviner l'ampleur. Ils ne pourraient pas se déployer...

Moi-même, d'ailleurs, hormis quelques heures d'extrême et presque insoutenable lucidité, il m'arrivait de me sentir tel un somnambule pris entre plusieurs niveaux de réalité.

Alors, enfin, vint le matin où *tout devait être* parce que plus rien n'était évitable. Une voix sans timbre humain et sans mot me l'a annoncé. Elle n'a pas lancé d'appel au-dedans de mon crâne car Elle a préféré résonner dans la moindre de mes cellules.

Mon cœur et mon âme étaient prêts depuis longtemps, ce n'était donc pas à eux qu'Elle s'adressait mais plutôt à ma chair comme pour en visiter, toujours plus intensément encore, quelques mystérieux et infimes espaces.

Quand Elle eût terminé son œuvre, je me suis levé et je me suis dirigé vers le tertre d'où il m'était arrivé d'observer la foule et les rituels de l'Immersion.

Par vagues successives, des exclamations montaient des rives du Yarad. En m'en approchant davantage, j'ai vu qu'elles répondaient aux paroles de Yo Hanan. Celles-ci me donnèrent la sensation de créer à elles seules un courant d'aspiration au-dessus des eaux. Aussi aériennes que terrestres, elles appelaient à offrir la Terre au Ciel et le Ciel à la Terre selon les lois d'un véritable Tantra de l'Indicible.

Indépendamment de ma volonté, mes yeux ont alors entrepris de parcourir une nouvelle fois la foule. J'y ai vite retrouvé Éliazar...

Le frère de Martâ n'avait toujours pas quitté les lieux ; il était assis au bord de l'eau, un voile safrané soigneusement disposé sur les épaules, comme s'il avait voulu qu'on ne puisse pas manquer sa présence. Et puis, sur la berge opposée de la rivière, j'ai fini par remarquer quelques silhouettes plus ou moins regroupées autour de celle d'un homme d'assez haute stature.

¹⁴ 1 Mitvé : le mitvé est un bain rituel en vigueur dans la Tradition juive. Il évoque symboliquement la vie intra-utérine ou encore la renaissance après la mort.

J'ai facilement reconnu celui-ci... Il s'agissait de l'un des prêtres qui m'avaient accompagné de la Pyramide jusqu'au port où j'avais embarqué pour Jopé. Je me souvenais qu'il m'avait affirmé être de la lignée des Manéthon¹⁵, au Pays de la Terre Rouge. "Ainsi donc, me suis-je fait la réflexion, il avait pressenti ce rendez-vous..."

Enfin, spontanément, mon regard s'est déplacé vers ceux qui l'entouraient et qui paraissaient l'écouter. À en juger par leur robe de lin blanc, ils étaient du peuple d'Essania. Je les ai longuement observés ; quelque chose en eux, je ne pouvais en douter, me ramenait à mon enfance mais le temps avait opéré son œuvre sur les visages...

Des noms sont malgré tout montés en moi, tels des souvenirs encore trop flous. J'en ai arrêté la course... Il était trop tôt, juste un peu trop tôt...

Voilà... maintenant tout pouvait s'ouvrir. C'était à moi de m'écarteler sous le Soleil. Tout vivait au Zénith... J'allais enfin pouvoir rejoindre Yo Hanan et je savais intimement ce qui allait se passer.

Parmi les herbes rases et les cailloux, je suis donc descendu du petit promontoire où je m'étais attardé. Je l'ai fait très simplement, sans hésiter, dans un total état d'Abandon et, paradoxalement, dans un fougueux élan de Volonté.

Mon identité terrestre allait désormais s'estomper... et même si je voulais demeurer homme, je sentais bien que l'humain allait résonner différemment en mon âme et ma chair... être plus près de lui-même, au sens absolu de ce qu'il devait signifier...

Ainsi, bien que le Soleil fût déjà en moi, je comprenais infiniment qu'il voulait y exploser plus encore. Lentement mais emporté par une amoureuse effervescence, je me suis donc mêlé à la foule qui priait sur les bords du Yarad, réalisant à peine que celle-ci s'écartait d'elle-même sur mon passage.

Yo Hanan a dû sentir que je m'approchais de lui car, immédiatement, je l'ai vu tourner son visage dans ma direction. Il était encore vêtu de ce vieux pagne en poils de dromadaire qu'il paraissait affectionner dès qu'il offrait la bénédiction de l'eau. Je dois dire que ce n'est qu'à cet instant que j'ai pu réaliser à quel point son corps était noueux et témoignait de nombreuses années de privation...

"Oh, Yo, me suis-je entendu dire au creux de mon âme, était-ce donc vraiment nécessaire ?"

Et puis... je suis entré dans l'eau et je l'ai rejoint. Aucun mot ne fut échangé. L'un et l'autre avions besoin d'un grand, d'un immense silence entre nous et ce besoin était si intense que je sais aujourd'hui qu'il fut entonné par la Nature tout entière.

Nous avons simplement pris le temps d'échanger un dernier regard, celui que seuls deux aigles pourraient partager en se rencontrant en plein vol.

Enfin, contre toute attente et comme si le silence avait achevé son œuvre nourrissante, Yo Hanan a soudain harangué la foule d'une voix déchirante...

- "Je vous l'annonce, enfants de cette Terre, je l'affirme par le Très-Haut, le voici, le Béni que nous attendons tous, le Mashiah ! Libérez-vous de tout et suivez Ses pas ! Maintenant est venue pour moi l'heure de décroître. Ici s'arrête mon chemin !"

Je ne voyais plus rien d'autre que de la lumière et il me semblait que tout s'était immobilisé sous l'impact des paroles prononcées.

Non, je ne voyais plus rien... J'ai seulement senti les deux mains de Yo Hanan se poser vigoureusement sur mes épaules et m'enfoncer d'un seul coup dans l'eau, sans la moindre hésitation... Alors, le Jourdain m'a pris dans ses bras et m'a fait boire le Feu et le Principe du Feu...

"Oh, Tu es là... me suis-je écrié... Tu es donc là !"

Et ce fut un ouragan de silence... Absolu ! Sans même le battement d'un cœur. Plus rien ne s'exprimait ni n'existait... Une absence de vie dont rien d'autre ne pouvait émerger que *la Vie* elle-même. Tout, pourtant, était là tandis que ce qui survivait encore de moi disparaissait. J'ai cherché à me raccrocher à des mots, si pauvres...

"Mon Père, mon Tout, mon Rien..."

L'Ultime Blessure se mariait à l'Ultime Guérison... La Résurgence !

Il n'y avait même pas de merci possible parce que le Vivant était présent tout entier avec la première et la dernière des évidences, avec aussi la plus insensée des nudités de l'Être. Fièvre, Soleil, Froid, Neige de l'Âme ! Tout ensemble...

¹⁵ 1 Pour rappel, voir "De mémoire d'Essénien", Éd. Le Passe-Monde, Livre 2 du Tome 1, chapitre I, "Baptêmes".

C'est alors que l'univers a éclaté. Mon regard et mon cœur se tenaient au-delà des Etoiles... Quelque chose de mon être ne faisait plus qu'un avec cet ineffable Soleil qui palpait derrière le Soleil. Je me fondais en Lui et Lui coulait en moi. C'était une fusion et, par elle, je ne contemplais même plus le cosmos... Celui-ci était devenu ma chair. Mon Père n'était plus mon Père ; je me confondais désormais avec une Vibration et la Création n'en était plus une... Elle révélait sa nécessaire illusion, un mirage que j'observais à la fois du dedans et du dehors dans un ineffable état d'Amour¹⁶.

L'espace d'un éclair, enfin, je n'ai plus été qu'un regard en altitude, un regard contemplant une rivière et un homme ailé qui en émergeait, ruisselant de lumière au côté d'un autre... Il n'y avait pas même de rives... car l'espace de l'éclair n'appartenait pas au Temps.

Puis-je dire que ce fut tout ? Deux mille années se sont écoulées en ce monde depuis cette Fulgurance et il n'est sans doute pas nécessaire de pétrifier davantage Celle-ci par d'autres mots...

En sortant des flots, le souffle suspendu, j'ai saisi le regard de Yo Hanan. Il était absent de son corps.

Abasourdi, transparent mais dilaté par *la* Plénitude, je me suis tourné vers la berge et ses roseaux puis je suis sorti peu à peu du courant de la rivière.

J'ai voulu ensuite traverser la foule des femmes et des hommes qui avaient tout vu mais qui ne disaient mot, qui ne le pouvaient pas.

Cela me fut facile... Certains se couchaient, face contre terre, sur mon passage. Autrefois, je n'aurais pu l'accepter... mais là, j'ai plus que jamais perçu que ce "je" - si différent de tout - que j'allais devoir prononcer et qui allait désormais être "le mien", ne m'appartenait pas et que mon devoir était de m'offrir à Lui.

Finalement, j'ai hâté un peu le pas pour m'isoler et rejoindre le lieu qui m'avait abrité à quelque distance de là, parmi les lauriers et la rocaïlle...

Comment oublier de tels instants ? *J'étais devenu interne au Corps du Divin, je vivais par Son Cœur, Son Ame et Son Esprit...*

J'allais presque arriver à mon refuge sommaire au milieu des arbustes lorsqu'un bruit de pas m'a fait m'arrêter et me retourner.

Un groupe de personnes m'avait suivi, timidement, avec un respect quelque peu malhabile. Elles aussi s'immobilisèrent et j'ai pris le temps nécessaire pour découvrir leurs visages et scruter leurs cœurs.

Manéthon, le prêtre d'Héliopolis, était de leur nombre... Je lui ai souri longuement... Et puis, juste à sa gauche, parmi deux ou trois autres, un homme et une femme porteurs de la robe blanche, toujours les mêmes. Mais ce n'est pas sur leur visage que je me suis attardé.

J'ai laissé un assez profond silence s'installer et c'est en lui que j'ai eu la réponse...

Des images ont surgi, celles du "village des Frères" de mon enfance... puis un nom... celui de Simon, le fils du potier, celui que j'avais un jour retrouvé au Krmel¹⁷... Et celle qui était à ses côtés et qui en semblait proche... Son nom me reviendrait, leur nom à tous...

Alors, j'ai posé mes deux mains sur mon cœur, j'ai salué chacun puis j'ai repris ma marche jusqu'à mon abri improvisé. Il fallait que je sois seul parce que j'explosais... et que je devais apprendre à vivre avec "mon" explosion, en pressentir, en maîtriser tous les possibles effets à venir.

Cette fois, j'étais tempête et brasier, torrent et tremblement de terre... Le voile se déchirait.

¹⁶ Ce second adombrement est venu parfaire le premier, vécu dans la Grande Pyramide (voir tome I, chapitre XXX). Le premier adombrement fut celui du Christ de notre système solaire (Mihael) venant recouvrir l'Avatar Jeshua de sa toute-puissance. Le second, dans le Jourdain, fut celui du Logos de notre Galaxie, la Présence vibratoire infiniment sacrée de son Soleil central. (Voir "Les Enseignements premiers du Christ", du même auteur, chapitre II, "Jeshua le Christ".)

Ce second adombrement est venu parfaire le premier, vécu dans la Grande Pyramide (voir tome I, chapitre XXX). Le premier adombrement fut celui du Christ de notre système solaire (Mihael) venant recouvrir l'Avatar Jeshua de sa toute-puissance. Le second, dans le Jourdain, fut celui du Logos de notre Galaxie, la Présence vibratoire infiniment sacrée de son Soleil central. (Voir "Les Enseignements premiers du Christ", du même auteur, chapitre II, "Jeshua le Christ".)

¹⁷ Pour rappel voir le Tome 1 du présent ouvrage, chapitre VII.

Chapitre IV - Mes premiers pas avec le Soleil

Après cet événement dont la Tradition a gardé la mémoire en lui donnant le nom de Baptême dans le Jourdain, il m'a fallu demeurer seul quatre jours dans le désert de caillasse et d'épineux qui s'étire vers le Mont Nébo¹⁸.

Ce furent quatre jours de solitude totale, sans autre musique que celle du vent et des rapaces lançant leurs plaintes.

Il était vital que je me les accorde afin d'apprendre à réguler le Flux d'Énergie qui s'était déversé en moi. Celui-ci était fait d'un Amour à l'État natif si puissant qu'il me brûlait de l'intérieur.

Ainsi, sans les longues ascèses auxquelles je m'étais adonné depuis mon enfance, sans les pratiques respiratoires qui m'avaient été également enseignées, sans doute la vie aurait-elle abandonné mon corps...

Jamais, aussi loin que remontaient mes souvenirs, ma solitude et mon singularisme n'avaient été plus profonds. J'étais habité par le Tout jusqu'à la plus infime cellule de la plante de mes pieds mais ce Tout me plaçait vertigineusement au bord de l'abîme. Ce ne fut donc que peu à peu, d'une aube à l'autre, que je suis parvenu à rassembler totalement les morceaux explosés de mon être.

Et, je le dis, ce n'est qu'à partir de la quatrième de ces aubes que je suis pleinement devenu celui que les générations ont appelé le Béni, le Christ...

Que restait-il de Jeshua ? En vérité, peut-être le fond de son regard, c'est-à-dire son parfum d'âme. En priant tout haut au sortir du désert, en quête du chemin qui menait à Jéricho, j'ai compris que même le timbre de sa voix avait changé. Cela m'a presque fait peur... Un sentiment jusqu'alors tant ignoré...

Qu'allais-je faire désormais pour offrir la Vie par et pour laquelle ce corps m'avait été donné ? Et par où commencer ? En toute lucidité, je me voyais seul sur un continent à peine sorti des eaux de l'Infini et avec pour mission d'y faire pénétrer le monde entier.

Bien souvent, les hommes s'imaginent que celui qui est revêtu de Lumière est élu par le Divin et qu'il n'a ainsi plus de montagne à gravir puisqu'il les a toutes absorbées en lui. Mais rien n'est plus faux pour celui qui, à ce stade, accepte le vêtement de la chair tout en voulant partager son Feu de paix avec la multitude de ceux qui errent, s'interrogent et se déchirent. Il lui reste toujours un autre sommet à gravir, telle une promesse, telle une réponse à un Appel qui n'en finit pas.

Certes, la maîtrise de la Paramukta¹⁹ vivait dans mon cœur ; elle ne m'avait plus quitté depuis le Pays des neiges éternelles... Cependant je savais que celle-ci ne dispense pas du devoir de vivre, de choisir, de décider et que, surtout, elle ne se gaspille pas.

Ce n'était pas au Mystère qui s'était emparé de moi de tout faire, de tout aplanir, de tout porter ni même de faire naître chaque mot qui sortirait de ma bouche.

Toute responsabilité m'était laissée, jusqu'à la possibilité -que j'avais tant demandée - de permettre à l'humain en moi de continuer à se dire... et - pourquoi pas ? - à éprouver le tyrannique chantage de la souffrance.

Sur la route de Jéricho, entre deux chars romains qui me croisèrent dans un nuage de poussière, je me suis mis à penser à l'Éveillé de Takshashila²⁰, à ses yeux clos et à son énigmatique sourire... Je me suis alors souvenu qu'il avait été un temps où je m'étais demandé quelle devait être ma juste place puisqu'il avait, Lui, traversé tous les masques...

Et là, soudain, hors de tout doute, j'avais ma vraie réponse, mon évidence, celle de devoir tracer une autre route parce qu'il le fallait, parce que l'Unité est aussi faite de diversité...

Jusqu'à cet instant, qu'avais-je cherché, au juste ? Pour moi ? Rien du tout ! La Félicité ? Non, j'étais né avec sa graine déjà plantée dans mon cœur ! Je voulais... tout donner, enseigner l'infinie Compassion... une autre Compassion ! Celle qui ferait accueillir par une autre porte l'Éternité en Soi, celle qui annihilerait différemment les distances, celle qui, en vérité, restitue à toute vie sa simplicité. Plus de temples ni de synagogues... plus de prêtres, plus de lois ni de prescriptions... plus rien d'autre que les rites spontanés de l'âme et de l'esprit face à l'Infini. Était-ce si fou ?

- "Eh, l'homme ! Écarte-toi ! Tu prends tout le chemin !" a hurlé une voix.

¹⁸ Le Mont Nébo est celui où la tradition biblique situe la mort de Moïse. Bien qu'il ne soit pas précisément identifié aujourd'hui, on le place généralement à l'ouest de la Jordanie, dans les Monts Abarim, à l'est de l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte.

¹⁹ La Paramukta définit la maîtrise totale des lois de la Matière. (Voir Tome I, chapitre XXVIII.)

²⁰ Le Bouddha Gautama. (Voir Tome I, chapitre XVI).

Interrompu dans mes pensées, j'ai redressé la tête. Un cavalier romain - probablement un messager - arrivait droit face à moi au petit trot et j'allais obliger son cheval à me contourner.

Je n'ai pas eu le réflexe de m'écarter. En réalité, c'était comme si quelque chose en moi ne le voulait pas. Ce qui s'est alors produit est en partie indescriptible.

L'animal et son cavalier sont passés... à travers moi ou plutôt à travers ma forme sur la route, témoignant ainsi de l'intégration encore imparfaite de mon corps renouvelé dans la matière de ce monde. Je n'ai rien perçu d'autre qu'une sorte de bruissement au plus subtil de ma chair...

En arrière de moi, sans même esquisser un mouvement, j'ai capté l'image du Romain se retournant sur sa monture pour me chercher du regard, le visage défait par l'incompréhensible.

Je ne me suis pas arrêté... La Puissance qui avait pris racine en mon être n'en avait nul besoin. Elle me montrait à sa façon que c'était mon corps dans son entièreté, jusque dans la trame de ses atomes²¹, qui avait été transmuté. Encore quelques jours et la densité me rattraperait, j'en étais certain.

Pas d'émotion, là non plus. Je me suis seulement un peu attardé à l'écoute du cavalier qui, sans doute pris d'effroi dans mon dos, avait aussitôt abandonné le trot pour le galop afin de disparaître au plus vite.

C'est ainsi que j'ai décidé de passer trois autres journées, seul et toujours discrètement, en prières et en réflexions, au creux de l'une des nombreuses sinuosités bordées de joncs qu'offrait le cours du Yarad. Il fallait que mes pieds, mes mains, mon visage... tout en moi redevienne solide. Il fallait que le sang et le sel imprègnent ma chair dans son intégralité.

Pour cela m'est venue l'idée d'édifier l'une de ces constructions sommaires faites de pierres superposées que j'avais parfois vues et même entretenues au Pays des neiges²². Mon corps s'est réorganisé en se confrontant à cette tâche et il m'est rapidement devenu plus doux à vivre. Y sentir les fluides circuler m'est apparu comme infiniment bon et je me souviens avoir remercié la Force de toute Vie pour le poids retrouvé de mon être sur le sol.

Jamais, je l'affirme, je n'ai oublié le miracle de ces instants pourtant si simples. J'en ai aimé plus encore la Matière de cette Terre pour ce qu'elle est et pour la courageuse noblesse qu'elle suggère. J'y ai aussi puisé la trame de certains des enseignements qui, déjà, voulaient jaillir de moi.

Lorsque mon tumulus de pierres eût atteint la taille d'un homme sur le bord de la rivière, lorsque mes mains et mes chevilles furent marquées de quelques égratignures, je me suis enfin dit que je pouvais reprendre ma marche et rejoindre les rives du lac de Kinnereth²³.

Dès le premier mille, la route s'est alors progressivement élargie, jalonnée de carrés de terre cultivée et de petites palmeraies. Après avoir quitté l'âpreté de la Judée et longé la Samarie, j'étais de retour dans la tendresse de la Galilée...

L'air y était plus respirable, les villages y ressemblaient à de véritables villages, plus peuplés et bouillonnants de vie dès que l'on empruntait les sentiers tortueux du bord de l'eau. C'est ce que j'ai fait...

J'ai aimé les berges de Gennésareth alors j'y ai fait halte ; elles me rappelaient inévitablement celles, autrefois tant aimées, de Meruvarhana par leur clarté d'un bleu si tendre.

C'est là que j'ai voulu me mêler aux pêcheurs pour la première fois, sans même prononcer le moindre mot, seulement pour les regarder, eux dont déjà je savais que j'allais bouleverser la vie.

Je le savais car il était impossible qu'il en fût autrement. Il n'y avait pas de raison pour que je sois revenu là autre que celle de tout bousculer.

Pourquoi une telle nécessité ? Pourquoi une telle obligation ? Parce que l'humain de la Terre était dans une impasse et que son genre tout entier était englué dans les toiles d'araignées de son passé.

Ainsi était-il de mon devoir de lui enseigner - peut-être de lui remémorer - la spontanéité d'aimer, sans dictats ni obligations, ni crainte d'un Dieu vengeur et guerrier.

En ces jours, en ces heures, je le dis, j'étais totalement conscient de la "folie" sacrée qui avait été distillée en moi et qui mûrissait depuis des temps immémoriaux. La promesse de Sananda était bien vivante

²¹ Pour information, la notion d'atome avait déjà été formulée en Grèce par Épicure au troisième siècle avant notre ère.

²² Il est question ici de ces stupas - ou chorten - faits de pierres empilées que les Himalayens aiment à construire peu à peu sur un emplacement sacré ou au sommet d'un col.

²³ 1 Pour rappel, le lac de Tibériade, appelé aussi Mer de Galilée. Le Soleil de tous les soleils de notre Cosmos : autrement dit, le Logos galactique.

en mon être... Imbibée du Soleil de tous les Soleils de notre cosmos², elle disait qu'il m'appartenait de nettoyer la charge mémorielle de ce monde tout en rappelant à celui-ci la possible transparence de son origine et la splendeur à laquelle il pouvait aspirer²⁴.

Oh ! Je n'allais certes pas évoquer les merveilles de la Shruti² à la multitude de ceux qui ne pouvaient trouver un sens à leur vie qu'au sein des sillons d'un champ ou dans une barque ballottée au gré des vents sur les flots d'un lac... Cela aurait été les submerger et assurément les noyer.

Avant d'offrir le miel, n'importe-t-il pas de dire la divine simplicité du travail de l'abeille, son importance et sa grandeur ? Le Sacré se suggère, il se distille avec précautions... Jamais on n'en sature qui que ce soit au point d'en gâcher le nectar.

La bourgade de Gennésareth m'est apparue bien plus étendue et peuplée que dans mon souvenir même si elle demeurait modeste en regard de Tibériade, forte de sa garnison romaine.

À peine quelques mois auparavant, j'avais imaginé que, parvenu à sa hauteur, j'aurais éprouvé le besoin de hâter le pas pour me rendre, à travers les collines, jusqu'à ce qui avait été "mon" village. Il ne pouvait cependant pas en être ainsi. J'étais poussé par un sentiment d'urgence qui me faisait agir autrement.

J'ai donc décidé de séjourner quelques jours à Gennésareth. Il me semblait que l'atmosphère de ses ruelles et que le désordre harmonieux des barques de pêcheurs sur ses rives allaient sans tarder me fournir l'argument idéal pour commencer à toucher les cœurs. Je n'avais nul besoin de toit, l'air était tiède et le clapotis des vagues à travers les roseaux constituait une invitation constante à demeurer près de l'eau.

C'est un groupe de jeunes hommes qui, un soir au crépuscule, a créé la brèche que j'attendais. Ils s'adressèrent à moi un peu comme des enfants qui, ne sachant trop que faire, iraient taquiner un inconnu.

Assis sur le sable près d'un amoncellement de filets, j'étais en train de contempler les montagnes à l'horizon, de l'autre côté du lac...

- "Alors Rabbi, tu ne vas pas à la synagogue ? Tu veux prendre racine dans le sable ? Tu sais, ça ne pousse pas très bien ici !"

Le ton était aimable. Je voyais que les uns et les autres cherchaient simplement à discuter avec quelqu'un qui leur paraissait a priori venir de loin.

- "Je ne suis pas rabbi, mes amis... et je n'ai pas souvent passé la porte des synagogues..."

- "Oh... Ne dis pas ça trop haut ici... Les cailloux pleuvent vite !"

- "Pourquoi les cailloux ?"

- "Tu n'es vraiment pas d'ici alors ! m'a répondu l'un d'eux. Pourtant... avec ta robe et ton voile... Tu n'appartiens pas à ceux qui soignent ? Il y en a toujours quelques-uns qui vont et qui viennent..."

- "Je n'appartiens pas à qui ou quoi que ce soit, Tobie... et effectivement j'ai beaucoup marché avant d'arriver ici."

- "Comment sais-tu mon nom ?"

- "Il m'est venu "comme ça" mais j'aurais pu t'en donner un autre... un nom romain, Flavius, par exemple. Tu l'aimes celui-là, n'est-ce pas ?"

Le jeune homme s'est aussitôt accroupi face à moi. Son visage était blême.

- "Qui te l'a dit ? Oui, c'est le nom que j'aurais aimé porter... Oh ! C'est vous qui lui avez raconté cela !" poursuivit-il en levant la tête vers ses amis.

Il y eut un tollé de protestations et même quelques moqueries. Puis, amusés par la situation, ils se rapprochèrent tous et s'accroupirent à leur tour à côté de celui que j'avais d'abord appelé Tobie.

-«Allons, réponds-moi... Comment sais-tu mon nom ? Tu m'as épié... C'est cela ? Avoue..."

- "Tes noms me sont venus peut-être tout simplement parce que je ne suis pas allé beaucoup dans les synagogues. Parce que j'ai plutôt vécu, regardé, écouté... et aussi certainement parce que je ne crains pas les cailloux. Vois-tu, je préfère m'occuper des pierres... Avec elles, on peut construire."

- "Tu te moques de nous... a alors rétorqué celui qui paraissait le plus vif de tous. Tout cela ne veut rien dire !"

- "Cela ne veut rien dire, Massalia ? Eh bien, réponds-moi... Est-ce que cela signifie quelque chose que de recevoir une volée de cailloux si on ne va pas à la synagogue ?"

²⁴ Il est fait allusion ici à l'égrégore de blocages mentaux et de souffrances générés par l'humanité depuis la fin de la période atlantéenne et qui verrouillait l'ouverture de la conscience de la plupart des hommes et des femmes. Autrement dit, il est question du karma collectif de l'espèce humaine terrestre. 2 Voir Tome I, chapitre XXI.

- "Cela veut dire qu'on n'accomplit pas son devoir et qu'on méprise l'Éternel, qu'on L'insulte !"

Mais le jeune homme s'est tout de suite interrompu et j'ai vu son front se plisser.

- "Tu connais mon nom, à moi aussi ?"

- "C'est simple, Massalia, c'est parce que j'ai accompli un autre devoir... celui d'apprendre à reconnaître l'Éternel partout... et partout cela signifie souvent là où on pense qu'il n'est pas... même dans un caillou ! Maintenant, pensez-vous que je ne respecte pas les Textes ? J'en connais la moindre lettre ! Cependant, ce que je respecte plus encore c'est la Vie que le Tout-Puissant invente et écrit à chaque instant... en vous par exemple ! Oui, en vous qui m'écoutez..."

- "Tu es un magicien du désert ! s'est aussitôt écrié quelqu'un du groupe en se levant. C'est cela, ta robe à elle seule te trahit ! Tu es bien de ceux qui prétendent soigner et qui manipulent les mots !"

- "Où as-tu mal ? lui ai-je fait en souriant de sa remarque. L'idée de la liberté te fait donc si peur ?"

- "La liberté ? Quelle liberté ?"

En entendant le jeune homme articuler ces mots avec une pointe de souffrance, j'ai compris que nous avançons et que je les emmenais là où il était bon qu'ils aillent... Vers la vraie question.

- "Celle de choisir ta façon d'aimer... Ou de vivre, si tu préfères ; c'est la même chose car si vivre n'est pas aimer qu'est-ce donc ?"

À ces mots, Tobie s'est à nouveau manifesté. La tournure que la conversation prenait semblait lui plaire. L'éclat de ses yeux et un vague sourire en coin le faisaient deviner.

- "Je n'ai jamais entendu un rabbi parler comme cela !"

- "... puisque je t'ai dit que je ne suis pas rabbi !"

À la faible lueur du jour qui s'éteignait d'instant en instant, je les ai regardés les uns après les autres, tous ces jeunes hommes déjà emplis de frustrations et emprisonnés dans un enclos sans seulement s'en apercevoir. Je les ai regardés et je les ai trouvés beaux... Beaux parce que je comprenais l'histoire de chacun d'entre eux avec ses vellétés de dépassement valeureux, souvent avec ses sillons de peines et aussi de chutes... Déjà ! Tous, sans exception, appelaient mon écoute, ma tendresse et mon amour.

Alors, je les ai fixés plus intensément encore et je leur ai dit :

- "Êtes-vous heureux ? Vous aspirez à un autre monde parce qu'on vous a dit qu'il y en avait un... Vous priez parce qu'on vous a dit qu'il le fallait pour y accéder et vous le faites comme on vous l'a dit et selon ce qu'on vous a autorisés à faire ou à ne pas faire... Et puis les jours passent et vous courez encore après le bonheur..."

Alors, mes amis, regardez les générations d'avant vous et autour de vous, aussi loin que vous le pouvez. Regardez les hommes et les femmes... Ils attendent, ils pleurent, ils se lamentent sur leur sort, parfois ils se révoltent et toujours ils finissent par se courber...

Mais combien, pour la joie d'être, je vous le demande, combien pensent à s'adresser directement à l'Éternel et à la Vie que Celui-ci anime en eux ? Combien ?

Ils ne cherchent même pas à le faire parce qu'on leur a enseigné que les mots figés le font à leur place. Savent-ils seulement ce qu'est la Lumière du Très-Haut et ce qu'est un dialogue ?

Êtes-vous comme eux ? Croyez-vous que vous vivrez davantage et mieux sur "l'autre versant de la vie" que sur celui-ci ? C'est votre peur de savoir, votre refuge d'amnésie qui donnent à votre cœur la tristesse que j'y vois..."

Je n'ai pas eu de réponse en retour. Le chant de l'eau à travers le peuple des roseaux a repris ses droits durant quelques instants.

Puis, avec respect, un à un, les jeunes hommes se sont levés, esquissant maladroitement un salut.

- "Pardonne-nous, Rabbi..." a simplement murmuré Tobie en disparaissant dans le crépuscule avec les autres à sa suite.

Voilà... mes premières paroles, mon premier geste dans le Temps étaient posés, je le savais intuitivement. Ma liberté, mon amour, ma dissidence et ma folie allaient se dire, se répéter et tout commencerait...

Le lendemain matin, il y avait au moins quelque vingt personnes autour de moi sur les rives de Gennésareth. Qui étais-je ? D'où venais-je ? Où allais-je ? C'était les mêmes interrogations que partout... Cependant, l'écho de mon étrangeté et de mes paroles vraisemblablement fort dérangementes avait déjà été répercuté dans les ruelles de la bourgade.

Il était facile de comprendre que ceux qui venaient là à ma rencontre - tous des hommes - le faisaient davantage par curiosité que pour entendre ce que j'avais vraiment à dire car, en réalité, c'est moi qui ai posé des questions...

C'est ce qu'oublie la plupart de ceux qui ont pour mission d'enseigner... Provoquer le dialogue afin que rien ne se fige, faire monter le besoin d'apprendre et non pas son obligation, dire non pas comment savoir mais comment avoir soif de comprendre puis comment connaître. Enfin, inviter "l'autre" à pénétrer dans le pourquoi de tout cela.

- "Pour quelle raison êtes-vous ici, mes amis ? Voilà deux jours que je vis sur vos berges et que je déambule dans vos ruelles et, soudain, vous venez vers moi."

Les uns et les autres se regardèrent comme pour voir qui s'aventurerait à prendre la parole.

- "Eh bien..." ai-je fait.

Je n'ai pas eu davantage de réponses. Tous étaient des hommes simples. Certains d'entre eux n'étaient même vêtus que de haillons. Alors, je me suis assis sur le sable et je leur ai demandé d'en faire autant. Quelques-uns s'en empêchèrent. N'était-ce pas compromettant ? Enfin, j'ai repris...

- "Qu'êtes-vous venus chercher sur cette rive ? Regarder un homme étrange puis repartir ? Ramasser de sa bouche quelque ! déclarations scandaleuses puis les répéter pour tromper l'ennui ?

Les jours sont immobiles ici, n'est-ce pas ? Ou alors... peut-être voulez-vous essayer de comprendre votre vie et... la Présence de l'Éternel en vous ?"

En insistant sur ces derniers mots, j'étais conscient de leur charge et de ce qu'ils déclenchaient. Et en effet, un brouhaha est monté des hommes qui se trouvaient là et dont le nombre grossissait peu à peu.

- "Oh ! C'est cela, mes amis... C'est la Présence de l'Éternel en vous qui vous choque à ce point ! Alors je vous le demande : Qui d'entre vous peut me dire pourquoi ?"

Et, tout en lançant ma question, j'ai désigné un vieillard devant moi, un peu à ma gauche.

- "Je n'aime pas ce que j'entends, Rabbi, fit-il en grommelant. Nous sommes tous impurs en ce monde ; chaque jour nous fautons... et toi tu dis que le Tout-Puissant est en nous ! C'est insensé et effectivement scandaleux !"

Sur ce, tout le monde acquiesça. C'était bien sûr la réponse à laquelle je m'attendais ; elle était inévitable et je voyais déjà ce qu'elle allait faire surgir de moi, de mon cœur jusque sous la paume de mes mains.

- "Regarde ce fruit, mon frère", ai-je dit à voix basse afin de forcer l'écoute.

Dans un geste lent que je contrôlais totalement, j'ai alors ramassé un peu de sable entre mes mains réunies puis j'ai refermé celles-ci, l'une sur l'autre, tandis qu'en moi se formait l'image de ce fruit auquel j'avais parfois pu goûter au cours de mon si long voyage... une pêche !

L'espace d'un très bref instant, j'en ai perçu, j'en ai suscité la rondeur, le poids, la teinte, le parfum, la savoureuse chair, le délicat duvet... et tout ce qu'il y avait de vie en elle afin qu'elle naisse aussitôt dans le creux de mes paumes.

Lorsque j'ai écarté celles-ci, le fruit était là... Je l'ai aussitôt déposé sur le sable.

-«Une pomme de Perse..." a bredouillé le vieillard. Où l'as-tu prise ? On n'en trouve nulle part en ce moment !"²⁵

- "Dans mon cœur, là où l'Éternel réside et peut faire éclore toute chose."

Un nouveau brouhaha a instantanément parcouru la foule de ceux qui étaient présents et dont le nombre approchait maintenant la cinquantaine. Les regards que je captais traduisaient tout autant le malaise que l'émerveillement.

- "C'est impossible, il triche !" s'est écrié quelqu'un. La réponse a bondi de mes lèvres...

- "Qui triche, au juste, Lévi ? Celui qui multiplie la vie ou celui qui, parfois comme toi, ne respecte pas les règles de cette vie en prenant plus que sa part de l'impôt ?

Un lourd silence est tombé... Celui que je venais d'appeler Lévi s'est levé et nous a quittés, ouvertement insulté.

- "Qui es-tu au juste, Rabbi ?" a finalement demandé un homme qui devait être pêcheur dès que le brouhaha se fût un peu calmé.

²⁵ Originaires de Chine, les pêches étaient déjà connues au Moyen et Proche-Orient. Elles y avaient été amenées par Alexandre Le Grand - Sikander - à partir de la Perse. Très appréciées, elles étaient néanmoins assez rares et donc précieuses. Il en poussait parmi les amandiers sur le mont Thabor. On les appelait "pommes de Perse".

"Rabbi"... Une fois encore on me gratifiait de ce nom. Sans doute fallait-il que je l'accepte. Selon la conception commune, il était clair qu'il m'accordait davantage le droit de parler. "Mon" peuple pensait ainsi.

"Après tout, me suis-je dit, pourquoi le rejeter ?" Les hommes ont souvent besoin du lustre d'un titre pour accorder quelque valeur à ce qui leur est enseigné.

- "Qui je suis, dis-tu ? Je suis Celui qui ne se demande plus où et comment trouver l'Éternel."

- "Tu L'as trouvé, toi alors ?"

- "Je n'ai pas eu besoin de Le chercher comme tu le crois car, en vérité, Il a toujours été là... Il est mon Père comme Il est votre Père à tous. Un seul vrai point diffère entre vous et moi : c'est que, contrairement à vous, je l'ai compris et que je vis ainsi dans Sa réalité.

Tiens... ai-je poursuivi, mange donc de cette pomme de Per-... tu en découvriras aussitôt le noyau - son cœur - et, en son ; centre, l'amande...

Comprends-tu ce que j'essaie de te dire, de vous dire ? Le noyau qui se cache au centre de ce fruit est semblable à votre cœur. Chaque jour, croquez de la même façon dans la beauté de la vie et vous en mettez aussitôt à nu le noyau, brisez ensuite sa coquille et vous y trouverez l'amande, le souvenir, le sceau de votre Père en vous...»

L'homme n'a pas répondu, ne sachant sans doute pas lui-même s'il était touché ou heurté par ce qu'il venait d'entendre. "Alors, ne veux-tu pas en manger ? ai-je repris en lui tendant la pêche. Elle n'est pas le fruit défendu mais celui qu'il défait s'autoriser."

Le vieillard ne l'a pas saisie et c'est un enfant qui est venu la prendre sans tarder.

Sur ces paroles, je me suis levé. Il n'en fallait pas trop, pas d'avantage, je le savais, je le voyais.

J'ai évidemment remarqué quelques épaules qui se haussaient, quelques mines ricaneuses également mais aussi, au milieu d'elles, par bonheur, quelques visages candides, des "visages d'âme", selon une expression qui m'était chère.

Comme je me tournais vers l'eau pour m'en rapprocher, ceux ! qui étaient là commencèrent à s'éparpiller, singulièrement silencieux pour la plupart. Seuls quatre ou cinq restèrent autour de moi. Parmi eux, j'ai reconnu Lévi. Ainsi, il était revenu... Tobie aussi, qui m'avait interpellé la veille.

Je les ai tous attirés dans l'eau du lac jusqu'à mi-mollets parce que c'était bon, puis nous avons longuement parlé. Ils étaient comme du vrai pain, un peu secs au dehors mais tendres en dedans. Ils voulaient comprendre pourquoi j'étais venu là, pourquoi j'avais dit tout cela et enfin la raison pour laquelle je n'étais pas "comme les autres".

Lévi, en particulier, se montrait déstabilisé. Il ne parvenait pas à concevoir que j'aie pu visiter en un éclair l'une des fissures de la personne qu'il était, un collecteur d'impôts, un publicain. Il en a versé quelques larmes, a demandé ma bénédiction puis est vite reparti. Sa terre sortait à peine de jachère et je savais que je le reverrais.

Au milieu de l'après-midi de cette journée-là, j'ai repris la petite route qui longeait les bords du lac de Kinnereth. Une volonté en moi insistait pour que je continue encore un peu vers le nord, au moins jusqu'à cette bourgade qui avait pour nom Caphernatim. "On" m'y attendait, c'était évident.

J'y suis parvenu à la nuit tombante, tout empli de l'incandescence dont les eaux du Yarad m'avaient fait présent et que je ne maîtrisais pas encore pleinement.

Caphernaüm m'a immédiatement procuré une sensation particulière, à mi-chemin entre rudesse et douceur. C'était un gros village de pêcheurs et de marchands de toutes sortes de choses, presque une petite ville prospère et qui comptait plusieurs belles maisons. Un grand nombre de barques étaient amarrées à son quai de pierres sombres et de bois.

C'est non loin de celui-ci que j'ai rapidement remarqué la silhouette d'un homme qui paraissait désœuvré ou ne sachant trop où conduire ses pas. Il regardait distraitement le travail des pêcheurs en train de recoudre leurs filets. Sa pensée, quant à elle, était ailleurs.

Alors j'ai marché vers lui, intimement persuadé que la Flamme qui l'habitait m'était connue.

Délaissant le spectacle du rapiéçage des filets, il a levé la tête ; c'était Éliazar, le frère de Martâ. Dès qu'il m'a aperçu, il a sursauté puis est venu à ma rencontre.

- "Rabbi... Maître... a-t-il alors bredouillé avec une émotion mal contenue. Je t'espérais tant depuis l'autre jour, sur les rives du Yarad ! Nous sommes nombreux à t'avoir cherché dès le lendemain... Tu étais introuvable ! C'est pour toi que j'ai fait tout ce chemin..."

Ma main s'est posée d'elle-même au centre de la poitrine d'Éliazar.

- "C'est pour moi... ou c'est pour toi ?"

J'étais bien conscient que ma question était déconcertante, voire brutale mais j'avais toujours constaté qu'il y a des êtres qu'il faut savoir interpeler là où ce qui pourrait ressembler à une rase de la personnalité prend naissance en eux. Éliazar a immédiatement baissé les yeux.

- "C'est pour moi, bien sûr..."

Je l'ai pris dans mes bras et il s'est mis à sangloter comme un tout petit enfant.

- "Ce que j'ai vu, Maître, ce que j'ai vu l'autre jour... Ce que j'ai vu..."

Et il n'arrivait pas à terminer sa phrase.

- "Ce que tu as vu ne se raconte pas vraiment, n'est-ce pas, Éliazar ?"

- "Il y avait trop de lumière, tu comprends ! Ça m'a presque "étouffé les yeux"... On aurait dit des ailes qui s'ouvraient sur un soleil au-dessus de toi. Quelques-uns les ont vues... Je ne suis pas le seul..."²⁶

Je ne pouvais rien expliquer à Éliazar, le moment n'en était pas venu. Pour l'heure, le masque qu'il portait n'était encore que celui d'un jeune homme impatient, un peu trop fier et beaucoup trop fragile.

- "M'accompagnerais-tu jusqu'à mon village ? lui ai-je alors demandé sans avoir moindrement mûri le pourquoi exact de ma proposition... Je crois qu'il faut que nous parlions."

- "Ton village ? Où est-il ?"

- "Il n'a pas vraiment de nom. On dit seulement de lui qu'il est celui des Frères en blanc, ceux qui soignent... N'en as-tu pas entendu parler ?"

- "Mon oncle Yussaf m'a dit son existence et qu'il en était proche. Tu es donc né là-bas, Rabbi ?"

- "Mon corps y a vu le jour..."

Éliazar et moi nous nous sommes regardés longuement. Il fallait que je le réveille parce que, en vérité, derrière l'apparence du jeune homme, son âme était fort vieille ; elle en avait les humbles mais glorieux stigmates, un certain éclat dans le regard et aussi... une pure lumière en arrière de cet éclat. Il ignorait encore que, comme Yo Hanan, il était mon cousin, par ma mère.

- "Pardonne-moi pour Sokuk, Rabbi. Sur le sentier, j'étais si loin de penser..."

- "Il n'y a rien à pardonner quand il n'y a ni faute, ni blessure, ni ressentiment. Dis-moi plutôt où sont tes amis.

- "Ceux qui marchaient avec moi ce jour-là ? J'ignore si ce sont des amis. Je l'ai parfois cru mais je ne le sais plus ! J'ai la fièvre du Divin... et je voudrais le monde plus beau qu'il n'est... alors j'accorde ma confiance à ceux qui prétendent avoir la même fièvre que moi sans m'apercevoir qu'il n'y a pas souvent en eux de vrai brasier pour entretenir celle-ci..."

Aussi, lorsque je dis "j'aime", rien en moi ne peut le clamer à moitié... Hélas il ne semble pas que tout le monde soit ainsi. Tu peux le comprendre, toi, n'est-ce pas ?"

J'ai eu l'impression d'entendre le même discours que celui que Yo Hanan me tenait, dix-sept années auparavant.

À ce moment précis, je m'en souviens, un oiseau est passé dans le ciel, éclairé par l'une des dernières lueurs du couchant. C'était un petit rapace et il allait de l'ouest vers l'est.

Instantanément, j'ai uni mon âme à la sienne. Il venait me parler des origines de mon corps, de ma famille. Son message était bref mais précis.

- "Je ne prendrai pas le chemin qui mène au village des Frères, Éliazar. Non... Je vais continuer à longer encore un peu les rives de ce lac. C'est à Bethsaïda qu'il me faut maintenant aller. Une femme ne sait pas encore qu'elle m'y attend... Ma mère, Meryem..."

²⁶ Cette description correspond à l'impression que provoque la dilatation extrême d'un huitième chakra situé au-dessus de la tête et dont la fonction correspond à celle du nous, le supra-mental, alliant dans leurs aspects transcendants l'intelligence du cœur et celle du mental supérieur. En se dilatant, la sphère de ce chakra devient ovoïde et laisse échapper d'elle, de chaque côté, un puissant courant lumineux. Chacun de ceux-ci, en se déployant, peut suggérer la forme d'une aile et donner l'illusion de la Présence d'un oiseau. Voilà la raison pour laquelle la Tradition chrétienne évoque la "descente de l'Esprit Saint" sous l'apparence d'une colombe. Les Égyptiens auraient parlé d'un faucon.

Chapitre V - "Alors, veux-tu de moi ?"

La découverte de Bethsaïda, le lendemain, fut une merveille aux yeux de mon âme. Tout m'y est apparu teinté de bleu, de [rosé et d'argent. Avec ses nombreux pontons de bois lancés parmi le foisonnement des roseaux de son rivage, le village pouvait donner l'impression d'être en partie lacustre. Cependant, le nombre de ses ruelles tortueuses et la solidité de ses modestes maisons de pierre ancrées sur la terre ferme témoignaient du con-[traire et de son ancienneté.

Éliazar avait fait la route avec moi... Il ne pouvait s'arrêter de [parler, de s'exclamer et, bien sûr, de questionner. Je devinais que [ce n'était pas sa manière d'être mais que son cœur explosait comme si l'effet que je produisais sur lui balayait tout. Et, en vérité, [c'était à cela qu'il fallait que je m'habitue, à l'embrassement que [ma présence suscitait, bien au-delà de ma volonté d'homme.

Certes, j'avais compris - sans que cela m'eût été dit - qu'il me fallait convoquer les âmes, les rassembler, les instruire en esprit, les gorger d'amour et les rendre contagieuses partout où elles liraient... mais je ne réalisais pas encore suffisamment jusqu'à [quel point j'étais devenu une "source vivante".

Ma stature physique à elle seule suffisait à me faire remarquer [dans une foule. Était-ce un argument de plus, mis en scène par la Vie, afin que nulle part je ne puisse passer inaperçu ? À compter de ce temps-là, je n'en ai plus douté. La Matière de ce monde et son allégeance à la loi des apparences dicte ses propres règles, pour le meilleur et pour le plus difficile.

Bien que pressé de questions de la part d'Éliazar qui voulait absolument reconnaître en moi son Enseignant, après les paroles prononcées par Yo Hanan et ce qu'il avait vécu sur les rives du Jourdain, j'ai assez peu discoursé durant le trajet que nous avons fait ensemble.

Le Souffle en moi ne voulait pas s'éparpiller. Ce n'était pas pour préserver les secrets de mon existence ni entretenir quelque mystère ainsi qu'aiment à le faire certains qui se disent maîtres... C'était simplement ainsi, parce que le Souffle se contenait de Lui-même pour mieux tout emporter lorsqu'il le faudrait.

Comment oublier l'instant de cette question brûlante que m'a soudainement posée Éliazar alors que nous venions à peine d'arriver à Bethsaïda ?

- "Es-tu vraiment le Mashiah, Rabbi ? Dois-je croire les paroles qui ont été prononcées et le soleil ailé que j'ai vu ?"

- "Je ne te demande pas de croire Éliazar... Je ne te le demanderai jamais ! Pas plus qu'à quiconque, d'ailleurs. J'attends seulement de toi que tu vives et que tu sois une oreille vraie et libre à l'écoute de l'Éternel ! Saisis-tu ce que cela signifie ? Si peu en sont capables ! Ne singe pas, ne triche pas, ne te conforme pas à ce que tu n'éprouves pas dans ton cœur. Emplis-toi de Vie et alors tu auras ta réponse..."

Après ces mots, Éliazar est entré en silence. C'était un bienfait pour sa paix intérieure et pour moi qui voulais rentrer au-dedans de mon être afin de situer la présence de ma mère. Je la savais là, quelque part, sans doute en visite auprès de quelque membre de notre famille, ainsi que l'oiseau me l'avait fait pressentir.

Il fallut que la nuit passe au creux d'une barque à demi abandonnée quelque part... Une nuit plus vivante que bien des jours.

Aux premières heures de la matinée, je déambulais déjà devant les étals du petit marché de Bethsaïda. Celui-ci s'ordonnait plus ou moins autour d'un vieux puits puis il s'étirait au gré de quelques ruelles. Tout me paraissait en état de grâce parce que tout était simple et puis... parce qu'il y avait le parfum suave du yasamana²⁷ qui flottait ici et là. Depuis ce que j'avais vécu au \ sommet de la Montagne de Salomon, il faisait un peu partie du jardin de mon âme.

Éliazar, lui, était demeuré près de l'eau. Je le lui avais demandé car, si ma mère était effectivement là quelque part, je voulais être seul avec elle pour mieux la retrouver au-delà des inévitables sillons qui se seraient inscrits sur son visage. Maintes et maintes fois, au fil des années, nos regards s'étaient fugacement mais puissamment rencontrés dans l'Invisible... mais pas plus.

À l'angle d'une ruelle qui débouchait sur le lac, j'ai remarqué un paquet de cordages négligemment enroulés sur eux-mêmes. J'ai décidé de m'y asseoir et d'attendre... Si Meryem venait à passer par là, je ne pouvais que la voir et la reconnaître.

²⁷ ' Terme du Persan ancien qui désigne le jasmin. Voir notamment au chapitre XVIII du 1er tome de cet ouvrage.

La vie n'était guère trépidante à Bethsaïda et chacun prenait le temps de traîner au hasard des paniers de fruits, des petits tas d'épices et des poissons salés qui séchaient au soleil.

On y discutait paisiblement tout en marchandant parmi les poules et les ânes dont l'échiné croulait sous les couffins. Des images et un rythme plusieurs fois millénaires...

J'ai voulu que personne ne remarque ma présence ; l'instant était trop précieux pour qu'il en fût autrement. J'ai donc retenu la lumière de mon corps et celle de mon âme, je les ai aspirées l'une et l'autre au-dedans de moi ainsi que je l'avais peu à peu appris au fil de mon si long voyage. En vérité, mon attente dans cet état de retrait maîtrisé ne fut pas très longue. Il me semble même que le soleil n'a pas eu le temps de monter d'un degré dans le ciel...

Un groupe de femmes, toutes vêtues d'un bleu sombre, est soudain apparu derrière un amoncellement de sacs de blé. L'une d'elles avait la tête couverte d'un long voile de lin blanc dont les bords s'effilocheaient. Instantanément et sans la moindre hésitation, j'ai su que c'était elle, Meryem, ma mère...

Comme je ne voulais rien précipiter, je me suis simplement levé. Je n'avais pas vu son visage mais ce n'était pas nécessaire.

Pour qui avait de l'âme, l'éclat de sa silhouette parmi toutes les autres suffisait à clamer sa différence... Un éclat simple, sans bavardages, droit... Un véritable éclat !

Enfin, je me suis décidé à faire quelques pas vers les sacs de blé afin de m'en rapprocher, toujours sans rien précipiter. Toutefois, il faut que je le dise, ainsi que cela avait été le cas face à mon oncle Yussaf et à Yo Hanan, aucune émotion ne m'a submergé en ces instants pourtant tant attendus et si fondamentalement sacrés. Non, toujours pas d'émotion... juste un sentiment de douce plénitude différent des autres.

C'était "quelque chose" de ma chair qui ressentait... Pour le reste, tout me paraissait être de la plus absolue normalité, conforme à ce qui devait être et qui avait été décidé depuis longtemps au cœur d'une Joie paisible et solide.

Lorsque je ne fus plus qu'à une dizaine de pas d'elle, Meryem a relevé la tête et son regard s'est instantanément posé sur et dans le mien. Je crois que la course du soleil dans le ciel s'est alors ralentie, peut-être figée. Il y eut comme une apnée dans le temps...

Meryem n'a rien dit. Elle ne le pouvait pas. Pourtant, au fond de moi-même, j'ai eu la sensation d'entendre : "Est-ce toi ?" Mais ce n'était pas vraiment une question, c'était une sorte d'exclamation silencieuse qui s'échappait à la fois d'elle et de moi.

- "Oui, c'est bien moi, mère", ai-je fait en me rapprochant encore d'elle.

Et je me souviens que ce tout petit mot, mère, a résonné étrangement dans ma poitrine, non pas parce que je ne l'avais pas prononcé depuis tant d'années mais parce qu'il n'avait pas le sens que chacun lui prête et que je savais qu'il ne l'aurait jamais.

- "Mon fils ?» a alors bredouillé Meryem, la gorge nouée. Je n'ai eu que le temps d'apercevoir une larme glisser sur sa joue gauche... Déjà, nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Que s'est-il alors passé ? La révélation, je crois, d'une infinie complicité. Ce n'était pas les simples retrouvailles d'une mère et de son fils mais la reconnaissance d'un lien et d'une cause qui dépassaient l'humain et le Temps lui-même. En toute vérité, la personne de Meryem et la mienne comptaient peu en regard de la sublime mécanique cosmique qui, autour de nous et en nous, ordonnait tout, amoureuxment et dans les moindres détails.

- "Mère, ai-je finalement dit, m'as-tu vraiment reconnu ?"

- "Ton regard, juste ton regard, mon fils..."

Elle s'est excusée auprès des quelques femmes qui l'accompagnaient puis nous nous sommes rapidement fondus tous deux dans l'enchevêtrement des ruelles de Bethsaïda. À dire vrai, c'était moi qui l'entraînais sur mes pas ; je voulais rejoindre la nature des bords du lac, quelque part, n'importe où parmi les roseaux, là nous pourrions paisiblement nous retrouver sans mesurer le temps et nous raconter...

- "Je t'en prie... n'allons pas si loin..."

Je me suis retourné. Ma mère venait soudainement de s'arrêter au milieu du sentier, parmi les hautes herbes. Elle semblait inquiète.

- "Qu'y a-t-il ?"

- "N'allons pas trop loin, a-t-elle repris, il pourrait se dire des choses... On ne te connaît pas ici."

Ces quelques mots auxquels j'aurais dû m'attendre ont suffi à me rappeler que le total espace de liberté qui avait toujours été le mien et que je n'avais cessé de cultiver au fil des ans était impensable dans

l'esprit du peuple qui m'avait accueilli en ce monde. Il était même une abomination à cause de la somme de ce qu'il pouvait sous-entendre.

J'ai immédiatement répondu à Meryem tout en la prenant par la main.

- "C'est aussi pour que des "choses" comme cela ne soient plus que je suis revenu, mère, pour que la petitesse de certains cesse d'être contagieuse et que les chaînes tombent..."

- "Je te comprends... mais sais-tu bien le chemin qu'il y a à défricher ?"

J'ai longuement observé ma mère puis, intentionnellement, je l'ai appelée par son nom, doucement.

- "Meryem..."

Mais Meryem n'a rien répondu ni ajouté. Elle m'a suivi jusqu'aux roseaux, jusqu'à ce que je trouve parmi eux quelques grosses pierres, pour nous y asseoir et que nous parlions, à l'abri des regards et des oreilles.

J'ai en mémoire que la journée entière s'est passée ainsi. Évidemment, l'un comme l'autre, nous avions trop à dire, alors, plutôt que d'évoquer les années écoulées, nous nous sommes mis à parler de l'instant présent.

Meryem aussi avait un Feu qui brûlait dans sa poitrine, un Feu que je sentais presque jumeau du mien. La différence était que le sien lui faisait peur et que celui, "pire encore", qu'elle devinait en moi n'avait pas de référence humaine.

Je ne pense pas que, ce jour-là, j'aie vraiment regardé le visage de ma mère. J'ai contemplé celui de Meryem, de cette complice en esprit qui avait pris chair si peu de temps avant moi. C'était un beau visage de femme, certes déjà marqué par le labeur et le soleil mais surtout, aurait-on dit, par cet accueil de la souffrance des autres que l'on nomme compassion.

Lorsque le jour tira à sa fin, j'ai réalisé que pas une seule fois elle ne m'avait appelé par mon nom. Celui de Jeshua avait d'ailleurs été si peu exprimé par sa bouche. Pour elle, je ne l'avais porté qu'à compter de mon entrée au Krmel... et jusqu'à ce que je disparaisse bien vite de sa vie, dans ma treizième année.

De cette journée je garde l'image d'une femme dont l'âme était trop grande pour le corps... trop immense devrais-je dire ! Terriblement humble tout autant que mystérieusement royale, précise dans ses pensées et ses paroles, éloquente dans la vérité de ses regards... De cette journée, je garde aussi le souvenir de l'énumération des membres d'une famille que je ne connaissais plus ou pas encore.

Après mon départ, ma mère avait mis au monde d'autres enfants, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Hormis Judas et la petite Sarah, dont je ne savais plus rien, il y avait donc maintenant Jacob²⁸ et Siméon. Enfin, était venu Jude, adopté... sans compter ceux que mon père avait eus d'un premier mariage et quelques cousins et cousines dont l'usage voulait qu'ils fussent également mes frères et mes sœurs.

- "Judas ? Oh, si tu savais comme il te ressemble ! On dirait presque que vous êtes nés le même jour ! m'avait annoncé ma mère en réponse à l'un de mes questionnements. Quant à Siméon, a quitté notre Communauté. Le voilà enrôlé au côté des Iscarii depuis plusieurs années. Il voit trop d'injustices, tu comprends... 'Éternel ne lui parle pas comme à toi. Il est toujours sur les chemins... On lui a même appris à se servir d'un couteau, m'a-t-on dit."

En me racontant cela avec une pointe de tourment dans la voix, Meryem m'a également confié qu'elle vivait de plus en plus (rarement au village, parmi ceux qu'elle continuait pourtant à appeler "les nôtres". Les moyens de subsistance s'y réduisaient de plus en plus et puisque mes frères et sœurs aimaient le lac et la pêche... elle les y suivait. Une vieille cousine l'hébergeait bien volontiers. Celle-ci avait une grande et généreuse maison dans laquelle elle se faisait aider par une ancienne esclave nubienne pratiquement adoptée.

- "Vas-tu y retourner, au village, mon fils ?"

- "Rien ne presse... Un jour, peut-être... car ce n'est pas là-[bas que j'ai le plus à faire."

- "Où, alors ?"

- "Ici sur ces rives et partout où je n'ai pas vécu... car l'herbe est souvent brûlée pour nous, là où on nous a vus grandir."

Oui... je me suis en effet demandé pourquoi, dès lors, je [serais retourné au village puisque ceux à qui je devais témoigner de mon retour n'y vivaient plus vraiment.

²⁸ Jacques.

Dès le lendemain, après avoir rejoint Éliazar qui m'avait patiemment attendu, j'ai voulu présenter celui-ci à ma mère. En vérité, ils se connaissaient déjà un peu, ce qui ne m'a guère surpris et qui m'a confirmé une fois encore l'infaillible mise en [place de la Trame conçue par le Divin.

J'en ai appris un peu plus également sur Éliazar. Ce dernier l'avait passé une bonne partie de sa vie entre Jérusalem où il avait étudié et Caphernaïm²⁹. Puis, à Bethsaïda, il s'était lié d'amitié à un pêcheur du nom de Zébédée qui lui avait appris l'art de lancer les filets et de repérer les bancs de poissons à la couleur de l'eau du lac et à celle du ciel.

Éliazar vivait de peu, bien sûr, échangeant sa connaissance du Grec contre quelques pièces. Par ailleurs, il tirait aussi des revenus de la petite propriété qu'il partageait avec Martâ à Béthanie.

En réalité, il était libre, sans autre but avoué que celui de servir au mieux ce que la "Lumière", selon ses propres dires, attendait de lui. C'est cela que j'ai aimé par-dessus tout. Il faisait partie de ces très rares personnes qui, bien que respectant le corps qu'elles ont reçu, sont essentiellement alimentées par une sorte de cordon ombilical les reliant au "Ciel".

- "Maître... Veux-tu de moi?" m'a-t-il demandé abruptement au troisième jour de notre arrivée à Bethsaïda.

- "Tu m'appelles Maître ? En as-tu vraiment besoin d'un ?" Je comprenais ce qui le poussait à me nommer ainsi mais je voulais le lui en faire accoucher.

Lorsqu'on voit qu'une âme est capable d'affronter le pourquoi du pourquoi, il est toujours bon pour elle de l'aiguillonner en ce sens. C'était ainsi que j'avais l'intention d'agir face à ceux qui ne craindraient pas de dénuder leur cœur.

Éliazar est demeuré coi quelques secondes.

- "Je ne conçois pour Maître que celui qui peut me libérer, Rabbi. J'ignore tout de toi hormis ce que j'ai vécu sur le bord de la rivière... mais ton seul contact me révèle les fers qui m'entravent et me les fait détester..."

- "Détester, dis-tu ? Ainsi ma présence te pousse à détester quelque chose ? Pourquoi ce mot dans ta bouche, Éliazar ? Regarde de quoi il est fait... et remercie plutôt la vision de l'Adversaire en toi. Oui, pourquoi ce mot et pourquoi la soudaine apparition de ce que tu appelles "tes fers" ? Commence par apprendre à respecter ce qui t'invite à grandir. Après, seulement après, tu feras l'apprentissage de l'Amour... car aimer, tout autant que détester, sont des mots trop faciles lorsqu'on n'en connaît ni le sens ni les conséquences."

Je me souviens que nous étions tous deux sur un ponton de bois lorsque ces paroles furent échangées. Le regard fixé sur la masse rosée des montagnes de l'autre côté du lac, c'était pourtant comme si je lisais à livre ouvert dans l'âme d'Éliazar. Celui-ci ne savait pas au juste s'il vivait des instants de désarroi ou d'émerveillement. En fait, c'était plutôt des moments de vertige, ceux [qu'il lui fallait.

- "Alors, veux-tu de moi ?" a-t-il fini par répéter fiévreusement.

- "C'est à toi de décider, Éliazar... Écoute ce que te dit ton l cœur et laisse-le faire. Si tu vois en moi le Maître que tu espères, sache que Celui-là ne recrute pas... Il ouvre les portes... et en | franchit le seuil qui veut."

Quelques jours plus tard, j'étais à Caphernaïm. Des langues avaient commencé à s'agiter, des poitrines à palpiter sincèrement jet un bon nombre d'hommes - quelques rares femmes - s'étaient rassemblés autour de moi sur une placette ombragée où poussaient amandiers et grenadiers.

Ce n'était pas que j'avais arbitrairement décidé de m'adresser [à une foule et d'enseigner là, ce jour-là. Cela n'a d'ailleurs pas [souvent été ainsi, contrairement à la légende que les siècles et les [écrits ont figée dans le temps. C'est tout simplement parce qu'un [espace sacré s'était créé de lui-même en ce lieu et en cet instant, [un espace de paix pour qui voulait comprendre le sens de sa vie [avant d'espérer saisir celui de la Vie.

En rencontrant les regards, j'en ai reconnu de ceux que j'avais croisés quelques jours auparavant à Gennésareth et puis... d'autres encore, qui avaient été présents sur les rives du Yarad avec, parmi eux, d'anciens visages, d'anciens et vrais sourires dont les noms ressurgissaient maintenant tout seuls... Celui de Simon, le fils du potier, de Myriam, de Jacob, d'Esther, également du village, puis de Barnabé, de Mathias... Ma mère, bien sûr, était du nombre avec deux ou trois de ses cousines.

²⁹ La graphie "Caphernaïm" a été préférée à celle, plus classique, de "Capharnaïm" | afin de mieux correspondre à la sonorité entendue dans les Annales akashiques.

Tous semblaient s'être donné rendez-vous là, avec une incroyable spontanéité, m'invitant à pousser un cri de l'âme qui allait bientôt se répercuter partout, déranger l'ordre des synagogues, la quiétude des campagnes, celle du lac et même, finalement, celui de l'indifférence hautaine des Romains.

Alors, devant tous, j'ai commencé à parler d'une Liberté que nul ne connaissait ni n'était parvenu jusque-là à imaginer : celle qu'ils avaient reçue à la naissance et qu'ils n'avaient pas reconnue. Celle dont, ni les prêtres et leurs lois, ni Rome ne pouvaient les priver. Celle de s'adresser directement à l'Éternel en eux-mêmes, sans crainte ni tabou, tout simplement parce que chacun d'eux était Son Temple.

Enfin, j'ai dit "Mon Père", j'ai dit "Awoun" en projetant vers eux la Force qui m'habitait et en les exhortant à La découvrir aussi en leur cœur.

- "Alors tu ne vas pas à la synagogue pour prier, toi ? Tu ne la trouves pas assez belle ?"

Il y en eut plusieurs, bien sûr, pour me lancer cette question.

- "Ce que nous avons dans notre poitrine, mes amis, est en vérité infiniment plus fascinant et plus grand que la plus belle des synagogues... Et ce que l'homme construit, je vous l'assure, est bien peu en regard de Ce dont il est construit. Quant aux lois, que ce soit celles des Tables ou celles des soldats, toutes passeront car aucune n'équivaut Celle qu'Awoun a gravée en vous..."

Un silence rare s'est abattu sur la petite place où nous nous tenions.

- "Il est fou !" s'est soudain écrié quelqu'un.

- "Non, c'est un Nazarite ou je ne sais quoi !" a hurlé un autre.

J'ai tranquillement fendu la foule, aussitôt suivi par ma mère, Éliazar, Esther, Simon, Myriam et quelques autres. Les mines étaient crispées.

Voilà... c'était donc fait. Je l'avais lancé solennellement et exactement là où il le fallait, cet Appel pour lequel j'avais tant fait afin de laisser toute la place à la Toute-Puissance en moi. Ce n'était pas une provocation même si cela y ressemblait. C'était une réponse, la réponse à un cri inconscient poussé par l'humanité entière.

Il y avait, depuis des temps immémoriaux, une telle fracture entre l'humain et le Divin ! Et si cette fracture s'avérait terriblement profonde, c'est parce qu'elle était l'œuvre du sommeil de ceux qui n'ont de cesse de glaner du pouvoir partout où il peut s'en trouver... jusqu'à satiété.

Au bout d'une cinquantaine de pas, alors que je m'apprêtais à franchir une arcade de pierre, un homme s'est planté devant moi. Dans le même mouvement, il a soulevé un pan de sa robe jusqu'à dévoiler une grosse plaie ulcérée sur l'une de ses cuisses.

- "Rabbi, fit-il avec une moue de défi, regarde cela ! Cela fait des années que c'est là et que ça s'agrandit... Si l'Éternel habite en toi comme tu le prétends, tu dois pouvoir guérir cette plaie..."

Son regard était fuyant mais je suis parvenu à le trouver et je ne l'ai pas lâché.

- "T'es-tu seulement demandé pourquoi elle demeure ainsi, cette blessure ? L'as-tu demandé à l'Éternel en toi ? Moi, je te le demande ! Je n'attends pas de toi une réponse maintenant... mais simplement que tu t'interroges."

Je n'en ai pas dit davantage. J'ai contourné l'homme, interloqué, puis j'ai continué ma marche pour sortir de Caphernaïüm et retrouver le chemin de Bethsaïda. Derrière moi, j'en ai entendu certains qui grommelaient et d'autres qui riaient tandis qu'Éliazar et les autres pressaient le pas pour me suivre.

- "Pourquoi ne l'as-tu pas guéri, Rabbi ? Questionna l'un d'eux. Nous croyons, nous savons que tu le peux !"

- "Vous le savez ou vous le croyez ?"

Je me suis enfin arrêté sur le bord du sentier puis je me suis enfoncé dans une oliveraie. Tous m'y ont suivi et c'est là que j'ai vu que nous étions un peu plus nombreux que je ne le pensais. Il y avait notamment un homme au torse solide et tout me disait que c'était lui qui avait posé la question. Il s'est présenté en annonçant qu'il était pêcheur et qu'il s'appelait Alonae³⁰. J'ai immédiatement aimé ce qui se dégageait de lui.

- "Eh bien, moi, j'ai envie de te nommer André³¹... fort comme tu l'es... et je ne doute pas que croire ne te suffise pas."

- "Que veux-tu dire, Rabbi ?"

³⁰ En Araméen, le prénom Alonae signifiait "le chêne".

³¹ André ou Andros, c'est-à-dire "viril en grec".

- "Que si la croyance peut être belle et qu'elle est toujours respectable, elle peut aussi devenir le terreau de l'asservissement... Asseyez-vous mes amis et parlons-nous..."

- "Mais nous ne voulons pas parler, nous voulons t'écouter", est alors intervenu Simon dont je retrouvais de mieux en mieux le visage de jadis à travers la forte barbe qui lui était poussée.

- "Mon frère... Cela sous-entend que c'est moi qui devrais parler mais celui qui ne fait que parler n'instruit pas... Il professe. Professer n'est pas enseigner... Le dialogue enseigne car il applique la loi du partage. Penses-tu que le lac et les poissons ne soient pas dans cet éternel dialogue que l'on nomme la Vie ? L'un n'est pas sans les autres..."

André a aussitôt ajouté :

- "Qu'attends-tu de nous, Rabbi ?"

- "Et, vous, qu'attendez-vous de moi, de vous ? Qu'attendons-nous de nous tous ?"

- "Nous t'avons entendu parler de liberté sur la place... Ici, nous voulons tous que les Romains s'en aillent !"

Eliazar a haussé les épaules. Le discours d'André n'était assurément pas le sien.

J'ai laissé mon regard visiter les uns et les autres. Quelle attente n'ai-je pas alors lue en chacun d'eux!

- "Vous voulez vous libérer, n'est-ce pas ? Mais ne pensez-vous pas que les pères de vos aïeux et les aïeux de vos aïeux et plus loin encore dans le temps n'aient pas déjà eu ce même espoir ? Aujourd'hui ce sont les Romains... mais il y en a d'autres, il y aura toujours quelqu'un pour asservir l'autre ! Quel sera donc le suivant ? Si vous êtes ici afin que je vous livre les arguments et les clefs d'une rébellion de plus, je vous le dis, votre déception sera amère car c'est une révolution totale que je vous propose... Celle de votre conscience.

Rome, c'est vous ! Babylone, c'est vous aussi ! Et l'une comme l'autre resteront maîtresses de votre vie tant que vous n'aurez pas compris... non pas ce que je suis venu vous enseigner mais la nature de ce que je viens planter avec vous en cet instant.

Et, sachez-le, je ne suis venu ni planter ni renforcer une croyance. Je suis là pour vous inviter à comprendre, à connaître ce [dont votre cœur est fait et quel est le nom de Sa Liberté, à lui !"

Une voix timide s'est élevée ; c'était celle d'Esther.

- "Tu ne veux donc plus que nous ayons la foi, Rabbi ?"

- "Qu'est-ce que la foi ? Si peu de chose sans le ressenti puis l'expérience de la proximité immédiate d'Awoun ! Comprends-[tu, comprenez-vous cela ? Il n'y a pas de foi sans vécu !"

Et, comme je posais ma question, une de ces vagues déferlantes d'Amour contre lesquelles je ne pouvais rien, s'est saisie de mon être tout entier.

- "Approchez-vous, ai-je murmuré, approchez-vous..."

Instantanément, l'image d'une pleine brassée de sel, vif et puissant, s'est imposée à mon esprit. J'ai alors eu la sensation que l'un de mes bras se projetait plus au sud, jusqu'à la mer, et puisait des cristaux sur ses rives... Juste l'espace d'un éclair... Enfin mon poing s'est ouvert, ma paume s'est offerte et un sel s'est mis à en couler en abondance...

Tous se sont précipités pour en recueillir, quelques-uns seulement en ont mangé, tous ont pleuré.

- "Vous voulez savoir ce que j'attends de vous, mes amis ? Que vous soyez semblables à ce sel ! Comprenez là ce qu'il y a à comprendre... mais, surtout, sans réfléchir ! Ce n'est pas à votre tête que je m'adresse."

- "À notre cœur ?" hasarda Simon.

- "Plus que cela ! Aux mille prolongements de votre cœur dans l'entièreté de votre corps."

Jamais l'un de ceux qui étaient là n'avait entendu pareille affirmation et j'étais certain de jeter le trouble mais il faut toujours jeter le trouble pour ébranler les fausses certitudes et créer de salutaires percées dans la conscience.

Si ces hommes et ces femmes m'avaient suivi jusqu'au creux de cette oliveraie, ce n'était pas pour y recevoir quelque caresse mais bien pour se faire secouer.

Ce que certains ont voulu appeler "colombe" ressemblait davantage, en vérité, à la foudre du Seigneur de la Montagne³² qu'à un oiseau de quiétude.

³² On dirait aujourd'hui Shiva en tant qu'Énergie venant réveiller la Shakti. Voir le tome 1 du présent ouvrage, chapitre XVIII.

Oui, c'est à la multitude des visages de Sankara³³ que j'ai pensé à cet instant précis parce que sous la poigne de Yo Hanan et dans les eaux du Jourdain c'était aussi le Principe fulgurant du *svayambhu linga*³⁴ que j'avais absorbé dans son entièreté.

Et puis, tout à coup, j'ai regardé différemment encore ceux qui étaient là, assis en demi-lune sur le sol caillouteux, face à moi. Parmi eux, il n'y avait que quatre femmes... C'était déjà beaucoup cependant en un temps et une contrée où l'on n'acceptait pas que la femme aborde les "choses de l'esprit".

Quatre ! J'y ai vu une sorte de signe, celui de la solidité et de l'équilibre de la Force sur laquelle je réalisais depuis longtemps qu'il fallait que j'appuie ma Parole.

Cette Force était celle du Féminin, celle de la Flamme aquatique qui veille au sein de toute vie, celle qui, discrète, se faufile et file au cœur de l'essentiel, celle de l'intuitivité aimante et enfin, au-delà de tout, du talent de métamorphose.

Oh ! en réalité, je ne la voyais pas que chez ces quatre femmes un peu perdues au milieu d'un groupe d'hommes. Je la voyais aussi attendre son heure, de toute évidence, chez Éliazar, chez Simon pourtant si masculin et même chez André aux mains tellement calleuses.

Elle s'y trouvait cachée sous une tendresse qui n'osait pas totalement se dire, sous des « je t'aime » qu'il ne fallait surtout pas avouer et enfin sous le "cuir" d'un Masculin qui entretenait de lui une image partielle et fatiguée.

Il y avait tant à faire ! Les Textes avaient beau dire que la Création était achevée, la vérité était qu'elle se montrait encore en état d'élaboration et qu'elle serait éternellement à parfaire. Je me savais dans le blasphème avec une telle pensée à partager, cependant la perspective qu'on m'en accuse m'était presque douce parce que je verrais alors que j'avais bel et bien poussé une porte.

- "Puis-je manger tout le sel que tu m'as donné, Rabbi ?" J'ai tourné la tête. C'était André qui me posait cette question, le front plissé et le cou tendu dans ma direction. Sous sa robe défraîchie et aux couleurs des eaux du lac, il transpirait et haletait comme s'il était au bord du malaise. Il était touchant et je lui ai souri...

- "Ecoute... Lorsque mon Père à travers moi te donnera encore quelque chose dans le visible ou l'invisible, n'en prends jamais une demi-mesure ! Là où vous choisirez de me suivre, sachez tous qu'il n'y aura jamais de clair-obscur. Ce sel, ainsi que tout ce qui souligne la saveur de ce monde, est Amour, voyez-vous... Et l'Amour, je vous l'affirme, ne s'économise pas ! Analysez-le, pesez-le... et aussitôt il meurt..."

Ce soir-là, je me suis retiré seul sur une barque et j'ai laissé dériver celle-ci au gré des courants. Même si la Source de Vie investissait ma chair et mon âme, j'avais besoin de prier comme on a besoin de respirer. Le corps de Jeshua dont j'avais hérité avait ses lois qu'il fallait respecter.

Lorsque le soleil eût presque disparu dans un embrasement derrière les monts de Galilée, je me suis soudain rendu compte que ma modeste embarcation approchait des rives du village de Migdel. Je n'y avais encore jamais fait vraiment halte mais la forme des montagnes qui lui servaient un peu d'écrin parfait étrangement à un espace secret de mon être...

³³ Sankara est l'un des anciens noms utilisés pour exprimer le principe de destruction-restauration symbolisé dans l'Hindouisme par Shiva.

³⁴ Voir tome 1, chapitre XVII, La montagne de Salomon.

Chapitre VI - Après que la terre eût tremblé

Oui, il y avait tant à faire ! Dès le lendemain, j'ai tenu à prendre le chemin qui menait à l'une des hauteurs surplombant légèrement le lac de Kinnereth.

J'aurais apprécié y être seul et pouvoir humer les herbes roussies qui témoignaient de la fin des jours les plus chauds puis traîner parmi les oliviers... Cela ne me fut pas possible. Partout déjà on me cherchait. Si pour la plupart de ceux qui m'avaient croisé je n'étais pas encore à respecter, j'étais au moins un "étrange" à écouter, une sorte de magicien qui rompait la monotonie quotidienne et qui - peut-être - pourrait entrouvrir une fenêtre sur autre chose.

Une fenêtre sur autre chose... L'expression eût certes été faible pour qui l'aurait formulée car je ne pouvais rien contre ce qui explosait jusque dans les plus infimes particules de mon être. Mes cellules chantaient toutes seules et interpellaient les âmes au-delà de ce dont je pouvais m'apercevoir. Alors, on me surveillait. .. et on me suivait.

Après une courte marche, j'ai trouvé quelques arbres accueillants près d'un amoncellement de pierres, sans doute les vestiges d'un ancien abri pour berger. C'est là que ceux qui le voulaient me rejoignirent. En vérité, Alonae, celui que j'avais décidé d'appeler André, avait prévenu tous ceux qu'il connaissait de la direction que je prenais... et il connaissait beaucoup de monde dans les environs de Bethsaïda !

C'est donc une cinquantaine de personnes que j'ai vues peu à peu se rassembler autour de moi, assurément presque tous des pêcheurs que les barques et les filets n'inspiraient pas ce jour-là en raison certainement de quelque signe dans l'air.

Aucune femme ne les avait suivis... J'ai interrogé André à ce propos puisqu'il donnait ouvertement l'impression de mener le groupe, s'imposant presque à mes côtés à la place d'Éliazar qui ne disait plus rien. Sa réponse, brève et précise, était éloquente : Il y avait des endroits pour les femmes et d'autres pour les hommes et, selon lui, ce qu'il avait capté de mes paroles la veille, était affaire d'homme ; il avait donc signifié à tous ceux qu'il avait rassemblés d'agir afin que cela soit ainsi.

Il avait l'intention, disait-il, de me parler sérieusement, de me présenter des hommes solides car, avec le peu qu'il avait vu et entendu, il avait apparemment perçu en moi quelqu'un qui pouvait faire bouger le pays, ce en quoi tous paraissaient d'accord... hormis Éliazar qui avait fini par se mettre en retrait.

Quand ils furent tous assis, je me suis levé.

- "Est-ce pour cela que vous m'avez suivi jusqu'ici ? Qu'avez-vous retenu de moi, hier ? Je vous le répète... Vous êtes de Rome et de Babylone tout en même temps ! Tels que je vous vois, je vous dis : "Vous vous trompez de route..." C'est bien vous que je suis venu chercher mais vous, vous ne m'entendez pas. Je ne suis pas intéressé par les hommes que vous pensez être mais par ceux que vous êtes en vérité... et, ceux-là, je ne les reconnais pas ici ! Je ne vois que la moitié de vous-mêmes : des muscles et des sexes !"

Un lourd murmure s'est fait entendre sous les arbres. J'avais prononcé un mot de trop, le mot tabou. Alors, intentionnellement, j'ai répété ma phrase.

- "Oui, je dis bien, des muscles et des sexes !"

Une voix est montée de l'assemblée, une voix rocailleuse. C'était celle d'un homme à la tunique brune assis à la gauche d'André.

- "Que veux-tu vraiment, Rabbi ? Je ne comprends pas ce que tu dis..."

- "Je dis que vous vous cachez et que vous êtes autres que ce que vous présentez de vous. Ce n'est pas votre force d'homme que je suis venu chercher, c'est votre fragilité humaine car en elle réside votre vraie puissance... celle que vous a offert mon Père.

Le mot fragilité vous fait peur, n'est-ce pas ? Vous voulez le laisser aux femmes et c'est pour cela qu'aucune n'est ici... Ne hausse pas les épaules, Barthélémy ! Oui, tu vois, je connais ton nom même si tu t'abrites sous ton voile...

Pourquoi l'idée de fragilité vous effraie-t-elle ? Parce qu'elle trahit l'existence d'un cœur en vous, un cœur qui n'est pas simplement comme un muscle qui se tend et se détend, un cœur qui peut puiser au rythme de l'Éternel... parce qu'il Le porte en lui.

Alors, je vous le dis et c'est pour entendre cela que - sans le savoir- vous avez marché jusqu'ici ce matin : Vous craignez la tendresse et vous avez peur de l'amour !

Oh, bien sûr, vous récitez chaque jour les prières que l'on doit réciter et aux heures qui le prescrivent mais l'amour qui les a suscitées, connaissez-vous seulement sa saveur ? C'est elle qui vous effraie parce qu'elle écartèlerait votre cœur aussi sûrement qu'une charrue laboure un champ.

Cela fait mal de se faire écarteler le cœur, dites-vous ? Oui... Cependant demandez à une femme si elle ne veut pas enfanter sous prétexte qu'elle aura mal ! Elle sait que la multiplication de la vie passe par elle. Ainsi, oui, la révélation de l'amour vous fera, pendant un temps, éprouver les douleurs de l'enfantement mais voilà... c'est de vous puis du Joyau de l'Éternel en vous dont vous accoucherez. Refuserez-vous cela ?"

À dix pas de moi, sous un arbre, une voix s'est enfin élevée, celle d'Éliazar.

- "Rabbi... Maître... Certains d'entre nous, hier, ont pourtant pleuré en recevant le sel..."

- "Ils ont pleuré d'émotion, mon frère ; les larmes de l'amour n'ont pas la même couleur... sinon il y aurait quelques femmes aujourd'hui sur cette colline. L'amour dilate. Il n'exclut pas et ignore l'illusion des rôles."

Je me suis levé sur ces mots et, parce que je sentais que la Force de toute Vie le voulait à nouveau, j'ai une fois encore appelé à jaillir au creux de mes paumes de pleines poignées de sel. Pourquoi du sel ? Parce qu'il venait aisément, spontanément à mon esprit, parce qu'il était simple et significatif.

Deux mains en effervescence, plus rapides que toutes les autres, se sont aussitôt tendues pour en recevoir le cadeau. C'était celles de l'homme à la voix rocailleuse.

- "Comment te nommes-tu ?"

- "Shimon, fit-il avec empressement, je suis le frère de celui que tu veux appeler André et pêcheur tout comme lui à Bethsaïda."

Je l'ai regardé et j'ai tout de suite su que son visage, barbu, rude, volontaire et crispé sous une épaisse chevelure en bataille était connu de mon âme. Je ne lui ai rien répondu ; ce n'en était pas le temps. Encore quelques jours et son propre sel affleurerait en lui.

C'est ainsi que cela se passe en ce monde. Beaucoup sèment le matin et veulent récolter dès le soir sans se soucier du jeu silencieux des étoiles en eux. Même le jour, même si on ne les voit pas, les étoiles sont là et œuvrent... Alors heureux est celui qui sait attendre pour sa récolte car la patience est la couronne de celui qui enseigne.

Deux ou trois jours plus tard, la terre a tremblé sur les bords du lac et cela a fait s'effondrer une colonne de pierre que les Romains avaient érigée à l'entrée de Capharnaüm en l'honneur de leur empereur.

Ceux de la synagogue - qui commençaient à trop entendre parler de moi - prétendirent que c'était de ma faute parce que mes discours impies dérangent l'ordre de l'Éternel.

Qu'y avait-il à répondre ? Certes, peut-être, car rien n'arrive sans rien puisque tout ne se résume qu'à un seul corps baignant dans l'océan de la même Âme divine. Ainsi, probablement, la Terre soupirait-elle... Certainement avait-elle aussi quelque chose à dire qu'une simple oreille humaine ne pouvait saisir.

Quoi qu'il en fût, certains ont accordé foi aux dires des prêtres alors que d'autres virent dans cet événement l'annonce que leur vie devait changer. Ceux-là se rapprochèrent de moi.

Tous étaient des âmes simples ou du moins sans grands détours qui espéraient comprendre ce qui, soudain, pouvait se passer et changer radicalement dans leur existence : peut-être un mouvement différent de celui qu'ils avaient d'abord imaginé.

Et puis... les femmes se manifestèrent à nouveau, audacieuses sans doute mais aussi attentives à cause du respect dont ma mère jouissait à Bethsaïda et qui les incitait à la réflexion.

Timidement, certains pêcheurs ainsi que des artisans voulurent alors m'inviter dans leur demeure. Presque tous avaient soif de ce à quoi ils ne donnaient pas encore de nom mais dont ils voyaient que je débordais. Cependant je préférais dormir sous les étoiles, près de l'eau, et me réveiller dans l'humidité bleue du petit matin. La nature m'a toujours aidé à rassembler mes forces et mes pensées.

Éliazar me suivait partout ; il ne voulait pas d'autre vie que la mienne et se faisait un devoir de trouver de quoi nous nourrir tous deux. En cela, j'ai vite compris qu'il espérait être davantage aimé. Cela me faisait sourire. Il en était touchant...

C'est lors de ces journées-là et dans les semaines qui suivirent que les silhouettes, les regards et les consciences qui venaient de plus en plus vers moi pour me presser de questions prirent peu à peu des noms.

Après André et Barthélémy, ce fut Shimon qui ouvrit totalement le fond de son cœur à mes paroles, puis un homme auquel la famille, un peu plus aisée que les autres, avait jugé bon de donner un nom grec : Philippe. Philippe était d'un naturel timide. Ainsi, venir me rejoindre représenta-t-il pour lui un réel effort.

Bien évidemment, il y avait toujours Simon, Myriam, Esther et quelques autres issus de la Fraternité d'Essania. Leurs robes blanches se faisaient toujours remarquer dans la foule. Je sentais leur bonheur... C'était un peu comme si ma propre robe de lin justifiait la leur et les rassurait quant à cette marginalité qu'ils avaient, jusque-là, eu le courage d'assumer. Et puis, je comprenais qu'ils avaient tant attendu...

Parfois, il m'arrivait d'apercevoir Lévi, l'homme que j'avais mis dans l'embarras à Gennésareth. Il s'arrêtait quelques instants pour capter des bribes de mes paroles puis disparaissait. Il y avait un temps juste, pour lui aussi. Il viendrait...

Enfin, un matin, ma mère est apparue au côté d'un homme presque aussi grand que moi et aux très longs cheveux. J'ai immédiatement deviné que c'était Judas, mon plus jeune frère, celui que j'avais autrefois laissé au tournant d'un sentier en abandonnant à jamais mon village et mon enfance. Meryem avait raison... c'était étonnant de voir la ressemblance qu'il y avait entre nous deux. Toutefois, il était de plus petite stature et ne portait pas la robe blanche.

- "Jeshua ?" fit-il en hasardant quelques pas dans ma direction.

- "Oui, Judas... me voici revenu. Te souviens-tu ?"

En vérité, Judas ne se souvenait pas de grand-chose. Son frère aîné parti au loin n'était plus qu'une silhouette floue dans sa mémoire. Il ne pouvait pas en être autrement. J'étais devenu pour lui une sorte de personnage mythique dont nul ne savait s'il réapparaîtrait un jour. Ainsi, c'est avec difficulté qu'il s'est laissé étreindre dans mes bras. Je n'étais plus guère qu'un étranger ou alors vaguement un frère dont on avait raconté trop de choses pour que celles-ci fussent vraies.

- "Sarah, dit-il en se dégageant de mes bras... elle aussi viendra te voir. Elle est mariée maintenant, tu dois le savoir... Et puis, il y a Jude..."

Ce soir-là, lorsque nous fûmes quelques-uns à nous être regroupés autour du feu dans l'enceinte de la petite propriété où ma mère était régulièrement hébergée, j'ai senti un peu d'amertume et même de jalousie chez mon frère Judas ; j'ai aussi vu que cela peinait ma mère

J'aurais aimé parler devant tous, vider mon cœur comme si celui-ci était encore totalement celui de Jeshua face à ceux qui étaient présents et qui, sans exception, étaient de ma famille de chair. Cela ne s'est pourtant pas avéré possible.

Hormis évidemment Meryem, personne ne se montrait intéressé ni par les chemins que j'avais parcourus, ni par la raison pour laquelle j'étais de retour. Tout au plus se trouva-t-il un vieil oncle de ma mère, totalement aveugle, pour affirmer qu'il n'appréciait guère ce qu'il entendait dire de ma personne depuis les quelques semaines que j'étais arrivé à Bethsaïda et dans les environs. Ma mère a voulu réagir mais je lui ai aussitôt pris la main et elle a compris que je ne le souhaitais pas car pour moi la discussion était inutile.

Il était exact que je n'avais pas apporté la paix mais plutôt troublé le jeu de la vie de ceux dont les jours se déroulaient là, sur les rives et dans les barques...

Du reste, rien de ce qui se passait autour du feu - ou plutôt de ce qui ne s'y passait pas - en cette soirée un peu fraîche ne m'atteignait réellement. Le fond de mon être ne se sentait pas concerné. J'avais l'impression que ce n'était même pas de moi dont le vieil oncle avait parlé mais d'une apparence qui dérangeait. Par conséquent, on pouvait s'en prendre à cette apparence et - pourquoi pas ? - lui lancer des pierres. Mon cœur n'était pas sensible à la moindre intention de vexation ou de provocation.

Ainsi donc, je voyais clairement que si mon être se devait de réagir ici ou là face à l'agression, ce ne pouvait être que pour enseigner, pas pour contrer ni se battre ou encore affirmer : "J'ai raison, écoutez-moi..."

En vérité, je n'avais pas raison selon l'ordre des hommes. J'avais plutôt cœur selon l'ordre du Vivant et ce cœur n'était assurément pas raisonnable. Seul le partage de l'amour me faisait avancer, dire la Lumière ou, au contraire, me taire lorsque je pressentais le piège d'une polémique perverse.

Dès que les discussions n'en furent plus vraiment, c'est-à-dire assez tôt dans la soirée, j'ai exprimé mon besoin de me retirer ; je me suis levé puis j'ai touché les pieds de ma mère comme cela se faisait au village. Quelqu'un dans l'assemblée a alors décoché une petite flèche à mon intention.

- "Au moins, toutes ces années ne t'ont pas fait oublier les | bonnes traditions, Jeshua ! Tout n'est donc pas perdu..."

- "Non seulement rien n'a été perdu, mon cousin, ai-je fait, mais il se pourrait aussi que j'aie trouvé certaines choses..."

Et, sur ces mots, je me suis dirigé vers le vieil oncle aveugle que l'on avait assis sur une grosse pierre près du seuil de la maison. Mon Père en moi - ou du moins la Force que je m'autorisais à appeler toujours ainsi - me disait que c'était lui qui devait bouger ce soir-là et, par là même, faire bouger les autres.

- Crois-tu en quelque chose, Isaac ?" lui ai-je demandé assez abruptement afin de convoquer son âme.

- "Si je crois en quelque chose ? Qu'est-ce qui te permet... Je crois en l'Éternel, bien évidemment !"

Le vieillard était choqué et c'était ce que je voulais dans un premier temps.

- "Pour quelle raison crois-tu en Lui ?"

- "Tu m'insultes ! J'ai lu tous les Textes et leurs commentaires avant même que tu ne sois né et cela me suffit !"

Il fallait que je le pousse plus loin...

- "Moi aussi je les ai lus, mais cela ne m'a pas suffi... J'ai donc voulu L'éprouver dans ma chair au même titre que dans mon cœur."

- "Qui ?"

- "L'Éternel, bien sûr ! Celui dont on prétend qu'il faut Le craindre..."

Cette fois, le vieil oncle était décontenancé.

- "Mais...»

- "Non... lui ai-je fait très doucement, cette fois, il n'y a plus de "mais". Tu es arrivé là où tu devais te rendre. Veux-tu éprouver, toi aussi ?"

Aucune réponse n'est sortie de sa bouche. J'ai à nouveau formulé ma question :

- "Veux-tu éprouver ?"

Le "oui" fut si timide - comme s'il était l'aveu d'une infirmité - que j'ai certainement été le seul à l'entendre.

Dans l'instant et pour figer celui-ci, j'ai déposé un peu de salive sur chacune des paupières du vieillard puis j'ai appliqué sur elles les paumes de mes mains. Tout était déjà accompli dans mon cœur...

Le "voile du temple" d'Isaac venait de se déchirer du dedans. Non pas parce que quelque aspect de ma personne l'avait désiré mais parce qu'Isaac avait assez souffert, parce que son tourment le faisait maintenant tourner en rond, que son cœur était plus plein du besoin d'amour qu'il ne le laissait paraître et enfin parce que mon âme savait tout cela.

- "C'est fini, mon frère, lui ai-je murmuré à l'oreille, reviens parmi nous."

Je me suis redressé et j'ai fait quelques pas en arrière. J'ai alors entendu un long soupir suivi d'un sanglot puis je suis parti afin de laisser la paix et la tendresse faire leur œuvre.

Le lendemain, tôt dans la matinée, Judas est venu me rejoindre pour m'annoncer qu'Isaac avait retrouvé la vue. C'était lui qui les avait tous réveillés aux premières clartés du soleil. Il exultait et exigeait que cela se sache...

J'ai bien regardé mon frère. Il était blême, méconnaissable tant l'émotion avait d'emprise sur lui.

- "Que lui as-tu fait avec ta salive et tes mains ? Dis-moi !"

- "Veux-tu vraiment le savoir, Judas ?"

- "Si tu en as le secret, oui, je veux le connaître !"

- "Le secret ? Regarde-moi, regarde-moi bien ! Non... regarde-moi vraiment ! Regarde-moi pour trouver le fond de mon âme dans le fond de la tienne. Je veux dire regarde-moi en-deçà de tes yeux avec ce qui se trouve derrière eux. Alors, tu sauras que je n'ai pas ce que tu nommes un secret car, pour être ce que je suis, j'ai simplement appelé la Transparence, j'ai appelé Ce qui attendait derrière ma chair, j'ai invité Awoun en moi, sans la plus petite résistance. Tu comprends ? Il n'y a là aucun secret ! C'est même la négation de tous les mystères, de tous les rôles. Je ne dissimule rien, je révèle..."

- "Il n'y a que le Mashiah qui puisse parler ainsi... Prétends-tu l'être ?"

- "Je ne prétends rien, mon frère, je te dis Ce que je suis et qui court à travers moi. Si le vieil Isaac a commencé à voir, toi aussi tu le peux... Ouvre ton regard !"

Judas n'a pas supporté que je lui en dise davantage, ce matin-là. Il s'est incliné respectueusement puis s'est presque sauvé.

La guérison d'Isaac a marqué un tournant dans ce que j'avais à accomplir sur les bords du lac de Kinnereth. Jour après jour, ce sont des foules de plus en plus importantes qui ont commencé à affluer. Mon cœur en a débordé d'amour, toujours plus d'amour. ... et de volonté.

Bientôt, les places de Bethsaïda, de Caphernaüm et de Gennésareth n'ont plus suffi. Alors, j'ai pensé à la nature et au lac. J'ai demandé à Éliazar et à André de me préparer une petite barque, je suis monté dans celle-ci et j'en ai fait jeter l'ancre à faible distance de la rive, ainsi la surface de l'eau amplifierait-elle le son de ma voix et tous pourraient entendre le Souffle que je ne pouvais contenir et dont ils avaient besoin.

En vérité, j'avais la certitude de les connaître sans exception dans leur essence, ces âmes qui affluaient vers moi et qui finissaient par tout attendre de ma présence.

Parfois, leurs noms continuaient à surgir spontanément à ma conscience. Par quel mécanisme précis ? Cela ne constituait pas une interrogation. C'était ainsi et je m'y abandonnais...

Deux mille années plus tard, je dirais que c'était une question de cycle ou plutôt de rythme dans les ondes dont ma conscience était le réceptacle et le transmetteur permanents. Les cycles et leurs ondulations reflètent la Loi des univers et sont un peu aussi l'écriture du Divin à travers l'humain, avec ses pleins et ses déliés. L'humanité de ce monde reviendra un jour à une telle sensibilité non pas dans la quête nostalgique d'un retour vers le passé mais dans celle de la sagesse inhérente à l'équilibre de tout ce qui est...

Alors, c'était ainsi, les noms venaient... ou ne venaient pas et ce n'était pas en fonction de ce que l'on s'imaginerait être une sorte de jeu aléatoire mais selon une cadence sacrée échappant à ce que l'homme croit être déchiffrable lorsqu'il se pense "intelligent".

C'est lors de l'un de ces moments particuliers que le frère d'André, le pêcheur à la voix rocailleuse, est venu se faire "reconnaître".

Où que j'aïlle, cela faisait des jours et des jours que je le voyais parmi la foule de ceux qui m'écoutaient et, à chaque fois, il se rapprochait un peu plus, finissant même par prendre la parole et me défendre là où il s'en trouvait pour me provoquer.

- "Te souviens-tu de qui je suis, Rabbi ?" finit-il par me demander.

- "Tu n'es pas seulement le frère d'André... Et je ne pense pas à toi selon lui ou après avoir pensé à lui. Tu es Shimon... mais ta voix rugueuse comme le roc et ce que je sens de ta... généreuse rudesse me donnent l'envie de t'appeler plutôt *Kephras*."

Ces paroles sont venues se placer sur mes lèvres avec une immense tendresse mais, en même temps, je ne pouvais empêcher mon ton d'être impératif.

- "Oui, c'est cela, tu es désormais Shimon-Kephras, Shimon-Pierre³⁵ ...»

C'est ainsi que les choses se sont passées... Dès le début et non pas parce que "Shimon-Pierre" avait pris quelque solide autorité au sein du groupe de ceux qui, petit à petit, semblaient avoir décidé de m'accompagner à peu près partout, au gré des parfums d'âme que colportait le vent.

Il n'y a pas eu de "mise en scène" ni de volonté d'établir la moindre hiérarchie. Tout ce qui s'est décidé par la suite au cours des siècles, est affaire d'homme, affaire de suprématie, affaire de pouvoir qui ne concernait en rien l'intention du Divin... mais qui était apparemment inévitable parce que conforme à la dualité de ce monde.

Comme il fallait s'y attendre, en réaction à l'émoi que je suscitais de manière croissante, ceux qui étaient de fait les autorités de toutes les petites bourgades des bords du lac ne tardèrent pas à se manifester. C'était également dans l'ordre des choses. Ils ne savaient parler de l'Éternel qu'au pied de la lettre, d'après des textes qu'ils avaient pétrifiés et qu'ils n'éprouvaient aucunement. Hormis quelques exceptions qui se gardaient bien de se manifester, il me fallait constater qu'ils ne vivaient pas dans la Présence du Divin et qu'ils ne pouvaient donc La communiquer ou La faire désirer.

Ce sont ceux-là dont la Tradition se souvient sous le nom de Pharisiens. Ils se disaient purs d'entre les purs et, en ce sens, ils ne se tenaient pas si loin de moines que j'avais côtoyés à Sokuk, même si les uns et les autres se maudissaient réciproquement.

Je savais de quoi ils étaient capables. Mon père et le vieux Zérah m'avaient autrefois raconté de terribles histoires qui étaient restées dans ma mémoire...

³⁵ Kephras signifie pierre en Grec, petra en latin, d'où le prénom Petrus, Pierre. L'orthographe Shimon puis le nom de Pierre ont été privilégiés dans ce récit afin d'éviter toute confusion avec Simon, le fils du potier, de la Fraternité essénienne.

Des récits dans lesquels des décrets prétendument divins et donc inamovibles parce que sacrés servaient d'arguments impitoyables à l'intolérance. Il n'y était question que de bannissements et de lapidations conformément, bien sûr, aux "Commandements aimants de l'Éternel". Awoun était loin !

Parallèlement aux Pharisiens qui régnaient sur le monde des synagogues et donc des consciences, il y avait la communauté des Sadducéens, avec ses idées figées quoique toutefois plus ouverte à l'échange. C'était généralement les Sadducéens qui possédaient les plus belles demeures de Caphernaüm et de tout le pays.

Quelques-uns d'entre eux se hasardaient parfois à m'écouter au gré de mes déplacements. Il était facile de les reconnaître, non seulement à cause de leurs vêtements de qualité et de leurs colliers ostentatoires mais aussi parce qu'ils se tenaient invariablement en retrait, à l'arrière ou sur le côté d'une foule. Ils étaient instruits, prétendaient mieux savoir départager que quiconque ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas tandis que leurs biens matériels apportaient - selon eux - l'évidente preuve de leur supériorité. L'Éternel les récompensait et c'était normal...

De ceux-là, comme des Pharisiens, il en reste beaucoup aujourd'hui encore sur cette Terre et sous tous les horizons. Ils se tiennent volontiers à l'écart et observent tout, se plaisant généralement à entretenir quelque argumentation ou discours acide afin que leur suprématie ne fût pas oubliée.

Je dois dire que je m'amusais régulièrement à leur donner la parole lorsqu'ils omettaient de la prendre dans les cas où chacun s'y serait attendu.

Tout comme les Pharisiens, malgré ce qu'ils représentaient et manifestaient, je ne pouvais pas ne pas les aimer. Derrière leurs déguisements et leurs circonvolutions de toutes sortes, je voyais leur âme et devinais le chemin qui les avait conduits là, traînant souvent derrière eux des montagnes de frustrations.

Oh, certes, j'en percevais tout autant de ces déguisements et de ces frustrations parmi la foule des anonymes, pêcheurs, marchands, petits paysans ou mendiants qui se regroupaient autour de moi, nourris d'espoirs mal définis. Leurs âmes n'étaient pas nécessairement ni plus belles ni plus vieilles que les autres sous prétexte qu'ils ne possédaient rien ou pas grand-chose.

Contrairement à ce que l'on a prétendu, il est un discours que je n'ai jamais tenu en ce temps-là mais qui m'a été attribué de force. C'est celui qui prétend que le pauvre a toujours une âme plus belle que le riche et le puissant.

Non, je vous le dis, je n'ai jamais enseigné cela sur les bords du lac de Kinnereth, sur les parvis des synagogues ou sur les chemins sillonnant la Galilée, la Judée et la Samarie.

Ni la richesse ni la pauvreté ne sont en elles-mêmes des qualités ou des défauts. Elles ne sont rien d'autre que des tests répétitifs et souvent insistants pour chauffer l'âme à blanc et la forger en vue de ce qui l'attend de plus grand.

Ce que je n'ai cessé d'enseigner, par contre, c'est la simplicité car c'est par elle que le vrai jeu de la Vie se joue sans tricherie jusqu'à faire fleurir le cœur...

En marge de tout cela, il y avait les Romains. Les premiers temps, je me souviens qu'ils ne se souciaient guère de moi ni des attroupements que je créais. Inévitablement, ils étaient là, partout... Quelques soldats bardés de cuir à l'angle d'une place ou patrouillant sur les berges, pilum à la main... De temps en temps un centurion à cheval ou un dignitaire en longue toge...

Pour eux, je n'étais encore qu'une sorte de rabbi ou de prêtre dissident, candidat à la lapidation, ou un vague ascète qui avait trop séjourné sous le soleil du désert. Je ne représentais aucun danger puisque la plupart de ceux que j'attirais n'étaient issus que d'un petit peuple ignorant pouvant être aisément dispersé.

Seulement voilà... il arrive que ce que l'on nomme ignorance cache en son sein et à son propre insu une force imprévisible. Les "puissants" ne s'en doutent jamais, hypnotisés qu'ils sont invariablement par 1" instant" de leur pouvoir. C'est ainsi que les véritables révolutions - celles des profondeurs - surviennent, même celles que le confort d'une certaine "raison" pense mater. Lorsque les consciences reconnaissent l'heure du mouvement, celui-ci devient irréversible.

Pour ma part, tout en ayant la paix au cœur, j'étais très lucide quant au fait que j'étais en train de mettre le feu à bien des choses sur lesquelles l'ordre avait été établi.

Apprendre à penser par soi-même, apprendre à reconnaître et à respecter le sacré de la vie, apprendre à y trouver simplement sa place, en harmonie, apprendre à ne plus être en guerre ni avec soi, ni avec autrui et enfin se sentir intimement relié au Divin en tout lieu et en tout temps. Était-ce donc si inconcevable ?

Lorsqu'un jour j'eus énoncé cela de cette façon, Esther m'a posé la question qu'il était juste de poser à ce moment-là. Je la revois encore dans sa vieille robe d'un gris délavé, le visage aux trois quarts dissimulé sous un ample voile noir.

- "Et l'amour, Rabbi ? N'est-il pas à apprendre, lui aussi ?"

- "Il se découvre... Il se révèle au milieu de tous les apprentissages. On peut mille fois en prononcer le nom au cœur d'un enseignement et mille fois ne pas être entendu. Aimer autrui, aimer la vie, aimer la Présence du Divin en soi... tout cela peut n'être que jonglerie de la pensée.

En vérité, l'amour n'a presque pas besoin de nom. Il englobe tout, il fait corps avec nous dès que l'on commence à percevoir l'Éternel en toute chose et jusque dans notre chair.

Il s'appelle alors amour de soi et il est une dignité naturelle... et je te le dis, Esther, cette dignité peut faire que tu ne te sentes pas obligée de dissimuler ton visage sous un tel voile. Apprends à t'aimer, humblement mais véritablement. Ainsi, c'est la Présence d'Awoun que tu honoreras en toi."

Je me souviens que ces paroles eurent l'effet d'un coup de tonnerre sur tous ceux qui étaient là. L'idée de l'amour de soi était plus qu'insensée ; elle était jusque-là impensable parce que définitivement scandaleuse, surtout juxtaposée à celle de l'amour du Divin. Je n'ai pas voulu la commenter car il fallait qu'elle agisse sur les esprits en les soumettant à une sorte de fermentation.

Elle m'ajuste valu, le lendemain, la visite agressive de quelques Pharisiens tandis que je prenais plaisir à rapiécer des filets en compagnie d'une dizaine de pêcheurs, sur un ponton.

Avoir osé parler de l'amour de soi et inciter une femme à mieux montrer son visage, c'était trop. Pour qui me prenais-je donc, moi qui semblais faire fi des Textes les plus sacrés ?

Il n'y a pas eu de véritable discussion. Au milieu de leurs insultes, il n'existait aucune place pour le moindre échange. On m'a même physiquement menacé et cela a fait ressurgir un certain épisode de ma vie auprès de Lamaas.

De cette absence de discussion, j'ai rapidement compris que ce qui avait choqué c'était moins le concept d'amour de soi que le fait d'avoir suggéré à Esther de ne pas autant se réfugier derrière son voile... et au-delà de ça, d'attirer les femmes pour m'adresser à elles afin de les pervertir.

Devais-je leur apprendre, à ces prêtres furieux, à qui ressemblaient les femmes de Pushkara et de le-Nagar avec leurs robes aux couleurs si éclatantes ? Devais-je évoquer devant eux la chevelure ébène et presque toujours libre de la petite Aruni³⁶ ? Je me suis épargné cette argumentation ainsi que toute autre... et c'est peut-être ce qui les a fâchés plus encore.

J'étais serein, solide comme jamais dans mon assise intérieure parce que dans une cohérence totale au sein de mon presque mutisme. Dès qu'ils furent partis, j'en suis venu à me demander à quelle image de l'Éternel ces prêtres se référaient. La leur était triste, austère et vengeresse. Elle ne ressemblait pas à celle de l'Éternité que je portais et entretenais dans toutes les fibres de mon être.

Quant aux pêcheurs occupés à leurs filets, ils avaient disparu du ponton sur lequel je me trouvais maintenant seul. Je n'allais pas les revoir avant le lendemain...

C'était mieux ainsi d'ailleurs car j'avais besoin de silence. J'ai toujours eu besoin de silence. Je me suis donc mis en quête d'un coin dans la nature aux dernières lueurs du couchant, non pas près des rives où on n'aurait pas manqué de me chercher mais dans le fond d'une oliveraie, derrière un pressoir.

Comme elle a été douce cette nuit-là ! J'ai pu tout y contempler en altitude, l'homme que j'étais devenu et les traces que celui-ci commençait à laisser sur le sol.

Tout était étrange et douloureusement bon... J'étais moi tout en ne l'étant plus du tout. J'avais des pieds qui voulaient marcher et marcher... et cependant j'avais aussi des ailes qui m'invitaient à rejoindre les sommets.

De quoi serait fait le lendemain ? Je n'y pensais même pas. Il allait s'écrire, se tisser de lui-même parce que, instant après instant, j'allais me souvenir de sa trame.

³⁶ Pour mémoire, voir le chapitre XXII du tome 1.

Chapitre VII - Le sourire d'un nuage

Durant les semaines qui suivirent, mes pensées se sont souvent tournées vers Élohim, intensément. Sa tâche avec moi était-elle terminée maintenant que le Soleil avait pris racine jusque dans les fibres de mon être ? Le lien allait-il alors se distendre ?

Rien ne me le disait mais le seul fait que je me pose de telles questions était le signe que, en dépit de mon ardente plénitude, une part d'homme demeurait en moi, répondant à la demande profonde de mon âme.

Oui, malgré la toute-puissance à laquelle j'avais travaillé sans seulement l'avoir réclamée ni en avoir fait un but, malgré aussi et surtout celle qui m'avait été accordée, j'étais encore capable de m'interroger et de décider seul.

En réalité, c'était un curieux sentiment que celui de vivre en suspension au milieu de ces deux états extrêmes : la prise de possession de mon être par le Divin - Babaji aurait dit "par le Souffle de Shiva ou le Feu de Shakti" - et la pleine possibilité de continuer à me questionner jusqu'à pouvoir éventuellement dire non.

Je reconnaissais là le plus extraordinaire des cadeaux, le plus précieux de tous, certainement celui de la Voie la moins parcourue.

Il y avait déjà quelques mois que je vivais sur les rives du lac de Kinnereth, arpentant les chemins et les sentiers qui reliaient harmonieusement Bethsaïda, Caphernaüm et Gennésareth.

De temps à autre, j'emmenais à ma suite, à travers plateaux et collines, un petit nombre de ceux qui avaient décidé de marcher dans mes pas. Nous allions de village en village, à travers les champs, les oliveraies et les figueraies. De longues marches qui nous faisaient aller jusqu'en Samarie où, là comme partout il y avait des souffrances à apaiser et des paroles à déposer dans les cœurs, souvent ignorants, prisonniers dans des carcans mais toujours en demande.

C'est sur l'une de ces routes mal dessinées parmi les cailloux et les herbes rases qu'un jour un homme sur un âne s'est présenté à nous. Sans que je puisse l'identifier, son regard me parut anormalement familier. Le message qu'il délivra eut l'effet d'un coup de tonnerre : "Ils ont arrêté Yo Hanan ! Ils le mettront certainement à mort !" Et le mot "mort" s'est gravé dans les esprits...

Je me souviens de mon besoin de me retirer à l'annonce de cette nouvelle... Une peine difficilement descriptible et en même temps, la montée d'un "Feu du dedans" pour me faire réagir... Je n'étais pas vraiment surpris toutefois car quelque chose en moi savait que cela devait arriver. Quoi qu'il en fût, il fallait agir, s'organiser, intervenir.

Cependant, dès le lendemain, le même homme est réapparu, sur un cheval cette fois. Il démentait l'information de la veille. Pourquoi ? Comment ? Tout était confus et contradictoire... mais cela ressemblait à un baume, celui que réclamaient tous ceux qui étaient à mes côtés.

Ce jour-là, je n'ai pu faire autrement que de détourner mes pas vers le village de mon enfance, malgré une réticence et comme par devoir moral vis-à-vis de ceux qui, peut-être, s'y souvenaient de moi, issus de ma famille ou non. Peut-être y retrouve-rais-je aussi ce "petit Élie" qui avait voulu, au fond d'un vallon, m'entraîner sur la voie d'un mensonge. Et puis Meryem y était retournée pour plusieurs semaines...

Mon séjour en haut du raidillon qui menait à son enceinte de pierres sèches n'en fut pas vraiment un. Dans ma mémoire, il est pris dans une sorte de brume. Ce furent quelques brèves heures, à la fois stériles et enseignantes. Ce qui restait des visages d'autrefois paraissait s'être dévitalisé et les robes blanches de la Fraternité s'y faisaient discrètes. Les oreilles étaient fermées et ma présence s'est tout de suite révélée plus dérangement qu'autre chose. Je savais néanmoins qu'il faudrait que je revienne un jour encore parmi ses ruelles devenues sourdes. Il le faudrait bien...

Mais pendant ce temps, au-delà de ces pensées, de ces constatations, en dépit de la nouvelle qui s'était voulue rassurante, persistaient toujours en moi l'image et le nom de Yo Hanan. J'aurais pu rapidement tout éclaircir et projeter mon âme vers lui mais la sagesse de mon Père en moi me disait de laisser la vie se dérouler au rythme où elle le devait. En compagnie de Meryem, ce fut alors le retour vers Bethsaïda.

La plupart du temps, je logeais dans une cabane de pêcheur en bordure de l'eau, à l'écart de tout village. Celle-ci appartenait à cet homme du nom de Barthélémy qui s'était peu à peu rapproché de moi. Je dois dire que beaucoup m'y suivaient et qu'il était difficile d'y trouver la quiétude que mon corps réclamait

et à laquelle j'avais compris qu'il me fallait renoncer. C'est là que, quelques jours après mon arrivée, une nuit se singularisa d'entre les autres et m'apporta une réponse...

Il m'a semblé entendre un cri au milieu de mon sommeil et ce cri m'a réveillé, m'incitant du même coup à pousser la porte de ma cabane. J'ai fait quelques pas sur le rivage, parmi les galets et les brindilles. Un petit vent frais s'était levé et me fouettait le visage.

Je me souviens que les cieux étaient si purs que l'Etoile du peuple d'Essania, Lune-Soleil, y palpitait plus que jamais. Depuis combien de temps n'avais-je pas pu la contempler ainsi, aussi vivante et sans être assailli par les mille questions de ceux qui commençaient maintenant à se dire mes disciples ? La contempler, la tête vide de toute pensée, cela avait toujours été comme laisser se dessiner un pont entre Élohim et moi.

C'est alors que soudain, tandis que je la respirais du regard, l'Étoile s'est mise à grossir démesurément puis donna l'impression de se détacher des cieux pour tomber quelque part dans les eaux du lac. Ce n'était pas elle, bien sûr, qui s'était "décrochée" de la voûte étoilée mais "quelque chose" venant d'elle, quelque chose qui me faisait signe et qui n'était pas sans évoquer dans ma mémoire une certaine nuit de ma petite enfance au Pays de la Terre Rouge³⁷. Je n'ai rien attendu de ce "quelque chose" ni de ce signe car tous deux se confondaient et étaient déjà un présent en eux-mêmes. Pourtant, je ne pouvais faire fi de ce cri qui m'avait tiré du sommeil...

Sans vraiment chercher à comprendre, j'ai éprouvé le besoin de m'allonger sur le sol, là où je me trouvais, malgré l'inconfort des galets et la fraîcheur du vent. C'était impératif.

Je n'ai eu que le temps de tirer mon grand carré de laine sur mon corps... Déjà mes paupières se faisaient lourdes, elles m'annonçaient qu'une présence tentait de se manifester quelque part et m'appelait à elle avec insistance. Je m'y suis spontanément abandonné et aussitôt mon âme a glissé hors de mon corps. Je l'ai laissée faire... Elle s'est redressée...

La silhouette d'un homme était debout à quelques pas devant moi, vêtue d'un simple pagne et d'une grosse couverture laineuse jetée négligemment sur ses épaules. C'était Yo Hanan dans son enveloppe de lumière, il avait la clarté de la lune et il m'offrait les mots de son âme.

- "Mon frère... Maître... a-t-il murmuré en moi, me voici... Tout est dit désormais, ils m'ont finalement emmené il y a de cela quelques matins. J'ai hésité à te le dire mais, enfin... cette nuit, j'ai voulu te saluer car je ne sais ce qui adviendra..."

Un frisson m'a immédiatement parcouru et ma forme de chair m'a rappelé au même instant. Je ne saurais comment nommer ce que j'ai alors éprouvé face à ce bref message d'une clarté déchirante. Une immense peine, bien sûr mais, très au-delà d'elle, la confirmation d'une autre page qui s'écrivait en toute cohérence dans cette histoire qui nous reliait tous deux, Yo Hanan et moi.

Ma première réaction, cette fois encore, fut celle de l'humain, celle qui veut faire bouger les choses avec amour et raison selon la loi de ce monde. Alors, il n'était pas question que je demeure là, inactif, tandis que mon frère d'âme était emprisonné quelque part. "Oh, Awoun, pourquoi permets-Tu cela ?", me suis-je écrié en pleine nuit tout en me relevant.

Au fond de moi je connaissais parfaitement la réponse à cet appel mais c'était une réponse qui ne coïncidait pas avec le langage des hommes. Celle-ci parlait d'une Mathématique qui reflétait la Loi de l'Éternité, celle d'un équilibre secret échappant à toute morale. C'était cette Loi qui énonce que, dans l'Infini, ce qui nous semble juste ou injuste s'efface devant ce qui doit être car ce qui doit être est Ce qui construit au-delà des Temps.

Au petit matin, j'avais déjà regroupé Éliazar, André et quelques autres hommes, disponibles et bons marcheurs, autour de moi. Il me fallait intervenir afin que Yo Hanan soit libéré au plus vite.

Étaient-ce les Romains qui l'avaient emmené ? Pas directement non, mais les hommes d'armes de celui à qui ils avaient délégué le pouvoir dans cette région : Hérode³⁸.

J'ai fermé les yeux, j'ai appelé... et l'image d'une forteresse trônant sur une montagne aride s'est imposée à moi.

- "Ce doit être Macheronte³⁹, est intervenu Philippe, c'est souvent là, dans cette région, qu'on emmène ceux qu'on accuse de sédition. Je crois qu'il est inutile de s'y rendre, Rabbi, on ne nous laissera pas approcher. Hérode est cruel..."

³⁷ Voir Tome 1, fin du chapitre II.

³⁸ Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand.

Je savais que Philippe voyait juste. De quelle autorité jouirions-nous dans un tel contexte ? Mon intention fut donc d'éviter les chemins hasardeux des rives Est du lac et de couper au plus court pour nous rendre à Jérusalem. Il fallait agir de façon efficace et il semblait évident que seul le Procureur de Judée pouvait avoir un certain poids sur Hérode.

Oh, Jérusalem ! J'aurais aimé me dispenser d'aussi rapides retrouvailles avec son émouvante dureté... mais mon oncle Yussaf y vivait et y était influent dans bien des milieux. S'il existait une solution d'homme à un destin qui n'était pas tout à fait de l'ordre de l'humain, elle ne pouvait passer que par lui. Peut-être même aurait-il ses entrées à Macheronte...

Nous avons été une quinzaine à prendre la route. Qu'avions-nous à emporter si ce n'était un manteau, quelques galettes et un peu d'eau ? Étrangement, on aurait pu croire que le ciel tenait à s'accorder à la couleur des événements. Le vent de la nuit était tombé et un voile grisâtre s'était installé sur les collines, les oliveraies et les champs.

Tout en marchant d'un pas énergique, j'ai voulu enseigner à ces hommes qui n'attendaient que cela. J'ai voulu leur enseigner la Joie parce que c'était le meilleur moment pour le faire. Je suis alors parti de la forme d'un nuage qui évoquait celle d'un visage souriant.

- "Regardez, mes amis, levez la tête... Nous marchons aujourd'hui avec la peine au cœur mais remarquez la trace d'un autre cœur au-dessus de nos têtes. C'est celui d'Awoun qui trouve toujours le moyen de créer une ouverture afin de nous faire signe. Peut-être croyez-vous que ce sourire fugace ne signifie rien... Toute chose, je vous le dis, porte son lot de significations. Toute chose vient chercher notre regard, notre écoute, notre intelligence.

Oui, nous peinons tous sur cette terre... mais si nous apprenons à laisser notre âme se faufiler entre les interstices des formes et de la lourdeur des apparences, c'est un autre monde qui vient à se révéler. Et celui-là est fait de Joie, je vous l'assure !"

- "Comment peux-tu dire cela, Maître ? s'est écrié Eliazar. Es-tu joyeux en cet instant ?"

- "Mon cœur d'homme a de la peine, mon frère, et j'éprouve cette peine si je me cramponne à lui, si je demeure dans sa périphérie en cet instant puis dans ceux qui suivront. Mais, vois-tu, je connais un autre Cœur qui est au sein même de mon cœur d'homme et Celui-là est mon refuge... non seulement quand tout est souffrant mais également quand le soleil brille. C'est mon point de Paix, celui où toujours je tente de résider car rien ne peut le ternir ni l'entailler. Il est... le Germe de mon Père en moi, à la fois Son sourire permanent et aussi le mien. Si je vois la peur ou la douleur approcher alors, dans mon âme je cours plus vite qu'elles et je m'installe dans le même sourire que celui de ce nuage. C'est ainsi que naît la Joie dont je te parle."

- "Tu peux donc peiner, souffrir et être cependant dans la Joie ?"

- "J'ai appris à me souvenir de cet état et à y pénétrer. Et toi aussi tu le pourras... et vous le pourrez tous car nous sommes nés du même Père... et de la même Mère... dans l'ineffable Joie de leur Création. Croyez-vous donc que tout ait été engendré dans la peine et la souffrance ? Lorsque l'homme et la femme s'unissent, est-ce dans la douleur ? C'est dans un élan..."

- "La Joie dont tu parles n'est pas humaine, Rabbi..." fit Simon.

- "Au contraire, elle l'est... C'est l'image que l'humain a de lui-même qui l'en prive. Viendra le temps où je vous enseignerai pourquoi l'homme et la femme n'ont pas encore compris ce qu'est l'état humain dans sa vérité première. Quant à la joie telle que vous la pensez, je ne l'appelle pas Joie, car elle n'est que l'inverse de la tristesse, son autre versant susceptible de fluctuer, lui aussi, au gré des jours. La Joie qui sera mon cadeau à ce monde, mes amis, est une assise, une inaltérable position intérieure."

Personne n'est parvenu à commenter ces paroles ni à poursuivre la réflexion. Du reste, il s'est mis à pleuvoir, ce qui nous a incités à allonger le pas.

- "Où dormirons-nous cette nuit ? a aussitôt demandé quelqu'un. Tu connais cette route, Rabbi ?"

- "Pas davantage que toi. C'est celle qui nous a été indiquée à la sortie de Tibériade, celle des collines, la plus rapide et, crois-moi, c'est aussi la plus facile de toutes celles que je te ferai parcourir ! Pour ce qui est de savoir où nous dormirons cette nuit... nous dormirons, c'est tout..."

³⁹ La forteresse de Macheronte était située sur l'actuel territoire de la Jordanie dans une contrée qui se nommait alors la Pérée et dont Hérode Antipas avait la gouvernance.

Sur ce, quelques-uns commencèrent à dire qu'ils avaient faim et d'autres encore qu'ils étaient fatigués ; quant à Philippe, il a voulu parler d'une échoppe dont il se souvenait à Jérusalem ainsi que des beaux tissus que l'on pouvait y admirer. Et comme je me taisais, il s'en est trouvé trois ou quatre, derrière moi, pour se chamailler au sujet de l'importance d'avoir ou non une robe parfaitement propre pour aller au Grand Temple.

J'ai souvenir que leurs discussions durèrent longtemps. On aurait dit que je n'étais plus tout à fait là, parmi eux, eux qui voulaient pourtant que je les emmène bien plus loin que ce qu'ils connaissaient de leur propre personne.

Le jour déclinant nous a finalement fait nous arrêter au pied d'une tour en ruines. Les discussions allaient toujours bon train, alors, je me suis assis et je les ai regardés vivre...

Je les voyais tels des enfants qui se débattaient au milieu de problèmes qui n'en étaient pas... et plus je les regardais profondément plus je les en aimais tout en me disant qu'il avait été un temps - loin, loin dans une "mémoire d'ailleurs" - où j'avais nécessairement été semblable à eux, égaré dans une jungle de tâtonnements et d'inutiles interrogations. Un temps de puérité puis d'adolescence qu'il avait fallu que je traverse à force de blessures mais également et surtout de volonté.

Aussi était-ce cela qu'il me fallait leur enseigner sans plus tarder : la volonté, un vouloir aimant, celui qui commencerait par le centrage de leur conscience. Mais pour cela, il y avait une discipline à accepter, une exigence à rechercher. Qui allait pouvoir dire oui à l'une et à l'autre ? Seuls ceux-là marcheraient, suivraient, grandiraient et me prolongeraient...

Pourtant, je le savais, tous étaient de vieilles âmes... Alors quelle sorte de vieillesse fallait-il cultiver en soi pour se débarrasser à jamais de l'endormissement, fût-il bref ? Il fallait dépasser la vieillesse !

Le lendemain, au réveil, encore engourdis par l'humidité, ils furent plusieurs à venir me trouver comme pour s'excuser de leur inconsistance de la veille. Face à leurs mines, je n'ai pu m'empêcher de rire. Un à un, je les ai embrassés ; c'était aussi une façon de les enseigner.

- "Cela fait-il partie de ta Joie, Rabbi ? à questionné André, totalement désarmé par ma réaction. Nous sommes auprès de toi, nous gaspillons notre temps, nous te faisons perdre le tien... et voilà que tu ris et nous embrasses ! Je ne comprends plus rien... Pourquoi ?"

- "Pourquoi ? Mais c'est tout simple ! On appelle cela de l'amour... et cet amour-là, vois-tu, il n'est pas dans les Livres. Et vous tous, entendez-le bien... Sachez qu'il y aura toujours quelque chose qui ne sera pas dans les Livres car les mille formes de l'amour s'inventent et se réinventent à chaque instant sans qu'on puisse les immobiliser à l'ombre d'un mot ou d'une phrase. Et maintenant que cela est dit, redressez-vous et vivez !"

Il se passa trois autres journées de marche avant que nous ne parvenions à Jérusalem. La seule vue de ses lourdes murailles me provoqua un singulier pincement au cœur. En contrebas de celles-ci, il existait un bethsaïd à flanc de montagne, en partie dissimulé par des rochers et des arbres nouveaux. J'y ai aussitôt amené la quinzaine d'hommes qui m'accompagnaient. C'était là que nous logerions. Des nattes y étaient certainement empilées en abondance, attendant - selon la tradition de la Fraternité - quelque voyageur, malade ou mendiant. Chacun s'arrangerait là comme il le pourrait, déjà assuré d'obtenir un peu de nourriture et d'eau fraîche.

Quant à moi, bien que l'on n'y voyait plus guère, j'ai invité Eliazar à me suivre chez mon oncle Yussaf afin de lui parler de Yo Hanan. Je doutais que la nouvelle lui soit parvenue aussi rapidement qu'à moi. Et puis... parce que plus les semaines, passaient, moins le Feu de mon Père en moi laissait de place à un véritable repos pour mon corps.

Pour ce qu'il en était de celui de mon âme, soit je ne l'avais jamais connu tant cette âme avait toujours été bouillonnante soit, au contraire, il avait toujours été son état naturel tant la Flamme qui l'animait était aussi faite d'une sereine détermination.

- "Jeshua ! s'est écrié Yussaf, une lampe à huile à la main, pendant que je franchissais le portail de sa demeure. Puis, aussitôt, il s'est repris... Maître... toi ici ?"

Nous nous sommes offert une longue accolade, puis mon oncle pleura presque en apercevant en ma compagnie Eliazar, le frère de Martâ, son neveu. Alors, sans attendre, je lui ai annoncé l'arrestation de Yo Hanan. Effectivement, il n'en avait pas été informé.

- "C'était... écrit, a-t-il soupiré en s'asseyant sur le rebord du puits qui était au centre de sa demeure. Trop de braises en lui ! Beaucoup trop ! Je l'ai entendu parler à plusieurs reprises... On aurait souvent dit qu'il soutenait les Iscarti⁴⁰ à force d'annoncer un Mashiah capable d'embraser tout le pays..."

Yussaf et moi avons parlé une bonne partie de la nuit cependant que la fatigue avait eu raison d'Éliazar, enroulé dans une couverture sur un lit de corde. Le temps ne s'écoulait pas et je me souviens du son lancinant de l'un de ces énormes tambours dont la vibration s'échappait parfois du Grand Temple et qui paraissait ne jamais vouloir cesser.

Douleur ou Joie d'être là ? Douleur ou Joie ? La Joie l'a emporté. La Force de Vie, Celle qui supplantait tout était trop forte en mon être pour que je courbe l'échine devant l'iniquité de ce monde.

Yussaf ferait tout, bien sûr, pour la libération de Yo Hanan mais lui et moi savions que nul n'empêche jamais le vent de souffler comme il l'entend.

Mon oncle a disparu la majeure partie de la journée du lendemain. Il avait reconnu que le Procureur de Judée, Pilate, était sans doute le seul au pays à pouvoir influencer Hérode.

Je savais qu'il parcourait la ville, allant du Commandement romain à toutes les riches demeures où il avait quelque connaissance influente. J'ai appris par la suite qu'il avait même été jusqu'au cœur de la forteresse Antonia car ce Pilate dont j'avais rarement entendu parler jusque-là avait des interrogatoires à y mener. ..

Le soir, lorsque je l'ai retrouvé, Yussaf était épuisé et découragé. Le Procureur lui avait finalement dit qu'il n'interviendrait pas dans les affaires de la Pérée puisque cette région n'était pas sous sa juridiction.

Tous ceux qui avaient fait la route avec moi depuis Caphernaüm étaient alors à mes côtés. Leurs crispations, voire leur colère contenue face à la situation, alourdissaient l'atmosphère de la maison de mon oncle. Par ailleurs, quelques-uns d'entre eux étaient déjà visiblement mal à l'aise en découvrant un luxe et une abondance auxquels ils n'avaient jamais eu accès.

- "Si je puis me permettre... m'a dit Yussaf en me prenant à part tandis que les uns et les autres mangeaient et buvaient un peu ; si je puis me permettre... prends garde à ce qu'il ne t'arrive pas la même chose qu'à Yo Hanan. La vérité est qu'on commence déjà à parler un peu de toi ici. Jérusalem est à la fois grande et petite... comme le pays. Tout se dit vite et de n'importe quelle façon, souvent. Et quand je vois ceux qui t'accompagnent... lequel d'entre eux pourrait t'aider ? Ce ne sont que des pêcheurs pour la plupart.

Alors... si tu es le Mashiah, comme je le crois et comme l'ont lu les prêtres à ta naissance, fais-toi plutôt de solides amis ici à Jérusalem et touche les cœurs qui ont quelque pouvoir."

En entendant ces paroles, j'ai attiré mon oncle à l'autre bout du jardin et je lui ai pris la main. Je m'apercevais du décalage qu'il y avait entre sa pensée, ses espoirs et la vraie raison de mon retour. Sa vision du Mashiah ne semblait pas si éloignée de celle qui avait poussé Yo Hanan à des paroles extrêmes.

- "Yussaf, ai-je fait à voix basse, as-tu vraiment compris Ce qui m'habite ? As-tu senti Sa Présence en moi ? Crois-tu que cette Force-là veuille armer les bras et déchaîner la violence face à Rome tout entière ? Oui, je suis le Mashiah et tu es le premier à qui je l'affirme ainsi... mais je ne le suis pas comme celui que tu t'es - que vous vous êtes tous - plus ou moins imaginé..."

Vous rendre libres ? Oui... c'est bien ce que je suis venu accomplir, cependant je ne vous ouvrirai pas une porte débouchant sur une nouvelle prison, identique à la précédente."

J'ai deviné que Yussaf cherchait mes yeux dans l'obscurité mais qu'il ne les trouvait pas et que cela prolongeait la confusion qui régnait en lui, alors je l'ai tiré vers moi et nous nous sommes rapprochés de tous, là où il y avait quelques flambeaux plantés dans les murs et qui crépitaient encore. Il fallait que je parle, que je "dise des choses" car trop de mots inconsidérés, trop de pensées contradictoires partaient dans toutes les directions.

- "Il y a un Vent qui s'est levé sur notre monde, mes amis, et ce Vent s'est engouffré en moi... et ce Vent va souffler la plus puissante tempête que vous puissiez imaginer. Maintenant, si vous avez des oreilles et un cœur, sachez bien qu'il va y pénétrer également et vous projeter là où vous ne pensiez jamais pouvoir aller ! Avez-vous des oreilles et un cœur ?"

Il y eut un sursaut chez tous ceux qui étaient présents et qui finissaient de manger. Éliazar s'est même levé puis André, Barthélémy et d'autres comme si, soudainement, j'avais mis en doute le fait qu'ils avaient une âme.

⁴⁰ Pour rappel, les Zélotes, résistants armés face à l'occupation romaine.

- "Si nous avons un cœur et des oreilles, Maître ? Pourquoi serions-nous alors à tes côtés en cet instant ? Pourquoi aurions-nous marché jusqu'ici ? Nous avons des familles à nourrir, des barques et des filets !"

Je les avais piqués et c'était ce qu'il fallait pour que l'Essentiel soit dit, que le vrai Soleil qui nous avait réunis soit au centre de tout et qu'il n'y ait nulle confusion, nulle impasse, nulle tiédeur. Puis, j'ai repris d'une voix forte :

- "Si nous sommes ici, c'est à cause de Yo Hanan, vous le savez. Mais, je vous le demande, pourquoi ont-ils pris Yo Hanan ? Certainement pas pour l'Éternel qu'il veut appeler en chacun et dont ils n'ont que faire ! Ils l'ont emprisonné pour le Mashiah qu'il annonce..."

- "Mais ce n'est pas juste, Rabbi ! Il t'a montré devant tous comme étant le Libérateur !"

- "Oui, André... aussi est-ce à cause de moi, ou plutôt de ce qu'il a cru de moi, qu'on l'a emporté car il a mêlé ses espoirs à la réalité qui est mienne et qui ne peut être teintée de rien d'autre que de ce qui fait la vérité et la force de mon Père, de notre Père à tous. Alors, je vous le demande... Ce soir, quel est votre Mashiah à vous ? De quoi voulez-vous qu'il soit fait ?"

Il y eut un très long silence, un silence que j'ai intentionnellement fait durer par quelque force dirigée du centre de ma volonté.

- "Je vais vous le dire. "Votre" Mashiah est fait d'un inquiétant mariage entre un glaive et une colombe, un mariage qui ignore s'il est destiné à la Terre ou au Ciel... Un tel Libérateur devrait, selon vous, naître d'un besoin de guerre et d'un désir de paix. Étrange, non ?

Si c'est celui-là que vous attendez, que vous espérez en me suivant après l'émerveillement créé par quelques guérisons ou ce qui vous semble être des prodiges, alors sachez bien que vous vous fourvoyez. Je ne suis pas et ne serai jamais ce Libérateur-là !

Awoun m'a rendu visite et a pris racine en moi pour un autre type de mariage : *celui d'un glaive forgé pour trancher l'orgueil et l'avidité et d'une colombe née pour développer le regard et la puissance de l'aigle.*

Comprenez-vous ce que cela signifie ? La Paix est le seul royaume auquel prétend mon cœur ! Et cette Paix-là, répétez-le, n'est pas et ne sera jamais celle des faibles car elle se forgera sur l'enclume de ce monde."

- "Mais Yo Hanan, alors..." est alors intervenu timidement Philippe.

- "Yo Hanan ? La seule évocation de son nom me peine plus que vous ne le pensez depuis plusieurs jours et si nous sommes ici, c'est pour lui et parce qu'avec lui nous devons jouer le jeu de ce monde... Mais en vérité, Yo Hanan est avec lui-même en cet instant et seule son âme sait ce qu'elle a décidé. Maintenant... cette nuit entière, je vous demande de prier et de vous affermir en vous."

Le lendemain matin, je me suis rendu en personne au palais de Pilate. Cela n'a jamais été dit. Pilate m'a reçu sans difficulté, sans raison valable non plus étant donné l'insignifiance de qui j'étais alors. Lui-même n'a pas dû comprendre. Sans doute est-ce ma détermination qui a fait tomber tous les obstacles.

Le Procureur était un homme d'âge mûr, assez froid, et je ne suis pas resté longtemps en sa présence. Rien ne semblait vraiment le concerner.

À première vue, il était comme un fruit sans saveur issu de la domination romaine, ce genre de personne qui, au fil des siècles et des millénaires, se duplique, se reproduit presque à l'infini parce que dénuée d'identité réelle. On aurait pu simplement y voir un pur reflet du Pouvoir, ne sachant trop lui-même comment il en était arrivé là.

J'étais cependant certain qu'il n'y avait nulle méchanceté en sa personne. En ressentant tout cela, j'ai éprouvé un peu de peine pour lui. Lui aussi avait un masque et était en voyage...

Chacun fut abasourdi que j'aie pu obtenir une telle rencontre envers et contre tous les barrages et les protocoles.

Quant à moi, dès ma sortie du lieu où Pilate m'avait reçu, j'étais déjà convaincu de l'inutilité de ma démarche. J'avais surtout agi selon ce vieux principe qui dit qu'il ne faut jamais négliger une porte de bois lorsqu'il s'en présente une. Les autres, plus subtiles, viennent après. Il faut toujours accepter de payer le tribut qui revient au monde dans lequel on vit, ceci est une des lois qui préservent son équilibre.

- "Le libéreront-ils, Rabbi ?" demanda quelqu'un lorsque, le soir même, nous nous fûmes rassemblés spontanément au bethsaïd.

- "Ils ne le feront pas... Soyez pourtant en paix car j'irai voir Yo Hanan."

Philippe a aussitôt réagi.

- "Hérode n'est pas Pilate... Ils ne te laisseront pas entrer et encore moins l'approcher !"

- "Qui t'a dit que j'avais besoin de mes jambes pour lui parler ?"

- "Enseigne-nous ta façon de faire... Nous aussi nous voulons le voir comme tu nous suggères que tu sais le faire..."

- "Me crois-tu si je te dis que je n'ai pas de façon de faire mais seulement une façon d'être ? Si tu veux des ailes, mon frère, apprends d'abord à bien marcher. C'est avant tout pour cela, pour la marche, que vous m'avez rejoint... et quand vous m'aurez vraiment reconnu, vous ne penserez plus qu'à la beauté de cette marche. Quant aux ailes, elles vous seront données par surcroît."

Avant que chacun ait déroulé sa natte et s'y fût allongé, avant aussi que la dernière lampe à huile se fût éteinte d'elle-même, j'ai enfin annoncé à tous que je laisserai passer deux journées entières avant que d'envoyer mon âme rendre visite à Yo Hanan puisqu'il fallait jouer jusqu'au bout le jeu de l'ordonnance des choses.

Deux jours s'écoulèrent donc et j'ai en mémoire qu'ils ne furent pas anodins. Comment auraient-ils pu l'être pour qui que ce soit?

Sur le sentier qui menait de notre bethsaïd à l'une des portes de Jérusalem, il y avait un endroit où avaient pris l'habitude de l'entasser des mendiants et aussi des indigents dont l'état consultait le gagnepain.

Dès le premier matin, l'un d'eux s'est traîné devant moi cornue pour barrer mon avance et celle des hommes qui me suivaient. C'était un adolescent et il avait les bras et les jambes ouverts d'ulcères. Son regard m'a aussitôt rejoint. C'est toujours derrière l'éclat des yeux que tout se joue.

Comme il parvenait difficilement à se lever, je me suis accroupi devant lui. Sans rien dire, il m'a tendu le creux de sa main pour y recevoir une aumône. D'un geste de la tête, je lui ai fait igné que non, que je ne lui donnerais rien.

- "Pourquoi non, Rabbi ? s'est-il plaint, tu es riche..."

- "Oui, en effet, je suis très riche, mais toi tu ne m'as rien demandé. Tu t'es traîné sur le sol, tu m'as tendu la main et, pendant ce temps-là, je n'ai rien entendu qui vienne de toi."

- "Tu n'as pas vu mes plaies ?"

- "Ce ne sont pas elles qui m'intéressent..."

- "Quoi alors ?"

- "C'est ce que tu ne fais pas de ta vie... car ce que je vois, c'est que toi tu ne t'intéresses qu'à tes plaies."

L'adolescent a changé de visage... alors pour convoquer son me, je lui ai donné une petite gifle, assez sèche, puis, avant qu'il e puisse réagir, je lui ai ordonné de s'allonger.

Sans dire un mot de plus, j'ai aussitôt pris un peu de terre, j'ai mélangé celle-ci à ma salive et je l'ai appliquée rapidement sur chacun de ses ulcères. Enfin, tandis que j'accomplissais ces gestes hors de toute réflexion, j'ai senti un torrent d'amour qui dévalait de mon âme vers la sienne, un flot d'une fraîcheur extrême, explosant de vie et réparateur...

Je ne m'étais jamais vu agir ainsi, avec tant de vigueur et de rapidité.

Dans l'acceptation, le tout jeune homme n'a pas dit un mot et ses yeux se sont fermés, sans doute pour éviter d'avoir à pleurer.

Tous ceux qui étaient présents, par contre, n'ont pu retenir leurs exclamations :

Les uns après les autres les ulcères se refermaient, ils se gommaient telles des empreintes laissées sur le sable d'une plage et qu'une vague serait venue effacer.

Je n'avais toujours pas relevé la tête mais j'ai deviné qu'un attroupement se créait dans mon dos et grossissait. Lorsqu'enfin je me suis redressé, il y avait un cercle d'une bonne centaine de personnes qui nous entouraient et chuchotaient.

- "Eh bien ! leur ai-je dit, vous pourrez donc témoigner de ce que peut faire le Souffle d'Awoun, quand Il décide de se lever."

La foule s'est disloquée, subjuguée, et moi je suis parti tandis que le Soleil explosait encore dans ma poitrine et qu'à travers Lui j'étais conscient du coup que je venais de porter pour la première fois à tout le peuple de Jérusalem.

Dans la première des ruelles, alors que j'avais à peine semé tous ceux qui voulaient me suivre, j'en ai pleuré un instant. Pas de tristesse ni de joie mais rien que pour le fait d'être à ma place et de Servir !

Chapitre VIII - De Yo Hanan à Myriam

"Yo... m'entends-tu ?"

Au moment qui m'a semblé le plus opportun, tandis que la prière du soir était murmurée dans toutes les maisons de Jérusalem, il n'a fallu qu'un simple élan à mon âme pour rejoindre Yo Hanan à Macheronte.

Mon cousin était là, replié sur lui-même à deux pas de moi, au creux de l'obscurité de son cachot. Il m'a été facile également de densifier mon corps de lumière... un simple travail de ma volonté bien centrée et d'union consciente avec la vibration de mon Père dans ma chair.

- "Yo... m'entends-tu ?" ai-je répété.

J'ai aperçu sa silhouette bouger lentement, péniblement, puis sa tête se redresser pour fouiller la noirceur des quatre murs de sa cellule. Mais en vérité, il n'y avait plus de noirceur et Yo Hanan a sursauté...

J'étais debout devant lui dans mon habit couleur de lune et je devais emplir tout son champ de vision. Instantanément il s'est ressaisi et a plaqué son dos contre la pierre brute de la muraille, Son visage était en partie tuméfié.

Tout de suite, il a murmuré :

- "Oh, mon frère... Maître..."

Comme il voulait s'agenouiller et me toucher les pieds, j'ai tendu mon bras pour l'en empêcher. Alors, j'ai vu que le tissu de mon âme était assez solide pour percevoir la résistance de sa peau.

- "Me voici, Yo... tu doutais, n'est-ce pas ?"

- "Viens-tu me libérer ? Je ne sais même pas si je le veux. Je me suis déjà vu ou cru mort... Je ne sais... Que ferais-je de ma vie ?"

- "C'est à toi de me le dire..."

- "Je l'ai déjà reconnu et annoncé devant toi, a-t-il repris, je dois maintenant diminuer, me faire tout petit... Mais comment le pourrais-je si je suis dehors, sous le soleil et que je retrouve ma rivière et mon désert ? Ma place est peut-être ici..."

- "Ici n'est rien, Yo..."

Je me suis alors rapproché de lui et c'est moi qui me suis agenouillé.

- "Te souviens-tu de cette entente que toi et moi avons passé un jour en une Terre qui n'était pas tout à fait de cette Terre ?"

- "Je la sais quelque part en moi mais ma tête l'a oubliée et je ne peux plus en parler."

- "Est-ce le contenu de ta tête qui importe ? Je suis venu chercher en toi une autre mémoire, aujourd'hui... et c'est par elle qu'en cet instant je veux te poser cette question : Quel est le vrai visage du Mashiah qui est inscrit en toi ?"

- "Mais c'est le tien, Maître..."

- "Ce n'est pas de cela dont je te parle, Yo Hanan."

À ces mots, j'ai vu mon cousin claquer des dents. Son corps n'avait pas froid mais son âme tremblait parce que je venais de la toucher en un point sensible.

C'est alors que je me suis mis à lui parler du véritable rôle du Libérateur dont il était venu préparer le chemin. Un rôle dans lequel le couteau et le glaive n'auraient aucune place.

Il savait tout cela bien sûr au fond de son cœur, cependant une part de lui espérait néanmoins que les desseins du Divin pouvaient s'accommoder des révoltes humaines et les servir... tout au moins là, pour le peuple de Judée, de Galilée, de Samarie et d'ailleurs alentours. Il espérait comme tant d'autres que le Mashiah serait un meneur d'hommes tout autant qu'un meneur d'âmes.

- "Je ne suis même pas un meneur d'âmes, lui ai-je dit, car l'âme est ce qui entretient souvent le masque de l'homme. Elle parvient à nourrir tous les arguments pour justifier ses appétits. Non... je suis un révélateur d'esprit... certainement pas un meneur d'âmes ni d'hommes. Et, crois-moi, je ne suis pas venu pour ceux de ce pays mais pour l'humanité entière de ce monde."

Nous nous sommes longuement parlé, Yo Hanan et moi. Il affirmait comprendre ce sur quoi j'insistais, pourtant je voyais bien qu'il y avait tant de révolte en lui contre les iniquités de cette Terre que c'était toujours sa personnalité qui réagissait et prenait le dessus.

Il était décidément long, long le chemin qui menait l'être humain du labyrinthe de ses prétextes jusqu'à sa véritable demeure.

Avant de quitter mon cousin lorsque le moment en fut venu, je lui ai posé la question une dernière fois...

- "Veux-tu sortir d'ici ?"

- "Je ne le sais toujours pas..."

Ce furent à peu près les derniers mots que nous avons échangés. Je lui ai pris les mains puis, lentement, je me suis laissé happer par la réalité de mon corps, à Jérusalem.

J'aurais dû en éprouver une peine infinie mais la Force qui était en moi m'empêchait de m'y plonger. Elle lançait son regard si loin à l'horizon que je ne percevais qu'une ordonnance et une logique parfaites à tout ce qui était. Alors, plutôt que la peine, c'est la tendresse qui m'a emporté tout entier dans son discours hors du temps.

Je logeais chez Yussaf cette nuit-là et, lorsque les premiers chants d'oiseaux ont annoncé l'aube, je priais déjà dans le jardin intérieur de sa demeure. Que ou Qui priais-je ? L'Infini, sans visage et sans nom bien sûr, pas même celui d'Awoun parce que je me sentais immergé dans les profondeurs de Son océan et comme faisant partie intégrante de Ses vagues. Rien ne pouvait arriver qui soit inutile, sans signification ni même mauvais. Difficile ou douloureux peut-être, oui, mais pas mauvais.

Et en vérité, c'était plutôt une journée douce qui s'amorçait pour mon être. Ce fut celle où j'ai rencontré Myriam, la fille adoptive de mon oncle. Celle-ci logeait chez lui pour quelque temps ainsi qu'elle le faisait souvent. Lorsque Yussaf me l'a présentée la main sur le cœur, je l'ai immédiatement reconnue, un peu comme si le livre de ma vie était déjà rédigé et que je venais de retrouver la page où son nom figurait pour la première fois à côté du mien.

Myriam devait être à la découverte d'une page analogue dans le sien car elle a aussi semblé me reconnaître bien qu'elle n'ait absolument pas voulu le laisser paraître. Cela disait combien elle était fière et rétive. Sa force et sa faiblesse... ainsi que chez toutes celles et tous ceux qui sont parvenus à l'un des tournants de l'éclosion de leur être.

Heureux est celui qui sait reconnaître ces masques-là, ces âmes-là et - en quelque espace sacré derrière et au-dessus d'eux - ces esprits-là.

Par sa démarche et les mots qu'elle m'a alors adressés, Myriam ne cessait d'avouer qu'elle voulait forcer les événements, le monde et ce qu'elle pensait être une destinée tronquée, brisée... la sienne.

Une "malmeneuse" de routines... c'était cela qu'elle annonçait d'elle-même et qui était bon et éloquent dans ce sourire qu'elle voulait contrôler.

À plusieurs reprises, je l'ai regardée aller et venir dans la maison de Yussaf. D'une beauté peu classique, elle arborait surtout une abondante chevelure qui semblait mal s'accommoder des voiles que les femmes s'efforçaient de revêtir.

À la voir faire et s'adresser avec aisance aux deux ou trois domestiques de son père, j'ai rapidement compris qu'elle n'était pas très portée à accomplir les petites tâches du quotidien. Elle se sentait d'une "essence différente" qui la rendait à la fois satisfaite et souffrante.

Tandis qu'elle sortait dans la ruelle au même moment que moi, je lui ai demandé comment se portaient ses plantes et ses herbes à Migdel, dans le jardin attendant à la maison que Yussaf avait mise à sa disposition près du lac de Kinnereth.

- "Tu sais cela ?" m'a-t-elle d'abord répondu d'un ton qui voulait me donner l'impression que j'entrais par effraction dans sa vie.

Et puis, elle s'est aussitôt reprise et, tout en changeant de ton, elle m'a alors beaucoup questionné sur mes voyages. Ce fut sa façon de ne pas parler d'elle. J'avoue lui avoir répondu assez parcimonieusement.

Il était difficile pour moi d'entrer dans le passé de Jeshua. Bien que le plus infime détail en fût gravé jusque dans mes cellules, depuis la Pyramide et les rives du Yarad, je n'étais plus centré que sur l'instant présent et, parfois, sur les effluves et les signes annonciateurs du lendemain qui se préparait.

- "Je vis intensément chaque instant qui se présente, Myriam, ai-je fini par lui dire, et c'est pour partager la richesse de celui-ci que je suis revenu de là où le soleil se lève... car c'est en lui que les tourments cessent. J'aimerais t'enseigner comment non pas t'immobiliser mais entrer et te déplacer en un tel instant jusqu'à le faire tien. Le veux-tu ?"

Myriam n'a pas su comment me répondre. C'était prévisible car ma question était trop inattendue et inconfortable pour l'image d'indépendance qu'elle avait pris l'habitude de donner d'elle.

- "Tu sais, à part mes herbes, je ne sais pas si je peux étudier."

- "Qui te parle d'étudier? Cet instant que nous partageons présentement demande-t-il à être étudié ? Il appelle seulement à être vécu et à ce qu'on entre en lui... comme quand on s'immerge dans l'eau et que l'on est seul avec soi, marié à cette eau."

Myriam n'a toujours pas répondu. C'était le signe de son entrée en fermentation.

Je l'ai laissée sous une arcade aux premiers étals d'un petit marché de légumes débordant d'activité et où les paniers passaient de tête en tête. Il se vendait des résines odorantes non loin de là ; j'y avais donné rendez-vous à tous ceux qui avaient fait la route avec moi.

Je me souviens que ceux-ci étaient en proie à une certaine agitation lorsque je les ai rejoints.

Depuis la guérison des ulcères du jeune garçon, disaient-ils, le bethsaïd était presque pris d'assaut par une foule de personnes qui me cherchaient dans l'espoir, elles aussi, d'une guérison. Quant à eux, ils ne savaient que faire ni que leur répondre. Pour conclure, Barthélémy, dont la voix était forte, a finalement ajouté :

- "Alors, pour les faire partir, nous leur avons menti ! Nous savons que tu n'aimes pas cela mais..."

- "Il n'est pas question d'aimer ou de ne pas aimer le mensonge, mon frère. Je te parle de fluidité... À chaque fois que tu mens, tu ajoutes un nœud sur le fil de ton âme... et même un petit nœud est un nœud à moins que tu ne saches aussitôt le défaire... Dites plutôt à ces femmes et à ces hommes que chacun a sa propre vie et que la leur rencontrera la mienne au juste instant s'ils voient plus loin qu'eux-mêmes."

- "Pourquoi s'ils voient plus loin qu'eux-mêmes ?"

- "Parce que sinon ils ne feraient que me croiser." Comme le soleil montait dans le ciel et que Jérusalem se montrait fort bruyante, je les ai tous emmenés en dehors de ses murailles, là où poussaient beaucoup d'oliviers et où nous pourrions sans doute trouver un peu de paix. Ce fut la toute première fois... Mon oncle m'avait dépeint la douceur du lieu, ses ombrages invitants et même le charme d'un pressoir à huile.

Je me revois encore franchir le Cédron dont le cours était presque à sec en cette période de l'année. Avant d'emprunter le pont qui le surplombait, il nous fallut toutefois, dès la sortie des murs, nous effacer devant le passage d'un groupe d'une petite centaine de soldats romains⁴¹. L'homme qui était à sa tête, un centurion au torse recouvert d'une cuirasse d'écaillés métalliques, jeta sur moi un regard surpris du haut de son cheval. On aurait dit qu'il me connaissait.

- "Il t'a regardé, Maître, me murmura à l'oreille André. N'est-ce pas inquiétant ? On nous a dit que certains commencent à parler de toi, ici. Aujourd'hui, j'ai peur..."

- "Peur ? Alors ne reste pas avec moi !"

André n'a plus ouvert la bouche jusqu'à ce que nous soyons arrivés à mi-hauteur de la colline aux oliviers.

- "Tu es dur, Rabbi..." a-t-il fait en sortant soudain de son mutisme.

- "Non, André, je suis exigeant... et plus tu vas avancer, plus tu en comprendras l'importance."

Comme personne n'y travaillait, nous nous sommes assis à proximité du pressoir. Il y avait là, à flanc de colline, des pierres en abondance qui pouvaient se transformer en autant de sièges approximatifs.

Nous nous étions à peine installés que Barthélémy a très vite voulu reprendre la parole. Le front plissé, il ne cessait de se passer la main dans les cheveux. Ce que je lui avais dit concernant le mensonge le tracassait : "Même un petit nœud est un nœud à moins que tu ne saches aussitôt le défaire..."

- "Comment défaire un mensonge, Rabbi ? Explique-moi."

- "Oh, c'est simple... car c'est dans ton cœur que les choses doivent se passer. Si tu les construis dans ta tête, alors c'est différent. Maintenant écoute, Barthélémy..."

Deux hommes se trouvaient un jour dans un champ de chardons lorsqu'ils en virent arriver un troisième qui courait. Celui-ci avait l'air effrayé. Ils le regardèrent passer puis s'enfuir.

En vint alors un quatrième qui courait, lui aussi, mais avec une pierre à la main.

- "Avez-vous vu passer un homme qui se sauvait ?" leur demanda-t-il, V air furieux.

- "Non, personne", lui répondit l'un des deux hommes qui étaient dans le champ.

Et celui qui était furieux s'en alla courir dans une autre direction.

Celui des deux hommes qui n'avait rien dit fit alors cette remarque à son ami :

⁴¹ Il s'agissait vraisemblablement d'une centurie. Ce type de groupe comportait généralement quatre-vingts soldats. Il ne représentait qu'une partie de cohorte pouvant aller, quant à elle, au-delà d'un millier d'hommes armés.

- "Tu as menti... N'as-tu donc pas honte ? C'est contraire aux Écritures !"

- "N'est-il pas aussi écrit : "Tu ne jugeras point" ? Lui répondit l'autre. Que fais-tu toi ? Et que savais-tu de la volonté de frapper de l'un et de la nécessité de s'enfuir de l'autre ? Et moi, en vérité, je n'ai pas menti car ma tête était dans mon cœur et mon cœur dans le don de la Protection. Il était vérité avec lui-même dans l'instant."

Ainsi en est-il... L'âme ne se blesse pas quand elle se tient dans la spontanéité et la cohérence du cœur. Le mensonge, lui, se construit dans la tête et dans l'intention de la tête qui est alors tromperie.

Quant à la vie, elle est semblable à un chardon. Si on t'apprend qu'elle pique, tu t'y piqueras. Si on t'enseigne à reconnaître et à aimer la beauté simple de sa fleur, c'est celle-ci que tu verras. Parfois, il est mieux d'être aussi simple qu'un âne et d'accepter de manger un chardon. Que celui qui a de longues oreilles me comprenne..."

Ma petite histoire a coupé court à tout bavardage. J'étais conscient qu'elle n'était pas si aisée à interpréter... mais j'étais également conscient que ces hommes qui avaient eu la volonté de m'accompagner jusque-là méritaient avant tout d'être aspirés vers le haut et que c'était de ma responsabilité de les y entraîner. Je devais forcer leur intelligence et réveiller ainsi leurs mémoires...

Il a fallu Simon pour rompre enfin le silence et les regards interrogateurs qui s'échangeaient.

- "Ainsi, Rabbi, tu places l'intention au-dessus de l'acte."

- "Tu m'as bien compris... Lorsque l'intention est de nuire ou de tromper, lorsqu'elle naît de l'avidité sous toutes ses formes, l'âme se salit. Mais lorsqu'il n'y a nul calcul ni malice en elle, alors l'âme ne se souille pas. Je te le demande : Qu'est-ce que le Vrai et qu'est-ce que le Faux ? Qu'est-ce que le Bien et qu'est-ce que le Mal ?"

- "Il me semble que le Mal est ce qui engendre la souffrance..."

- "Crois-tu que ce soit aussi simple ? N'as-tu jamais remarqué que ces deux Principes entre lesquels la Vie oscille sont aussi habiles que les hommes à se couvrir de masques ?

- "Tu veux dire que le Bien d'un jour peut devenir le Mal du jour suivant... et inversement."

- "Tu m'as bien compris, là aussi. Et si cette réalité est facile à constater, elle ne l'est ni à admettre ni à vivre. Ainsi en est-il également de ce qui nous apparaît comme étant le Vrai et comme étant le Faux.

Voilà pourquoi je vous demande d'appeler l'Éternel en vous... Parce qu'il n'est ni Vrai ni Faux. Parce qu'il se tient au-delà d'eux et que c'est dans cet Espace que je vous invite en Son Nom.

Voici maintenant que je pose cette question :

Vous sentez-vous assez affermis dans votre cœur pour ressembler aux olives qui poussent en ce lieu et qui, toutes, passeront par le pressoir pour offrir leur huile ?"

- "Mais les olives souffrent-elles, Rabbi ?" hasarda Simon.

- "Que sais-tu de la Conscience qui se tient en amont de toutes les olives de l'univers ? Et ne serais-tu pas, toi également, analogue à un fruit semblable à d'autres fruits tous issus d'une même Conscience se confondant avec l'Éternel ?"

La journée se poursuivait ainsi, de questions en argumentations... Je m'appliquais à toujours tout ramener au cœur car lui seul permettait de ne rien figer. Je me souviens y avoir éprouvé du bonheur...

Pour la première fois, j'avais la certitude de pouvoir ensemer un champ sans avoir à subir la rude épreuve du dépierrage. La terre s'y montrait déjà meuble et révélait toute sa fertilité. Il était même étonnant de voir à quel point tous ceux qui m'écoutaient et qui - hormis Eliazar et Simon - n'avaient aucune instruction, captaient l'essence de mes paroles. Oui, sans le moindre doute, ils avaient déjà été pareils à des olives qui, en d'autres temps, avaient su donner de leur huile.

Entre deux phrases, il m'arrivait de faire une courte pause et je me plaisais alors à contempler les puissantes murailles de Jérusalem et de son Temple. On y brûlait tant de résines que, parfois, au gré du vent, leurs lourdes fragrances montaient jusqu'à nous. J'y retrouvais les parfums de Krmel et de très vieilles images venaient dès lors me rejoindre en désordre...

- "Aimes-tu cette ville, Maître ?" me demanda Eliazar tandis que, le crépuscule approchant, nous redescendions vers le Cédron.

- "Comment ne pas l'aimer, mon frère ? Je ne sais pas ne pas aimer même si - toujours -je sais que j'en ai le choix. Lorsqu'en un lieu la guerre et la paix se regardent les yeux dans les yeux, lorsque l'amour et la haine s'y côtoient, c'est que ce lieu à quelque chose à dire et qu'il faut alors s'y attarder."

Ayant accompli tout ce que nous pouvions dans l'ordre de la matière pour faire libérer Yo Hanan, il avait été entendu que nous quitterions Jérusalem dès le lendemain. Cependant, dès que j'eus passé le seuil de la demeure de Yussaf, tout a changé.

Mon oncle s'est précipité vers moi... Je n'ai pas même eu le temps de poser ma main sur mon cœur et de le saluer... Déjà il m'annonçait l'arrivée prochaine d'Hérode. On en ignorait la raison mais c'était ce qui se disait dans toute la ville.

Yussaf y voyait bien sûr un autre espoir pour Yo Hanan s'il parvenait à obtenir une nouvelle audience. Je ne pouvais que lui donner raison. Notre départ de Jérusalem fut donc remis à plus tard jusqu'à ce que tout, définitivement, ait été tenté.

Myriam, qui logeait toujours là, en a parue particulièrement heureuse mais, en apercevant la lumière qui s'échappait d'elle dans des vagues d'un rosé affirmé, il me sembla comprendre que Yo Hanan n'en était pas la seule cause.

Le lendemain, dès mon apparition dans la cour, je l'ai vue se précipiter vers moi pour me toucher les pieds. Deux mille années plus tard, je ne sais toujours pas si j'en ai été surpris ou non. Comme cela ne venait pas de sa tête et que son geste disait la vérité de l'instant, je l'ai laissée faire... et, en cela et pour cela, cet instant s'est dilaté afin de mieux vivre ce qui commençait à ressembler à une reconnaissance mutuelle. J'ai encore en mémoire lui avoir posé ma main sur les cheveux. Ceux-ci ne portaient toujours pas de voile et n'avaient pas même été peignés.

- "J'allais le faire Rabbi, a-t-elle bredouillé d'une façon qui ne lui ressemblait pas et comme si elle voulait me prouver qu'elle avait deviné ma pensée. Oui, regarde..."

Et, tout en se relevant, elle me montra le gros peigne de bois qu'elle venait de sortir de sa ceinture. Alors, nous avons ri ensemble, très simplement. Notre rencontre de la journée s'est arrêtée là, sur une sorte d'exclamation ou d'horizons ouverts.

C'est là que ceux qui m'avaient accompagné s'annoncèrent au portail de la demeure de Yussaf. J'eus à peine ouvert celui-ci qu'ils s'engouffrèrent tous dans le jardin intérieur et qu'André s'empressa de refermer derrière lui la lourde pièce de bois ferré.

- "Que la paix soit sur nous tous, Maître, fit-il, un peu essoufflé. Cette fois, nous n'avons pas menti... Ils sont tous au bout de la ruelle... Ils nous ont suivis et savent maintenant où tu vis."

André parlait évidemment des malades et des mendiants qui avaient pris l'habitude de m'attendre près du bethsaïd depuis deux ou trois jours.

- "C'est parfait comme cela, mes amis, leur ai-je répondu en ramassant mon voile de lin blanc. C'est aussi pour eux que je suis à Jérusalem..." Et comme ils paraissaient surpris, j'ai ajouté : "Qui sait si l'un d'eux n'a pas rendez-vous avec moi, ce matin ? Ne croyez pas que vous serez toujours si peu nombreux à suivre Ce qui m'habite et à partager ma vie..."

L'instant d'après, j'ai posé le pied dans la ruelle. À l'angle de celle-ci, amassés à l'ombre d'une arcade de pierre et de sa cascade de plantes, une trentaine d'hommes et de femmes m'attendaient. Certains étaient assis sur le sol, la tête entre les mains, certains priaient ouvertement tandis que d'autres bavardaient à mi-voix. Lorsqu'ils m'ont aperçu, ceux qui le pouvaient ont couru dans ma direction.

Je me souviens leur avoir seulement demandé :

- "Qu'êtes-vous venus chercher ici ?"

Ainsi que je m'y attendais, je n'ai pas obtenu de réponse audible. On ne me montrait que des plaies et des infirmités. Alors, j'ai cru bon de les emmener un peu plus loin, là où l'ombre serait plus généreuse et mettrait en évidence Ce vers quoi je voulais les conduire, moi aussi sans l'aide des mots.

Il y avait un escalier de pierre... Je les ai invités à s'y asseoir puis je les ai regardés rapidement sans en oublier un seul, non pas pour leurs visages, bien sûr, mais pour y percevoir ne fût-ce qu'un éclat d'âme qui saurait me livrer une histoire d'amour. Cependant aucun de ceux que j'ai captés ne me fit ce cadeau...

Oui, ces hommes et ces femmes étaient tous vraiment bloqués dans leur souffrance. J'avais déjà décidé de guérir leur corps mais, quant à l'amour qui leur faisait défaut, je ne pouvais pas en faire la greffe sur l'arbre de leur âme. Je voyais combien ils étaient en manque de lui et avec quelle détresse ils en réclamaient, eux que - sans même les regarder - on devait sans doute chercher à éviter à travers tout Jérusalem ...

Je voyais cela avec une acuité infinie et tout en eux me disait que ce n'était pas uniquement d'amour dont ils manquaient le plus mais de la volonté de donner, eux aussi, un peu de cet amour qu'ils réclamaient.

L'être humain fait un immense pas lorsqu'il comprend que l'équilibre de tout ce qui est tient à l'échange, à la libre circulation de la même Vague aimante. Pour recevoir, il faut apprendre à donner...

Oh, évidemment, ce n'était pas cette ignorance qui les rendait nécessairement infirmes et malades car il est une multitude d'hommes et de femmes dont le corps est robuste et l'existence douce sans se préoccuper de faire s'épanouir en eux le don d'aimer. .. Ma pensée n'était certes pas celle des Sadducéens⁴² !

Ce que j'ai perçu en un instant, c'est que toutes celles et tous ceux qui étaient là avaient l'âme fatiguée, si fatiguée qu'elle avait, dans un élan qui les unissait inconsciemment, reconnu la trace d'un parfum de Soleil, un tourbillon de Lumière qui pouvait tout changer...

Ainsi s'étaient-elles donné rendez-vous là, sans le savoir, parce que du point de lassitude où elles se trouvaient elles avaient vu poindre la lueur d'un espoir.

Il est toujours important et merveilleux de parvenir à reconnaître l'instant décisif d'un appel.

"Chacun de nous, m'avait autrefois dit le Vénérable du Krmel, chacun de nous voit un jour se présenter à lui sa possible ouverture des eaux de la Mer d'Édom⁴³... "

En me remémorant ces paroles, j'ai descendu les marches sur lesquelles ils avaient pris place puis je les ai regardés une fois de plus, sans rien dire. Je n'avais jamais fait ce que je m'apprêtais à accomplir mais je n'ai pas douté un instant de ma capacité à le réaliser.

Il y avait un tel soleil de compassion au-dedans de ma poitrine que je ne pouvais faire autrement que de le déverser dans une explosion de tendresse. Il fallait juste que je le guide...

Alors, j'ai pris une longue inspiration, j'en ai fait descendre la force jusqu'à la base de mon dos, je l'ai faite tourner et, brusquement, je l'ai propulsée jusqu'à mon cœur afin qu'un Souffle immaculé s'en dégage et aille recouvrir tout ceux qui étaient là, en attente, en souffrance... Je l'ai vu ce Souffle virginal et je l'ai suivi dans Sa course enveloppante, aimante et si précise... Enfin, j'ai expiré par le nez, très lentement, le peu d'air qui restait dans ma poitrine. Ce fut tout...

Devant moi, de la dernière à la première marche, il n'y avait plus qu'un torrent de larmes. Même Éliazar et les autres qui étaient demeurés bien en arrière n'ont pu retenir les leurs.

Des coquilles, des carapaces, des cuirasses venaient de se fracturer simultanément et je savais intimement que, dans les instants qui allaient suivre, tous les désordres, toutes les plaies et les infirmités ne seraient plus.

C'était le moment pour moi de partir, de m'effacer à la façon d'un vent qui vient de balayer des nuages et qui continue sa course. C'est donc ce que j'ai fait aux premiers cris qui sont montés du petit escalier de pierre. Dans le même mouvement, j'ai invité Éliazar et les autres à me suivre parmi le labyrinthe des ruelles...

Au bout de quelques instants d'une avance assez rapide, nous sommes arrivés en bas des larges et longs degrés qui menaient au Grand Temple, en plein cœur d'une agitation bruyante et des troupeaux de moutons que l'on poussait du bâton.

Cependant, derrière nous, je percevais vaguement la présence d'un homme, un homme qui avait réussi à nous suivre tout au long de notre marche. Je me suis retourné...

Il y en avait effectivement un, vêtu d'une courte robe brune serrée à la taille au moyen d'un ceinturon de cuir. Il avait les cheveux mi-longs, bien entretenus, et les yeux vifs. Immédiatement, j'ai marché dans sa direction tandis qu'il faisait mine d'être surpris que je l'aie remarqué.

- "Tu étais sur les marches, parmi les autres, n'est-ce pas ? Comment te nommes-tu ?"

- "Judas, fit-il d'une voix sonore. Oui, j'étais là... et tu viens de me guérir. Mais... qui es-tu, toi aussi ?"

Je lui ai souri. Sans le savoir, il venait de me poser la question la plus difficile qui soit.

Qui étais-je, en effet ? Jeshua ? Ce n'était plus vrai... Devais-je dire "le Mashiah" ? Ce n'était certes pas à moi à me gratifier d'un tel titre ! S'il était justifié, il devait naître d'une reconnaissance générale et non d'une auto-proclamation. Et puis d'ailleurs, que signifiait ce nom, "le Mashiah" ? Visiblement, il n'évoquait pas la même chose pour tout le monde.

⁴² Pour les Sadducéens, une vie dans l'abondance et un corps en santé témoignaient d'une récompense du Divin à une âme qui "autrefois" avait été vertueuse. En d'autres termes, richesse et santé étaient, selon eux, la marque d'un "bon karma" et donc de l'avancement d'un être sur le plan spirituel.

⁴³ La Mer d'Édom est le nom traditionnel donné à la Mer Rouge.

- "Tu peux simplement m'appeler Rabbi, ai-je finalement répondu. C'est ce que tout le monde fait. Mais montre-moi plutôt ta blessure... Un coup de couteau, n'est-ce pas ?"

Interloqué, Judas n'a pas hésité à soulever un peu de sa robe afin de dégager sa cuisse droite. À l'endroit de ce qui avait dû être une plaie, il n'y avait plus guère qu'une longue trace rosâtre.

- "Que veux-tu, au juste, pour me suivre de cette façon ? N'as-tu pas ce que tu attendais ?"

- "J'attends plus, Rabbi. Et surtout, je ne sais toujours pas qui tu es. On m'a dit que tu enseignes aussi. J'ignore si c'est vrai mais, si un jour je le peux, j'aimerais être de ceux qui t'écourent. J'ai quelques idées, tu sais, j'ai étudié..."

- "Sais-tu aimer ?"

- "Je le peux..."

- "Avec un couteau qui attire un autre couteau ?"

Judas a baissé les yeux. J'ai alors posé ma main sur son épaule, je l'ai embrassé puis, tranquillement, après l'avoir béni, j'ai emmené Éliazar, André et tous les autres dans l'enceinte du Temple.

Je n'ai pas tardé à les y laisser avec quelque prière à psalmodier et un rituel à observer, pour le cœur, la volonté et la discipline. Quant à moi, je me suis retiré seul sur la colline aux oliviers jusqu'au déclin du jour.

Il fallait que, moi aussi, que je parle à mon Père, que je Lui demande de guider chacun de mes gestes et de Se couler dans chacune de mes paroles car tout de ma personne allait désormais être épié, décortiqué et suspecté à Jérusalem.

Il ne suffit jamais de servir la Lumière et l'Amour en quelque endroit de ce monde où l'on se trouve. Aux yeux de la majorité, il faut encore que ce service à la Vie soit de l'ordre de l'acceptable et ne dérange rien de ce qui est en place.

Le lendemain matin, j'ai à nouveau rencontré Myriam. Elle s'apprêtait à partir pour le joli marché qui sentait bon toutes les épices du monde. Selon son habitude, elle allait y marchander quelques fruits et des légumes afin d'en emplir sa corbeille. Elle a d'abord fait semblant de ne pas me voir puis elle s'est ravisée et m'a salué, les deux bras croisés sur la poitrine. Il était clair que par ce geste elle tentait de me faire comprendre qu'elle se sentait proche de la Fraternité dont j'étais issu.

Et puis, enfin, comme je lui avais répondu de la même façon et puisque nous nous trouvions ensemble dans la ruelle, elle m'a adressé la parole.

- "Moi aussi, Rabbi, j'ai porté la robe blanche, un jour... Je ne sais pas si j'en avais le droit mais je m'y suis autorisée... C'était quand j'ai commencé à vivre à Migdel et à y travailler les plantes et les huiles. J'avais ainsi l'impression de mieux toucher à leur âme et d'officier dans une sorte de sanctuaire. C'était des idées tout cela, bien sûr..."

Un matin, un vieillard qui disait se rendre vers la Mer de sel s'est arrêté devant ma maison en me voyant ainsi dans ma robe. Il m'a presque insultée sous prétexte que je n'avais pas droit à un lin aussi blanc. J'ai toujours été quelque peu rétive mais, cette fois-là, je n'ai rien trouvé à répliquer et cela a cassé quelque chose en moi. Depuis... je n'ose plus."

- "Laisse donc ce genre de blanc de côté, ma sœur, lui ai-je répondu. Ce n'est pas celui des robes que je cherche car j'en sais un autre bien plus précieux... hélas plus difficile à porter aussi !

Dis-moi... n'aurais-tu pas faim d'autre chose que de légumes et de fruits ? J'ai l'impression que tu réclames une nourriture un peu plus conséquente..."

Après avoir hésité un moment et observé ceux qui venaient déjà vers moi, Myriam m'a simplement fait un grand "oui" de la tête et ce "oui" je l'ai aussitôt reçu et gravé en moi pour tout ce qu'il pouvait signifier...

Alors, voyant que son cœur se dilatait, j'ai ajouté :

- "Nous sommes heureux chez Yussaf... mais toi comme lui vous aspirez à autre chose. Veux-tu vivre de la vraie Vie ? Tu es de celles et de ceux qui ne se rassasient jamais..."

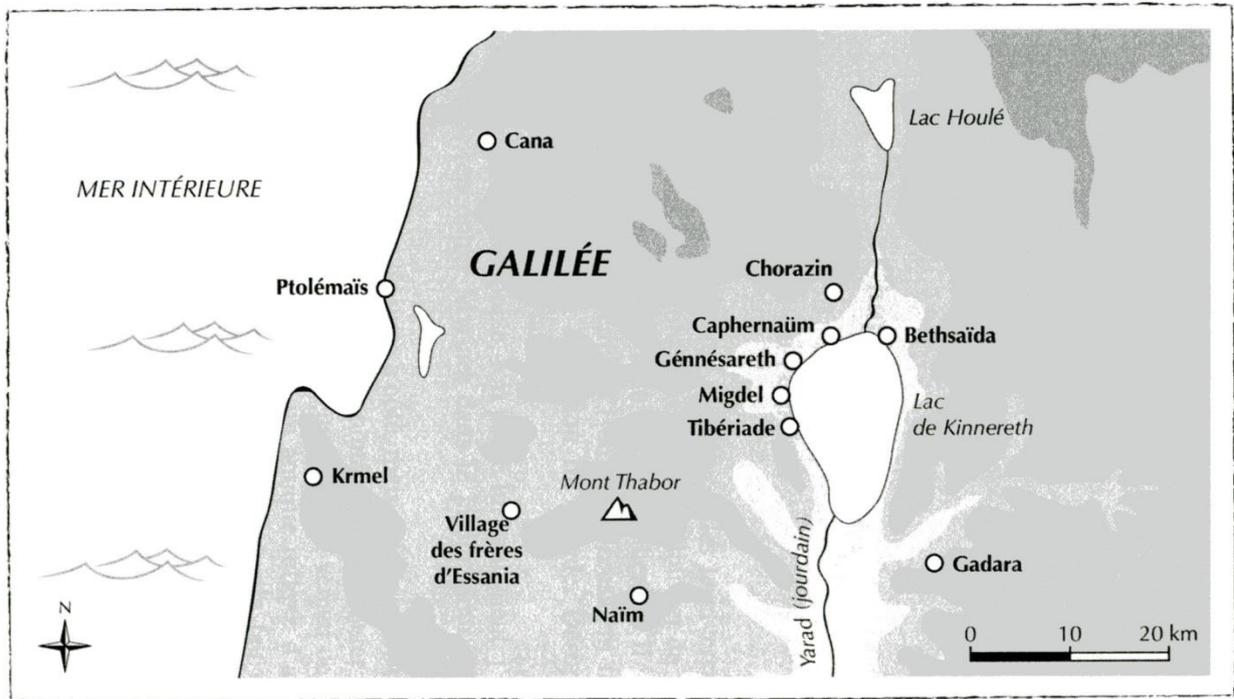
La nuit qui a suivi ces paroles échangées, j'ai fait un étrange et puissant rêve, un rêve dont je garderai le secret. Myriam y était présente. Alors, dès mon réveil, j'ai su que le doute n'était plus permis.

Une part de la vie qui m'était donnée et une part de ma Parole devaient passer par elle. Un pacte était à ressusciter et Myriam y avait apposé sa signature d'âme.

Les jours suivants, elle et moi nous sommes parlé et parlé... Ce fut un dialogue hors du temps et que le Temps ne livrera donc pas...

Et enfin un soir, près du vieux puits dans le jardin de Yussaf, j'ai dit à Myriam : "Reconnais-tu le chemin que j'entame comme étant peut-être aussi ton chemin ?"

Puis, j'ai embrassé chacune de ses paupières, elle a pris ma main et nous avons continué à parler, longtemps...



Chapitre IX - Ames en éclosion

Une bonne semaine plus tard, après bien des tergiversations de Yussaf, nous reprenions la route de cailloux et de poussière qui allait nous mener jusqu'au lac de Kinnereth. Il s'était avéré que l'annonce de la venue d'Hérode à Jérusalem n'était qu'une rumeur infondée. La déception fut grande. Désormais, plus rien ne nous retenait en Judée.

Après avoir salué mon oncle, fort peiné lui également, j'ai espéré un instant rencontré Myriam dans le jardin, pour faire de même. En vain.

Je savais qu'elle était là, juste à côté, mais qu'elle agissait à la façon d'un félin qui préfère se cacher plutôt que d'affronter un au revoir... comme si celui-ci traduisait un abandon venant de celui qui part. Une vieille ruse du cœur, un antique réflexe d'appropriation de l'autre... Cela ne m'a pas trompé et m'a fait entrer dans une intense réflexion.

Le temps était morose ce jour-là ainsi que ceux qui l'ont suivi. Cela nous a aidés à marcher plus rapidement. Chacun avait sa famille et sa vie à Gennésareth, Caphernaüm ou Bethsaïda.

Quant à moi, j'avais conscience que les rives bleutées du lac étaient déjà devenues un peu ma demeure et j'étais heureux de pouvoir les retrouver malgré l'échec de ce qui nous avait amenés à Jérusalem.

Inévitablement, mes pensées se sont beaucoup tournées vers Yo Hanan durant ce trajet. Je revoyais l'obscur cachot dans lequel il avait été jeté, son visage tuméfié et je passais en revue les questions qui étaient siennes. C'était parfois terrible à vivre car je savais que le Feu qui avait investi ma personne aurait pu, si je l'avais voulu, réduire en cendres les verrous de sa prison et endormir la vigilance de tous les gardes de la forteresse de Macheronte.

La *Paramukta* n'est ni un concept ni un mot mais un état d'être absolu qui peut se déployer à volonté afin d'influer sur le monde des phénomènes...

A l'utiliser, j'aurais cependant triché avec la vie et trahi Ce qui m'habitait. En voulant offrir coûte que coûte cette forme de lumière qu'on nomme liberté, j'aurais invité une part d'ombre en moi et sur mon chemin... Le Plan que je m'étais engagé à servir depuis l'Aube des Temps en aurait été faussé.

Alors, au fil des milles qui défilaient sous la plante de mes pieds, je me tournais sans cesse vers la Joie de mon continent intérieur et j'y trouvais la force de plaisanter avec ceux qui m'accompagnaient et qui tentaient de révéler leur propre joie. Je leur inventais de petites histoires enseignantes dont les Romains - ou plutôt le Principe qu'ils représentaient - étaient parfois gentiment le centre.

Un soir, nous avons retrouvé la tour en ruines au pied de laquelle nous avons fait halte presque trois semaines auparavant. Comme l'air était plus doux et annonçait déjà la Galilée, j'ai souhaité que les paroles qui allaient sortir de ma bouche gagnent en profondeur sur celles de la journée. Susciter les demandes était pour moi presque un jeu...

- "Avez-vous vu ? ai-je dit à tous autour des crépitements d'un feu de branchages, avez-vous vu qu'il est finalement aisé de se faufiler parmi la foule à Jérusalem ? Il y a tant de monde qu'on peut y passer inaperçu... Vous aviez peur du contraire avec vos robes de pêcheurs."

Barthélémy s'est empressé de prendre la parole :

- "Maître... nous avons déjà parlé de cela entre nous et cela demeure un mystère. Pour te dire les choses ainsi que nous les avons vécues, parfois nous nous faisons remarquer et parfois non, au sein de la même foule, dans la même ruelle ou sur la même place et, à chaque fois que nous passions inaperçus c'était lorsque tu marchais devant nous."

André est intervenu :

- "J'ai toujours eu la sensation que tu ouvrais ou fermais un chemin... ou alors que tu faisais se lever ou s'abaisser les paupières selon les nécessités. À Caphernaïm aussi, nous avons déjà remarqué cela. Oui, c'est un mystère pour nous..."

C'était là où je voulais que nous en venions. Alors, selon un geste qui m'était coutumier lorsque je voulais inviter chacun à un regard intérieur, j'ai ajusté mon voile afin que celui-ci couvre la partie supérieure de mon visage.

- "Mes amis, répondez-moi... Selon vous, qu'est-ce qui fait qu'un homme ou une femme se fait plus remarquer qu'un autre ou qu'une autre ?"

Les réponses jaillirent d'un peu partout autour du feu.

- "Ses vêtements !"

- "Son port de tête ou sa beauté..."

- "Sa démarche !"

- "Non... sa façon de parler et ce qu'il dit !" est enfin intervenu Eliazar qui voulait absolument que sa réponse soit plus profonde que les autres.

- "Vous avez tous un peu raison, ai-je fait, mais en vérité vous n'avez vu que l'une des faces de ma question, celle des apparences... et, vous vous en doutez, ce n'est pas celle qui vous intéresse. Si elle vous intéressait, vous ne seriez pas ici en cet instant mais plutôt à boire discrètement de la bière dans un gobelet de terre au fond de vos barques."

Je me souviens de l'exclamation qu'a poussée André à cette remarque. Sans doute se reconnaissait-il là dans l'une de ses vieilles habitudes.

-«Écoutez-moi... Vous êtes intéressés parce que je veux vous faire réellement travailler et vous faire découvrir l'autre visage de la vie.

Non... Ce que l'on remarque d'un être et qui fait qu'on note sa présence, c'est avant toute chose ce que les yeux de la chair ne voient pas de lui. C'est ce nuage de lumière, cette vapeur plus ou moins harmonieuse ou puissante que son âme projette autour de lui.

Ainsi, c'est définitivement plus ce que l'on sent de vous que ce que l'on voit de vous qui touche ceux qui vous croisent... L'apparence d'un corps se remarque puis s'oublie vite... Quant à la clarté ou aux brumes qu'une âme reflète, elle s'imprime sur tout et en tout. Elle crée votre empreinte dans le cœur d'autrui parce qu'elle est l'exacte traduction de ce qui emplit le vôtre⁴⁴.

Que vous appreniez dès lors à aspirer au-dedans de vous - jusqu'au creux de votre être- votre nuage de lumière... et nul ne vous remarquera fendre une foule ou vous y fondre. Vous vous effacerez tandis que vous serez toujours là et vous ne vous imprimerez plus sur cette face du monde tant que vous le souhaiterez."

- "Nous enseigneras-tu cela, Maître ?"

- "Pourquoi le ferais-je ? Je ne vous octroierai rien de ce que vous pourriez considérer comme un pouvoir. Vous découvrirez par vous-même la maîtrise de votre propre lumière et tout ce que vous connaîtrez ainsi sera le juste fruit de votre travail. Si le soleil est soleil, mes amis, c'est parce qu'il s'est voulu ainsi, parce qu'il s'est patiemment "construit" en tant que soleil."

Enfin, Éliazar posa la question qui, je le devinais, lui tenait le plus à cœur.

-«Dis-nous... maintenant que nous savons cela, nous demandes-tu de nous fondre dans la foule... ou de laisser se répandre notre présence à tes côtés ?"

- "Que crois-tu qui soit juste ?"

- "Notre effacement, Rabbi..."

- "Est-ce toi qui dit cela, Éliazar ? Quand bien même vous voudriez vous effacer, vous ne le pourriez plus... Je suis déjà inscrit en vous... et lorsque je dis "je", sachez que ce n'est pas de moi dont je parle. Comprenez-vous ? Maintenant, mettez-vous au travail, contemplez le fond de votre cœur et demandez-lui : "Que veux-tu risquer ? ""

Alors quelques paroles se sont mises d'elles-mêmes à couler de mes lèvres, des paroles que j'ai reprises puis reprises telle une litanie et que Simon s'est efforcé de retranscrire sur un pan de sa robe à l'aide d'un bout de bois calciné.

Que veux-tu risquer, mon cœur, qui vaille que j'y consacre ma vie ?

Qu'acceptes-tu de risquer, mon âme, afin que mon cœur se l retrouve ?

En toi, mon cœur, je sais que rayonne un point pour lequel je veux tout tenter,

Et en toi, mon âme, je vois qu'il existe un espace pour lequel je puis accepter de tout perdre.

Ainsi, que puis-je risquer dans la perte si ce n'est que de te trouver, mon âme ?

Et que puis-je tenter, mon âme, pour que de mon cœur s'écoule la Mémoire ?

Le lendemain soir, nous étions à Bethsaïda. Quelques-uns de ceux qui affirmaient maintenant ouvertement être mes disciples avaient retrouvé leur famille à Gennésareth ou à Caphernaüm. Quant à moi, je me suis rendu avec Éliazar là où Meryem logeait avec ses cousines. Les retrouver fut un bonheur.

⁴⁴ 1 De là la notion de charisme.

Ma mère, l'émotion dans la voix, m'avoua qu'à chaque semaine qui passait, elle me reconnaissait de moins en moins. Selon elle, c'était comme si mon corps était en perpétuelle métamorphose et elle parvenait à noter cela jusque dans le timbre de ma voix.

Elle avait certainement raison ; une mutation devait continuer à s'opérer dans ma chair.

Pour ce qu'il en était du vieil oncle auquel j'avais redonné la vue, il en devenait presque muet à force de remerciements.

- "Remercie plutôt l'Éternel..." lui répétais-je. Mais il n'entendait rien.

Dès que mon retour fut appris par la population de Bethsaïda et de Caphernaüm, il me devint presque impossible de marcher seul dans les ruelles et sur les bords du lac. Quelques petites collines ou des oliveraies m'ont, par bonheur, permis de trouver malgré tout, de temps à autre, une sorte de refuge pour prier ou méditer.

Éliazar, Barthélémy et tous les autres, bien sûr, n'avaient pu s'empêcher, dès le premier matin, de conter la guérison simultanée d'un grand nombre de personnes dans un escalier de Jérusalem... Je ne pouvais le leur reprocher car mon dessein et mon destin n'étaient pas de demeurer en retrait. Il fallait que les femmes et les hommes viennent non pas à moi mais vers le Souffle qui agissait à travers chaque fibre de mon être et le rendait capable d'enseigner publiquement durant parfois des journées complètes.

Environ une semaine après mon retour, un rabbi et trois ou quatre Pharisiens m'ont apostrophé alors que je passais devant la synagogue de Caphernaüm. Cela devait arriver... Leur propos était clair et ils parlaient suffisamment fort pour créer rapidement un attroupement.

Ils m'ont demandé d'où je venais exactement et ce que je voulais, pourquoi j'apparaissais ainsi, soudainement, afin de perturber leur vie et, selon eux, attaquer leur foi...

Ce que je voulais ? J'étais heureux de pouvoir le leur dire ouvertement. C'était rappeler à tous l'amour et la lumière qui étaient à portée de leurs mains, leur dire que leur Père, l'Éternel -et peu importait Son nom - était là et qu'ils Le respiraient à chaque instant de leur vie. Enfin, j'ai affirmé vouloir leur faire comprendre qu'il était temps pour eux de ne plus tourner en rond devant des Textes qui dressaient une barrière entre eux et leur esprit.

Ce que je voulais, ai-je insisté, c'était qu'ils soient simples et vrais en eux-mêmes, qu'ils se reconnaissent à tout instant enfants de la Vie.

Les Pharisiens se sont fâchés plus encore que le prêtre qui était en charge de la Synagogue. Ils étaient choqués par ce qu'ils appelaient mon arrogance. À leurs yeux c'était comme si j'avais écarté d'un revers de la main l'ensemble des Textes sacrés et que je prétendais en écrire d'autres à ma façon.

Je leur ai répondu que ce n'était pas exact car je respectais la Torah mais que j'espérais leur faire comprendre qu'aucun Écrit sacré, en aucune contrée de ce monde, ne devait être pétrifié dans le temps.

- "Pourquoi ?" ont-ils alors demandé, plus outrés encore par ma réponse.

- "Parce que le Sacré est l'essence même de la Vie, mes frères, parce que la Vie est mouvement et que l'homme est au cœur de ce mouvement et qu'il y participe... Alors, je vous le dis, je ne rejette pas ces Textes que vous déroulez chaque jour, j'affirme seulement qu'ils doivent s'ouvrir, s'expanser, laisser entrer en eux une Lumière plus joyeuse... Une Lumière où l'austérité et la sévérité laisseraient place à la tendresse et à la compassion."

Ces derniers mots ont été ceux que je n'aurais pas dû prononcer mais que pourtant il fallait que je propulse au-devant de moi puisque je les voyais au cœur de bien des combats et des souffrances humaines.

Enfin, j'ai ajouté :

- "La Joie, mes frères, savez-vous ce que c'est ?"

L'un des Pharisiens m'a alors attrapé par l'un des bras de ma robe, m'a secoué puis a voulu lever la main sur moi. Celui qui était à sa droite l'en a cependant empêché tandis que dans la foule certains se sont mis à vociférer.

- "Ne touchez pas au Maître !" a soudain hurlé Pierre qui s'était tenu en arrière de moi avec les autres. J'ai dû le retenir d'un geste vigoureux car il était prêt à en venir aux mains contre quiconque allait m'approcher ou m'insulter.

-«Pierre, ai-je fait, pourquoi cela? Partons simplement... Contrairement à ce que disent les soldats de Rome, nul n'obtient la paix par la guerre."

Lorsque nous sommes sortis de la bourgade pour rejoindre Bethsaïda, Pierre fulminait et parlait fort avec son frère André. Il fallait qu'il extériorise sa fougue et aussi sans aucun doute sa frustration de n'avoir pu me suivre à Jérusalem. Je me souviens qu'il n'a pas fallu moins de deux jours pour apaiser les esprits.

J'étais avec des hommes au tempérament fort qui n'avaient pas encore compris là où je voulais exactement les amener. Les femmes, de leur côté, ne disaient presque rien, encore peu habituées qu'elles étaient à pouvoir s'exprimer librement dans le contexte que je leur offrais.

Lorsque les heures eurent fait leur travail, c'est Myriam, la fille du tisserand, celle qui avait épousé Simon, qui manifesta un premier petit signe d'audace ou d'indépendance.

- "Tu sais, Rabbi, fit-elle, ces cris d'hostilité l'autre jour, ne pense pas qu'ils étaient tous dirigés contre toi... Nous en connaissons beaucoup ici, sur ces rives, qui te respectent et commencent à voir en toi ce que nous savons que tu es. Quant à ceux de la Synagogue avec leurs grands manteaux et leurs dorures, ils sont plus craints qu'aimés..."

Myriam disait évidemment vrai, toutefois il n'était pas question que je profite de ce qu'un nombre croissant de pêcheurs et de familles ressentait à mon contact pour créer une douloureuse dysharmonie sur les bords du lac et, probablement après, partout ailleurs dans le pays, par contamination. Et pourtant... comment dire, comment faire toucher de l'âme la douceur et "l'amour nu" qui explosaient en moi sans que tout soit bouleversé ? C'était inconcevable car rien ni personne n'était prêt à vivre une révolution intérieure dans la paix. Il y avait encore trop de réflexes ancestraux à mettre en évidence et à braver, comme une multitude d'écaillés à faire tomber.

C'est lors de ces journées-là, tandis que j'avançais de risque en risque et que j'élaguais les âmes que mon jeune frère, Judas, s'est beaucoup rapproché du petit groupe qui marchait derrière moi sur les chemins de la campagne galiléenne. Un matin, alors que nous partagions le pain, l'huile et les épices dans la barque d'André, il m'a ouvertement demandé si je l'acceptais au nombre de mes disciples. Mon cœur a été touché par ce qui, pour lui, était une marque d'humilité.

Il avait, m'a-t-il confié, déchiré un voile en lui après une réflexion que lui avait faite notre mère, Meryem, à mon sujet.

"Nul ne sera-t-il donc jamais prophète en sa propre famille ?"

Ces quelques mots, je les ai trouvés si simples et si beaux dans leur vérité que je les ai presque intégralement faits miens dans les mois qui ont suivi⁴⁵.

- "Judas, lui ai-je répondu en maîtrisant difficilement mon émotion, à mes yeux tu as toujours été à mes côtés. Tu n'as jamais cessé de l'être même lorsque je parcourais les déserts de l'autre bout de ce monde... Alors, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ?"

À compter de cet instant, tout a changé entre lui et moi et cela a toujours été bon de le sentir aussi proche, surtout quand il a fallu marcher contre le vent.

Une seule chose, je dois dire, m'a peiné consécutivement à la proximité qui s'est dès lors installée entre nous. Celle-ci, ajoutée à notre ressemblance physique a fait qu'au bout de peu de mois nombreux furent ceux qui commencèrent à l'appeler "le jumeau", c'est-à-dire Thomas dans la langue qui était nôtre⁴⁶.

Cela se faisait, bien sûr, à son insu et au mien, mais tout finit par se dire...

Non, je n'appréciais pas cela et je l'ai fait savoir car c'était comme ôter à Judas un peu de son identité, en faire simplement mon double, presque mon ombre. Judas m'affirma toutefois ne pas en souffrir et j'ai vu que je pouvais le croire parce que c'était vrai et que cela faisait partie de son chemin de vie. Il y cultivait quelque chose. Ma mémoire a donc accepté de me souvenir de lui en ce temps-là comme étant Thomas, ce frère qui avait eu l'humilité de marcher dans mes pas.

Peu de temps après sa demande et nos véritables retrouvailles, Thomas est venu vers moi avec un homme, très jeune encore. Celui-ci n'avait certainement pas vingt années derrière lui. Les cheveux et les yeux clairs, il était remarquable par son visage ouvert et rayonnant. En fait, il n'était que sourire.

- "Voici Jude, annonça Thomas, notre plus jeune frère... Il vient de notre village, dans les collines, car ce qui se passe ici commence à se dire là-bas. Alors, comme il s'inquiétait pour notre mère, il a pris son sac et le voilà... mais... je ne sais pas si je l'ai rassuré."

Jude, qui avait l'air embarrassé et très intimidé par ma personne a voulu me toucher les pieds, cependant je ne lui en ai pas laissé le temps... Je l'ai fortement embrassé.

⁴⁵ De là l'expression "Nul n'est prophète en son pays" que l'on trouve en des termes analogues dans les Évangiles canoniques de Mathieu (13:57) et Luc (4:24).

⁴⁶ En Araméen, le mot "Te'Oma" signifie effectivement "jumeau". Ce terme correspond au grec Didymos. Aujourd'hui encore dans la Tradition chrétienne syriaque, on utilise le nom de Judas-Thomas.

Thomas avait raison, Jude se montrait infiniment crispé et inquiet. Comme je le lui faisais remarquer, il s'est enfin libéré de quelques mots.

- "Mon frère m'a dit que puisque j'étais venu jusqu'ici, je pouvais être certain que je n'en partirais plus."

- "Et c'est cela que tu crains ?"

-«Rabbi... on dit beaucoup de choses sur toi et certaines sont contradictoires... On dit qu'il t'arrive d'endormir les hommes qui vont vers toi ou que tu croises et que lorsqu'ils se réveillent ils crient en étant persuadés être guéris de tous leurs maux. On dit que tu es un magicien et que tu viens du désert. Et puis, tu comprends, je ne suis pas chez moi ici."

- "Alors, Jude, dis-moi où tu es chez toi."

Jude a hésité longtemps avant de me répondre. Il n'est parvenu à le faire qu'en tournant légèrement le visage vers le côté.

- "Je ne le sais pas trop, en vérité."

- "Et que fais-tu de ta vie ?"

- "Je cultive le lin, l'orge et les pois également. Nous partageons tout au village, tu le sais, alors je vis ainsi.

- "Et c'est beau de vivre ainsi mais telle n'était pas ma question... Je te demandais "Que fais-tu de ton cœur ?" car, vois-tu, notre vie est avant tout faite de ce qui emplit notre cœur."

- "Justement... je ne le sais pas davantage que là où je suis chez moi."

Jude ne parvenait toujours pas à me regarder vraiment ; invariablement, sa tête se tournait sur le côté, préférant se perdre dans quelque espace du ciel ou du lac. Il me faisait penser à beaucoup de ces femmes ou de ces hommes à l'âme profonde et solitaire que j'avais rencontrés ici et là du côté de Kashi ou de le Nagar⁴⁷. C'était de ces âmes empreintes de la nostalgie d'un autre monde et qui, comme il en a toujours existé, traversent souvent leur existence en cherchant leurs vraies racines.

- "Peut-être parce que ton cœur et ton chez toi se confondent, lui ai-je répondu après avoir enfin réussi à attraper son regard... Rassure-toi Jude, je ne suis pas de ceux qui endorment mais plutôt de ceux qui secouent jusqu'au réveil. Le tout est de savoir si tu veux te réveiller pour descendre dans ta vie. Parfois, il arrive que le travail de la terre ne suffise pas parce qu'on ne considère alors en soi que "la terre d'en bas"."

- "Tu veux parler d'une "terre d'en haut" ?"

- "Non, je te parle de celle du milieu, celle de l'équilibre. Si tu ne regardes que vers le haut ou vers le bas, tu perds l'accès aux deux et l'ennui de ce que tu es t'envahit et te mange."

- "Et que suis-je, Rabbi ?"

- "D'abord un homme qui a un peu menti en disant qu'il est venu ici pour sa mère alors qu'il la sait en paix... Ensuite et surtout un homme qui a un cœur immense mais qui hésite à en pousser la porte."

Notre échange s'est arrêté sur ces réflexions, ce jour-là. Jude s'est tourné résolument vers le lac et Thomas, qui s'était mis à l'écart, est venu le rejoindre. J'ai compris qu'il lui proposait de monter à bord de la barque voisine qui, au bout de son ponton, s'appêtait à prendre le vent dans ses voiles brunes.

Je ne cherchais personne, je ne recrutais personne... et je n'en "péçais" pas davantage, contrairement à ce qui a été dit et écrit. Je n'attendais rien non plus, tout au moins rien d'autre que les occasions de parler et de dire l'essence de toute chose, les occasions aussi de poser mes mains, ma salive ou simplement mon souffle là où il y avait souffrance.

Arrivait ensuite ce qui arrivait ; se rapprochaient ceux qui le voulaient ou s'éloignaient ceux qui le choisissaient. Tout un chacun était toujours au rendez-vous non pas tant pour moi qu'avec lui-même, au point exact et précis où il en était.

Quant à Jude aux yeux clairs, je savais qu'il viendrait et que ses mains étaient aussi aptes à manier les cordages et les filets que le soc d'une charrue car, derrière sa timidité, j'avais perçu le courage et la volonté des âmes en éclosion.

En éclosion... Oui, c'était bien le terme qui leur convenait et parmi elles, chaque jour, je voyais arriver celles d'un nombre toujours croissant de femmes. Cela continuait à déranger mais je ne m'en souciais pas et, bien souvent, il me faut le dire, ce sont elles qui ont osé les questions que les hommes ne pouvaient

⁴⁷ Voir le tome I du présent ouvrage. Pour mémoire, il s'agit respectivement des villes indiennes actuelles de Bénarès (Varanasi) et de Puri, sur le golfe du Bengale.

concevoir ou dont ils avaient peur. Leurs barrières tombaient vite, témoignant d'une soif que des millénaires d'assèchement spirituel forcé avaient entretenue.

Sur les rives du lac que je privilégiais de plus en plus par rapport aux petites places des villages, les femmes libéraient leur cœur. En vérité, très peu avaient la connaissance des Textes et là était sans doute leur force puisque de leur spontanéité naissait une sorte de brise printanière qui poussait leurs compagnons à bouger.

Régulièrement, bien sûr, certains d'entre eux se rebellaient face à la place qu'elles occupaient peu à peu. Pierre et André étaient du nombre de ceux que cela exaspérait et ils ne s'en cachaient pas à chaque fois qu'ils se confiaient à moi en cercle restreint. Cela se passait souvent autour du feu qu'ils aimaient allumer sur la minuscule plage de sable et de galets de Bethsaïda. Ils cherchaient à comprendre pourquoi je laissais autant de place aux femmes. Pendant de nombreux mois, leur seul outil fut leur raisonnement de mâles et de pêcheurs, tel que leurs parents l'avaient inscrit dans leur chair.

Il a fallu longtemps avant que celui-ci ne se polisse afin que puisse ressurgir la réalité de l'âme qui était vraiment la leur. Les fibres de la chair obligent toujours à un travail, à un dépassement qui ne se satisfait pas d'approximations ni de compromis.

Et puis, je l'avais annoncé à tous, je ne voulais pas de demi-labours, de demi-semailles, d'éclosions feintes. Je leur préférais de vraies rébellions, de celles que l'on reconnaît pour telles et qui font grandir tôt ou tard.

De temps à autre, mais de plus en plus fréquemment, il arrivait que des Sadducéens nous rejoignent là où nous étions. S'il y en avait d'agressifs parce qu'interpellés dans le confort de leur tête, il en existait néanmoins d'autres qui tentaient de comprendre ce qui se passait et pourquoi cela se passait. Alors, régulièrement, lorsqu'ils prenaient la parole, je leur répondais comme à tous :

- "Pourquoi pensez-vous ainsi ? Parce que ce sont vos parents, vos aïeux qui vous y ont habitué ?"

Leurs réponses disaient toujours que non, que c'étaient les Textes sacrés qui affirmaient telle ou telle chose... Et venait dès lors pour moi le temps de leur réciter par cœur les Textes en question mais qui, compris différemment, désassemblaient leur pensée. Il en est souvent ainsi avec les Écrits. Voilà une des raisons pour lesquelles je n'en ai pas laissés de ma main.

Certains Sadducéens rugissaient, d'autres acceptaient en se targuant d'aimer les échanges oratoires comme s'il s'agissait de lutte romaine ou grecque. Alors, je sortais de l'arène où ils voulaient me faire entrer et j'allais, en compagnie d'Éliazar et de quelques autres, soigner des malades dans une bourgade voisine. C'était ma façon d'aimer la plus directe et la plus simple... Elle aussi dérangeait mais il était difficile d'argumenter quoi que ce fût pour s'y opposer.

Ainsi la Vie du Soleil qui se confondait dans ma poitrine avec la mienne s'est-elle poursuivie durant des mois encore, non seulement sur les rives du lac de Kinnereth mais un peu partout à travers les collines de Galilée. Très souvent, lors de ces marches enseignantes dans lesquelles quarante ou cinquante personnes se joignaient spontanément à moi, j'apercevais le Mont Thabor...

Les amandiers semblaient y avoir proliféré et leur douceur participait à faire ressurgir l'émotion, l'éveil et le Feu de ce que j'avais autrefois, un jour d'enfance⁴⁸, vécu à son sommet.

"Où es-tu Élohim ?" questionnais-je alors en moi-même. Mais Élohim ne répondait pas... Il s'effaçait devant le Sceau vivant d'Awoun, de Shiva-Shankara ou de Jagannâtha - peu importait - qui imprégnait toutes les parcelles de mon être.

Jude enfin, un matin très tôt, est venu me rejoindre dans l'enchevêtrement des grosses pierres rondes et des roseaux où je me réfugiais régulièrement sur les berges du lac avec la prière au cœur. Je le revois encore me fixer de ses yeux clairs tout en me disant quelque chose comme : "Voilà, je me rends à toi..." Il m'offrait la reddition des arguments de son masque d'homme de la terre, il m'ouvrait son cœur, un cœur en vérité immense, pur et courageux.

- "Je n'ai pas envie de t'appeler Jude, lui ai-je dit en le prenant dans mes bras. Il y en a trop... Quand on perd une écaille, il est parfois bon de changer de nom. Alors, mon frère, permets-moi de te nommer Taddée⁴⁹. C'est un nom qui n'existe pas pour un homme, je le sais, mais qui te convient si bien..."

Ainsi donc est né Taddée, un petit matin, les pieds dans l'eau.

⁴⁸ Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre V.

⁴⁹ Taddée - ou Taddà en Araméen - signifie "celui qui a du cœur", le tendre, le courageux.

C'est à cette époque-là également que mes pas m'ont bien sûr mené plus fréquemment à Migdel, là où Myriam aimait à travailler les herbes et les huiles. Elle y occupait - avec une vieille femme du nom d'Esther et son fils Marcus né de son union avec un certain Saïil - la maison dont m'avait parlé Yussaf et qui lui appartenait.

Il y avait entre elle et moi cette question que je lui avais posée à Jérusalem et qui sous-entendait tant de choses... et sans doute tout : "*Reconnais-tu le chemin que j'entame comme étant aussi le tien ?*" Myriam m'avait répondu que oui, qu'elle le reconnaissait et, pour elle aussi, cela voulait dire tout...

Dans une vie, il y a parfois des paroles comme cela dont on peut se demander ce qui a engendré leur soudaineté et même leur improbabilité mais qui, pourtant, viennent de si loin... Elles sont toujours le reflet d'une mémoire faite de promesses et de défis.

À dire vrai, je n'avais jamais songé à me rapprocher d'une femme ni même à m'en laisser approcher au-delà d'une certaine limite. Mais la notion de limite ne signifiait plus rien en moi si elle servait la Réalisation de l'Homme, si elle réunissait la Terre et les Cieux en affirmant que l'un et l'autre ne faisaient qu'Un.

Myriam était là comme une terre, mais une terre rebelle qui entretenait sa part de ciel, ouverte et prête à tout. Certainement pas docile mais apprivoisable pour le meilleur de la promesse du Vivant.

De nombreuses fois donc, je me suis rendu à Migdel pour une halte, un repas partagé, difficilement seul, et souvent accompagné d'une quinzaine de disciples, hommes et femmes.

Myriam avait déjà compris que ma vie ne m'appartenait plus depuis longtemps et que, peut-être même, elle ne m'avait jamais appartenu au sens où on l'entend généralement. Ainsi, le lien que nous sentions de plus en plus se développer entre nous n'avait-il vraisemblablement son pareil nulle part ailleurs. C'était un lien translucide, infiniment solide mais qui ne nouait rien de ce que l'humain estime qui doit être noué.

En vérité, j'avais tout de suite vu en Myriam toutes les promesses du Principe de la Femme tel que Mataji⁵⁰, un peu plus de deux années auparavant, m'avait permis de l'approcher et de le vivre. Il était synonyme d'une possible fusion dans une sphère de liberté de conscience et de corps totalement illimitée et sans références terrestres.

Parfois, il arrivait à Myriam de m'appeler Jeshua. Cela scandalisait les autres mais, moi, j'aimais cela car la sonorité de ce nom me rappelait la candide magie de l'instant où il m'avait été donné et que je m'étais efforcé de toujours préserver.

En disant "Jeshua", elle était consciente de son audace, elle s'en amusait même... et puis bien souvent, aussitôt après, prise d'émotion, elle se reprenait et me nommait Rabbi ou Maître, comme tout un chacun.

Elle savait ce que je lui offrais, ce que cela signifiait pour elle et cela lui faisait peur... Recevoir l'Enseignement qui ferait peut-être d'elle *la* Femme résumant toutes les femmes... En réalité, ce n'était rien de moins que cela afin que, dans la Conscience globale de l'humanité, ce que je définissais comme "*la graine de l'Accoucheuse*" se manifeste plus clairement que jamais. Oui, il y avait en elle le possible archétype d'une coupe et même celui de son nectar à venir.

- "Maître, m'a-t-elle murmuré à l'oreille, un soir où nous étions tous deux assis au pied du grenadier qui jouxtait sa maison. Maître... est-il vrai que tu m'épouseras ? Depuis le jardin de la maison de mon père, tu n'as plus prononcé les mots qui me le disaient."

C'était vrai. Je ne les avais pas répétés... mais elle savait pourquoi. C'était pour que notre espace de conscience, celui que nous tissions ensemble, se consolide et demeure illimité, sans verrous, sans conditions.

Et puis, toujours à voix basse, elle a continué :

- "Maître... es-tu amoureux de moi ?"

- "Non, lui ai-je répondu, je t'aime... C'est différent."

J'ai alors entendu comme un sanglot dans sa gorge et celui-ci me disait que Myriam n'avait pas encore tout à fait bien compris Ce qui nous unissait, la nature de l'Amour qui devait être nôtre, la Femme qu'elle était appelée à être et l'homme que je n'étais plus.

Je lui ai parlé longuement, ce soir-là. Son âme était belle, forte mais souffrait encore de la présence de quelques miroirs déformants au travers desquels elle devait passer.

⁵⁰ Voir tome I, chapitre XXVIII : La lunaison du Tantra.

Ceux qui marchaient avec moi en ce temps-là ont vite compris le lien qui, en peu de temps, s'était imposé de lui-même entre nous. Il n'a étonné ni choqué personne car nous étions en un âge et une contrée de ce monde où celui qui avait pour mission d'enseigner se devait de connaître tous les vécus de l'homme. Ainsi le rabbi devait-il prendre épouse pour être totalement rabbi... car, disait-on, *"Qui peut parler de la mer s'il n'a ni bateau, ni voile ?"*

Ce qui indisposait, par contre, c'était que des femmes commencent à cheminer à mes côtés avec des hommes, d'un village à l'autre, de vallon en vallon, que nous dormions tous ensemble dans des bergeries et au gré de tout ce qui se présentait à nous.

Ma mère, Meryem, voulut faire partie de leur nombre autant qu'elle le pouvait, envers et contre tous les ragots et les médisances qui voulaient que ces femmes-là fussent de honteuse vie et de bien petite vertu.

Il y en eut une, je dois le dire, dont le passé n'avait guère été très paisible. Elle avait pour nom Bethsabée, une belle et grande jeune femme qui avait trop su attirer les regards de quelques bergers et pêcheurs. Barthélémy, Pierre et André ne furent pas de ceux qui l'accueillirent à bras ouverts. Il a fallu qu'ils apprennent, eux aussi.

- "Et ne feignez pas l'accueil et la compassion, mes frères, leur ai-je dit. Si vous lui lancez des cailloux ne serait-ce que dans votre tête, sachez qu'il s'en prépare une averse à votre intention dans le grenier de votre âme... et que cette averse-là vous ne la devrez qu'à vous car c'est vous qui vous la serez octroyée.

L'amour, voyez-vous, ne s'impose à quiconque mais quiconque peut le demander et l'accueillir en lui. Ainsi, ne vous attendez pas à ce que j'en imprime le sceau en vous, sculptez-le dans votre poitrine."

Et, tout en prononçant ces paroles, je n'ignorais pas qu'un jour bien des habitants des bords du lac et de Jérusalem montreraient du doigt Myriam tout comme Bethsabée l'avait été.

Myriam n'avait-elle pas déjà fui un époux dont elle avait eu un fils ? Même si cet homme avait aimé le vin et la violence, on ne faisait pas ces choses-là... La soumission que la femme devait à l'homme n'avait d'égale que celle que l'homme devait à ce qu'il s'imaginait être le Divin.

La femme craignait donc l'homme, l'homme tremblait devant l'Éternel et j'étais là, au milieu...

Chapitre X - Au pays des Gadaréens

Je me regardais... Dans l'eau sans ride du lac que le soleil encore timide transformait en un rare miroir, oui, je me regardais, ce matin-là...

Ma barbe s'était allongée au même rythme que mes cheveux et mon petit sac le toile, vide de ce qui avait été autrefois son précieux contenu, pendait toujours à mon cou tel une vaine relique. Quant à ma robe de lin blanc, elle se fatiguait, il fallait que j'en convienne. Au ras du sol, bien que d'une propreté irréprochable, elle s'effiloçait et se déchirait. Ces détails m'importaient bien peu mais il arrivait qu'ils m'interrogent et là, c'était le cas.

Était-il juste que le temple de mon corps, celui que j'offrais à Awoun, ne soit pas plus digne à présenter ?

Ce n'était pas une vraie question, bien sûr, mais parfois je me la posais et il me semblait que ce n'était pas inutile. J'y mesurais ce qu'en tout point je devenais en tant qu'homme qui ne cessait de marcher. Nul n'a jamais fini d'éclorre, pas même Ce qui habite le Soleil.

Je me regardais donc...

Depuis le jour où mes pieds s'étaient posés sur le quai de Joppé - il y avait déjà plus d'un an - toute mon énergie physique et toute celle de mon âme étaient prises par l'intégration du Souffle dont le Divin m'avait revêtu. La Secousse du Jourdain avait démultiplié celle de la Pyramide et, même si l'une et l'autre s'étaient rejointes et stabilisées en moi, la métamorphose n'en finissait toujours pas.

Comme tout être qui reprend sa respiration, j'avais besoin de faire le point. Il fallait que je ralentisse - pour une fois - la cadence incessante qui me poussait à être partout à travers le pays, et en même temps concentré dans chaque parole, chaque geste que je disséminais telles des volées de graines à tous les vents.

Il fallait aussi que je regarde par-dessus mon épaule et que je retrouve toutes les âmes qui avaient accompagné ma longue marche, chacune avec sa couleur.

Alors, en ce petit matin-là, les eaux limpides du lac m'ont renvoyé les visages de Yosh Héram, de Maître Lamaas, de Babaji dans ses montagnes, de Melkus aussi avec ses dromadaires et puis, inévitablement, de Mataji, seule dans sa clairière de lumière.. . Il y eut jusqu'au regard candide de la petite Aruni.

La mémoire de Zérah-Usthar est aussi venue me visiter comme pour me rappeler le flambeau qu'elle m'avait tendu en enjambant le temps et que j'avais saisi à plein cœur.

Était-ce facile et d'évidence par la seule grâce de la Paramukta et de l'Avshtara que j'étais? Non... même celui à qui l'on donne le titre de Maître et en lequel on reconnaît "le Béni" voit venir encore un plus grand que lui, un plus verticalement accompli à l'horizon de l'Infini.

Ainsi étais-je, sur les bords du lac, la plante des pieds en pleine complicité avec la terre, l'âme unie à une chaîne d'autres âmes, le cœur reconnaissant pour les mille cadeaux reçus et donnés mais l'œil vigilant pour tout ce qui restait à accomplir et ne serait sans doute jamais totalement parachevé.

En cette heure étonnamment solitaire d'une journée qui commençait à peine, j'étais tout à la fois nostalgie, inébranlable confiance et infinie gratitude... Mais, par-dessus tout, j'étais suspendu à l'instant, dans l'accueil de la première odeur, du parfum ou de l'essence qui me diraient vers où et vers qui aller, puis de ce qu'il y aurait à dire qui puisse "faire du bien" là où il y avait des oreilles.

Et, merveilleusement, comme si je m'étais envolé trop loin dans mes pensées, un homme que je n'avais jamais vu m'a pris à partie à Migdel.

- "Tu prétends parler au nom de l'Éternel, tu prétends t'adresser à Lui comme s'il était ton Père, tu prétends tout, en fait ! Mais regarde-toi ! Ne vas-tu pas à la terre, comme tout le monde⁵¹

Des cris scandalisés montèrent de la petite assemblée qui était là, autour de moi, parmi les vieilles barques que l'on réparait et les cordages empilés. Puis, ce fut un silence très lourd, à la mesure de l'intention de rabaisser et d'insulter contenue dans les mots qui m'avaient été lancés.

Pour ma part cependant et en toute vérité, je ne me sentais pas touché par la flèche qui s'était voulue dégradante. J'y voyais juste la provocation puérile d'une âme figée dans sa vie et ses croyances mais que je venais d'ébranler, ce qui était un bien.

⁵¹ L'expression "aller à la terre" évoquait l'acte de déféquer dans la langue populaire.

- "Oui mon frère, lui ai-je répondu une fois que le silence eût opéré son œuvre ; c'est vrai... je vais à la terre, comme toi et comme tout le monde. Même les oiseaux du ciel sont soumis à cette loi ! Et puis ? Rien n'est indigne en ce monde hormis les pensées, les paroles et les actes de celui qui veut offenser et salir. Et pour ce qui est de la Création de mon Père - qui est également le tien - qui es-tu pour prétendre juger de ce qui, en elle, serait noble ou ne le serait pas ? Tout s'y respecte, y compris cette fiente que tu t'évertues souvent à ramasser sur les berges du lac et dont tu nourris ton jardin..."

L'homme a haussé les épaules, a rajusté son voile de laine brune sur la tête puis s'en est allé sans rien dire.

La foule a commencé à rire et à l'invectiver mais je l'en ai aussitôt empêchée en disant ceci :

- "Croyez-vous qu'il ait été le seul à vouloir me poser une telle question ? J'en sais ici qui auraient aimé me la lancer mais qui ne l'ont pas osé. Ne montrez pas cet homme du doigt car c'est par lui que chacun de vous a eu sa part de réponse. Ainsi, je vous le dis, apprenez à tout honorer car c'est en reconnaissant la multitude des visages et des discours de la Vie que l'on devient soi-même Vie."

- "Tu parles de la Vie éternelle, Rabbi ?" demanda alors timidement quelqu'un.

- "Il n'y a pas d'autre Vie que celle qui est éternelle..."

Je me souviens que le lendemain de ce jour m'amena sur la rive opposée du lac de Kinnereth, vers son sud-est. Nous appelions cet endroit le pays des Gadaréens⁵². Il y avait par là une cité dont ceux de Caphernaüm et même de Tibériade vantaient souvent l'opulence en raison des riches pâturages que l'on y trouvait et qui contrastaient avec les espaces désertiques environnants.

On m'y avait appelé, après bien des tergiversations, semblait-il, et un peu en "désespoir de cause"... Il était question d'un homme que l'on disait possédé par un esprit malin et qui vivait depuis de nombreuses années dans des cavités rocheuses s'enfonçant dans le sol et ayant jadis servi d'abris à des bergers. Sa rage, à ce qui m'avait été raconté, était presque permanente et il effrayait toute la région.

Pierre s'était aussitôt désigné pour m'y conduire dans sa barque en compagnie de quelques autres dont André et Thomas. La traversée du lac fut vite accomplie ; un vent vif cinglait les voiles et nous faisait fendre les vagues.

Là où on me l'avait dit, nous avons trouvé un hameau de pêcheurs et, au bout d'un ponton, trois hommes en courtes tuniques et la tête couverte de grosses écharpes sommairement enroulées. Ceux-ci se montrèrent déférents, allant même jusqu'à me toucher les pieds car, affirmaient-ils, ils m'avaient déjà entendu enseigner à Caphernaüm.

- "Tu sais guérir aussi, Rabbi... Beaucoup le disent et nous le croyons... L'homme qui est pris par le Mal vit à dix stades d'ici⁵³. Il effraie tout le monde depuis trop longtemps. Toi seul, peut-être, pourra réussir... Nous, nous n'en pouvons plus."

- "Vous n'en pouvez plus ?"

J'ai repris ces mots en appuyant sur le "vous" puis j'ai continué...

- "Et lui, cet homme, en peut-il encore ?"

- "Pourquoi prends-tu sa défense ? Tu ne l'as jamais vu hurler et mordre... Shatan⁵⁴ est en lui !"

- "Écoute-moi... Tu crois sans doute que Shatan est le contraire du Tout-Puissant, mais c'est faux ! Il est seulement l'enfant de votre liberté à tous. Il n'a pas de visage... Il est cette force qui fait dire non à l'homme là où celui-ci sait très bien qu'il devrait formuler un oui. Il est l'égoïsme, il est la prétention... et tout ce qui en dérive, tel un fleuve qui appellerait à lui mille affluents.

Regarde-toi... et comprends-moi entre les mots... Crois-tu que Shatan te soit étranger, à toi comme à tes amis ? Si je suis venu, ce n'est pas pour vous, en vérité, mais pour guérir cet homme dont tu parles, pour le libérer d'un poids qu'il a assez porté."

Ne sachant comment réagir, tous trois se sont inclinés puis ont fini par bredouiller quelques mots incompréhensibles tout en passant devant nous afin de nous montrer le chemin.

Je n'appréciais jamais devoir réagir ainsi face à des paroles qui sonnaient faux. Cela équivalait à mes yeux à jouer le rôle de "celui qui sait et qui s'autorise à corriger les autres" dans leur manière de penser ou d'être... Un rôle si étranger au fond de mon âme qui n'aspirait qu'à pouvoir s'adresser en ami à des amis.

⁵² On dit aussi Gadaréniens. Cette région située aux limites de l'ancienne Pérée se trouve aujourd'hui sur le territoire de la Jordanie. Ce qui en était la ville principale, Gadara, correspond actuellement à Oumm Geïs.

⁵³ Un stade équivalait à environ deux cents mètres.

⁵⁴ Satan.

Enseigner oui, parce que c'était réveiller la Mémoire mais quant à souligner les fautes et les manquements, tout mon être y rechignait parce qu'alors j'avais l'impression de professer, c'est-à-dire de mettre un filtre entre ceux qui m'écoutaient et le flot du Vivant qui, sans cesse, passait à travers moi. J'étais là pour aimer et témoigner, pas pour corriger, même si parfois je me devais de le faire.

Au bout d'une courte marche sous un soleil voilé, nous sommes finalement parvenus dans un creux de terrain fort aride, lequel présentait lui-même un autre creux difficilement pénétrable autrement que par une sorte d'escalier très succinctement taillé dans la roche. Ce dernier creux s'enfonçait dans le sol d'une hauteur qui pouvait être celle de deux hommes et dont les parois présentaient des cavités aux formes irrégulières.

- "C'est ici, Rabbi... Nous sommes arrivés."

Ces quelques mots furent à peine prononcés qu'une silhouette humaine s'est lentement extraite de l'une des cavités en question. C'était celle d'un homme totalement nu, les cheveux et la barbe hirsutes, couverts de terre. J'ai tout de suite vu qu'il était enchaîné au rocher par l'une de ses chevilles. Même si la chaîne était longue, elle ne lui permettait sans doute pas de se mouvoir de plus de six ou sept pas à l'extérieur de son abri.

Dans un coin, contre la muraille, on pouvait apercevoir une grosse écuelle de métal tandis que dans un autre il n'y avait que des immondices... Cela empestait et les mouches proliféraient.

J'ai aussitôt entendu André réciter une prière à voix basse. Il appelait Awoun...

- "Attendez-moi tous ici" ai-je fait.

En contrebas, l'homme enchaîné a levé la tête tel un animal qui flairerait une présence dans l'air. Il m'a tout de suite semblé qu'il y voyait peu et qu'il réagissait surtout en fonction de son odorat et de son ouïe. Soudain, alors que je commençais à peine à descendre dans la fosse, il a poussé un long cri qui tenait du rugissement... puis un deuxième et un troisième... et plus je descendais vers lui, plus cela s'intensifiait.

Enfin, quand je fus à sa hauteur et qu'il eût bien compris d'où je venais, il s'est mis à marcher à demi plié en deux vers moi jusqu'à ce que sa chaîne lui interdise d'aller plus loin. C'est alors que j'ai remarqué que sa cheville était ensanglantée et infectée là où un large collet de métal l'enserrait.

- "N'approche pas davantage, Rabbi ! lança l'un des hommes qui nous avaient menés jusqu'à ce tragique lieu. Il mord même ceux qui le nourrissent..."

Étrangement, avec la même soudaineté qu'il s'était mis à rugir dans ma direction, l'homme enchaîné a commencé à reculer à petits pas, le corps toujours plié en deux.

- "Comment t'appelles-tu ? lui ai-je alors demandé d'un ton ferme. Donne-moi ton nom !"

Et comme il ne répondait rien mais bavait, j'ai repris d'une voix plus forte :

- "Quel est ton nom ?"

J'ai encore en mémoire qu'à l'instant précis où j'ai prononcé ces mots avec une force qui m'a moi-même surpris, un Souffle glacé est sorti de ma poitrine pour se projeter vers lui.

- "Je suis Multitude ! a immédiatement vociféré l'homme en se redressant puis en s'accompagnant de gestes obscènes. Je suis Multitude !"

Alors, j'ai tout vu de ce qui l'habitait et je me suis assis sur une grosse pierre à cinq pas de son corps maintenant pleinement debout et arrogant.

- "Tu n'approches pas ? De quoi as-tu peur, Multitude ?"

- "Ne reste pas là, Rabbi !» a de nouveau crié quelqu'un sur le bord de la fosse.

Mais peu m'importait... L'Éternel était tellement présent en moi, tel un diamant absolu, que l'idée même de crainte n'avait aucun sens.

- "Allez plutôt me chercher un pot rempli d'eau" ai-je demandé à ceux qui m'observaient du haut.

Ce que je voyais, ce que je ressentais me disait tout et me donnait aussi la mesure de la Lumière qui s'apprêtait à agir à travers moi.

Au moins trois formes grises dansantes, gesticulantes, m'apparaissaient, greffées à la silhouette de l'homme qui reprenait de plus belle ses cris animaux. Elles se déplaçaient en tous sens ainsi que l'auraient fait des fauves en cage. C'était trois âmes dans un état bestial, trois âmes complices issues d'un univers n'ayant pas encore atteint l'aube du nôtre, trois âmes en souffrance, embryonnaires, qui avaient cherché et trouvé un corps disponible pour l'expérience de l'air et du soleil des hommes...

Il avait suffi d'une haine soudaine créant un gouffre en celui-ci, d'une avidité, d'un incroyable besoin de vengeance, de pouvoir. ... tout cela allié à une blessure datant d'un autre temps... Un rendez-vous avec la grande obscurité.

Que pouvais-je d'autre qu'une compassion infinie devant tant de douleur de part et d'autre du Visible et de l'Invisible ?

Devais-je démonter l'histoire de ces trois présences ? J'en connaissais déjà les principaux rouages : Vouloir faire avant l'heure l'expérience de la chair organisée, percer le voile de leur propre univers privé d'une réelle conscience puis du sens de la lumière et de l'ombre. Enfin... faire exploser en elles la jouissance d'une illusion de pouvoir, réinventer l'ordre de la Vie sans seulement savoir ce qu'est le Vivant...

Non, non... je ne devais pas questionner leurs présences. Seul le raz de marée d'un Amour sans bornes ni marchandage pouvait tout désinfecter.

Un moment encore, j'ai observé attentivement les trois formes obscures et j'ai cherché leur point d'arrimage dans le corps de l'homme qui maintenant se taisait face à moi, l'œil éteint et la bouche entr'ouverte.

Alors, tout à coup, j'ai déchiré les rideaux de son âme, écarté les barreaux de sa cage mentale... puis d'un pas serein je me suis levé, j'ai marché jusqu'à lui et, d'un geste exact, d'une seule main, j'ai saisi sa gorge, là où était l'ancrage des présences ombreuses.

- "Multitude ! ai-je alors ordonné à voix haute, Multitude ! C'est moi qui t'appelle et c'est moi que tu vas suivre !"

L'homme est resté figé ainsi que les ombres en lui.

- "Apportez-moi l'eau !"

Très lentement, j'ai refermé ma main qui empoignait encore son cou tout en relâchant progressivement celui-ci. Par elle, j'ai tout aspiré... et j'ai senti ce "tout", une sorte de "vide féroce", remonter le long de mon bras droit... jusqu'à ce que je le dirige vers mon cœur et que je l'y abrite le temps d'un cri offert à mon Père.

L'homme enchaîné a tremblé un bref instant puis s'est effondré.

Derrière moi, des pas précipités, une respiration haletante... C'était Thomas ; il venait déposer sur le sol la cruche d'eau que j'avais réclamée.

Tout était bien... Je me souviens avoir fermé les yeux puis vidé mon cœur de ce que je venais d'y loger en en faisant ressortir toute la charge purifiée le long de mon bras gauche puis de ma main fermée.

Doucement, en conscience, il ne me resta plus qu'à plonger celle-ci dans la cruche emplies d'eau, à l'y ouvrir et à l'y maintenir l'espace d'une respiration.

Tout était fait... L'instant d'après, je me penchais sur l'homme désormais libéré. Thomas l'a couvert du petit manteau qu'il avait sur l'épaule et tous les autres sont descendus dans la fosse.

- "En es-tu sûr, Maître ?" a demandé l'un de ceux qui nous avaient amenés là.

- "Tu le verras par toi-même."

Je n'avais plus rien à faire là. Comme à l'accoutumée, je préférais ne pas demeurer sur les lieux où, de toute mon âme, je venais de servir la Vie.

Lorsque l'homme eût retrouvé sa pleine conscience et qu'on l'eût soulagé de sa chaîne, je suis allé le bénir avec un peu de sel ; j'ai ensuite pris avec moi le pot plein d'eau qui m'avait servi et enfin je suis parti avec ceux qui m'avaient accompagné jusque-là.

Peu avant que nous ne remontions dans la barque de Pierre, j'ai cependant demandé à ce que nous prenions le temps de faire un petit feu de branchages. Un récipient de métal traînait quelque part, sur la rive, parmi les filets et les rames. J'y ai versé avec précaution toute l'eau du pot puis je l'ai placé sur le feu jusqu'à ce que son contenu s'en soit complètement évaporé.

- "Voilà, ai-je alors annoncé, maintenant, c'est réellement terminé. Tout est libéré."

Au-delà des siècles et des millénaires, j'aurais aimé que les choses soient dites ainsi, dans leur simple vérité. Ce ne fut cependant pas le cas. Ce qui est simple ne sert pas souvent les desseins des hommes...

Il fut des intentions et des scribes pour vouloir remplacer l'eau du pot par quelques porcs qui auraient formé un troupeau, non loin de là, un troupeau qui se serait ensuite jeté dans le lac emportant avec lui "le Mal"... comme si l'énergie de ce dernier pouvait redouter la noyade.

Peu comprennent que toute souffrance doit être consolée puis conduite vers sa métamorphose. Peu comprennent que l'athanor est le Cœur.

À quoi sert d'extraire l'Ombre d'un endroit pour l'implanter en un autre ? À quoi sert de libérer l'homme si c'est pour charger l'animal ? Tous deux sont frères et, aux yeux de la Source de Vie, l'un ne vaut pas plus que l'autre car tous deux s'en viennent du même Point dans l'Infini et sont destinés à y retourner après s'être ennoblis l'un par l'autre.

En vérité, l'histoire de cette guérison au pays des Gadaréens a été très vite mêlée puis confondue avec celle d'un récit qui courait au sujet de l'un de ces magiciens du désert apparaissant de temps à autre.

Eux aussi accomplissaient ce qu'on appelle des prodiges à force de développer les lampes et les roues secrètes de leur corps. Toutefois, leur conscience s'arrêtait en chemin... Faire périr l'animal pour guérir l'homme ne pouvait et ne pourra jamais être une solution, une voie acceptable pour qui respecte l'Essence de la Vie.

La quête d'un pouvoir se soucie généralement très peu de l'Esprit lui-même. Elle feint de Le connaître et d'en respecter l'immensité tandis qu'en fait elle en contourne les Principes fondamentaux.

Ce fut l'objet de l'enseignement qui, ce jour-là, est spontanément venu se placer sur mes lèvres cependant que la barque de Pierre nous ramenait vers Bethsaïda. Je voyais que chacun comprenait mais que, chez la plupart, je défonçais néanmoins bien des parois intérieures à leur être.

Pour ceux-là, se soucier de ce que je nommais "une présence ombreuse" avait jusqu'alors été inconcevable. Pour ceux-là également, le Mal était le Mal - à jamais - aussi sûrement que le froid ne pouvait être le chaud, ni la nuit le jour. Ils devaient apprendre qu'il n'y avait pas un espace si ténébreux qu'il ne puisse être visité et guéri par l'Amour...

Je n'ai pas voulu aller trop loin dans les abstractions, alors je leur ai parlé de l'ignorance qui se tient toujours à la racine de ce qui exprime le Mal, une ignorance qui tient de l'Oubli et de la Séparation qu'engendre cet Oubli.⁵⁵ Enfin, j'ai conclu en leur disant :

- "C'est afin que vous ne soyez plus séparé de vous-même que je suis là, avec vous et en vous. Mon dessein est de vous aider à sortir de l'Oubli... et du Rêve de ce que l'on prétend être la vie. Quant au "reste", vous saurez dès lors en retrouver le chemin car, croyez-moi, l'ultime rédemption ne vient jamais que de soi. Je vous offre une clef, je vous montre une serrure, mais il vous appartient de vous en servir et de pousser la porte."

- "Et quand crois-tu que nous pourrons la pousser, Maître, a demandé quelqu'un en égrenant des perles de terre enfilées sur un cordon. Quand le temps en sera-t-il venu ?"

- "Lorsque vous boirez le Soleil et que vous serez emplis de Lumière... Lorsque, semblables à cette eau que, sur la rive, je viens de transmuier en vapeur, le meilleur et le plus léger de vous aura été suscité par la Matière de ce monde."

Le lendemain, auprès de Meryem, j'ai retrouvé Sarah, ma sœur que j'avais si peu eu le temps de connaître. Je n'ai pas réussi à faire ressurgir les traits de son visage de toute petite fille. Devant moi, fortement émue, il y avait une belle jeune femme, déjà mariée, et qui vivait avec un époux aux abords de Tibériade. Elle y cultivait la terre à ses côtés.

Sans que je lui eus demandé quoi que ce soit, ce fut son argument pour m'annoncer très vite qu'elle ne pourrait pas, comme ses frères et tant d'autres, recueillir mes enseignements à travers toutes les campagnes. Son époux ne le lui permettrait pas et il avait besoin d'elle.

Je l'ai prise dans mes bras... Elle me faisait penser à ma mère, noble, solide, et malgré tout d'une sensibilité extrême.

- "Tu sais, ma sœur, lui ai-je dit, il y a plusieurs façons de marcher en ce monde et je comprends bien que la tienne ne passe pas nécessairement par tes jambes. Il est souvent de grands marcheurs qui sont de bien plus petits voyageurs qu'ils ne le pensent.

Toi, je te vois et je sais que c'est la façon dont tu aimes ton carré de terre qui a déjà commencé à te faire bouger..."

Ce que je venais d'annoncer à Sarah était en effet écrit dans sa radiance et dans la plus claire des lumières... tout comme il était écrit qu'elle serait bientôt seule dans son champ et sous les cédrats qui entouraient sa maison. J'ai gardé le secret de cela...

Puis c'est Meryem que j'ai prise dans mes bras. Elle également en était presque gênée. Je n'étais plus le fils qu'elle avait mis au monde quelque trente-deux années auparavant.

C'est après ces embrassades, d'ailleurs, qu'elle a éprouvé le besoin de me confier une pensée qu'il lui était difficile de formuler... Elle estimait ne plus se sentir vraiment ma mère mais plutôt une disciple parmi les autres...

Je l'ai tout d'abord écoutée sans rien dire parce que je n'ignorais pas que Ce qui prenait toute la place en moi me faisait souvent changer de regard et de voix jusqu'à peut-être parfois faire peur. La peur d'être

⁵⁵ Pour référence, voir "L'Évangile de Marie Madeleine", du même auteur.

emporté trop loin, d'être soudain enlevé à la douceur galiléenne et sans doute même broyé par l'exigence d'un Absolu qui se précisait sans cesse davantage.

La peur, enfin, d'être trop terriblement et irréversiblement métamorphosé.

Mais ces peurs-là n'étaient pas les siennes, je le voyais bien ; elles appartenait à tous ceux qui l'entouraient et qu'elle s'efforçait de soutenir lorsque je soufflais trop fort sur leur âme.

Meryem les recevait et me les traduisait comme si elle n'était qu'une simple disciple... Et cela, en toute vérité, ne la rendait que plus grande. Non, elle n'était aucunement une disciple comme les autres !

Ce fut le temps aussi où Jacob⁵⁶ - un autre de mes frères que je ne connaissais pas - est venu vers moi. Mon oncle Yussaf l'avait envoyé naviguer en mer sur l'un de ses navires. Non pas pour y apprendre à commercer car ceux qui se réclamaient strictement de la Fraternité y répugnaient, mais pour s'ouvrir les yeux, apprendre la navigation et se confronter à d'autres peuples. Il était même allé jusqu'en Grèce.

C'était mon père, paraissait-il, qui en avait formulé le souhait. Il avait dû percevoir le fond de son âme car, outre son esprit aventureux, Jacob exprimait avant tout une soif de découvrir et d'explorer le pourquoi des différences entre les hommes.

Tout comme moi, il faisait de cela un ferment. Très rapidement, il a donc manifesté une belle complicité avec ma façon d'être, de vivre et avec la Parole que je ne pouvais faire autrement que porter à chaque instant.

Bien que le lien de la chair fût là, pour lui je n'étais pas son frère... Il ne m'avait jamais connu dans sa prime jeunesse mais ce qu'il voyait de moi, disait-il, suffisait à lui "retourner l'âme".

Comme Jacob avait besoin de peu pour vivre et puisqu'il se prêtait aisément à toutes les besognes, il n'a pas fallu plus de deux mois pour qu'il me prie de l'accepter parmi ceux que j'enseignais régulièrement - en dehors des foules des bords du lac - et dont le nombre approchait maintenant la centaine.

Et puis... il faut dire qu'il n'était pas insensible à la présence des femmes et que le nombre de celles qui bravaient l'opinion pour me suivre d'un village à l'autre grossissait.

Leur présence était-elle une force ? Était-elle un piège ? Elle était surtout une "inévitabilité". Une dangereuse nécessité.

A force d'avoir rencontré quelques peuples différents de celui de la Palestine de ce temps-là, Jacob m'a un jour posé cette question :

- "Est-il possible de ne pas croire en l'Éternel, Maître ?"

- "On peut affirmer ne croire en rien, mon frère... Mais ce "rien", pour ceux qui l'évoquent, n'est pas aussi "rien" qu'ils l'affirment car l'Éternel n'est pas "quelque chose" ni "un être quelque part". En vérité, ce qu'on appelle "rien" est voisin de "tout" parce que "tout et rien" ne peuvent se définir ni se circonscrire. L'Éternel est l'Infini au sens le plus absolu de ce qui peut être exprimé de voix d'homme... et l'Infini est absolument, absolument plein de ce "rien" qui est inexprimable."

Ma réponse n'a pas suscité d'autre question. Elle mettait, pour une nuit, les âmes en état de suspension. Étrangement, ce fut la nuit où après les avoir tous contemplés, qui en prière, qui en méditation, j'ai remarqué qu'ils étaient exactement au nombre de cent-huit.

Cent-huit... le nombre sacré entre tous, tel qu'il m'avait été enseigné entre les murs du Krmel, le nombre qui liait ceux d'Essania à la présence d'Élohim dans notre monde.

Je ne l'avais pourtant pas cherché ; il était venu se manifester spontanément autour de moi, toujours selon ce principe de la mosaïque qui m'était cher. Je savais qu'il ne durerait pas longtemps dans sa perfection, que des éléments s'en détacheraient ici et là, remplacés par d'autres qui viendraient même le gonfler pour ensuite rétrécir et enfin s'éparpiller... C'était la respiration de la Vie à travers le moindre de ses prolongements.

Mais rien que de les voir là, ainsi rassemblés en silence, ces cent-huit hommes et femmes me furent un bonheur. Au fond de moi qui promenais au-dessus de leur tête la flamme d'une petite lampe à huile de terre rouge, je les ai remerciés pour les flambeaux qu'ils s'efforçaient d'être, souvent en dépit de leurs charges personnelles et parfois des insultes et des menaces de leurs familles.

Je me souviens que Lévi, après bien des tourments, était finalement venu se joindre à nous et qu'il avait même pleuré durant une pleine journée en prenant cette décision. La façon dont il m'avait apostrophé à Gennésareth plus d'une année auparavant et ce que je lui avais alors répondu avaient été, selon ses dires, la gifle de sa vie, la secousse qu'il avait attendue sans même le savoir.

⁵⁶ L'apôtre Jacques, des Évangiles canoniques.

- "Maître, m'avait-il alors demandé, dois-je abandonner mon travail pour me joindre à vous tous et recueillir ta Parole ? Dis-moi..."

Je n'ignorais pas que Lévi occupait la fonction de collecteur d'impôts et qu'il s'en accusait aussi sûrement que les autres le lui reprochaient⁵⁷.

- "Tu as une famille, n'est-ce pas ? lui avais-je répondu. Que mangera-t-elle ? Suis-moi, oui... mais demeure dans le monde tout en veillant à ce que le monde ne te mange pas, toi ! Je veux dire... regarde chacun dans les yeux et ne réclame plus deux shekels là où César n'en n'attend qu'un seul."

C'est alors qu'il avait sorti de sa large ceinture de grosse toile un sac rempli de pièces et m'avait présenté celui-ci au creux de ses mains largement ouvertes.

- "Voici, Maître... Ces hommes et ces femmes qui te suivent, ne faut-il pas qu'ils mangent, eux aussi ? Cette bourse ne m'appartient pas...»

Seuls Pierre et son frère André avaient été les témoins discrets de ces paroles et de ce geste de Lévi. Ils avaient eu besoin d'entendre et de voir afin d'apaiser les vieux ressentiments qui traînaient encore en eux.

Environ une semaine après que j'eusse longuement rendu grâce à Awoun pour la mosaïque d'âmes qu'il avait assemblées autour de moi, une terrible nouvelle est tombée. Elle avait déjà parcouru toute la vallée du Yarad et s'était même rendue à Jérusalem... Jusque-là, nul ne l'avait crue possible : Yo Hanan, sur l'ordre d'Hérode, venait d'être mis à mort. Cette fois, c'était vrai.

J'ai pris une longue inspiration puis j'ai fermé les yeux. Malgré le Soleil, cela faisait mal...

"O toi, mon ami, mon Frère, toi cette âme qui s'en va... Pourquoi ce si soudain départ ? Quel est ton secret, dis-moi ? Quelle est cette part de Soleil qui te faisait tant et tant vivre qu'elle en a avalé toute ta vie ?

O Toi, mon Père, ma Mère dans les deux, Toi cette "Éternité" qui a repris celui qui donnait tant... Pourquoi cette tempête qui aujourd'hui vient blesser mon Souffle ? Quelle est cette part d'Inaccessibilité qui Te fait tant parler une autre langue que celle des espoirs humains ?

O Awoun et toi, ô mon ami, mon Frère, quel est ce secret qui vous a rendus si complices, si mystérieux, si muets ? Bénie soit votre énigme. Je l'accepte pour la peine sacrée par laquelle je grandis encore."

⁵⁷ Lévi correspond à l'apôtre Matthieu dont le nom est associé à l'un des Évangiles canoniques.

Chapitre XI - La Nuée

Nous étions à la fin du mois de Kislev⁵⁸, le mois de la confiance que nous devons cultiver en la divine Providence. Selon la Tradition du peuple au sein duquel mon corps était né, je venais de dessiner de l'index un grand cercle sur la terre sablonneuse.

- "Voici... ai-je dit à tous ceux qui étaient là. En ce jour je trouve le chaos dans vos esprits... Vos pensées se désorganisent et vous dirigez même votre colère contre l'Éternel. Croyez-vous qu'il la reçoive ? Il vous sourit..."

Rien, jamais, ne s'agite à la surface et dans les profondeurs de Son Océan... Pas une vague, pas une ride... Et pourtant, je vous le dis, Sa Présence n'est qu'Écoute et Compassion.

Regardez ce cercle que je viens de tracer ; il est plus qu'un symbole. Vous le croyez fixe mais, en vérité, il indique le parcours d'un point qui, hors du temps, est à la recherche de sa propre origine et du pourquoi de tous les pourquoi. Il est organisé dans son mouvement mais en même temps il est chaos... Il est le chaos dont tout surgit, Il est Ce qui précède la Lumière primordiale, Il est le Néant qui équivaut au Tout et, enfin... Il est Ce que vous vivez en cet instant et qui exige de vous la totale confiance en la Providence.

Oui, notre frère Yo Hanan s'en est allé ; il a passé une Porte et par cette Porte, il vous en montre une autre : la vôtre, celle de l'abandon du chaos de vos peines. Passez-la en cet instant-même, sans attendre ; franchissez-la et détendez l'archer en vous car, je vous l'affirme, Yo Hanan est en cette heure plus vivant que vous ne l'êtes. Que son épreuve vous enseigne la signification de la vôtre..."

En énonçant ces mots, je n'ignorais pas que peu dans l'assistance, en capteraient le sens profond. Il me fallait cependant les semer tels qu'ils m'étaient venus car il est des paroles qui, par leurs seules vibrations, agissent telles des graines. En ce temps où je les fais ressurgir, puissent-elles poursuivre leur œuvre silencieuse...

Il y eut des larmes ce jour-là. Beaucoup ! Mais, ainsi que je l'avais pressenti, ce furent des larmes libératrices. En effet, bien des colères s'apaisèrent par elles, bien des portes s'ouvrirent. De toute éternité, il existe un lieu entre le chaos et l'explosion de la vie. Et cette explosion, le soir même, j'ai tenu à ce qu'elle s'exprime...

Loin du regard de tous, après m'être confié au Divin en moi, après avoir exploré la justesse du mouvement que je m'apprêtais à faire, après avoir enfin souri au souvenir de certaines agapes avec le Frère Morya⁵⁹, j'ai appelé la Lumière dans le creux de mes mains afin que puisse en jaillir le plus réconfortant des repas.

Mes doigts ont rassemblé quelques atomes éparpillés de la Matière invisible de notre monde, puis les ont façonnés selon les images de mon cœur.

Sur l'herbe, près de la bergerie où nous nous étions rassemblés, des galettes, des olives, des figues et des fromages en abondance se sont alors peu à peu formés, mêlés à la danse rapide de mes paumes au ras du sol. Il y eut même une cruche de vin blanc.

Seul Éliazar a surpris mes gestes... Il s'est jeté à mes pieds comme s'il venait d'assister au phénomène le plus prodigieux qui puisse être.

Je lui ai alors dit :

- "Garde cela pour toi, mon frère ; le temps n'est pas encore vraiment venu de révéler de telles choses. Tout comme son estomac, la conscience de l'homme est sujette à l'indigestion. Si tu lui en donnes trop à absorber, elle ne saura pas l'assimiler et connaîtra le désordre. Trop de prodiges en même temps sont comme trop de vin... On y perd son équilibre."

- "Mais pourquoi moi, alors Rabbi ? Pourquoi m'as-tu laissé voir cela ?"

- "Crois-tu que ce soit un cadeau, Éliazar ? Je te soumetts plutôt à l'épreuve... Tu veux avancer plus vite que tes frères, n'est-ce pas ? Tu voudrais, dis-tu, "faire comme le Maître" tant tu as soif et faim de "tout comprendre"... Alors, voici que je donne un nom à ton épreuve, je l'appelle "désir" car c'est par sa pulsion en toi que tu as avancé jusqu'à ce jour. Je te demande donc ceci au nom de la confiance que je place en toi : Dépasse le désir de ce que tu viens de voir et entre dans l'Abandon. N'essaie pas de "faire comme le Maître"... Sois toi-même !"

⁵⁸ Le mois de Kislev se situe à l'automne et correspond globalement au signe du Sagittaire.

⁵⁹ Voir tome I, chapitre 25.

Je me souviens que ce soir-là chacun a cru que c'était l'un de nous qui avait généreusement apporté un ou deux paniers de victuailles. En réalité, aucune question n'a vraiment été soulevée à ce propos. Il y avait de la nourriture pour la petite vingtaine d'hommes et de femmes que nous étions et tout était "normal", de la même manière qu'une volée d'oiseaux trouve logique de se nourrir de graines dans un champ.

Et, en toute vérité, chacun avait raison d'une certaine façon car ce à quoi j'avais apparemment donné naissance était déjà là, dans son principe, autour de nous, attendant simplement d'être révélé par l'Abandon au Divin...

De ce simple repas partagé est montée de chacun une joie complice. Je l'ai vue venir par vagues et c'était une joie au sein de laquelle Yo Hanan se montrait plus présent que jamais. Son envol avait assurément "libéré" une énergie. Il faut souvent avoir la force de fêter une épreuve...

Ainsi en est-il de certains départs... La plaie qu'ils infligent est une ouvreuse de portes et le fait de la reconnaître comme telle en fait comprendre la nécessité ainsi que la grandeur cachée.

Lorsque chacun se fût endormi après s'être enroulé dans sa couverture ou réfugié où il le pouvait, j'ai souhaité "marcher dans mon âme" plus qu'à l'accoutumée. Non pas parce que je suis sorti de mon corps mais parce que j'ai laissé celui-ci aller de lui-même à la très faible clarté de la lune.

Il y avait un appel dans les profondeurs de ma chair qui traduisait une sorte d'aimantation. J'avais toujours eu de semblables perceptions aussi loin que remontaient mes souvenirs et rien n'avait jamais pu m'empêcher de les écouter. Il fallait simplement que je marche là où mes jambes voulaient me porter en accord spontané et irréfléchi avec mon âme.

Habituellement, c'était l'eau qui attirait mes pas... ou alors le plus désertique des espaces déserts, là où "ça parle en silence" ainsi qu'aurait dit Yosh-Héram.

Cependant, sous la timide lune de cette nuit qui allait devenir sacrée, ce ne fut pas le cas. S'il y avait de l'eau en abondance à proximité, il n'y avait pas de désert mais plutôt une herbe généreuse...

En quittant le chemin partiellement pavé par les Romains, je m'y suis enfoncé jusqu'à mi-mollets et jusqu'à ce que les silhouettes sombres d'un groupe d'arbres ne m'invitent à les contourner.

C'était irraisonné comme à chaque fois qu'il fallait que je m'isole. J'aimais ces moments car j'y prenais mieux la mesure de Ce qui était désormais marié à ma chair et qui m'emplissait démesurément. J'y appelais alors l'Éternel par tous les noms qui me venaient...

Cette fois-là pourtant, ce n'est pas Lui qui m'a répondu. Derrière le bosquet dont un léger vent faisait ondoyer la cime, j'ai découvert dans un espace aux herbes couchées une immense sphère aplatie, telle une brume imprégnée d'une douce lumière verte. Celle-ci puisait et paraissait merveilleusement vivante. Tout en moi me disait que je savais ce qu'elle était, que je la connaissais. "Oh, me suis-je exclamé intérieurement, c'est une Nuée ! Elle est semblable à celle d'Ilya⁶⁰, dans les anciens Ecrits...

Le char d'Elohim !"

Et tandis que je me faisais ces réflexions, les pulsations de la Nuée se sont amplifiées jusqu'à soudainement générer un puissant tourbillon de lumière. Dans l'instant, il m'a semblé être soulevé par son souffle, le corps suspendu dans une absence d'espace. Ce fut bon à vivre... Une absolue clarté, fraîche et familière... Ce fut si rapide aussi !

Déjà, j'étais en son sein, debout face à une présence d'apparence humaine mais qui, je l'ai immédiatement compris, en résumait beaucoup d'autres en arrière d'elle. Il y avait si longtemps !

Je l'ai regardée... Oui, c'était bien celle d'un homme aux longs cheveux clairs, à la peau hâlée et qui portait une ample robe bleutée.

Sans attendre davantage, sa forme a marché vers moi et, après s'être inclinée, elle a posé chacune de ses mains sur le dessus de mes pieds. Ce qui m'habitait a simplement accueilli le geste... Il fallait que j'accepte, là encore, de laisser toute la place à Ce qui était plus grand que moi en moi.

- "Yo-Shalaa-Hi Ba-ta-naï, fit la voix qui s'en dégageait... C'est le Béni que nous honorons en toi, Frère Sananda..."

Ce nom par lequel je venais d'être désigné a arrêté le temps. Je l'avais presque oublié. Il venait d'une autre dimension de la Conscience que celle pour laquelle j'avais accepté de tout donner. À quoi, ce nom voulait-il me ramener, moi qui si souvent peinais tant à vivre le présent des hommes de la Terre et son incohérente raison ?

⁶⁰ Ilya, pour rappel Élie, souvent associé à l'apparition d'un "char de Feu" qui l'emporte dans les Cieux.

C'était une expression d'Elohim qui s'adressait à moi... Une et multiple, comme toujours, parce que l'une et l'autre signifiaient la même vérité.

Je L'ai relevée, j'ai plongé mon regard dans le Sien, si bleu, si transparent... et j'y ai vu celui d'un Ambassadeur d'un autre monde, d'un homme plus près de l'Homme, cohérent dans toute sa raison, son amour et son engagement.

Alors, ce fut à moi de m'incliner et de Lui toucher les pieds à mon tour. Je ne sais pas s'il en fut surpris. Celui qui incarnait Élohim se devait d'être au-delà des émotions. L'était-Il en réalité ? Le Vivant permet à de nombreuses formes d'exprimer de si nombreux états de conscience !

Mais en réalité, au cœur de la Nuée qui m'avait absorbé, il n'y avait ni Maître ni Ambassadeur, de quelle que façon que l'on eût considéré ce qui s'y passait. Nous étions simplement deux manifestations de l'Amour du Divin qui se rencontraient.

Après m'être relevé, cette question s'est formée en moi sans que j'eusse besoin d'entrouvrir les lèvres pour la formuler :

- "Pourquoi suis-je ici ? Êtes-vous venus me chercher ?"

- "Nous ne venons pas chercher Celui qui ne fait que commencer... Nous venons Lui révéler un peu plus de la charge qu'il a accepté d'endosser."

- "J'ai accepté sans limites ce qui m'était demandé. Et même si la mémoire m'en est encore partiellement ôtée afin que je puisse respirer l'air de cette Terre, je connais l'ancienneté de ma charge, mon Frère... Dix-huit millions d'années humaines... Je la connais, mais si tu réveilles en moi le souvenir des seuils franchis et de ceux qui s'annoncent, le Soleil n'en sera que plus puissant. Je te le demande donc.."

Le regard d'Élohim s'est alors adouci jusqu'à traduire un extraordinaire sourire.

- "Ce que tu sais déjà mais qu'il te faut retrouver dans ce corps est très lourd. Il résume le pourquoi de la vie de Jeshua et l'Intention du double Soleil qui l'habite... Place tes mains sur cette sphère, Maître..."

Disant cela, Élohim s'est retourné et, d'un geste du bras, Il m'a révélé la présence d'une petite sphère bleue posée sur le sol immaculé en arrière de Lui.

Celle-ci était d'une simplicité presque dérisoire en un semblable moment, comme un objet abandonné. Au plus profond de moi, je savais ce que c'était et dans quel état d'humilité il fallait l'approcher et s'asseoir face à elle. J'avais déjà accédé à une semblable sphère dans un autre monde ; c'était ce que nous appelions alors *un livre de lumière*, une sorte de condensation de l'Esprit du Divin. Si Maître Lamaas avait été à mes côtés, il aurait assurément dit "de l'Akasha solidifié".

Ainsi que je venais d'y être invité, je me suis donc assis sur le sol puis, après m'être recueilli, j'ai posé mes mains sur la petite sphère bleue. Mais aussitôt, au centre de mon être, j'ai senti que ce n'était pas suffisant, alors je l'ai prise dans le creux de mes paumes pour mieux en partager la vie.

Elle m'a presque instantanément dérobé à la réalité présente de la Nuée car elle faisait partie de ces objets qui n'en sont pas vraiment. Certes, elle demeurait immobile dans la coupe formée par mes mains mais en elle était inscrit le mouvement des univers ou plutôt... cette Mémoire active des univers qui, dans mon cœur, attendait son heure pour être dite.

Tout s'est effacé et je n'ai plus alors été qu'un éclair dont la fulgurance regardait le Tout et le Rien en dehors de ce qui ressemble au Temps.

Qu'en a-t-il rapporté, cet éclair ? Que peut-il encore en dire aujourd'hui ? Rien de plus ni de moins que ce qui a constitué, des mois plus tard, l'essence d'un enseignement offert au cercle le plus restreint et discret de mes disciples. Ce fut un enseignement dans lequel chaque mot en cachait trois autres, dans lequel aussi chaque phrase développait sa propre forme de poésie. Pourquoi la poésie ? Parce qu'elle seule parvient à toucher l'âme plus que le mental et parce que derrière ses images elle ne filtre rien de l'Essentiel.

Voici donc ce qu'il affirmait, cet enseignement et ce que sa poésie pouvait traduire dans le dense comme dans le subtil.

"Au début, il y avait un vide semblable à une profusion... Il était comme un Puits quelque part dans l'Univers des univers, Celui qui ne se nomme pas.

Et ce Puits, ce vide-plein, était noir d'un côté et blanc de l'autre parce qu'il était Tout à la fois.

Alors, de Lui a jailli un Son et de ce Son est aussitôt né le Nectar du Vivant qui était également une onde riche de cent quarante-quatre mille soleils et d'une multitude de mondes. C'était en même temps une

Conscience, une pensée destinée à devenir multitude. C'était une pensée libre déjouer avec le Blanc, avec le Noir et avec toute Idée ; libre même de s'éparpiller jusqu'à l'illusion de la dissolution.

Et elle s'éparpilla, courant en elle-même après la Mémoire du Puits à travers des myriades de Terres.

Et cela fut... jusqu'à ce que dans une volonté de rassemblement en émerge une Fraternité et, parmi d'autres, une Terre qui criait plus que toutes les autres.

Celle-là se nommait Eretz⁶¹ dans la langue des Étoiles à cause du Son qui était le sien. Mais Eretz était ensemencée de consciences éparpillées, toutes issues de mille poussières d'Étoiles dissoutes.

Alors, la Fraternité l'a contemplée et s'est mise à l'aimer à cause de l'Amour et pour la richesse de l'éparpillement dont elle souffrait.

"Enfants d'un Projet, dit-elle, un Plan pour réunir ce qui est séparé en un tel monde d'Oubli."

Une voix s'en est bientôt élevée. Elle portait le nom d'Ishtar et se paraît d'un grand éclat.

"Vous regardez vers moi, fit-elle, car je me souviens de l'Oubli qui fut aussi un jour le mien. Parce que j'ai reçu l'Amour et que je l'ai découvert pour le donner, je ferai donc d'Eretz ma sœur. J'y planterai ma pensée et celle-ci l'ensemencera sur ses hauteurs. En secret et derrière mille noms, pendant dix-huit millions d'années lourdes, j'y serai patiente et j'y jardinerai jusqu'à ce qu'y pousse Shimbolom... bien enracinée entre terre, lune et soleil, à mi-chemin entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas."

Ainsi est né Shimbolom, afin d'incarner le Plan sur Eretz... Mais les hommes de ce monde pris par l'Oubli étaient rétifs et emplis d'orgueil ; alors, au sein de la Fraternité, il s'en trouva pour dire :

- "Les hommes de cette Terre sont trop lents, aveugles et arrogants, ce Plan n'est pas bon pour eux. Il en faut un autre pour changer la nature profonde de leur corps et les pouvoirs de leurs pensées. Œuvrons pour un autre Plan afin de créer un peuple apte à éduquer les autres. Pour ce projet mêlons notre sang au leur."

Mais ceux-là ne comprenaient pas que la liberté est le plus précieux des trésors et que le Vivant qui imprègne tout connaît les justes rythmes de la floraison des uns et des autres.

A leur tour, ils devinrent donc arrogants... Ils brisèrent alors l'unité de la Fraternité et certains d'entre eux s'implantèrent sur Eretz tout en continuant à se déployer dans les deux afin de trouver des alliances.

On leur donna le nom d'Archontes.

Ceux de la Fraternité les observèrent décider de ce que devait être, selon eux, l'ordre du monde d'Eretz. Ils les observèrent patiemment... ils les virent même intervenir de façon anarchique dans la vibration de la chair de certains hommes du peuple qui se nommait Israël. Il y eut des fautes, des pulsions de pouvoir et ainsi furent engendrés les Néphilims.⁶²

Ainsi fut semé aussi l'état de conscience qui allait animer Sodome et Gomorrhe. Enfin, ils les virent se tourner vers la Grèce et d'autres lieux de ce monde⁶³.

Mais c'était assez... Au cœur de la Fraternité, une voix s'est alors fait entendre. Elle traduisait l'union d'âmes qui avaient conçu le Plan ; c'était celle d'Elohim, multiple mais une.

- "Ne ferons-nous rien ? clama-t-elle. Voici le temps de solliciter toute la Présence de Shimbolom maintenant que la Dispersion a usé de sa liberté !"

Et c'est ainsi que du Centre de Shimbolom, celui qui allait devenir Moshé⁶⁴, né du peuple de la Terre Rouge, fut envoyé aux hommes. Et c'est ainsi également qu'Orphée fut missionné.

Il fallait rebâtir la pensée, redresser les âmes et nettoyer les cœurs...

⁶¹ Eretz : Nom hébreu donné à la Terre.

⁶² Dans la Bible, les Néphilims sont définis comme des géants (qui trouvent leurs équivalents dans la mythologie grecque) corrupteurs des hommes. Leur nom signifie : "Ceux qui font tomber".

"Les Néphilims se trouvaient sur la Terre en ces jours-là, et aussi après cela, quand les fils du "Vrai Dieu" continuèrent d'avoir des rapports avec les filles des hommes et leur donnèrent des fils : ils furent les hommes forts du temps jadis..."

⁶³ Orphée est un des héros de la Grèce antique. On lui attribue l'origine d'un mouvement initiatique appelé Orphisme lié aux Pythagoriciens. En tant qu'Avatar ayant réellement existé, il s'est appliqué à faire de la mythologie grecque un tout cohérent et initiatique en attribuant aux Archontes et à certains Néphilims des valeurs symboliques sous la forme de divinités ou demi-divinités avides de pouvoir face au peuple humain. (Voir "Récits d'un voyageur de l'Astral", du même auteur). La mythologie Scandinave témoigne aussi à sa façon du passage des "dissidents" de la Fraternité des Élohim.

⁶⁴ Moïse.

Cela fut accompli... mais pris par l'attraction d'Eretz, les Archontes ne s'en retirèrent pas. Peu à peu, ceux qui savaient lire la vie les virent habilement prendre des masques d'hommes et jouer dans les labyrinthes de tous les pouvoirs.

Alors l'œuvre unificatrice de Moshé a commencé à en souffrir. Les hommes se sont pétrifiés autour d'elle par crainte d'une autre dispersion et Shimbolom ne fut plus qu'un rêve, un symbole expulsé du cœur.

Voilà pourquoi Élohim s'est à nouveau levé et a convoqué les Nuées qui, depuis les deux, ne cessaient d'observer Eretz.

"Il nous faut un esprit de cristal, une âme unifiée, un corps pur car la double conjonction sera bientôt là puisque les Soleils se donnent rendez-vous. Comment espérer la floraison d'Eretz si l'Amour pur ne vient pas lui ôter les écailles du passé ? Nul ne saurait grandir s'il traîne un rocher derrière lui !"

Tous se tournèrent dès lors vers Shimbolom et plusieurs couleurs d'âme furent convoquées, plusieurs noms furent cités..."

Alors, je me suis souvenu... Tous les yeux étaient dirigés vers moi. Des yeux de douceur et de force. Des regards aussi d'une inflexible sagesse. Il y en avait d'hommes, il y en avait de femmes et tous étaient également chargés de paroles si lourdes d'interrogations...

"Ainsi, il se peut que ce soit toi... En acceptes-tu le poids, Sananda ?"

Alors, j'ai répondu :

— "Oui..." en même temps qu'un nom et une pensée se plantaient en moi telle une couronne ou une lance... "Jeshua, oui, c'est cela... oui, j'habiterai le nom, le corps et la vie de celui-là..."

C'est de cette façon que le Béni est alors venu, par un peuple, mais pas pour un peuple... Pour une humanité, celle d'Eretz, bloquée dans le labyrinthe de l'Oubli..."

Je me suis retrouvé à l'air vif, croyant toujours tenir la petite sphère bleue entre les mains, l'âme pleine d'une myriade d'Images et de Paroles saisies en plein vol entre les mondes.

Qui étais-je ? Il me semblait que je n'en finissais pas de me redéfinir et que la mission pour laquelle j'étais venu ne cessait de s'expanser et de s'alourdir.

Mais peu importait... le brasier qui m'expansait ne pouvait s'éteindre. On ne parle pas avec l'Absolu... Quant Il se présente, Il est nous et nous sommes Lui.

L'air était vif autour de moi. J'étais debout et j'ai bien compris que je n'avais plus rien dans les mains.

J'ai fait quelques pas... de l'herbe et des cailloux sous mes pieds. Au-dessus de ma tête ou presque... la lune, discrète, timide... Où étais-je ? La Nuée m'avait transporté quelque part, c'était évident, mais où et pourquoi ? J'ai décidé que j'attendrais là, près du premier rocher qui voudrait bien soutenir mon dos ou évoquer un abri sommaire. Le jour finirait bien par se lever et alors, je verrais...

Mon âme était encore emplie des images intemporelles dans lesquelles elle s'était laissée engloutir. Elles étaient trop imprégnantes et trop pleines de mille univers pour que je puisse trouver le moindre sommeil. Alors, j'ai fait ce qui m'était le plus facile, j'ai parlé à mon Père, à ma Mère, à Tout ce qui n'avait ni visage ni dimension mais qui m'avait placé là, si seul et pourtant si proche de la moindre forme de vie.

Et puis, finalement, le soleil a lancé ses premiers rayons, une brume s'est dissipée et j'ai compris où j'étais... au sommet du Mont Thabor !

Pour moi, ce n'était nullement troublant. Je savais que là où la conscience peut voyager, le corps peut se rendre s'il connaît les raccourcis de l'esprit. Et quant aux Nuées qui étaient apparues depuis le commencement des Temps, j'avais depuis longtemps appris qu'elles étaient le prolongement de la Conscience d'Élohim.

Je me suis agenouillé et j'ai remercié... J'aimais ce lieu... Un bref instant, je m'y suis vu encore enfant, à l'aube d'une page qui se tournait. Se pouvait-il que je franchisse le seuil d'une autre derrière laquelle davantage d'horizons encore allaient exploser ? Je l'ai pensé et j'avais raison...

Plus pleinement que jamais jusque-là en effet, je me suis vu non seulement infiniment relié à l'Histoire de l'Humanité mais en état d'offrande par rapport à elle. À la charnière entre l'Alpha et l'Oméga de la Vague de Vie qui nous avait tous propulsés dans l'Infini.

Le Cosmos qui vivait en moi ainsi que celui que j'étais porteraient dès lors plus consciemment le Plan de Shimbolom...

J'ai mis deux jours à rejoindre, seul, les bords du lac, marchant à mon rythme par les sentes les plus escarpées parfois et autant que je le pouvais parmi les oliveraies.

Immédiatement, dès ma descente du Thabor, j'ai remercié Élohim et sa Nuée de Feu de m'avoir déposé si loin des rives dont j'avais fait mon point d'attache. Je me retrouvais seul avec moi-même, libre de plonger dans une compréhension plus totale de ce qui m'était demandé.

De ce que j'avais vécu, une vision, une pénétration et une constatation dominaient : ce monde et ses habitants étaient enchaînés au poids de leur passé. Trop d'avidité, d'aveuglement, d'égoïsme et de guerres... Trop d'ignorance ! Tout cela avait généré une brume pesante, un brouillard si épais que les âmes y stagnaient, même les plus belles.⁶⁵ Il fallait un Souffle si puissant et si nouveau qu'il puisse non pas simplement ouvrir une porte mais en dessiner une puis la défoncer afin qu'elles s'y engouffrent et soient lavées. Et là, il m'était dit une fois de plus que c'était ce Souffle sans tiédeur qui voulait absolument tout emporter à travers ma personne.

Seule, cette notion de "sans tiédeur et tout ce qu'elle sous-entendait" m'interrogeait encore. Elle incarnait l'un de mes défis d'Av-Shtara... Dire l'Amour sans limite, offrir la guérison et l'accueil de toutes les différences, c'était assurément "bousculer l'autre" dans ses réflexes de protection et parfois brûler ce à quoi il s'accrochait... Alors, la douceur, cette douceur et cette tendresse qui étaient l'exhalaison de mon cœur, comment allais-je continuer à les répandre tandis que le Vent attisait mon Feu ?

Il n'y avait que la confiance pour me répondre, celle, précisément, du mois de Kislev.

Lorsque ceux qui suivaient mes pas m'ont vu réapparaître à la porte du très modeste bethsaïd dont la construction s'achevait à la sortie de Caphernaüm, ils n'ont pas osé me questionner sur ma disparition. Ils ont voulu me laver les pieds en signe de bienvenue, ainsi que cela se faisait puis le bruit a couru que j'étais allé me retirer dans le désert, de l'autre côté du lac.

En les regardant, les uns et les autres, en invitant aussi leurs regards dans le mien, il m'a semblé que mon absence, bien que brève, les avait fait mûrir une fois de plus ; elle avait été comme une longue méditation.

Ainsi, à la tombée du jour, je les ai rassemblés avec beaucoup d'autres devant le petit bethsaïd dont Simon dirigeait la construction en compagnie de Thomas. Une histoire avait visité ma tête et mon cœur et je voulais la leur remettre sans plus attendre...

"Il était un pêcheur qui, aurait-on dit, ne connaissait que sa barque. Il s'y sentait protégé. Elle le menait là où il avait besoin d'aller et c'était par elle, ses voiles et son filet, que les poissons venaient à lui et qu'il vivait.

Un jour, un homme qui le voyait souvent s'affairer autour d'elle lui posa cette question :

— "Tu l'aimes donc tant, ta barque ? Bientôt tu y passeras tes nuits et tu t'y endormiras ! As-tu seulement déjà plongé dans l'eau ?"

Intrigué, le pêcheur fit ce qu'il n'avait pas fait depuis fort longtemps. Retenant son souffle, il plongea dans le lac et y découvrit des milliers de poissons avec leur beauté et celle des roches et des plantes parmi lesquelles ils évoluaient. Il en fut émerveillé...

Lorsqu'il fut revenu à la surface, l'homme qui était toujours là lui demanda :

- "Qu'as-tu vu ?"

Alors, le pêcheur lui répondit :

- "J'ai vu que, sans le savoir, je m'ennuyais de ce qui me faisait réellement vivre... mais j'ai surtout vu que ce que je croyais qui me faisait vivre n'était jamais qu'une forme à la surface du lac."

- "Ainsi, lui dit l'homme de passage, tu sauras désormais qu'aussi précieuse soit la barque à laquelle on s'accroche, elle ne l'est jamais autant que les profondeurs au-dessus desquelles elle nous fait naviguer et qui nous font réellement vivre..."

⁶⁵ Il est bien évidemment fait allusion ici à un karma collectif généré par l'humanité entière depuis des temps immémoriaux, autrement dit à une charge énergétique enchaînant la conscience de cette humanité à ses vieux schémas et l'empêchant d'évoluer.

Chapitre XII- Dans la vérité de Cana

Le jour que Myriam, du village de Migdel, et moi-même avons fixé pour nos épousailles se rapprochait à grands pas. Contrairement à la coutume et en dépit des familles, c'était nous qui avons décidé de sa date. D'un commun accord, cela avait été notre façon de nous affranchir d'un poids social dont nous sentions les lois et la raison révolues.

Mon oncle Yussaf était le grand responsable de la cérémonie et des festivités qui devaient durer trois jours. Il l'avait décidé dans un élan d'enthousiasme et nous en avons été heureux.

En peu de temps et quelques mots, il avait tout compris du pourquoi et du comment ; il voyait dans notre union ce qu'il appelait "une logique céleste", une sorte de nécessité qui évoquait un amour incontournable et écrit dans le Temps. Et il avait raison...

L'amour qui avait germé entre Myriam et moi n'était pas un amour humain au sens classique du terme. Il était incarné, certes, mais c'était aussi un "amour d'âme", un amour de complicité totale, celui d'une mission à pousser plus loin que ce qui peut s'imaginer ou se déclarer. Myriam ne le percevait pas toujours et parfois je devais lui parler longuement pour réveiller ce qui était enfoui au plus profond de son cœur... mais elle respirait la vie qui se renouvelait en elle... et avançait.

Les noces devaient avoir lieu à Cana, cependant ce n'était pas *le* Cana dont le nom a été fixé aujourd'hui au cœur de la Galilée. Le Cana de nos épousailles se situait non loin de la mer, au nord du Krmel de mon enfance.⁶⁶

Yussaf y avait une jolie propriété, simple mais suffisamment grande pour se prêter aux célébrations. Par ailleurs, il nous sembla plus sage de nous y rassembler plutôt que d'attirer une attention excessive à Bethsaïda ou même à Jérusalem. Mon nom et ma silhouette facilement reconnaissable faisaient déjà assez l'objet de beaucoup d'attentions pour que l'événement d'un soudain mariage n'ajoute encore aux bavardages et éventuellement aux médisances.

Le spectacle du bonheur et aussi de l'abondance n'est pas du goût de tous. Et, de l'un comme de l'autre, je dois dire qu'il y en eut en ces jours-là, à Cana.

J'avais demandé la simplicité à mon oncle ; je n'avais jamais connu le faste d'une fête et je n'en voulais pas. Mais si toutefois la modestie des décors et des mets fut de mise, Yussaf s'est plu malgré tout à ordonner une certaine profusion à tel point qu'une partie du petit village de Cana put en bénéficier en dehors des convives de la première heure. C'est ce partage qui mena à l'épuisement d'un certain vin...

L'avant-veille de la cérémonie, Myriam était arrivée sur les lieux en compagnie de son père, de son fils Marcus et de nombreux invités. À partir de Jérusalem, ils avaient rejoint la côte puis avaient embarqué à bord d'un bateau qui les avait menés presque à destination.

Quant à moi, je les avais devancés en passant par les monts de Galilée avec quelques-uns de mes disciples dont Éliazar qui ne voulait pas me quitter d'un pas et, bien évidemment, ma mère. Au passage, je n'avais pu m'empêcher de faire une brève halte à la vue, dans le lointain, des murailles du Krmel, fièrement plantées sur leur imposante colline.

Le temps d'un petit pincement au cœur, puis de laisser émerger des images empreintes à la fois de tendresse et d'exigence... Les regards du Vénérable, du Frère Joaquim, de Moshab et de quelques autres... Celui du petit Simon aussi qui, d'une certaine manière, y avait un peu été, durant un temps, mon "complice d'incarcération" ainsi que je m'étais plu à le dire en plaisantant durant mes journées les plus durement studieuses ou lors de nos repas austères.

Là, pour les noces qui s'annonçaient, il avait renoncé à m'accompagner. Son épouse était souffrante à Caphernaüm... Un enfant qu'elle n'avait pu mener à terme, loin s'en fallait, et dont la perte l'avait épuisée.

Je me souviens tout particulièrement de ce matin, très tôt, où quelques heures avant que ne débutent les longs rituels de la cérémonie, j'ai rejoint celle qui allait devenir mon épouse sur l'un des toits en terrasse de la demeure où nous logions à Cana. C'était contraire à ce qui devait se faire mais je l'ai fait...

⁶⁶ Ce village, dont les traces font l'objet de fouilles archéologiques, est actuellement situé sur le territoire du sud-Liban. Il faisait alors partie de la Galilée.

Je savais que ce serait l'heure où on coifferait Myriam selon la coutume et où chaque mèche de sa chevelure serait tressée et ornée d'un grand nombre de perles, chacune de celles-ci ayant été auparavant dédiée à une vertu ou un espoir. À mes yeux, c'était déjà un instant sacré et je voulais le vivre car toutes les promesses de la vie s'y inscrivaient.

Myriam, vêtue de la traditionnelle robe rouge, levait parfois son regard vers moi tandis que deux femmes s'affairaient autour d'elle tout en récitant, en continu, une prière du peuple d'Essania...

*"Par ce qui se cache dans l'Infini des mondes et au-delà de cet Infini,
Par ce qui s'éprouve et s'adresse à nous de derrière la Lune et le Soleil,
Par ce qui déjà se murmure entre deux âmes en union, Par ce qu'elles se promettent secrètement et
qu'elles chanteront bientôt face à tous,
Nous appelons la Lumière à faire son nid au sein de ce jour béni..."*

À un moment donné, j'ai moi-même entonné cette prière. Je l'ai fait jusqu'à ce que Myriam, doucement, y joigne sa propre voix. Mais soudain, elle s'est arrêtée ; elle a posé sur moi un regard d'une rare profondeur puis a murmuré :

- "Rabouni... mon Rabouni..."⁶⁷

Pour elle, cela voulait dire le plus tendre de ce qu'elle ressentait. Certains mots, différents pour chacun de nous, savent parfois résumer tout l'amour qui nous traverse. Ce sont toujours ceux-là les plus difficiles à prononcer parce qu'ils nous dénudent et avouent notre fragilité.

En entendant Myriam égrener les siens, je me suis dit que c'était pour susciter de tels instants en la femme comme en l'homme que j'étais aussi venu au monde. Il fallait que le cœur ose la spontanéité. Sa guérison passait par là.

L'instant d'après je lui ai pris la main gauche et j'ai embrassé celle-ci. Pour nous, en ce temps-là, la main était comme le pied ou l'œil ; elle vivait beaucoup et avait donc toujours beaucoup à raconter. Ceux qui étudiaient les secrets du corps et de l'âme savaient fort bien qu'il existe un lien de lumière, une rivière invisible, la reliant directement - ou plus exactement son petit doigt et son annulaire - au Feu du cœur.⁶⁸

La main signifiait énormément pour moi. Elle était un pont jeté entre l'apparente banalité des jours et l'univers du Sacré. En fait, elle traduisait le Sacré. Par ses cinq doigts, elle exprimait la Quintessence, cette puissance qui surgissait au point de rencontre du Vertical et de l'Horizontal. L'outil parfait de l'Invisible qui veut descendre dans le Visible pour stimuler sa Mémoire...

J'ai quitté la terrasse aussitôt après avoir posé mes lèvres sur la main de Myriam. La journée, en vérité, aurait pu s'arrêter là car j'étais déjà comblé et, je le devinais, c'était vrai aussi pour celle que je commençais à appeler "ma Bien-Aimée". Chaque chose était dans sa perfection...

Tout était allé si vite depuis son nom que j'avais lu dans la Lumière, depuis aussi notre première rencontre à Jérusalem et enfin mes visites successives à Migdel !

Je nous revois encore tous deux assis ce matin-là sous un grand dais de lin bleu frangé de blanc porté par quatre hommes. Nous avons tenu à être à même les larges dalles de pierre d'une vaste cour. La Terre devait être prise à témoin.

Les yeux mi-clos, ma mère était là, au premier rang de la nombreuse assemblée regroupée sur des nattes et des tapis. Elle était de blanc vêtue ; seules quelques perles de verre couleur turquoise venaient se mêler à sa chevelure, sur le bord de son voile. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Son visage m'est apparu tellement lisse qu'on aurait pu croire qu'elle avait quinze ans ! Alors un instant, je me suis dit qu'elle devait ressembler à cela lors de ses épousailles avec mon père.

Mon oncle Yussaf se tenait à faible distance d'elle montrant ainsi qu'il privilégiait la Tradition du peuple d'Essania laquelle entendait gommer les distances entre les hommes et les femmes. Il portait un immense talit et égrenait fébrilement son collier de cent-huit perles de terre brune.

⁶⁷ Diminutif affectueux du nom "Rabbi".

⁶⁸ Il est fait allusion ici à un nadis reliant les mains et le chakra du cœur et plus particulièrement l'annulaire gauche et le cœur. Les Romains, sous l'influence des Grecs l'appelaient "Vena amoris", la veine de l'amour. Chez les Phéniciens, la main était le symbole de la déesse Tanit, correspondant à Ishtar... Lune-Soleil.

Et puis, juste à son côté, j'ai aperçu Marcus, fort effacé, presque fuyant, ensuite Éliazar et Martâ, sa sœur de Béthanie. C'était bon de la revoir là... Nous nous étions si peu rencontrés jusqu'alors ! Elle avait les yeux presque rivés au sol.

Le son grave et puissant que deux officiants couverts de lin blanc tirèrent soudainement de leurs énormes shophars marqua alors le début de la cérémonie...⁶⁹

J'ignore si j'ai été pleinement présent à ce moment-là. Je me souviens surtout du souffle presque haletant de Myriam à ma gauche et du regard de tendresse que j'ai posé dans une vague de joie sur tous ceux qui étaient présents.

En vérité, une partie de moi avait la nette sensation de tout observer en altitude comme si j'aurais été un oiseau parvenant à immobiliser son vol dans le ciel. Était-ce l'Esprit de mon Père qui observait tout ainsi? Certainement... Et Il m'invitait à Le suivre.

Il faisait beau, la mer était dans le lointain et je devinais ses vagues et ses barques... comme si rien ne se passait, comme si la journée était pareille à mille autres. Et, en effet, elle l'était à sa façon car jamais elle ne joue le jeu des humains et aussi parce que ce qui s'interprétait là n'était pas tout à fait de l'ordre du théâtre des hommes. Il y a des instants de vie qui se décident et se déroulent hors du temps terrestre. Celui-là en faisait partie... Ainsi ma conscience expansée a-t-elle éprouvé un peu de difficulté à redescendre dans mon corps...

J'ai regardé Myriam et nos sourires se sont rencontrés, graves, emplis de la solennité de l'instant et se disant l'un à l'autre : "Voilà, cela devait être... et c'est si bon, si juste !"

Pendant des heures, des paroles rituelles furent récitées, psalmodiées, entrecoupées par des chants aigus paraissant sortir du désert ou d'un autre temps. Pendant des heures aussi, des résines odorantes furent brûlées, nous enveloppant parfois de leurs volutes de fumée blanche.

Et puis vint enfin le moment le plus touchant, celui auquel on ne s'autorisait à penser que lorsque les paroles les plus officiellement sacrées avaient été dites et répétées, lorsque les gestes aussi, aux significations secrètes, avaient dessiné leurs volutes dans l'Invisible.

C'était le moment de la confection du grand ⁷⁰aux cent-huit perles destiné à unir les époux placés dès lors l'un face à l'autre. Le prêtre, dont il nous était impossible de voir le visage, venait juste de dessiner sur le sol, autour de nous, un carré avec de la cendre. Ensuite, il nous avait aspergés d'eau de cédrat avant de tracer le signe de l'Étoile au-dessus de nos têtes. Enfin un cercle avait été dessiné qui nous englobait tout entier...

D'un geste commun, Myriam et moi avons alors tendu au prêtre la calebasse dans laquelle les perles multicolores avaient été disposées au préalable.

Je me suis attardé sur elles, sur leur lumineuse simplicité et leurs couleurs chatoyantes. Une cordelette de lin était harmonieusement placée sur elles. C'était sur celle-ci qu'elles allaient être enfilées par l'assistance, patiemment, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'une boucle de cent-huit éléments fût ainsi formée. La coutume prescrivait de le faire en conscience et en accompagnant le geste de l'énoncé d'une qualité souhaitée aux époux.

Mon oncle Yussaf se vit aussitôt confié l'honneur de mettre la première d'entre elles mais il provoqua un petit émoi en tendant la calebasse et son contenu à ma mère ; il voulait lui laisser le privilège du geste initial...

L'émotion dans la voix, elle l'a accepté.

Toute ma vie de ce temps-là, je me suis souvenu du mot qu'elle a alors prononcé en débutant la confection de notre basha avec sa première perle, toute bleue...

- "*Yasamana*, fit-elle d'une voix sonore en nous regardant, Myriam et moi. Je demande pour vous la douceur du *Yasamana*..."

Ma mère pressentait-elle quelque chose en émettant ce souhait ? Avait-elle eu une vision de l'aridité du chemin qui nous était promis à l'un comme à l'autre ? Je ne le lui ai jamais demandé mais je l'ai toujours

⁶⁹ Le shophar est une corne de bélier utilisée comme instrument à vent rituel. La Fraternité essénienne y faisait appel afin d'attirer la Présence Divine et d'éloigner les influences obscures.

⁷⁰ Basha, en ancien Araméen, était le nom donné aux chapelets de cent-huit perles utilisés dans les Communautés esséniennes.

pensé. Celle qui avait été la "Colombe" de notre Fraternité⁷¹ durant ses jeunes années n'était pas dénuée de présience et son amour était souvent émaillé de perceptions fulgurantes qu'elle s'efforçait de garder pour elle.

Lentement, très lentement notre chapelet de perles commença dès lors à passer de main en main se construisant petit à petit, d'un cœur à l'autre, et s'enrichissant à la mesure de la force des cent-huit vœux... Lorsqu'enfin il ne resta plus une perle dans la calebasse, Yussaf prononça les mots qui étaient siens puis noua solidement les deux extrémités du cordon qui les assemblait en un tout sacré. Il remit ensuite le basha à l'officiant, toujours plongé dans une interminable litanie.

Après l'avoir croisé en son milieu, le prêtre passa bientôt chacune de ses boucles autour de nos cous respectifs. C'était le signe que l'Union était maintenant complète devant le Divin...

Les *shophars* résonnèrent alors à nouveau très longuement tandis que toute l'assistance se levait pour aller répandre en abondance de l'eau de cédrat sur le dais afin qu'une pluie odorante s'en échappe sur nous...

Je me souviens que Myriam s'est mise à pleurer, aussitôt imitée par ma mère. C'était beau de les voir ainsi, bientôt dans les bras de l'autre, mêlant leurs voiles et leurs larmes.

De mon côté, j'ai tenté de rester un peu à l'écart, les bras spontanément croisés sur la poitrine comme pour ne rien laisser échapper du trop-plein de mon cœur.

Pour quelle raison faire part de tout ceci deux mille années plus tard ? Pour que ceux dont l'âme cherche à entrer en communion avec la mienne sachent jusqu'à quel point l'humain - et la volonté de le demeurer pleinement - persistaient en moi, cohabitant avec l'Indicible Puissance... Car c'était cela qui importait : La rencontre du Divin et du Divinisable afin que l'un et l'autre ne soient plus dissociés.

Oh, certes - et je m'en suis particulièrement rendu compte à ce moment-là - cette cohabitation, cet Accueil total représentaient un défi constant... mais celui-ci était le sens de ma trajectoire.

Éternellement, je le répéterai à tous : L'offrande de soi - l'Abandon au Tout - résulte d'une force de candeur dont il faudra que chacun, un jour, ait la volonté d'enfanter.

Les réjouissances, bien sûr, ne tardèrent pas à s'ouvrir après ces longues heures conventionnellement dédiées au Divin. Mais, en toute vérité, lorsque je suis entré en leur lieu en tenant Myriam par la main, ma sensation fut étrange. C'était comme si, soudainement et maintenant qu'un devoir était accompli, l'obligation était de pénétrer dans un autre espace où le Sacré n'avait pas sa place... ou si peu. Pour moi, cela n'avait pas de sens bien que je m'y fusse quelque peu préparé.

En effet, la plupart des convives avaient aussitôt et spontanément basculé dans le profane, créant une rupture brutale avec l'intensité des heures précédentes et leur état de grâce.

Pour tous ou presque, cette scission était de l'ordre de la normalité, une fracture obligée. Quant à moi, cela signifiait beaucoup et je me suis dit que c'était sans doute aussi pour les incohérences de cette nature que ma longue marche en ce monde avait été décidée... Pour le rappel de cette Unité qui se dissimule derrière l'illusion du Deux et que si peu d'hommes parviennent à intégrer.

Éliazar, volontiers un peu solitaire et qui observait tout sous un vieux sycomore, se montrait sensible, lui aussi, à cette sorte de rupture qui finissait toujours par se révéler là où on avait d'abord commencé par inviter le Subtil et le Sublime.

- "N'y aura-t-il plus désormais que la nourriture et le vin ? Pourquoi ? m'avait-il alors demandé. C'est pourtant toi qui te maries, Maître !"

- "Que ce soit moi ou un autre importe peu... La raison en est simple, vois-tu... Pour une infinité d'hommes et de femmes, le Sacré demeure perçu comme une vague présence ou une simple atmosphère qui devient rapidement trop demandante, trop envahissante et ennuyeuse... Et il est vrai que sa proximité prend tout cependant que si peu sont capables de s'y abandonner... Ainsi, Éliazar, la cassure vient-elle toujours de la Joie qui fait défaut ou de sa pauvreté.

Qu'on vienne un jour à la libérer puis à l'enraciner et aussitôt il n'y aura plus de fissure, plus de cassure parce que tout se sentira béni, à tout instant... Et je te le dis, ce jour-là, ce ne sera ni fade ni austère mais pétri d'allégresse !"

⁷¹ 1 Pour rappel, au sein de la Fraternité essénienne on appelait Colombe une toute jeune fille choisie pour sa pureté et dont la tâche était d'entretenir une Flamme sacrée, à la manière d'une vestale. Son rôle s'arrêtait à la puberté.

J'ai bien vu que Meryem, ma mère, a souri en captant ces quelques mots ; elle n'en partageait que trop le contenu.

Pour elle et moi, depuis toujours, c'était exactement comme si nous nous souvenions d'un temps - très lointain dans notre mémoire - où le principe même du profane n'existait pas, où la Lumière était perçue en toute chose et distillait une allégresse qui nous ouvrait différemment et intégralement à tous les plaisirs de la vie... à tel point que ceux-ci devenaient des bonheurs. Nous en portions la nostalgie.

Myriam, pendant ce temps-là, me cherchait du regard avec insistance. Elle était happée par les uns et les autres !

Sous une grande tonnelle couverte de vignes, des tables basses avaient été disposées en nombre ainsi que des tapis de laine brune et des coussins. C'est là qu'elle et moi nous nous sommes retrouvés, tandis que fruits, pains, fromages et poissons séchés étaient servis dans des plats de terre et de bois. Dans un coin, des jarres de vin et des coupes de métal ou en pâte de verre... Des boissons aux herbes aussi.

J'ai reçu tout cela tel un immense cadeau de la Vie, une dernière halte avant de prendre un long inspir qui me mènerait je ne savais où exactement mais assurément fort loin, plus loin que ce que je m'autorisais à envisager. Peu importait l'attitude des uns et des autres, de ceux qui m'étaient proches ou non - il y en avait d'ailleurs qui ne connaissaient ni Myriam ni moi - tout était béni dans mon cœur, jusqu'aux regards curieux ou indifférents, jusqu'à ceux-là même que le vin et les épices emportaient déjà.

Entre le service de quelques mets, mon oncle Yussaf prit rapidement la parole avant de me la passer. Espérait-il que je sacralise l'instant par quelque enseignement de circonstance ? Je n'ai pu m'empêcher de rire en remarquant le pétilllement de son regard sous ses sourcils broussailleux. Bien sûr... c'était cela qu'il souhaitait ! Alors, j'ai commencé à enseigner à ma façon, non pas pour ceux qui ignoraient tout ou presque de moi afin d'affirmer la couleur de mon âme, mais pour ceux de mes disciples qui étaient présents afin qu'ils voient une autre expression de la Joie qu'ils n'avaient peut-être jamais soupçonnée en moi...

Je me suis donc levé et j'ai dansé au son d'un petit *thôf*⁷² et d'une flûte. Ils comprendraient l'essentiel, j'en étais certain, même s'ils ne pouvaient deviner mon allusion au Seigneur de la Montagne qui, affirmait-on, dansait en permanence dans l'Univers⁷³.

Myriam elle-même parut surprise. Elle ne m'avait jamais vu ainsi, capable d'exprimer quelque chose par mon corps, même malhabilement. Je ne lui en avais pas donné l'occasion, moi qu'elle avait toujours vu en train de "dire la Lumière", selon son expression, ou encore de soigner les malades ici et là.

Devant tous, je lui ai dédié ma danse ainsi qu'au Principe de la Femme. Bien sûr, je savais que cela en indisposerait plus d'un mais c'était une merveilleuse occasion pour rappeler aux yeux de tous et avec une grande économie de mots son rôle de matrice universelle et d'initiatrice, trop ignoré, trop nié.

C'est ainsi, tout juste avant d'entamer cette danse, lente et improvisée que, pour la première fois, j'ai prononcé des paroles que Myriam a faites siennes à jamais :

"C'est des femmes que viennent les naissances... alors, dites-moi, pour quelle raison la Naissance ne viendrait-elle pas par la Femme ?"

Il s'en trouva peu pour accueillir de tels mots mais les cœurs qui devaient être touchés le furent assurément, tel celui de Martâ dont le visage exprima le bouleversement. Interpellé, Yussaf l'a également été lui qui, après une hésitation, est venu se joindre à ma danse, bien vite imité par Éliazar puis bon nombre d'autres.

Peu à peu, la soirée avançait... et j'ai repris la parole avec l'une de ces petites histoires que j'aimais confectionner. Durant tout ce temps, nul, je crois, ne s'aperçut dans quelles proportions l'assistance avait pour le moins triplé. Les serviteurs ne "touchaient plus terre" et le vin était là pour tous...

Au bout d'une table, la main de Myriam dans la mienne, j'observais tout et je pressentais ce qui allait se passer... L'ai-je souhaité ? C'est possible... peut-être même l'ai-je un peu provoqué...

C'est le jeune Marcus, me souvient-il qui, finalement un peu plus à l'aise, comprit le premier que le vin allait manquer. J'ai remarqué qu'il s'en ouvrait à son grand-père et que celui-ci, le teint soudainement empourpré, s'est aussitôt précipité vers ma mère. Il ne pouvait cacher son embarras et, dans le brouhaha,

⁷² Le *thôf* était une sorte de tambourin.

⁷³ Il s'agit d'une allusion à Shiva dans son Principe issu du Brahmanisme et portant déjà en lui l'image de "Nataraja", le Souffle du Divin, exprimant la Danse cosmique, celle des atomes de l'univers tangible. Voir tome I, chapitre XVIII.

j'ai même entendu le mot "honte" sortir de sa bouche. C'était lui l'ordonnateur des réjouissances... Il avait, avec l'aide d'Éliazar, bien prévu l'arrivée d'autres jarres pour le lendemain, mais là...

Voyant tout cela, je lui ai fait un signe ainsi qu'à Meryem afin qu'ils ne s'inquiètent de rien puis, dans le même mouvement, j'ai demandé à Éliazar qu'il fasse venir le plus âgé de ceux qui servaient le vin. Le visage tendu, celui-ci est arrivé à pas précipités.

- "Va prendre six grandes jarres, celles qui sont en pierre et que tu trouveras dans la maison. Remplis-les d'eau au puits... Ensuite tu en serviras aux convives, c'est tout ce que je te demande..."

Nul n'ignore ce qui s'est alors produit et que j'ai eu le profond bonheur de laisser s'accomplir à travers moi...

Je me suis adressé à mon Père, à Celui qui n'avait ni visage ni véritable nom. Je Lui ai demandé le meilleur vin qui soit... jusqu'à ce qu'une douce fraîcheur emplisse mon crâne et qu'une saveur dorée éclore dans ma gorge. Tout simplement... Parce que c'était dans la logique du Cœur de l'Univers et que je ne faisais qu'Un avec Lui.

Je suis bien conscient que le mental ne trouve pas son compte, pas sa "portion alimentaire", dans la formulation de tout ceci mais justement... c'est parce qu'il y est pour si peu dans l'expression de tout "miracle" que sa part égotique n'y trouve pas de nourriture.

Alors oui, cela fut aussi simple que cela, aussi direct car, lorsque le Cœur est tel qu'en lui-même, il entre en relation intime avec ce Divin qui dérange tant et tant... L'art de grandir, c'est celui de rapetisser le "moi-je". Aucune mathématique humaine ne peut espérer le démonter.

Arriva donc ce qui devait arriver, l'esprit du vin est allé habiter celui de l'eau dans le ventre des six jarres de pierre et, comme il fut dit, chacun s'étonna d'un aussi bon vin servi si tardivement.

Seuls ceux qui m'étaient proches en comprirent la véritable raison. Ils en témoignèrent des mois plus tard, Éliazar en premier lieu, lui qui avait été au cœur de ce qui s'était joué.

Pour le jeune Marcus, ce fut une révélation intérieure, l'événement qui marqua son réveil et la fin de cette sorte de méfiance qu'il avait jusque-là eue envers moi. Je n'étais plus "celui qui épousait sa mère" mais celui qui allait définitivement faire basculer sa vie et le réconcilier avec les hommes.

Certains se plaisent parfois à condamner la réalisation des prodiges que l'âme et le corps de la Nature autorisent ; ils y voient une superficialité propre à détourner l'attention de ce qu'ils considèrent comme étant le véritable chemin de l'esprit. Ceux-là, cependant, se placent souvent au cœur d'un "Sérieux" qui empêche la germination puis la respiration de l'Émerveillement.

L'Émerveillement, c'est cela ! Qui dira jamais assez sa puissance libératrice et le nombre de verrous qu'il est à même de faire tomber ? Il parle toutes les langues et se montre un bien plus grand Initiateur qu'on ne l'imagine.

Ce soir-là, cette nuit-là, dans la jolie propriété de Yussaf, à Cana, la fatigue finit par tout emporter et les flambeaux plantés dans les murs s'éteignirent les uns après les autres, laissant s'endormir avec eux les dernières conversations. Myriam et moi nous sommes alors retirés discrètement ainsi que savent le faire tous les nouveaux époux du monde.

La chambre qui nous avait été préparée était une petite pièce carrée aux murs de terre couleur d'ocre. Fraîchement tracée à la chaux, on pouvait voir sur l'un de ceux-ci une étoile à huit branches. C'était évidemment mon oncle qui l'y avait fait peindre. Je me souviens aussi des beaux et épais tapis de laine essentiellement écarlates disposés sur son sol.

Des lampes à huile avaient été allumées, ici et là, certaines dans des niches murales à demi circulaires. J'en ai pris une et je suis allé la déposer sur le rebord de la terrasse qui prolongeait la pièce. C'était la coutume afin de traduire la sacralité et l'intimité du moment. Aussitôt, quelque part dans l'obscurité du jardin, un chant s'est élevé, une mélodie suave qui allait nous accompagner une partie de la nuit.

Sur le lit de bois et de corde et sa grosse paillasse, le lin était partout. Myriam et moi nous nous y sommes assis l'un face à l'autre. Épuisée et émue, la Bien-Aimée pleurait un peu...

Avant que l'amour des corps ne s'exprime, je voulais lui parler. Nous avons pu si peu le faire seul à seul sans avoir à compter le temps ! Je voulais lui parler de notre amour mais aussi de l'Amour, de Celui qui nous dépassait tous deux et qui avait permis - réclamé même - notre union.

Oh non... ce n'était pas un enseignement... L'heure n'était pas à cela ! C'était une façon d'inviter nos âmes à s'expanser plus encore, à devenir plus conscientes du précieux et de la signification de l'instant

avant que la chair ne s'offre et ne s'épanouisse elle-même, avant que les sens n'entament leur œuvre d'éveil, avant enfin qu'ils ne jettent leurs ponts entre les mondes...

Peu importe les mots qui furent échangés de part et d'autre. Ils se rencontrèrent dans un espace d'infinie tendresse et d'absolue vérité.

Myriam et moi nous nous sommes parlé de *Ce* qui était et de la vraie nature de notre Amour. Elle a dit la Femme et j'ai dit l'Homme dans ce que leurs Principes appelaient de mariage avec Soi. Je soufflais le Verbe et, dans le Visible, elle traçait la Matrice destinée à accueillir Celui-ci pour l'Humanité à venir. Et au risque de choquer ceux qui n'ont pas encore suffisamment d'oreilles, je puis dire que, cette nuit-là, tous les visages du Béni en moi purent pleinement s'exprimer.

Peu d'hommes et de femmes, au fil des siècles, ont eu le courage de se demander si le Christ en ma personne avait eu une vie sexuelle, s'il avait approché la Chair à la mesure où Il avait chanté l'Esprit. La réponse est oui. À travers chacune de mes fibres, Il a vécu cela, tout comme je l'ai vécu à travers Sa Présence et Sa totale invasion de mon être.

Au-delà des millénaires, des hypocrisies et des mensonges, il y a nécessité à témoigner de cette vérité aujourd'hui. Il y a nécessité pour la redécouverte de ces faux contraires que sont les principes de la Terre et des Cieux, de la Chair et de l'Esprit.

Depuis l'Oubli, l'Esprit du Soleil s'ennuie de la biologie de la Cellule alors que Celle-ci ne cesse de L'espérer et de L'appeler au fond de son exil... tout en Le craignant.

Ainsi, si le Béni cherche à revenir aujourd'hui parmi les femmes et les hommes c'est pour qu'entre mille choses cela soit dit aussi et, surtout, c'est pour que Sa Parole ne soit plus amputée, pour qu'on Lui restitue Son unicité, pour qu'on y retrouve le Baume de Consolation et de Réconciliation qui, de toute éternité, ont été Son véritable sceau.

Analogiquement au corps et à l'âme de l'humanité, la coupe blessée que représentait Myriam criait l'urgence de sa restauration. C'est une telle réponse qu'il lui fut apportée à Cana et c'est la même qui doit à nouveau être répétée à l'humanité tout entière⁷⁴.

On ne peut trouver l'Un et Le réaliser en soi si on pense et agit par le Deux. Le Divin n'est pas extérieur à Sa Création ; Il lui est interne. Ainsi, je le dis à tous, pas un espace, pas un niveau de Sa manifestation n'est privé de Sa semence.

Dès lors les quelques larmes de Myriam eurent séché et que celle-ci eût été délivrée des tyrannies qui avaient émaillé sa vie et modelé ses peurs, nous nous sommes étreints. Il n'y avait qu'absolue pureté et nous avons vécu celle-ci afin qu'elle entre en germination dans l'Inconscient de tout le genre humain⁷⁵.

Lorsque l'aube enfin enflamma les taches écarlates créées par les tapis de notre chambre, je suis sorti sans bruit sur la terrasse qui s'étendait au-delà de sa porte entrebâillée. Je me suis assis sur le sol, j'ai respiré à pleins poumons l'air frais du tout petit matin puis j'ai parlé à Awoun ; je L'ai remercié pour avoir encore pris davantage de place en moi et m'avoir permis, une fois de plus, de grandir.

Alors, à l'aide d'un doigt j'ai commencé à écrire dans l'Invisible qui se cachait au creux de la lumière. C'était le chant de la *Shruti* que je m'appliquais à retranscrire intuitivement.

Ainsi, tout l'Amour dont j'étais le chemin prendrait-il encore mieux racine en ce monde.

⁷⁴ On fera ici le rapprochement avec les fondements de la philosophie gnostique qui postule que les humains sont des êtres d'origine divine incarcérés dans l'illusion de la Matière (la Maya) par un Démenteur, peut-être bon dans ses intentions, mais imparfait. De ce fait, l'Esprit (Ruh, en Hébreu), le Souffle, le Pneuma est envoyé dans la Matière afin de lui faire redécouvrir sa divinité. Celle-ci est appelée Sophia, la sagesse déchu. La Tradition initiatique en fait la Prostituée sacrée et l'assimile à Myriam de Magdala. En ce sens, le Pneuma ou Esprit de nature christique œuvre pour la rédemption du "Féminin sacré", Sophia, mais avec la participation nécessaire de tout le genre humain. Il est aussi postulé que ce Féminin a été bridé par le Démenteur.

⁷⁵ Par "Inconscient", il faut comprendre ici l'égrégora collectif généré par le niveau de conscience général du genre humain. On parle de l'implantation d'un concept à maturation lente.

Chapitre XIII - Le plan du Temple

Que s'est-il passé Yo Hanan ? J'appelle ton âme ! M'entends-tu ?"

Il n'y avait pas deux jours que nous avions rejoint les bords du lac ; deux jours à peine que Myriam avait déposé son sac de toile à côté du mien dans un coin de la minuscule cabane de pêcheur qui m'avait été prêtée parmi les herbes, les pierres et le sable, non loin de Caphernaüm.

Comme j'aimais tant le faire, j'étais sorti seul, avançant presque le lever du jour afin de percer l'un de ces innombrables voiles qui nourrissent en nous l'illusion de séparer les mondes et leurs habitants...

Pour moi, un mystère persistait, celui de la mort de Yo Hanan, mon frère d'âme dont, disait-on, Hérode avait fait trancher la tête.

- "Oui, Yo, que s'est-il passé ? ai-je répété sous un petit vent tandis que les oiseaux poussaient leurs premiers gazouillis. Que s'est-il passé, Yo ?"

Selon les enseignements qui m'avaient fait grandir et dont j'avais maintes fois pu éprouver la justesse, il était toujours préférable de laisser ceux que l'on disait morts parmi la foule de ceux qui les avaient devancés sur le même chemin. Il fallait les laisser naître à leur nouvelle vie puis s'y fondre pour un temps.

Toutefois, avec Yo Hanan, c'était totalement différent car non seulement son âme était une âme d'exception mais, à plusieurs reprises, j'avais perçu qu'elle avait un message à me délivrer et dont il importait aussi qu'elle se libère.

Je n'avais rien d'autre à faire que de me replier en moi-même et de plonger dans l'univers de ma conscience pour que tout mon être s'expande. C'était ainsi que les portes entre les mondes se désagrégeaient toujours d'elles-mêmes et c'est donc ainsi, en cette aube-là, que je suis parvenu à rejoindre celui qui m'avait préparé le chemin.

Il y eut d'abord un instant d'absolu silence puis Yo Hanan est apparu et je me suis vu marcher vers lui tandis qu'il faisait de même dans ma direction. L'un face à l'autre, nous étions comme sur un pont baignant dans une lumière fraîche et vivifiante.

- "Yo, ai-je repris une fois de plus, que s'est-il passé ? Je te vois ici dans le Soleil et en paix... mais je sais que cette paix aspire à se faire plus grande encore. Alors, dis-moi..."

Yo Hanan a commencé par me sourire d'un sourire que je ne lui avais jamais connu parce que son visage était lisse ; tous les sillons du Feu qui l'avait autrefois dévoré autant qu'alimenté l'avaient quitté. Il ne fut pas nécessaire que ses lèvres remuent pour traduire les paroles de son âme. Le message que celle-ci voulait me remettre s'est déposé de lui-même en moi, sonore, limpide et précis...

- "Jeshua, mon frère, Maître... c'est à ces trois visages de toi que je dois la totale vérité avant de rejoindre ma demeure. Écoute ce dont je veux me délivrer..."

L'âme de Yo Hanan entreprit alors de me faire le récit de ce que furent ses dernières semaines dans son cachot de la forteresse de Macheronte. Il me le fit partager non seulement en mots mais en images parce que son cœur en était encore tout imprégné.

À plusieurs reprises, il avait été amené devant Hérode, faisant toujours face aux mêmes questions obsessionnelles... Que cherchait-il vraiment sur les bords de sa rivière ? Où se cachaient les hommes armés dont on disait qu'il entretenait la fièvre ? Et ces pouvoirs qu'on lui prêtait de toutes parts, ses capacités à se projeter ici et là en empruntant différents visages ? Était-ce réel ? Quelle en était la magie ?

Et puis un jour, les choses ont changé. Une jeune femme du nom de Salomé se présenta tandis qu'on l'interrogeait. Il semblait qu'elle fût la fille d'Hérode de par la liberté dont elle jouissait et avec laquelle elle l'approchait, lui Yo Hanan, à peine vêtu de ses guenilles malodorantes.

Et voilà que cette femme - qu'il s'étonnait de trouver belle - s'est mise à venir le visiter au fond de son cachot. Deux, trois, quatre fois... Que voulait-elle ? Était-elle envoyée par son père ? Ses questions se montraient toujours insidieuses jusqu'à ce qu'un jour, il n'y en eut plus. Une main les a alors remplacées, se promenant voluptueusement parmi la cascade de sa chevelure et jouant avec la vigueur de sa barbe...

Stupeur et délice imprévisibles dans le cœur et le corps de Yo Hanan... Jamais il n'avait vécu cela ni pu l'imaginer ! Mais parce que c'était doux et que Salomé était belle, il la laissa faire. L'animalité de son corps d'homme pouvait-elle donc plaire à une femme ? Et si c'était vrai, peut-être cette dernière le ferait-elle libérer ? Le dilemme était terrible !

Alors pour lui, ce fut le début d'un tourment, d'une tenaillante sensation de culpabilité puis de la construction intérieure d'une faute à expier... Enfin s'est imposé le rejet de toute nouvelle approche de la fille d'Hérode. C'était catégorique.

Devant l'affront qu'il lui infligeait, Yo Hanan ne pouvait dès lors s'attendre qu'à une vengeance. Celle-ci fut décidée un soir de beuverie où Salomé, prétextant avoir été agressée, le fit traîner devant son père. L'affaire fut réglée le lendemain d'un seul coup d'épée.

Au beau milieu du pont de lumière jeté entre les mondes, j'en ai capté l'image et l'odeur de sang, étreignant pour une dernière fois mon frère d'âme désormais libre de tout.

Alors le pont s'est rétracté doucement et la porte s'est refermée. J'habitais à nouveau mon corps...

En Galilée, on aurait dit que le jour ne s'était pas davantage levé et que tout s'était déroulé en l'espace d'à peine quelques battements de cils.

Le lac de Kinnereth était lisse comme un miroir et, à quelques pas, Myriam devait encore être blottie sous une couverture au fond de notre cabane de pêcheur.

Je ne souhaitais pas lui confier ce que je venais de vivre et pas davantage à quiconque, d'ailleurs. C'était de l'ordre de l'intime. De ce que Yo Hanan avait éprouvé j'allais toutefois puiser matière à renforcer certains de mes enseignements.

Mon cousin aurait-il recouvré la liberté en répondant davantage aux appétits de Salomé ? Peu importait car, à mes yeux, les choses ne se posaient pas en ces termes. Ce qu'il avait eu besoin de partager avec moi me disait en effet que, même hors de sa geôle, son âme n'avait pas apprivoisé la totale liberté dans cette vie.

Yo Hanan n'était pas parvenu à dépasser le stade de l'affrontement entre la chair et l'esprit. Non pas qu'il eût dû succomber au charme trouble de la fille d'Hérode mais parce que sa personnalité humaine était tombée dans le labyrinthe d'une culpabilité imaginaire.

En vivant toute une vie dans l'interdiction du sexe opposé, Yo Hanan avait laissé en friche une partie de son être et découvert ainsi un gouffre inattendu dans lequel il avait projeté sa mort avant même qu'elle ne survienne, jusqu'à créer quelque illusion.⁷⁶

- "À quoi penses-tu, Rabouni ?"

Myriam venait d'arriver derrière moi, mettant ainsi un terme à mes réflexions solitaires, les pieds dans l'eau.

- "Je pensais à la fracture dont chacun ou presque souffre en ce monde. Je pensais aux obligations et aux interdits qui font se combattre la Terre et les Cieux. Je pensais à l'âme humaine qui sait inventer des frontières et des fautes là où il n'y en a pas. Je pensais enfin à toutes les croyances et à tous les dogmes du monde car, de cela comme de tout ce qui sépare, chacun se flagelle sans même s'en apercevoir.

Tout est dogme sournois, vois-tu Myriam et, là où il y a dogme, il y a mort annoncé. Le dogme fige, immobilise, pétrifie... Il est contraire à la Vie qui, Elle, est en perpétuel mouvement.

Quelques jours passèrent encore en paroles semées et en guérisons prodiguées entre Bethsaïda et Caphernaüm...

A vrai dire, mon union rendue officielle avec Myriam ne surprit ni n'intéressa personne. Le "grand rabbi en blanc" - comme certains me nommaient - s'était marié et c'était tout... et cela s'avérait plutôt rassurant parce que dans la norme. On me rapporta même que quelques Pharisiens et Sadducéens s'en étaient ouvertement réjouis parce qu'ainsi "on me verrait moins avec autant de femmes, traînant ici et là".

Mais pendant ce temps, le Feu continuait de monter en moi...

Ce fut l'époque où un certain Judas, déjà rencontré à Jérusalem et que j'avais guéri d'une mauvaise plaie à la jambe est venu nous rejoindre sur les rives du lac. Il avait eu, disait-il, une véritable révélation dans les jours ayant suivi sa guérison ; alors il voulait me suivre, comme les autres, sur les chemins et partout où j'allais. J'ai trouvé son âme singulièrement fiévreuse mais si intense et vraie que je l'ai aussitôt accueillie dans mon cœur. Chacun le savait déjà, la tiédeur n'était en aucun cas ce que je recherchais ; au pire, je lui préférerais l'excès car celui-ci annonçait toujours une force... et celle de Judas était évidente.

J'ai toutefois souvenir que les premiers mois de son arrivée au sein du groupe le plus rapproché de ceux qui marchaient dans mon sillage ne furent pas faciles pour lui.

Judas était instruit et ne se cachait pas pour le faire savoir. Je n'étais pas dupe de son jeu un peu vaniteux, bien sûr, et je voyais qu'il espérait un statut à part. Contrairement à quelques pêcheurs tels

⁷⁶ Se référer au début du chapitre VII.

Pierre, André ou Barthélémy, il avait accepté de ne plus porter de coutelas à la ceinture, ce qui était courageux de la part d'un homme qui avait confessé devant tous son ancienne appartenance aux Iscarii et l'adoption d'une violence qui l'avait jadis mené parmi eux.

En observant tout cela, je me suis également aperçu d'une forme de rivalité qui émergeait entre lui et Éliazar. Tous deux étaient lettrés, passionnés et prétendaient subtilement, chacun avec son propre parfum d'âme, à une première place à mon côté.

Une première place ! Cela ne signifiait rien pour moi... Le premier... le dernier... De quelle échelle parlait-on ? Y avait-il un concours, un enjeu pour accéder au cœur du Divin ? Ils n'avaient donc rien compris ?

Ainsi, n'est-il pas juste d'annoncer que les premiers seront les derniers et inversement en prétendant reproduire mes paroles car, en vérité, la loi du karma n'est pas celle d'une compétition ni d'une revanche à se léguer de vie en vie pour combler des frustrations.

Tout ceci est illusion parce qu'il ne saurait y avoir ni premier ni dernier mais simplement un état dont il faut patiemment distiller les leçons en soi, jusqu'à celui d'apprenti amoureux.

Et, je dois le dire ici, en mon âme les Principes du premier et du dernier s'épousaient incroyablement car, autant je me savais habité par Awoun, autant j'entrevois d'autres horizons que ceux qu'il m'avait jusqu'alors suggérés vers l'Infini des infinis.

Ma Vie - Sa Vie mêlée à la mienne - était une explosion et je me sentais sans cesse davantage poussé à manifester Celle-ci, sans limites. Puisque les consciences de la majorité de ceux qui se déplaçaient pour m'écouter continuaient trop souvent à se réfugier derrière des remparts d'habitudes, de prétextes et de crainte, il me fallait donc les secouer constamment puis les marquer du sceau de la Puissance qui m'était prêtée.

Ainsi, il ne se passa pratiquement plus un jour sans que de mes mains ou du souffle de ma bouche ne surviennent des guérisons, parfois par dizaines. Tant que je ne disais rien, ceux des synagogues se faisaient discrets, ils m'ignoraient même.

Il m'arrivait cependant de les voir discuter entre eux tandis que je m'occupais des lépreux de passage que l'on chassait à coup de cailloux ou des indigents qui descendaient des collines avoisinantes, souvent affligés des maux les plus étranges.

- "Laisse-les donc ! me lançait-on régulièrement comme un refrain, s'ils sont ainsi, c'est que leur âme est sale... L'Éternel veut les punir !"

J'avais déjà entendu cela autrefois à le Nagar et c'était précisément le type de réflexion qu'il ne fallait pas me faire car alors je me mettais à parler et le "désordre" s'en suivait. La plupart du temps, je m'en amusais dans ce qui pouvait devenir une brève joute oratoire à laquelle je donnais toujours fin par une plaisanterie liée à une petite histoire... Cela irritait surtout les Pharisiens de Caphernaüm, d'autant plus que ce jeu commençait à amuser les soldats romains qui, bien qu'intrigués ou même touchés par ce qu'ils voyaient, ne se sentaient pas vraiment concernés.

Jamais, contrairement à ce qui a été rapporté dans les Textes, jamais je ne me suis laissé aller à des imprécations contre ceux qui détenaient un quelconque pouvoir. C'eût été insensé, incompatible avec le fleuve de paix qui ne cessait de s'écouler à travers moi.

Je savais être énergique lorsque cela s'imposait, certes, car j'aimais la force enseignante des mots et leur capacité à descendre dans les profondeurs de l'être. Cependant, jamais je n'aurais pu maudire ni manier la moindre insulte face à l'agression⁷⁷. Une parole, par contre, était bien inscrite dans mon cœur et au plus intime de la mémoire qui faisait battre celui-ci et cette parole-là était la suivante : "Tu ne jugeras pas..."

C'est ainsi, souvent dans le silence mais parfois au milieu des tempêtes humaines, qu'en cette époque-là j'ai guéri la main "desséchée" d'un homme, le serviteur d'un centurion, quelques aveugles et de nombreux paralytiques.

- "Comment fais-tu Maître ? Dis-nous ! Dis-le nous !" Ils étaient plus d'une centaine autour de moi en cette fin d'après-midi, aux alentours de Bethsaïda, là où le Yarad venait déverser ses eaux dans le lac. Il y

⁷⁷ 1 Voir, par exemple, l'Évangile selon Mathieu : "Alors il se mit à invectiver contre les villes qui avaient vu ses plus nombreux miracles mais n'avaient pas fait pénitence" (10-20). "Malheur à toi, Bethsaïda... (11-21). "Engeance de vipères..." (12-34). "Génération mauvaise et adultère..." (12-39).

avait là un espace de pierres et de sable entouré de roseaux sur lequel nous aimions parfois nous retrouver après la chaleur d'une journée ou la fatigue des milles parcourus dans la campagne.

C'était Éliazar qui avait pris la parole, se réclamant de tous ceux qui étaient présents. À vrai dire, je ne comptais pas le nombre de fois où cette question, celle du "comment", m'avait déjà été posée. J'en comprenais toute l'intensité, toute la légitimité aussi. Cependant, me l'étais-je jamais posée moi-même ? Tout ce que j'avais toujours remarqué, c'était que mes connaissances n'intervenaient aucunement en tant que telles.

Alors, le seul véritable enseignement que j'avais pu délivrer jusque-là tenait en peu de mots. Il se résumait à ceci : les prodiges s'opéraient parce que les torrents, les rivières et les fleuves de la Vie étaient infiniment propres en moi... Aucune algue ne s'y formait, aucun déchet n'était charrié par leurs eaux. Et la raison en était simple, elle se nommait simplicité et volonté. Voilà pourquoi l'Amour en résultait...

Mais cette fois-là, pourtant, j'ai voulu aller plus loin. J'ai voulu leur livrer un secret à toutes ces femmes et à tous ces hommes au cœur assoiffé. Ce secret ne résultait pas d'un savoir mais d'une connaissance avec laquelle j'étais né et qui était si évidente à mes yeux que je n'avais jamais trouvé nécessaire de la partager explicitement. Je n'avais fait que la suggérer sommairement à quelques-uns de mes très proches et rares compagnons de route.

J'ai donc pris la parole...

- "Mes amis, souvenez-vous... Ne vous ai-je pas dit maintes fois que chaque créature est semblable à un temple ? Vous le savez... mais peut-être ne réalisez-vous pas qu'à l'origine de la construction d'un temple, il y a toujours un plan. Ce plan sert bien sûr à ses bâtisseurs mais aussi à préserver la mémoire de l'idéal de celui qui l'a conçu.

Ainsi, voyez-vous, en chacun de vous existe-t-il de façon analogue un plan qui contient très exactement toutes les données de la perfection avec laquelle vous avez été pensés.

Ce plan est précieux, vous vous en doutez, et c'est pour cela qu'il a été placé dans un lieu sûr, à la fois discret et évident : votre cœur !

Que représente donc votre cœur sinon la mémoire totale de votre origine ? Pas seulement la mémoire de votre âme ni de la chaîne de vos personnalités successives depuis l'origine des Temps... mais également celle du plan parfait de votre corps, de son tracé et de son fonctionnement.

Mais face à tout cela, vous êtes libres, n'est-il pas vrai ? Libres de ne pas entretenir votre temple, d'en négliger certaines pièces, certaines fonctions ; libres aussi de l'exposer aux combats, aux agressions, jusqu'à sa destruction plus ou moins totale. Vous êtes même libres d'oublier et de nier que vous êtes un temple, avec son Kadosh Kadoshim⁷⁸ et de ne pas vous aimer, c'est-à-dire de mépriser en vous le sceau initial de Ce qui vous a conçus.

L'extrémité de la liberté c'est cela, voyez-vous et cela s'appelle l'Oubli. Mais qu'est-ce qui oublie en vous, dites-moi ? Ce n'est pas votre âme ! L'Oubli est le propre de vos personnalités successives. Votre âme demeure à proximité de votre cœur, en lien avec votre esprit incorruptible... Elle conserve la marque parfaite de votre plan initial⁷⁹.

Alors, vous me demandez ce que je fais pour guérir tant d'hommes et de femmes ? Je vais chercher le plan initial de leur être là où il est, puis je le remonte à la surface de leur vie jusqu'à leur chair et jusqu'à ce que leur présent masque humain se laisse remodeler par sa perfection première. C'est cela le principe de la guérison spontanée, mes amis et c'est cela que vous appelez miracle.

Quelle en est la Force active ? Qu'est-ce qui me permet de faire en sorte que le Temple se souvienne de son Plan ? La Compassion... Cet élan de la Mémoire inaltérable avec Laquelle je ne fais qu'Un et qui annihile toute frontière entre ceux qui souffrent et mon propre cœur.

Ainsi donc, si vous aspirez vous aussi à guérir les âmes et les corps, ne vous attendez pas à ce que ce soit moi qui vous ouvre les Portes de la Lumière, mais buvez plutôt le Soleil jusqu'à en être imprégnés... Alors là seulement, tout pourra s'accomplir."

Je me souviens qu'après cet enseignement qui n'amena aucune question mais qui, au contraire, fit plonger chacun dans un long silence, Éliazar s'est discrètement levé pour s'éloigner du groupe et se perdre

⁷⁸ Le Saint des saints, le naos.

⁷⁹ 2 Il est question ici du Principe de l'atome-germe. Voir "Comment dieu devint Dieu", du même auteur, pages 68 à 72.

parmi les roseaux. Je devinais ce qui se passait pour lui. Sa sensibilité était autant à fleur de peau qu'à fleur d'âme.

Lorsque ceux qui m'avaient écouté se furent éparpillés, je suis donc allé le rejoindre dans l'eau jusqu'à mi-mollets, là où il s'était réfugié. Il pleurait à chaudes larmes.

- "Boire le Soleil ! me dit-il alors avec une sorte de rage contenue, boire le Soleil ! Yo Hanan aussi prononçait des mots comme ceux-là ! Il ne guérissait personne et tu vois ce qui lui est arrivé !"

- "Il ne prononçait pas des mots, mon frère, mais des Paroles. Toi, tu n'entends encore que trop de mots. Peux-tu comprendre la différence ? Et aujourd'hui aussi, tu as de nouveau reçu avec ta tête. Tu t'es perché sur les hauteurs de ta réflexion, je le vois bien. Mais même ces hauteurs ne suffisent pas ! Aussi belles soient-elles, elles demeurent le domaine des philosophes. Es-tu philosophe ? Suis-je philosophe ? Non...

Alors, maintenant, acceptes-tu de descendre avec moi jusqu'au centre de ta poitrine ? C'est là que tu dois accompagner les plus beaux fruits de ta compréhension et de ta conscience afin qu'ils y trouvent en vérité leur réelle origine."

- "Tu me demandes si je l'accepte, Maître ? Je ne veux que cela !"

- "Mais qu'est-ce qui veut en toi ? Quelle partie de toi dit "je veux" ? Ta couronne d'homme qui marche à mes côtés ?"

- "Je n'ai pas de couronne..."

-«Crois-tu? Je la vois... et je te propose de la redéfinir. Maintenant, ma question est simple : Acceptes-tu de mourir au roi qui s'agite encore en toi ? Ton âme aspire-t-elle à muer de façon irréversible? Et surtout... que ce ne soit pas le souverain, dans un ultime sursaut, qui me réponde !"

Quelques jours plus tard, nous partions pour le désert. Mes yeux avaient pénétré Éliazar jusqu'aux tréfonds de son être. Ils avaient vu que celui-ci était malade, malade des souvenirs inconscients des voiles et des rôles qui avaient été autrefois les siens. Ils avaient aussi vu que l'humilité et le retrait achevaient d'opérer leur œuvre en lui et que, bien que son âme fût déjà tout en clarté, elle appelait à l'urgence d'une plus totale Lumière.

Le temps était donc venu pour qu'elle entre dans une autre phase de sa mutation... Je le lui ai dit ainsi que tout ce que cela signifiait et impliquait. Éliazar a alors compris qu'il allait mourir ; il a su qu'il allait laisser là, sans plus attendre, la dépouille d'une existence désormais révolue.

Ce que je m'apprêtais à lui faire vivre et traverser exigeait une intense préparation, celle précisément que le silence et le dénuement d'un désert peuvent offrir.

J'avais vécu l'expérience d'un Tombeau... Quant à lui, il allait devoir se préparer à la sienne, différente certes, mais radicale.

Après le désert, il nous faudrait rapidement trouver un lieu souterrain, discret et hermétique à tous les bruits du monde. Éliazar en connaissait un, attendant à la maison de sa sœur Martâ, à Béthanie. C'est donc là que nous irions après les quarante jours d'épuration nécessaires à son temple.

C'était l'aube, bien sûr, lorsque nous avons tous deux quitté Bethsaïda. Il fallait profiter de la douceur de la première clarté afin de pouvoir marcher d'un bon pas vers le sud, dépasser Jéricho en l'espace du moins de jours possible, franchir le Yarad puis trouver quelque zone où la solitude serait absolue.

Au passage, il fut singulier pour moi de retrouver, sur le bord de la rivière, ce petit tumulus de pierres qui, presque deux années auparavant, avait permis à mon corps de retrouver sa densité. C'était déjà loin derrière moi, me semblait-il. Tant de bourgeons et de fleurs s'étaient ouverts depuis !

J'ai souvenir que nous avons assez peu parlé, Eliazar et moi, durant cette marche. Éliazar aurait, comme à son habitude, espéré le contraire mais moi je ne le voulais toujours pas. Je savais que l'apprentissage d'un vrai silence et d'un constant retrait de la conscience incarnée étaient indispensables à ce que j'allais lui faire vivre.

En ce temps-là, la notion d'initiation avait encore pleinement son sens. Il y était véritablement question de vie ou de mort car il fallait dépasser de beaucoup la seule sphère des symboles. Le psychisme comme le physique s'y voyaient donc mis à l'épreuve sans la moindre faiblesse envisageable.

Un soir, enfin, c'est au pied d'une grosse masse rocheuse d'un ocre rougeâtre que nous avons installé notre campement sommaire. Des amas de pierres nous y proposaient un abri naturel et nous avons remarqué qu'un filet d'eau suintait de la montagne à faible distance.

Nos quarante jours se vivraient donc là et, comme le lieu était idéal, cela fut aussitôt décidé.

À vrai dire, ils commencèrent dès le lendemain matin avec une intense fièvre qui obligea Éliazar à demeurer allongé, grelottant une bonne partie de la journée. Le résultat de la chaleur, du manque d'eau, mais aussi et surtout d'une vague d'émotion qu'il était incapable de contenir...

Le travail entamait déjà son labourage en lui, il le savait et comprenait par la même occasion que je serais le maître d'œuvre exigeant dont il avait besoin.

Le but était clairement énoncé : Éliazar devait être lavé de toute scorie, allégé de ce qui pouvait ralentir le moindre de ses mouvements d'âme et de corps. L'ascèse devait toucher et réunir les trois niveaux de son être afin de lui permettre de vivre ce que ceux du Pays de la Terre Rouge avaient toujours appelé "la petite mort" : passer trois jours seul dans un tombeau et en ressortir le quatrième, paré d'une nouvelle identité.

Les détails de ce que furent ces quarante jours de préparation sont de peu d'importance. Par ailleurs, les décrire aujourd'hui pousserait certains à s'engager dans des exercices dangereux pour leur équilibre corporel et psychique. Qu'on sache simplement que je ne les ai pas dirigés sur la base d'un modèle fixe mais adaptés aux réactions d'Éliazar, à ses propres capacités ou fragilités.

Ils pourraient se résumer en un savant mélange de postures physiques, de prières et de mantras menant à l'approche d'une forme de vacuité, laquelle permettait à la conscience de ne plus s'identifier à son support de chair et de faire une puissante expérience mémorielle.

En vérité, je les ai moi-même vécus dans toute leur exigeante profondeur, ces quarante jours. J'en ai perçu la respiration, les portails ainsi que les inévitables gouffres et les cimes annoncées.

L'ancienneté de l'âme d'Éliazar s'y révélait progressivement et j'en étais heureux comme si c'était un peu de moi qui s'éclairait encore du dedans.

Lorsqu'une part de mon être vient aujourd'hui à se plonger dans ces souvenirs, certaines paroles plus que d'autres remontent à la surface...

- "Il te faudra choisir un nouveau nom, mon frère, au sortir de tes trois jours dans le tombeau..."

- "Il est déjà choisi, Maître. Dois-je te le dire ?"

- "Non... Réserve-le pour l'heure de ta renaissance..." Mais en vérité, j'étais certain de l'avoir déjà perçu, ce nom ; il dansait avec trop d'enthousiasme dans la radiance d'âme d'Éliazar pour que je ne l'y aie pas saisi au vol.

Ce furent à peu près les derniers mots que nous échangeâmes avant de quitter ce qui était devenu notre part de désert et, d'une certaine manière, notre océan de prière commun.

Nous avons remercié celui-ci en silence tout en laissant s'imprégner en nous les silhouettes délicates d'une famille de fennecs qui passait par là.

Une autre page se tournait et quelque chose en moi se souvenait avec bonheur du temps où les signes et les articulations à venir en avaient été préfigurés...

Chapitre XIV - La chrysalide d'Eliazar

Il nous fallut trois bonnes journées de marche à travers la caillasse et les boules d'herbes épineuses chassées par le vent tourbillonnant avant que ne se dessinent enfin, dans le lointain, les maisons blanches et ocre de Béthanie.

Étonnamment, nos corps ne semblaient pas avoir beaucoup souffert de la période de privation que nous venions de leur imposer. Eliazar trouva même la force de gravir, pour le plaisir, un tertre escarpé afin de mieux voir les murs du village.

Nous savions depuis le début que nous ne serions pas seuls dans la propriété de Martâ. Mis au courant de ce qui allait se passer et du pourquoi de mon soudain départ de Bethsaïda en compagnie d'Eliazar, certains de mes disciples avaient tenu à nous y devancer, dans l'espoir de vivre l'événement comme ils le pouvaient. Myriam, bien sûr, devait être du nombre et j'en avais la joie au cœur.

J'avais beau leur avoir dit qu'il n'y aurait pas de cérémonie en tant que telle, leur volonté avait été de pouvoir prier à mes côtés durant les trois journées prévues.

Lorsque nous nous sommes retrouvés dans le jardin de Martâ, il semblait pour eux que nous revenions du bout du monde à tel point qu'il y eut beaucoup d'excès de dévotion.

Je me souviens même d'une bousculade pour savoir qui me laverait les pieds selon la coutume. Quant à Myriam, j'ai eu la sensation qu'elle me boudait quelque peu ; c'est donc à elle, tout simplement, que j'ai confié le soin d'accomplir ce rituel. Alors, tandis qu'elle s'y appliquait d'un air faussement détaché, je lui ai murmuré à l'oreille :

- "Il existe au monde deux sortes de personnes, ma Bien-Aimée... Celles qui ont tout pour être heureuses mais qui ne le sont pas et ensuite celles qui sont toujours en quête du bonheur mais ne le trouvent jamais... Ne sois ni comme les unes, ni comme les autres... car Tout est là..."

Myriam a levé les yeux vers moi, pincé les lèvres puis a déposé sa tête sur mes genoux. C'était une toute petite réflexion que je venais de lui faire mais elle ne l'oublia jamais car elle avait contribué à pousser davantage une porte en elle.

Elle découvrait un peu plus l'invitation à ce véritable Mouvement qui enseigne l'immersion dans l'instant présent, cette sorte de Présent expansé et immobile en soi.

La félicité que je voulais pour elle naissait du dépassement de toutes les quêtes, même de celle du bonheur. Mais en voulant cela c'était également l'humanité entière que j'avais dans le cœur à travers elle. Myriam la représentait dans ce que je lui souhaitais de plus vivant.

Nous n'avons presque pas mangé ce soir-là. Juste quelques dattes partagées puisqu'il y en avait en tout temps chez Martâ.

Je tenais à ce que ceux qui étaient là s'imprègnent particulièrement de l'importance de ce qui allait être vécu par Éliazar et y participent par la transparence de leur esprit. Enfin, je leur ai rappelé de quelle façon des consciences et des cœurs orientés dans une même direction peuvent créer dans l'Invisible de tels espaces de paix que ces derniers deviennent de véritables réservoirs de force pour ceux qu'une épreuve attend... Car, en réalité, c'était à cela et à rien d'autre qu'Éliazar allait se confronter.

Parmi la petite quinzaine de ceux qui avaient fait le voyage, j'ai alors saisi brièvement des regards de crainte, d'autres de jalousie. Il y avait ceux de Lévi, de Judas, de Jacob, d'André...

Mais comment poser sur eux l'once d'un jugement? Ils espéraient tant voir venir aussi leur propre heure de croissance !

Ainsi, sans rien ajouter de plus qui eût pu intensifier le bouillonnement de leurs réflexions éparpillées, j'ai demandé à ce que nous soyons seuls, Éliazar et moi, lorsqu'aux premières clartés je l'accompagnerais dans ce qui allait devenir sa chrysalide.

Enfin, à voix haute et devant tous, j'ai prié mon Père sous les dattiers de Martâ, à Béthanie.

- "Awoun doueshmeïa, Neth radash shmarh..."⁸⁰

Et dès lors, avant même que les premiers oiseaux eussent entonné leur hymne au soleil, j'étais sur pieds, devançant Éliazar et fouillant l'obscurité afin de le conduire vers le sanctuaire de sa métamorphose.

⁸⁰ "Notre Père qui est aux Cieux, que sanctifié soit Ton Nom.." Ce texte peut se lire ainsi en Araméen phonétique : 'Aboun dé-bachmaya, nètqadach chemakh.

J'avais une lampe à huile à la main et mes pieds nus foulaient l'herbe rase et desséchée...

- "Maître, j'ai peur..."

Je n'ai pas voulu répondre car il était juste que la peur monte. Elle faisait partie du processus.

Nous sommes rapidement arrivés à l'arrière de ce qui avait dû être autrefois un pressoir, près de là où un abri sommaire s'appuyait contre une grosse roche. Au pied de celle-ci, il y avait un trou irrégulier dans le sol. On pouvait y pénétrer à l'oblique à l'aide de quelques marches très succinctes.

En vérité, il était mal aisé de s'y enfoncer mais c'est pourtant ce que nous avons fait tout en accordant un soin particulier à notre unique et fragile source de lumière.

Le passage débouchait aussitôt sur une minuscule pièce, à demi naturelle, à demi taillée dans la roche...

Comme nous l'avions repérée la veille, nous nous sommes dirigés vers le fond de celle-ci. Une cavité exigüe, en forme d'alcôve avait été pratiquée à la fois dans sa muraille et son sol.

Dès que j'eus posé ma lampe sur son rebord, j'ai entendu Éliazar qui cherchait sa respiration... Le plafond nous forçait à courber le dos et l'air était lourd.

La tradition disait qu'il s'agissait d'un très ancien tombeau, ce qui était probablement exact.

- "Asseyons-nous un instant, ai-je fait. Il faut que je te parle avant que tu ne t'allonges dans ce creux et que je ne te laisse pour que tu puisses te rencontrer."

- "La peur monte, Maître... oui, parle-moi."

J'avais bien sûr déjà amplement dit à Éliazar le pourquoi de se faire emmurer dans un tombeau durant plusieurs jours ; je lui avais décrit les phases probables de son épreuve, leur signification et leur portée mais, à l'heure où il lui fallait faire le pas, c'était comme s'il n'avait rien entendu ou avait tout oublié.

La peur ? Oui, elle allait monter jusqu'à l'extrême, à un moment donné ou à un autre. Pas la peur de l'obscurité, non car celle-ci n'est autre que l'expression d'un degré de la lumière... Mais la peur de ne plus pouvoir respirer et, dans la certitude d'étouffer, la panique de voir surgir la multitude des démons intérieurs.

Dans cette terreur envisagée, Éliazar m'affirma alors redouter d'aller peut-être jusqu'au renoncement au Divin, jusqu'à abjurer tout ce à quoi il croyait et avait dédié ses jours... Devenir ainsi, selon ses termes, un lâche et même un traître...

- "Devenir un lâche et un traître, dis-tu ? Penses-tu, mon frère, être le premier à vivre les tourments d'une telle question ? Je te le dis, pas un de ceux qui t'ont précédé sur cette voie n'a été épargné par le tourment que tu traverses. Pas un !

Tu sais, mon frère... les images des guides et des maîtres passés sont toujours figées en nous par le temps, fixées sur un socle idéal, presque telles des idoles de pierre ou de bronze. En vérité, cependant, si peu de cela correspond aux hommes qu'ils furent. Je dis bien "les hommes" car, entends-moi, l'une des dignités de ce qui fait l'humain est justement de savoir douter et même d'éprouver une terreur face aux étroits portails qu'il appelle inexorablement à lui dès qu'il veut grandir ! Nomme-t-on cela lâcheté ?"

- "Et le reniement, Maître, que me dis-tu de lui ?"

- "Si le reniement t'appelait et que tu l'écoutes... qu'est-ce qui en toi l'écouterait ? Qu'est-ce qui trahirait quoi ? Une image de toi en repousserait une autre, celle que tu te fais de l'Éternel, c'est tout ! Une illusion se confrontant à une autre illusion !

Que crois-tu que soit l'Éternel ? Que crois-tu que tu sois, toi, également ? Ce sont ces deux questions que je te pose et que tu vas maintenant emporter avec toi dans ce tombeau. Où les feras-tu entrer en fermentation ? Dans ta tête ? Dans ton cœur ou dans un autre espace à découvrir ?

Mais, je te le dis Éliazar, mon ami, quoi que tu vives et même si, dans sa terreur, une part de toi cède à la sensation de tourner le dos au Divin, le Divin, Lui, ne te tournera pas le dos. Non, Il ne le fera pas car, à ton insu, Il continuera à tracer Son sillon en toi et t'attendra ailleurs... Tu n'y échapperas pas... parce que nul n'échappe à l'Ultime Liberté à laquelle il est destiné."

Mes paroles parurent apaiser Éliazar. Il m'a alors laissé plonger dans son regard puis a ôté ses vêtements ainsi qu'il était prescrit et s'est allongé lentement dans l'alcôve qui allait lui servir de tombeau. Il ne me restait plus qu'à plier en huit parties une très grande pièce de lin blanc déposée là la veille et de l'en recouvrir.

Lorsque ce fut fait, je me suis à nouveau assis ; d'un geste de la main j'ai éteint la flamme de la lampe à huile puis quelques paroles sont encore sorties de ma poitrine.

- "C'est à ta rencontre que tu pars dès cet instant, mon frère et vers rien d'autre. Tu vas laisser tes yeux de chair et ton regard intérieur se réunir entre tes deux sourcils puis y exercer doucement une pression selon ce que je t'ai enseigné⁸¹. Dans la lumière bleue qui t'envahira alors, tu laisseras ta barque aller d'elle-même. De là où je serai, je saurai la suivre et en observer les mouvements. Je n'interviendrai pas, sache-le, mais toujours j'aurai l'amour de ce qui s'y passera."

Me vinrent encore quelques mots relatifs au centrage de la conscience et au total lâcher-prise respiratoire auquel il fallait qu'Éliazar parvienne le plus tôt possible puis, j'ai clos son alcôve à l'aide de trois morceaux de pierres plates qui attendaient sur le sol. Alors, à genoux et sans bruit, je me suis dirigé vers l'issue de la pièce.

Sitôt dehors, j'ai fait rouler sur son entrée la roue d'une ancienne et petite meule à grains qui était à proximité et enfin j'ai comblé de paille et de terre les derniers orifices qui restaient et qui auraient permis à la lumière, à l'air et au bruit de s'y infiltrer.

L'aube était encore fort timide et on aurait dit qu'elle se repliait dans un silence qui nourrissait le Sacré de ce qui se jouait là... Comme la Nature se montrait grande !

Sans intention précise, j'ai alors marché un peu dans la propriété de Martâ. Plusieurs de ceux qui avaient fait la route depuis Béthanie ou Caphernaüm commençaient à s'éveiller ici et là. La maison n'était pas grande mais ses dépendances suffisamment nombreuses pour que chacun y ait trouvé sa place sans difficulté. Martâ est bientôt sortie de chez elle afin de puiser un peu d'eau ; je lui ai fait une longue accolade pour de la rassurer quant à son frère, puis j'ai rejoint Myriam sur la terrasse couverte dont nous avons bénéficié pour la nuit.

Enroulée dans une couverture, elle s'était recroquevillée sur le tapis de laine brute qui recouvrait en partie le sol. Elle ne dormait plus.

- "Tout va-t-il bien, Rabouni ?" Puis en se redressant, elle a poursuivi :

- "Je pensais à Éliazar, à ce qu'il va vivre et dont je n'ai pas réellement idée... et je me demandais comment se sortir de cette toile d'araignée que l'on nomme la vie."

- "Oh, me souviens-tu de lui avoir répondu, on ne se sort jamais de la vie, on se change seulement en elle. Le seul vrai problème qui nous soit soumis, à tous sans exception, c'est celui de la sortie du Rêve de ce qu'on s'imagine être la vie... C'est lui qu'Éliazar tente de résoudre un peu plus."

- "Va-t-il en sortir éveillé ?"

- "Il en ressurgira plus réveillé et c'est ainsi que nous l'accueillerons. Mais, dès maintenant, mettons-nous en union d'âme avec lui, escortons-le... Vois-tu, il faut prendre chaque être humain tout au moins avec le même savoir-faire qu'un véritable tailleur de pierres. Celui-ci sait qu'il doit manier la matière qu'il façonne en comprenant la direction première de la Vie en elle, le langage de ses strates, l'orientation qui la dynamise et ses points de force..."

Alors Myriam eut cette douce parole interrogative qui toucha le cœur du Soleil en moi :

- "L'éveil de conscience est un tailleur de pierres, le Maître de Sagesse, un sculpteur... mais le Mashiah, Lui, que fait-il ?"

- "Il commence par changer la nature de la pierre, il y révèle le cristal... puis un jour il y appelle le diamant afin que toute sculpture soit dépassée."

L'instant d'après nous sommes descendus dans la cour, tous se sont regroupés autour de nous et nous avons partagé un peu de pain trempé dans de l'huile aromatisée à la cannelle.⁸²

Cela se fit en joie, de cette joie dont chacun et chacune commençait à comprendre l'essence et qui pouvait se contaminer par un simple regard.

C'est alors seulement, je crois, que tous réalisèrent qu'ils s'engageaient à trois jours de prière, avec tout ce que cela signifiait... Ils étaient à l'école de l'Amour, ce qui voulait également dire de la Volonté.

⁸¹ Voir "La méthode du Maître", du même auteur, chapitre VI.

⁸² On pouvait déjà trouver un peu de cannelle dans le pourtour méditerranéen à cette époque. Elle était importée de l'Inde par la Perse ou par bateau, jusqu'en Egypte, via l'Ethiopie. Bien que coûteuse, il était compréhensible d'en trouver chez Marthe puisque celle-ci était la fille de Joseph d'Arimatee, riche armateur et commerçant. Cette épice était en général utilisée soit pour les huiles d'onction sacrées, soit broyée pour se mêler à une huile alimentaire dans laquelle on trempait le pain. "

Tous, bien sûr, les vécurent à leur façon, ces trois jours, parfois en marchant sous les dattiers ou parmi les figuiers, toujours en silence et en partageant de temps à autre un peu de lait caillé pour toute nourriture.

Myriam pleurait beaucoup... non pas de tristesse mais parce qu'elle avait vraiment, elle aussi, entamé la profonde métamorphose à laquelle elle était destinée. Je l'ai même vue couvrir son visage et ses cheveux de cendres de bois, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant, toute fière qu'elle avait toujours été de sa beauté sauvage.⁸³

Quant à moi, j'ai suivi en conscience l'itinéraire de mon frère Éliazar, ainsi que je le lui avais promis et selon la responsabilité qui m'incombait. Je dois dire que je l'ai parfois entendu hurler, parfois chanter ou encore articuler une langue inconnue.

Enfin, dans la matinée du deuxième jour, mon âme n'a plus capté de lui qu'une bulle de silence. Il avait affronté les gardiens de ses seuils intérieurs, visité ses gloires passées, ses écueils, ses chutes, ses amours aussi et, surtout, il avait pu observer ses vanités... non pas pour s'en accuser mais pour reconnaître sa Nature Essentielle.

Oh, Éliazar... J'ai alors quitté mon corps et j'ai suivi ton "ascension calcinatrice" ; j'ai aussi observé le déploiement de tes ailes d'aigle. Tu te retrouvais !

On aurait pu croire que le temps n'avait plus de prise sur quoi que ce fût... mais l'aube du quatrième jour se leva pourtant.

Alerté par nous ne savions qui, mon oncle Yussaf nous avait rejoints la veille. N'était-ce pas son neveu qui s'était fait emmurer là ?

Il se tenait dignement à mes côtés, avec Myriam, Martâ et tous les autres lorsque, me penchant vers la vieille meule qui fermait l'accès au tombeau, j'ai gratté de la main la terre et la paille que j'y avais appliquées trois jours plus tôt.

Un simple coup d'épaule et la roue de pierre glissa toute seule...

Je me suis alors enfilé dans le trou béant qu'offraient la muraille et le sol, suivi de près par Yussaf qui me tendait une lampe à huile. Pas un bruit... Pas même un souffle d'air pour nous accompagner. J'ai aussitôt tendu la lampe au-devant de moi et j'ai fait deux pas, à demi plié en deux... puis trois autres encore.

Au fond de son alcôve, après avoir délicatement ôté les trois pierres qui l'obturaient, j'ai aperçu la forme immobile d'Éliazar sous son drap de lin qui, maintenant, lui recouvrait même le visage.

Après m'être recueilli, j'ai posé doucement ma main à la hauteur de sa poitrine. C'était à peine si celle-ci se soulevait.

Pendant quelques instants, je me suis alors laissé aller à émettre un son qui voulait sortir simultanément de ma poitrine et de mon ventre. C'était celui que nous appelions parfois "le bourdonnement du Soleil".⁸⁴ Puis, tout à coup, j'ai senti que l'âme de celui qui s'était nommé Éliazar était prête. D'une voix ferme mais douce je lui ai lancé :

- "Yo Hanan... Yo Hanan... Lève-toi maintenant, je te le demande !"

Sans attendre davantage, j'ai ensuite tiré le drap qui lui cachait le visage. Ses paupières battaient rapidement, alors j'ai soufflé sur elles... longuement, jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent puis s'ouvrent.

Enfin, j'ai réitéré mon appel :

- "Yo Hanan ! Viens ! Suis-moi..."

Yo Hanan... Jean... C'était le nom qu'Éliazar avait choisi dans le secret de son cœur pour la nouvelle vie qui l'attendait. Il l'avait choisi en mémoire de celui qui l'avait enseigné sur les rives du Yarad puis qui l'avait conduit jusqu'à moi...

À moitié penché sur son alcôve, je lui ai souri et j'ai vigoureusement frotté son corps par-dessus son drap de lin afin d'y rappeler le mouvement du sang... C'est ainsi que, très lentement, le nouveau Yo Hanan, celui que chacun allait connaître comme Jean, le disciple et l'apôtre, est revenu parmi nous des confins de sa mémoire enfouie, plus vivant que jamais.

⁸³ Dans la mystique des anciens peuples, la cendre n'est pas qu'un symbole de volonté de purification. Sa nature vibratoire est supposée induire ou renforcer un processus de fluidification des énergies qui circulent dans l'être.

⁸⁴ Voir "Le Grand livre des thérapies esséniennes et égyptiennes", treizième partie. -Daniel Meurois et Marie Johane Croteau - (Éd. Le Passe-Monde).

Aidé par Yussaf - incapable de prononcer le moindre mot - je l'ai aidé à enfiler une robe neuve puis, dès que ce fut possible, nous l'avons tous deux soutenu jusqu'à l'air libre.

Ce fut tout car cela suffisait... Pas de question, pas de larmes ni d'émotions exprimées... Jean lui-même n'a rien dit pendant des heures ; il vivait encore entre secousse et extase, plus attiré par la lumière du jour et le défilé des nuages dans le ciel que par les regards humains.

Ce qui s'est passé ces jours-là à Béthanie ne fit que peu de bruit à l'époque. Tout s'était déroulé dans l'intimité d'un petit groupe de femmes et d'hommes...

Pourquoi dès lors la mort initiatique d'Eliazar est-elle devenue la "résurrection de Lazare" ? Parce que, rapidement, certains qui détenaient quelques pouvoirs décisionnels et qui étaient en quête d'arguments persuasifs l'ont voulu ainsi... Parce que ceux-là aussi savaient qu'il est toujours plus simple et plus merveilleux de croire en la résurrection de la chair que dans le processus de métamorphose de l'âme qui l'habite⁸⁵.

Enfin, également, parce que nul n'avait compris que le Mashiah annoncé en ma personne n'avait pas pour mission de "sauver l'humanité terrestre" mais d'aider celle-ci à se sauver elle-même, c'est-à-dire à redécouvrir la Mémoire de son Essence.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, lorsque nous reprîmes la route vers la Galilée, Jean m'a soudain approché plus qu'à l'accoutumée, la lumière dans le regard, et m'a déclaré avec la plus belle des candeurs :

- "Maître, regarde... je suis droit et vivant, maintenant !"

⁸⁵ Il est par ailleurs assez significatif de noter que ce "miracle majeur" qui devrait être signalé dans tous les Évangiles ne l'est cependant que dans celui de Jean (II : 17-46).

Chapitre XV - De Shlomit à Procla

Mon Père, où vais-je ? Je suis dans la plénitude de Toi, je suis dans Ton explosion au cœur de la moindre des fibres de mon corps mais, dis-moi, où vais-je ?"

Il y avait à peine quelques jours que nous étions rentrés de Béthanie et déjà, au bout du lac, la foule des petites bourgades accourait à la seule annonce de mon retour. Tout se passait comme si mon absence avait encore une fois fait mûrir quelque chose de plus, ou avait provoqué un manque... Prenais-je donc vraiment tant de place ?

Où aller ? Ou plutôt... où les amener, où les conduire toutes ces âmes qui, je le voyais bien, ne savaient trop elles-mêmes ce qu'elles attendaient de moi et de leur propre existence.

Que je m'affirme face aux Romains à la tête de quelques rebelles ainsi que l'espéraient les Iscarii et tous ceux, silencieux, qui les soutenaient ? Ce n'était même pas si certain car jamais mes paroles n'allaient dans ce sens. Que je les libère, oui... car j'étais là pour cela ; cependant la plupart ne savaient pas exactement de quoi !

Pour beaucoup, l'empreinte de Rome était devenue une habitude tout comme le fait de se rendre à la synagogue et de respecter des préceptes sans que cela modifiât leur vie et l'état de leur âme.

"Rabbi, Rabbi", entendais-je de partout... Et c'était invariablement pour la guérison d'une plaie, pour une douleur ici et là ; de plus en plus rarement pour quelque chose de vrai, quelque chose qui allait les rapprocher de Ce qui faisait battre leur cœur.

Aussi n'en étais-je que plus sensible à la transparence de certains regards découverts sur les rives du lac, dans les ruelles ou au gré de mes marches dans la campagne. Parfois aussi, un rêve ou une insistante intuition venaient me dire sans qu'il fût besoin de mots quelque chose comme : "Passe par ici ou va plutôt par là". D'expérience et parce qu'il n'existait pas de place pour le doute ni pour l'hésitation en moi, je savais lorsqu'il y avait une rencontre à faire, un Feu humain à stimuler.

Je reconnais que mes décisions pouvaient parfois paraître illogiques au cercle sans cesse plus important de ceux qui me suivaient. Il m'arrivait de partir dans une direction et puis, soudain, d'obliquer vers une autre parce que j'avais perçu une nécessité ou une urgence. Je voguais un peu tel un marin qui adapte constamment sa voile aux fluctuations du vent...

C'est ce genre de circonstances qui me poussa à rencontrer deux femmes que je presentais au creux d'une vague, en attente d'une vraie vie, chacune à leur manière bien que fort différentes.

Les textes qui ont gardé la trace de leur existence n'en font en vérité que très peu mention car elles furent discrètes. Elles avaient pour nom Shlomit et Yacouba⁸⁶. L'une était l'épouse de Zébédée, pêcheur à Bethsaïda et l'autre, celle de Chalphi, un paysan prospère de la campagne environnante.

C'est en méditation que j'avais puisé leurs regards tels des reflets sur les eaux du lac. Je n'avais plus qu'à retrouver les visages auxquels ils correspondaient et provoquer les événements qui les feraient venir à moi. C'est bien cela : qui les feraient venir à moi... Mais ce n'était en rien influencer sur leur liberté; c'était répondre à des appels à peine voilés de leur âme vers Ce qui dilatait la mienne à l'extrême.

Shlomit, sans racines, traînait son mal de vivre et Yacouba une forme de frustration qui la faisait tourner en rond en territoire de jalousie malgré ses aspirations.

Ce qu'elles avaient en commun ? Le brasier de leur poitrine et un besoin viscéral de respirer la Lumière... De "boire le Soleil" ? Pas encore... mais je voulais les y amener, comme toutes celles et tous ceux qui cherchaient à poser leurs pas dans les miens, même si cela devait prendre des vies et des vies.

Ce qui les rassembla et qui commença à les libérer de leur immobilisme fut sans doute cette affirmation que je ne cessais de répéter ici et là et qu'elles entendirent chacune en leur temps :

- "Aucune herbe, aucune fleur ne sauraient pousser sur le chemin que tout le monde emprunte... Prenez donc des raccourcis par la montagne..."

Meryem aussi, ma mère, contribua à les rapprocher l'une de l'autre. Elle avait ce talent, souvent insaisissable, de parvenir à discerner les liens qui unissent les âmes à travers les Âges.

En vérité, au-delà de leurs différences, Shlomit comme Ya-cuba vivaient dans la crainte plus ou moins avouée de passer à côté de leur vie. Une crainte que nourrissent depuis toujours une multitude d'êtres

⁸⁶ Il s'agit respectivement de Salomé et Jacobée dont la Tradition Chrétienne a fait Marie Salomé et Marie Jacobée. Voir le récit détaillé de leurs témoignages dans "Le Testament des trois Marie", du même auteur. (Éd. Le Passe-Monde),

humains mais que trop peu ont le courage de reconnaître parce que s'y confronter sous-entend trop de choses, trop de risques, trop de tremblements puis de sauts dans le vide... Trop de ce que précisément j'attendais et attends toujours de chacun.

Zébédée tout comme Chalphi, leurs époux respectifs, eurent l'intelligence de cœur de le comprendre en les laissant étancher leur soif jusqu'à l'espoir de découvrir la Source en elles.

Au-delà des conventions et des tabous, au-delà des mots prononçables aussi, l'un et l'autre me confièrent ces deux femmes dans leurs tâtonnements et déterminations telles deux terres en jachère et dans l'attente d'être nouvellement révélées à elles-mêmes.

Je me souviens de ce jour où, parmi la foule qui s'était agglutinée autour de moi dans le tout petit port de pêche de Caphernaüm, Shlomit, habituellement peu sûre d'elle, avait enfin osé prendre la parole... Et où elle se lança vraiment...

227

- "Rabbi... J'ai toujours vécu dans l'espoir d'un monde plus juste, plus léger, plus beau... J'ai toujours prié aussi, sans parfois savoir - je l'avoue - où ma prière allait... Et, faisant cela - ou plutôt étant ainsi - j'ai toujours constaté que plus je laissais grandir mon esprit, plus les choses de ce monde, sa matière surtout, semblaient se rebeller contre moi. Et, aujourd'hui, plus je m'approche de toi plus cela s'amplifie. Comment est-ce possible ? Est-ce une folie qui entre en moi ?"

Je me suis dirigé vers elle jusqu'à me faufiler dans la foule assise sur le sol. Il me fallait mieux saisir le regard qu'elle cachait sous son voile azur. S'imaginait-elle que je ne la reconnaîtrais pas ?

- "Petite sœur... lui ai-je dit en m'accroupissant devant elle et au milieu de tous... Petite sœur, écoute ceci :

Tu sais, comme chacun ici, que nous ne vivons pas qu'une fois en ce monde, que notre âme y revient pour apprendre et apprendre. .. Eh bien, sache qu'il existe un moment décisif dans cette ronde qu'il faut un jour briser...

Celui-ci se manifeste lorsque nous y avons fait, dans une telle danse, le véritable choix du Royaume de l'Esprit, un choix qui s'accompagne d'un engagement concret dans la vie de chaque jour. C'est alors le premier vrai moment où le Royaume de la Matière paraît s'ingénier à nous créer toutes sortes d'obstacles.

Et cela, tu l'as remarqué, s'accentue dès qu'un Enseignant te demande de respecter cette Matière, de ne pas nourrir la séparation entre les mondes... Ce que je fais face à toi, face à vous toutes et tous. Oui, vient toujours un temps dans l'histoire de votre âme où la Matière de ce monde met tout en place pour vous arrêter dans votre avance et votre recherche d'Unité... Oui, elle met tout en scène pour se faire rejeter et même honnir.

Alors, Shlomit, je te le dis comme je le dis à tous, sois plus forte, soyez tous plus forts que l'appel de la Matière à se faire détester. Au contraire, continuez à la respecter car sa fonction est de vous pousser jusqu'aux limites de votre volonté, de vos résistances et de l'intelligence de votre cœur afin de vous faire grandir. Ne vous laissez donc pas abuser par ses ruses, c'est-à-dire décourager.

- "Ainsi, Rabbi, tu conviens qu'elle sert l'Ombre puisqu'elle tente d'user nos forces et notre volonté..."

Shlomit avait finalement osé tirer légèrement son voile vers l'arrière tandis que tous les yeux se tournaient vers elle. Elle s'est aussitôt mise à rougir et j'ai vu Yacouba lui donner un coup de coude.

Je me suis alors relevé et j'ai considéré la foule hétéroclite de ceux qui étaient venus m'écouter ou qui s'étaient trouvés là en pensant que c'était "par hasard". Il y avait même quelques Sadducéens qui se faisaient discrets sous un porche.

- "Mais qu'est-ce que l'Ombre, mes amis ? L'ennemi ou l'obstacle ? Ce qu'on désigne en tant qu'ennemi nous invite à frapper ; ce que l'on perçoit simplement comme obstacle nous suggère au contraire de nous dépasser.

Ainsi, cette Force que nous voyons comme celle de l'Ombre peut-elle changer de visage selon l'orientation de notre cœur.

Ainsi également l'Ombre et son faux-semblant de Matière se fait elle la plus parfaite interprète de la liberté qui nous est donnée.

Ainsi enfin, la Matière qui vient peser sur le cours de notre existence - parfois avec une terrible insistance - est-elle bien plus le levain de notre âme que vous ne sauriez l'imaginer. Son rôle est de tout nous faire vivre pour nous pousser, dans un ultime lâcher-prise, jusqu'au seuil du Royaume de l'Esprit.

Alors, je vous l'affirme, mes amis : Cherchez le Soleil... et l'Ombre arrive ! Mais apprenez aussitôt à reconnaître le vrai visage de celle-ci et, par derrière elle, vous trouverez un Soleil plus grand encore... et Son Intention pour vous."

Dans le port de Caphernaüm, une rumeur monta tranquillement de la foule. Je voyais bien que les uns cherchaient à deviner ce que pensaient les autres. C'était toujours comme cela ! Une fois encore, j'ébranlais leur façon de penser et de réagir devant les épreuves de la vie ou, plus simplement, devant la multitude des petites difficultés du quotidien, celles qui précisément, dans leur pusillanimité parviennent à déclencher impatiences, incompréhensions, fâcheries et colères.

Au milieu d'un brouhaha grandissant, un homme assis sur des paniers de joncs tressés a alors levé la main. C'était Pierre. Jacob et Taddée se tenaient près de lui, la mine interrogative.

- "Maître, Maître... a-t-il fait d'une voix rugueuse, et les Romains alors ? Devons-nous comprendre qu'ils travaillent pour notre âme ?"

Sa question, je dois le dire, souleva l'intérêt général. Il y eut même quelques cris d'approbation et de provocation... Une dizaine de soldats armés étaient d'ailleurs là, regroupés dans un coin de la place, sous un sycomore. Je les ai vus redresser l'échine et le pilum, redoutant quelque éventuel débordement. Sous le porche, derrière les Sadducéens, la silhouette d'un centurion à cheval s'est même profilée...

J'ai adressé un sourire amusé à Pierre puis à tous.

- "Les Romains ? lui ai-je répondu bien haut, ce sont des hommes parmi d'autres hommes... Ce n'est pourtant pas les hommes qu'ils sont qui travaillent pour les âmes de ceux que vous êtes ! Écoutez-moi... Les Romains ne le savent pas davantage que vous mais, en vérité, ils sont semblables à un vent puissant qui vous est envoyé par l'Intelligence de l'Éternel afin d'éprouver la solidité de la maison de votre cœur. S'il est légitime que ce cœur veuille y résister, cela ne l'est pourtant pas si c'est dans la haine et le sang car, alors, c'est bien vous qui ferez croître l'Ombre tout en croyant la repousser.

Ces soldats que vous désignez comme représentant le Mal ont pour la majorité d'entre eux une famille quelque part et le plus grand nombre d'entre eux aussi aimerait être parmi elle.

Je vous le demande, avez-vous déjà cherché à rencontrer leurs regards sans compromission, sans marchandage ni corruption ? Juste pour y trouver l'humain qui, comme vous, s'interroge et a peur... C'est peut-être cela qu'il faudrait !"

J'ai vu Pierre, Jacob et aussi André, non loin de là, devenir rouges.

- "Tu nous demandes beaucoup, Rabbi."

- "C'est toujours ce que j'ai fait et ce que je ferai. Toujours beaucoup ! Un demi-soleil ne sera jamais que du clair-obscur ! Non... La demeure de mon Père ne se pénètre pas à moitié !"

Quelques-uns se levèrent bientôt et partirent de la place. Sur les autres, un silence pétrificateur s'est abattu. Alors, du sel en abondance a une fois de plus jailli de mes mains et je l'ai fait distribuer à tous, même aux Sadducéens qui cherchaient à s'esquiver, même aux soldats qui ne savaient qu'en faire. J'ai vu l'un d'eux souffrir. Il n'était plus à sa place mais avec nous, les pieds nus... car son âme s'était déchaussée.

Un peu de sel... Beaucoup ne comprenaient toujours pas la valeur de ce que je leur offrais. Ils n'en voyaient ni la provenance ni la raison d'être. Ce qu'ils ne soupçonnaient pas, c'était la charge d'Amour dont je l'avais gorgé en le faisant s'écouler du bout de mes doigts. Il avait la force d'un levain qui ferait son œuvre là où il y aurait une pâte prête à l'accueillir...

Parce qu'elle supposait que j'en avais terminé et qu'il n'y avait pas le "spectacle" d'une guérison en vue, la foule s'est peu à peu éparpillée. Quant à moi, j'ai souhaité sortir de la bourgade ; mon intention était d'aller saluer ma mère à Bethsaïda. Je savais Meryem au chevet du vieil Isaac, cet oncle auquel j'avais rendu la vue peu après mon arrivée sur les bords du lac. Il en était à ses derniers jours...

Cependant, sous le portique de pierre qui marquait la sortie de Caphernaüm, j'ai été abordé par un centurion, le casque sous un bras tandis que, de l'autre, il tenait son cheval par la bride.

- "Rabbi, fit-il avec une intrigante déférence, puis-je te parler seul à seul ?"

- "Était-ce toi, près de la place, tout à l'heure ?"

D'un geste de la tête, il m'a répondu par l'affirmative. J'ai alors prié ceux qui m'accompagnaient, Simon et Myriam du village de mon enfance, Taddée, Barthélémy, Yacouba, Shlomit, Levi, Esther et quelques autres de poursuivre leur route. Myriam et moi les rejoindrions plus tard.

- "Non... seul à seul" a répété le Romain.

Myriam a voulu s'éloigner mais j'ai devancé son geste en la retenant par un bras.

- "Je suis seul, ai-je fait, considère cela..."

Le centurion a fini par s'incliner puis nous a priés de le suivre. Il nous faisait rentrer à nouveau dans Caphernaüm... Après une courte marche à travers les venelles ombragées, nous nous sommes retrouvés dans une petite cour au-dessus de laquelle une toile avait été tendue. Nous étions à l'abri de tous les regards...

Dans un coin, sur un banc de pierre, une femme drapée de noir attendait. Elle s'est aussitôt levée, sans doute surprise de ne pas me voir arriver aussi seul qu'elle l'avait envisagé. À pas mesurés elle s'est alors avancée puis elle s'est inclinée jusqu'à enfin s'agenouiller et poser son front sur les dalles du sol à deux pas de moi.

- "Maître... bredouilla-t-elle, puis-je t'appeler ainsi ?"

- "Relève-toi d'abord et dis-moi qui tu es..."

- "Je me nomme Procla..."

Puis elle s'est arrêtée. Je l'ai vue retenir ce qu'elle avait à dire, comme si c'était trop lourd ou même honteux. Pourtant, sitôt qu'elle se fût redressée, elle fit tout pour ne pas lâcher le regard que je posais sur elle.

Je me souviens que Procla avait un assez beau visage, fort digne surtout. Quant à ses traits et à ses vêtements aux nombreux drapés, ils traduisaient à coup sûr son origine romaine. J'ai tout de suite compris que c'était une belle âme, une âme qui cherchait la pureté.

Alors, voulant l'aider à rompre le mutisme dont elle semblait ne pas pouvoir sortir, je lui ai dit :

- "Qui es-tu, Procla ?"

- "Je suis...l'épouse du Procurateur de Judée⁸⁷... et je te demande d'en tenir le secret."

- "Pourquoi m'appelles-tu "Maître", Procla ?"

- "Parce que c'est le seul nom qui me vienne depuis les quelques jours où je suis ici... où je te vois enseigner et soigner. Il n'y a qu'un vrai maître pour cela et pour aimer autant..."

- "Ce n'est pas celui que tu vois qui importe, Procla, c'est Celui qui vit en lui... Ton époux sait-il que tu es ici ?"

- "Il est à Tibériade... et il n'ignore rien de ce qui se dit de toi, ni de ma présence ici..."

- "C'est lui qui t'envoie ?"

Procla a baissé la tête. On aurait pu croire qu'elle redoutait les conséquences de ce qu'elle s'appêtait à avouer.

- "C'est mon cœur qui m'a poussée vers toi. Tu es venu me voir en rêve, n'est-ce pas ? Tu ne me connaissais pas, pourtant..."

- "Je viens de te le dire, ma sœur, Celui qui importe vraiment et qui connaît, c'est Celui qui vit en moi."

- "Qui est-Il ?"

- "Est-il si important de Lui donner un nom ?"

- "Je ne sais pas... mais il me semble qu'il faut nommer pour comprendre."

- "Tu as raison... Toutefois comprendre n'est pas vivre au-dedans ; c'est encore demeurer à l'extérieur... Est-ce pour l'extérieur ou pour l'intérieur que tu es là ?"

J'avais déjà la réponse qui allait sortir de la bouche de Procla mais il fallait qu'elle la formule. Il faut toujours que tout être humain force les barrages qu'il impose à son cœur. Rien ne se passe jamais sans que les voiles ne tombent et ceux-ci ne tombent jamais devant de grandes démonstrations.

L'épouse de Pilate avait fort bien perçu que je ne pouvais l'accueillir autrement que comme une simple femme, c'est-à-dire une femme simple...

- "Je veux connaître du dedans, Maître, je veux vivre... Et ce n'est pas pour m'approcher au mieux de toi ni par vantardise que je t'ai dit de qui je suis l'épouse..."

- "Je l'ai lu en toi, Procla... Tu n'ignores pas que si la vantardise fait aisément fleurir, elle ne donne aucun fruit."

Procla a de nouveau posé le front sur le sol.

- "C'est bien cela ma souffrance. Mon corps, ma position n'appartiennent pas au monde de mon âme..."

- "Alors, ma sœur, pourquoi en avoir hérité ?"

⁸⁷ Ponce Pilate, que l'on qualifie aujourd'hui de Préfet plutôt que de Procurateur. Procla est essentiellement connue dans la Tradition chrétienne sous le nom de Claudia Procula.

- "Pour..."

Et elle s'est arrêtée sur un soupir ou une plainte.

- "Pour les dépasser ? Encore une fois, tu connais la réponse... Il y a l'orgueil, n'est-ce pas ?"

L'épouse de Pilate, cramponnée au voile noir qui lui recouvrait la tête, s'est soudainement redressée comme devant une insulte.

- "C'est bien ce que je disais, Procla... Alors abandonne cela si vraiment tu es touchée par ma Parole... parce que toi, tu me touches."

- "Je sors à peine de l'ombre, Maître... il faut me pardonner."

- "As-tu fauté ? Nul n'a rien à pardonner à qui a l'âme vraie, même derrière son masque."

- "Tu dis que je me cache derrière un masque ?"

- "Tout être sur cette Terre en porte un... même moi !"

- "Toi ? Comment cela se pourrait-il ? Lequel ?"

- "Celui de l'Enseignant, Procla, car ma réalité est autre. Elle n'est pas de ce monde bien qu'elle s'appuie sur lui. L'Éternel Lui-même porte un masque et ce sont les hommes et les femmes qui le Lui ont confectionné, incapables qu'ils sont de pouvoir supporter Sa Réalité."

- "J'ai soif de m'en approcher, Maître... Je veux me convertir à la foi que tu enseignes."

J'ai regardé intensément l'épouse de Pilate et je l'ai à nouveau relevée. Sa conscience était en fièvre et tout son corps s'en trouvait en proie à de petits tremblements. Alors je lui ai pris la main afin de l'apaiser. Je savais quelle serait sa surprise car ce geste n'était pas considéré comme décent venant d'un homme tel que moi, un "rabbi".

- "Écoute-moi, lui ai-je dit, les paroles et les arguments ont le pouvoir de persuader et même de provoquer des conversions, mais guère plus. Mais sais-tu ce qu'est une conversion pour la plupart des hommes ? C'est un changement d'opinion, au mieux de croyance, parfois par conviction, parfois par nécessité vitale, parfois encore par ruse..."

Est-ce qu'elle sous-entend toujours ce que tu appelles la foi ? Elle le devrait, cependant c'est loin d'être nécessairement le cas car la foi, ma sœur, la véritable offrande d'âme, ne repose pas sur l'adhésion à des paroles ou à des idées, mais sur l'expérience directe seule. Elle naît d'un bain de Lumière...

Ainsi, vois-tu, je ne pourrai pas te l'enseigner et tu ne te convertiras pas. Par contre, je te montrerai une direction, celle du sens de la vie et, si tu en as la volonté, tu tisseras toi-même le cocon de ta métamorphose. Comprends que c'est l'Amour en moi qui me pousse à te dire tout cela aussi clairement et peut-être abruptement à tes oreilles... Alors, si tu acceptes cet Amour, rejoins-le, laisse-le monter en toi et donne tout ce que tu as à donner."

Sans cesse, il fallait que je navigue entre l'exigence et la tendresse, puis entre l'infinie tendresse et la totale exigence...

Comme j'achevais de prononcer ces mots j'ai dû soutenir Procla car, prise d'un malaise, elle a vacillé. Myriam s'est aussitôt précipitée... Tout en l'aidant à s'allonger, elle lui a fait respirer l'une de ces pénétrantes essences odorantes qu'elle gardait toujours avec elle.

Le malaise de Procla dura fort peu de temps, le temps qui était nécessaire... À dire vrai, c'était moi qui l'avais appelé par ma main prenant la sienne

Il ne m'avait fallu que l'espace d'un éclair pour que son âme s'éloigne subrepticement de son corps et que je puisse y apposer un sceau, tel le rappel à la mémoire d'un vieil engagement.

- "Procla ?" fit Myriam... et elle la serra contre elle tout en l'aidant à se relever.

Notre rencontre avec l'épouse du Procureur de Judée s'arrêta sur cet événement, ce jour-là, au milieu d'une petite cour anodine, à l'abri de tous les regards et rien n'en a transpiré jusqu'à aujourd'hui.

En quittant les lieux pour retrouver les ruelles tortueuses qui nous feraient discrètement quitter Caphernaüm, nous avons juste croisé le centurion qui tenait toujours son cheval par la bride à deux pas de là. Un bref sourire, le germe d'une complicité...

- "Rabouni... dis-moi, me demanda Myriam sur le chemin du bord du lac qui nous conduisait jusqu'à Bethsaïda, pourquoi as-tu tant tenu à ce que je reste là ? C'était toi que cette femme voulait voir..."

- "Parce que l'œil de mon âme, Myriam, a pressenti l'importance que vous vous rencontriez et celle que tu la prennes dans tes bras. Il se pourrait qu'un jour vienne, vois-tu, où "cette femme" marche à tes côtés..."⁸⁸

⁸⁸ 1 Cette déclaration tend à attester la tradition qui affirme que Claudia Procula, l'épouse de Ponce Pilate, devenue disciple de Jeshua, fut parmi les tout premiers ambassadeurs du message christique lorsque ceux-ci traversèrent la Méditerranée pour se rendre en Gaule où elle serait remontée jusqu'à Lugdunum (Lyon).

Chapitre XVI - Le miracle des poissons

Ce jour-là, ils étaient nombreux à s'être rassemblés face à moi sur le versant de l'une de ces collines qui surplombent le lac de Kinnereth. Je me souviens que Meryem était assise sur l'herbe rase, aux côtés de Jean. Et puis il y avait, éparpillés au gré de leur arrivée, la presque totalité de ceux qui avaient décidé de faire un saut dans le vide pour donner un véritable sens à leur vie... Philippe, Pierre, Lévi, Jacob, Taddée, André, Thomas, Esther, Yacouba, Shlomit, Simon et son épouse Myriam, Barthélémy, Judas et tant d'autres encore.

L'évocation de ces noms n'a que peu d'importance ; elle n'est jamais qu'une vision des choses par rapport à ce qu'un grand nombre de cœurs vécut vraiment et dont les trajectoires furent imprégnées à jamais.

Certains de mes proches disciples, j'en étais particulièrement conscient, se heurtaient à des murs dans leur existence quotidienne. Me suivre, n'était pas sans risque. Sans parler des autorités religieuses et des petits pouvoirs locaux qui exerçaient de constantes pressions morales sur ceux qui recueillaient mes paroles, il y avait souvent le poids des épouses, des époux, des enfants et des familles qui se faisait sentir... et c'était cela le plus difficile.

L'un de ceux qui en souffrit le plus fut Pierre. Il était de moins en moins chez lui à Caphernaïm ; sa pêche en pâtissait et ses enfants, bien qu'adultes et pêcheurs eux-mêmes, se plaignaient de la baisse des revenus de leur famille. Si son épouse se résignait, ses fils dénonçaient, quant à eux, leur père "irresponsable et la tête dans les nuages".

Et Pierre n'était qu'un exemple parmi d'autres... Chacun, chacune demeurait bien sûr totalement libre de ses décisions, de ses actes et des paroles qui les accompagnaient, cependant... lorsque la conscience est réellement entrée dans sa phase de germination, il est bien rare qu'elle s'en retourne d'où elle vient. En vérité, elle ne le peut pas et ne le veut pas. Alors, tandis qu'elle continue sur sa lancée intérieure - même sans bruit - elle sait que pour elle tout se "détisse" dans l'ordre de la matière de ce monde.

C'était un sujet que nous abordions parce que je ne voulais pas qu'il fût contourné. Ce que l'on évite de voir revient tôt ou tard nous mordre au talon.

Ce jour-là, sur la colline et parmi les oliviers, en remarquant le regard souffrant de Pierre, j'ai soulevé ce point devant toutes et tous. Quelques-uns se confièrent alors publiquement. Je me souviens de larmes et même de colères étouffées face à l'incompréhension.

Les paroles qui sortirent de ma poitrine furent loin du "Vous devez..." ou "Vous ne devez pas...". Elles l'ont d'ailleurs toujours été. Elles demandaient seulement à ce que chacun soit vrai avec lui-même et avec les êtres aimés car j'enseignais que lorsqu'une vérité nous traverse de part en part et qu'on y voit le Beau, le Grand et le Doux, nous seuls reconnaissons où est notre juste place. Chacun devait donc trouver sa réponse à lui, qui n'était pas nécessairement celle de l'autre et qui n'appelait aucun jugement.

Et, je le dis - parce que malgré la course des siècles les "choses" bougent fort peu - l'idée du jugement était la plus redoutée, celle aussi qui blessait le plus.

Comme Pierre était étouffé par des vagues d'émotion, c'est son frère André qui a tenu à prononcer quelques mots pour lui. Il l'a fait assez naïvement puisqu'il ignorait alors une grande partie de ma propre histoire.

Je le revois encore, se levant au milieu de tous dans sa courte tunique de pêcheur rapiécée et d'un rouge qui n'en était plus vraiment un.

- "Rabbi, fit-il, que ferais-tu, toi ? Délaisserais-tu ceux que tu aimes, les quitterais-tu si tu sentais - même aujourd'hui - qu'une Lumière plus grande que celles que tu as jamais connues t'envahit et te pousse ? Trahirais-tu l'amour des tiens ?"

- "Et que crois-tu que j'aie fait, André, mon ami, pour être ainsi devant vous tous aujourd'hui ? Mais pourquoi dis-tu trahir ? Le cœur ne trahit rien lorsqu'il discerne et écoute ce qui l'envahit... et l'âme ne trahit pas davantage lorsqu'elle reconnaît qu'elle s'approche de la Source en elle.

En fait, la question que chacun doit se poser est celle-ci : "Quelle est la hauteur de mon regard ?" Ou plus exactement "De quelle altitude est-ce que j'observe ma vie et celle de ceux que j'aime ?" Et à partir de là, une autre peut naître : "Qu'est-ce qui est plus précieux que ma vie et celle de ceux qui m'aiment ?"

Pour ma part, j'ai toujours répondu : "Ce qui est plus précieux que tout, c'est la nature de la Vie qui coule en nous tous et qui nous permet justement d'aimer."

Alors, voyez-vous, une voix au fond de moi m'a toujours fait comprendre que *partir n'est pas nécessairement abandonner*. Pour celui qui aime d'Amour et ne triche pas avec le courant de la Vie, tout départ est une illusion, il n'est qu'un acte parmi d'autres dans l'immense théâtre de nos existences.

Mais écoutez maintenant ceci...Vers le pays des hautes neiges où j'ai voyagé durant tant d'années, on vénère un homme qu'on appelle l'Éveillé. Qui était-il ? Un prince, avec sa femme et ses enfants, un homme qui, pour un temps, s'était endormi dans le confort de sa vie... et, croyez-moi, prince ou non, il n'est pas besoin de fortune pour s'assoupir... Cependant, en se tournant vers ce qui était inscrit en lui, cet homme-là a voulu voir ailleurs... J'en ai peu connu de lui mais suffisamment pour comprendre qu'il a discerné les frontières de son assoupissement et qu'au-delà d'elles il a découvert ce que l'on nomme souffrir. Il l'a tellement compris qu'un matin à l'aube, il est parti.

Il n'a rien abandonné ni personne, mais il est parti. Il a tout quitté pour chercher la voie de la libération de la souffrance. Pas seulement pour lui mais pour le monde des hommes dans son entièreté. Était-il un traître à ceux qu'il aimait ? Était-il un lâche fuyant dans la nuit, quittant femme et enfants ? Il était, je vous le dis, de la race de ceux que j'appelle les "Ensoleillés".

Comprenez maintenant de ce récit ce que vous pouvez en comprendre. Pour ma part, je ne jugerai rien ni personne ni n'encouragerai la moindre décision. Une chose est cependant certaine : tout être doit apprendre à reconnaître la nature de Ce qui l'habite et ne pas se mentir."

Comme je terminais ce bref récit, Pierre s'est tout à coup manifesté.

- "Rabbi... Celui que tu as nommé "l'Éveillé" s'est-il libéré lui-même de la souffrance ?"

- "Tous, là-bas, affirment que oui et tout en moi me dit que c'est vrai. Cependant, il ne s'est pas simplement libéré des griffes de la souffrance mais de l'origine de celle-ci. Les disciples de ses disciples enseignent qu'il a dépassé l'univers de l'Illusion... cette gigantesque toile d'araignée dans laquelle tous les êtres croient vivre tandis qu'ils sont dans le rêve d'une ébauche de la Vie."

- "Sommes-nous dans cette toile, nous aussi ?"

- "Et pourquoi n'y seriez-vous pas, vous également? Non seulement vous vous y débattiez mais vous sécrétiez vous-mêmes la matière dont elle est faite !

Au fil des sentiers que nous avons déjà empruntés ensemble, ne vous ai-je pas toujours répété : "*Vous êtes les artisans de votre propre prison*" ? Croyez-vous être bien différents de ces sauterelles qu'il vous arrive de manger ? De ces arbres qui vous abritent de la pluie et du soleil ? Ou de ces pierres, même, sur lesquelles vous êtes assis en cet instant ?

Très peu vous en sépare, en vérité ! Tout ceci, y compris vous - et moi, tel que vous me voyez dans ma chair - n'est qu'un assemblage d'infimes poussières d'étoiles analogues à des grains de Lumière. Seule une conscience les façonne et les anime différemment, une conscience qui cherche à s'éveiller et qui est elle-même analogue à un grain de Lumière, issu d'une autre Conscience, incommensurable, infinie, celle de l'Éternel... La seule que nous puissions concevoir... mais qui, je vous l'annonce, est néanmoins encore bien petite en rapport de Ce qui est... Alors, mes amis, voilà que je suis là, parmi vous, pour vous ébranler davantage dans vos certitudes... Parce que la sauterelle, tout comme l'arbre et la roche sont en vous et que l'aspect que vous en voyez est une illusion qui mérite que vous quittiez la personne que vous vous imaginez être."

- "Tu sais nous parler, Rabbi, a bredouillé Jacob dans son coin, calé entre les racines noueuses d'un olivier, et nous savons que ta Parole est vérité. Sinon pourquoi serions-nous là ? Mais, de la parole aux actes dans ce qui constitue nos journées... comment adopter tout cela autrement que dans notre tête ? Il est dit que tu es mon frère par le sang mais..."

- "Eh bien regarde, mon frère..."

Il n'y avait rien de prémédité dans ce que je m'apprêtais à faire, rien qui ne soit venu que d'un élan de mon cœur... Je voulais tant que tous goûtent au Divin et s'extirpent de leurs découragements et sentiments d'impuissance !

Non loin de moi, il y avait un éboulis de pierres dont la plus grosse masse était environ de la hauteur d'un homme.

- "Oui regarde, mon frère, ai-je repris, viens me rejoindre..."

Jacob s'est levé, a fait quelques pas et moi j'ai tendu mon bras droit à l'horizontale, en direction du gros rocher jusqu'à ce que mes doigts touchent le lichen de sa surface. Alors, en mon âme j'ai appelé toute

la Présence de mon Père et, très lentement, je me suis rapproché de la pierre... J'ai fait un léger pas, peut-être deux, jusqu'à sentir mes doigts puis la paume de ma main s'enfoncer sans effort dans sa structure, se glisser entre les fibres de sa chair minérale aussi aisément que dans une eau sablonneuse... C'était tendre et doux... C'était aimant surtout, aimant tout autant que je l'étais.

J'ai continué encore un peu et mon bras a pénétré la pierre presque jusqu'au coude ; il épousait sa nature, sa réalité... Autour de moi, sous les oliviers, ce n'était que silence et stupeur. Pas un souffle de vent ni même un oiseau pour émettre un piaaillement.

Enfin, toujours aussi lentement, j'ai dégagé mon bras puis ma main du cœur du rocher...

Sans plus attendre, j'ai alors attiré Jacob vers moi et j'ai placé son bras à l'horizontale jusqu'à ce que ses doigts touchent le même bloc de pierre, ainsi que les miens l'avaient fait. Ensuite, j'ai posé ma main dans son dos, au niveau de son cœur afin qu'une intense vibration s'en échappe.

Je me souviens que celle-ci s'est faite pareille à une onde presque sonore, presque cristalline... Je l'ai sentie se fauiler à travers tout le corps de Jacob qui s'est aussitôt mis à frissonner.

C'est ainsi qu'à leur tour ses doigts puis sa main tout entière ont pénétré la pierre... seulement quelques secondes, lucides, intenses, amoureuses, rien que le temps qu'il fallait pour impressionner le cours de son chemin et lui dire : "Tu vois... toi aussi !"

L'instant d'après, j'ai ramené moi-même mon frère entre les racines de son olivier. Il était profondément ébranlé, partagé entre une sorte de peur et un total émerveillement ; il grelottait et disait à peine sentir son bras.

Quant à l'assemblée qui se trouvait là, elle se montrait toujours médusée, ne sachant trop comment interpréter ce à quoi elle avait assisté.

En vérité, je venais de la faire entrer dans un état d'une telle nature vibratoire que ses limitations mentales s'en étaient trouvées soudainement déchirées.

Tous ces hommes et toutes ces femmes que l'Intelligence du Vivant avait fait se regrouper là à cet instant pouvaient dès lors se poser avec acuité la question de ce qu'est le Réel. Tous et toutes, certes, ne sauraient intégrer la leçon avant longtemps, je le savais, mais j'en voyais pourtant qui commençaient à toucher du bout de l'intelligence de leur cœur la véritable nature du Rêve de ce monde.

Ce fut un moment de profonde réflexion, d'introspection générale aussi durant lequel Myriam, le regard inquiet, est venue me rejoindre à pas feutrés pour me poser discrètement cette question :

- "Rabouni... dis-moi, j'ai besoin de comprendre... Lorsque tu appelles ton Père... lorsque tu évoques Son Nom et peut-être Son Image en toi... cela aussi appartient-il au Rêve ?"

Et je me souviens avoir éprouvé un infini bonheur à lui répondre avec la même discrétion...

- "Oui, cela également appartient au Rêve... car cette Puissance, cette Onde vivante, cet Amour, cette Intelligence si insaisissable mais si omniprésente que je nomme Awoun, Père, Éternel... rien d'Elle ni de ce que l'on peut en imaginer n'existe au sens où les hommes de ce monde le pensent..."

Oui, tous ces noms qu'on Lui donne, je te le dis, ne sont que des déguisements.

Parce qu'il le faut bien puisque nous sommes encore emplis de brumes, ils sont, vois-tu, les teintures que nous apposons sur Ce qui ne peut ni se saisir ni se définir parce que trop... Trop... justement !"

Dès que j'eus achevé d'offrir ces mots et suggéré tout ce qui pouvait se cacher derrière eux, j'ai éprouvé le besoin de tourner la tête. À trois pas de nous se tenaient Judas et Simon. Ils avaient tout entendu...

Ils m'ont remercié l'un et l'autre puis sont partis chacun de leur côté. Quant à moi, j'ai salué Myriam pour ce qu'elle m'avait invité à dire et qui ne serait pas perdu. L'instant présent est toujours d'une telle justesse dans ses mises en scène ! Bien souvent même, il est béni d'une si haute altitude que nous n'en saisissons pas toute la portée ni les conséquences...

Seule, la Présence qui S'était invitée en moi dérogeait constamment à la règle de cette forme de cécité en faisant coïncider les circonstances de la vie autour du lac avec la teneur de mes enseignements... à moins que ce ne fût l'inverse ou que tout se fût confondu en une merveilleuse ordonnance.

Ainsi, le mal-être avoué de Pierre et les manquements qui lui étaient reprochés quant à son métier de pêcheur furent-ils exprimés durant une période de raréfaction des poissons. Les filets des uns comme des autres rentraient souvent à quai, vides ou presque de toute prise.

Le problème étant général, Pierre y trouvait certes une consolation passagère et même un argument vis-à-vis des siens... mais la vibration d'Awoun en moi me fit bientôt comprendre qu'il y avait là sujet et matière à enseignement pour tous.

Un matin, après avoir guéri un nourrisson dont le corps ne retenait plus rien depuis une semaine, je me suis plu à m'arrêter quelques instants sur le quai de pierre de Caphernaïm. Le ciel était grisâtre et les oiseaux volaient bas au-dessus de l'eau.

Il y avait là une vingtaine de pêcheurs dont certains surveillaient les reflets du lac et la direction du vent. Quelques femmes allaient et venaient, des paniers sur la tête, tandis que deux ou trois Romains en tunique jouaient aux dés sur le sol.

André, Pierre, Jean et Taddée, rarement loin de moi, ne me quittaient pas des yeux tout en réparant avec un peu de glue la coque d'une barque endommagée.

Soudain, alors que je contemplais la surface de l'eau, je me suis dit que tout dormait trop et que cela suffisait... J'ai aussitôt eu la vision saisissante d'un énorme *lingam* surgissant des flots et le nom de Shiva, celui de Shankara, le Seigneur de la Montagne s'est simultanément imposé à mon esprit.

- "Venez ! ai-je dit fermement à Pierre et aux autres. Montez dans une de vos barques et hissez-en la voile. Nous partons !"

Pierre grommela, par simple réflexe, mais ne posa pas de questions. Quant à ses compagnons, ils le suivirent, bouche bée, dans son embarcation. Seul Jean arborait un sourire aux lèvres. Depuis Béthanie, il n'était réellement plus le même homme et bien souvent il voyait venir "les choses"...

Le vent se montrait capricieux mais en peu de temps nous nous sommes retrouvés au large des rives du lac. Caphernaïm ne se résumait plus qu'à quelques constructions confuses parmi un fouillis de verdure à l'horizon de l'eau.

- "Que faisons-nous, Maître ? Tu ne nous dis rien..."

Est-ce pour prier avec toi que tu nous fais venir ici ? Regarde, le vent ne sait pas ce qu'il veut... J'en ai vus qui riaient en nous regardant tendre la voile !"

- "Ne dis plus rien, mon frère, je t'en prie. Le silence peut souvent devenir semblable à un filet et nous offrir les perles de l'Invisible. Ne dis plus un mot..."

Sans rien préciser de mon intention, je me suis dirigé vers l'arrière de la barque, je m'y suis assis sur une planche sommaire qui pouvait faire office de banc puis j'ai tiré mon voile sur mon visage. Mes yeux se sont alors fermés tout seuls et mes oreilles aussi afin de me faire mieux descendre en moi, au centre de l'univers ou dans les profondeurs du lac... ce qui était la même chose car déjà tout fusionnait. Le Soleil à l'âme, je respirais autant dans les cieux et dans l'eau que sur l'esquif de Pierre.

Soudain... un son qui n'en était pas vraiment un, la sensation confuse d'un chant qui n'était pas mélodie mais plutôt ondolement. ...

Sans hésiter, j'en ai immédiatement appelé la source, la présence... J'en ai même espéré le visage si celui-ci existait. Mais au fond de mon être, c'est le peuple des poissons de Kinnereth dans son entièreté que j'ai appelé, son âme collective, celle qui prenait soin de tout...

Et elle m'a répondu ainsi que cela devait être ; elle m'a répondu, cette âme directrice, elle s'est projetée devant moi avec ses deux grands yeux globuleux pétris de compassion et emplis du reflet de toutes les eaux matricielles.

Et son regard répondait au mien, il se voulait d'accueil et d'offrande. Il s'inclinait devant Ce qui m'emplissait le cœur et ce palpitement qui, dans ma poitrine, n'était plus que gratitude face au prodige qui déjà commençait à opérer.

Alors, je me souviens que des paroles ont suinté de mon âme...

- "Accorde-moi ce que tu sais que je te demande, mon frère... Accorde-le-moi afin que je ne te réclame pas ce que tu sais pouvoir offrir. Réponds-moi dans l'équité afin que l'équilibre règne et se répande..."

Une réponse est venue. Était-elle issue de l'âme directrice des poissons du lac de Kinnereth ou des profondeurs de mon être ? Cela ne faisait aucune différence... *Qui sait offrir la Vie peut y puiser...*

Un coup de vent a tout à coup chassé le voile qui recouvrait mon visage et, d'un bond, je me suis levé de la planche sur laquelle je m'étais assis. Pierre et les autres étaient là à me regarder, ne sachant comment se comporter.

Mu par une sorte d'instinct j'ai alors balayé du regard les eaux du lac. J'y cherchais une zone, un point, un miroitement peut-être qui me parlerait.

- "Là-bas, ai-je dit soudain avec une paisible assurance. Allez là-bas et jetez-y vos filets !"

Et, disant cela, j'ai pointé du bras une zone immobile à la surface des eaux, un emplacement qui donnait l'impression d'être figé.

- "En es-tu certain, Maître ? s'est écrié André en faisant une moue. Il n'y a jamais rien dans ce genre d'endroit, ici !"

Mais déjà Pierre avait réagi à ma demande et, avec l'aide de Taddée, il agissait sur la voile et l'aviron. Bientôt nous fûmes à l'emplacement indiqué et André lança un premier filet.

Il n'y eut pas à attendre... la surface de l'eau s'est mise à crépiter. Les poissons étaient là, en nombre incalculable, de toutes grosseurs, frétilants et comme en attente du filet qui finirait par se lever sous eux et se refermer...

Pierre s'est mis à hurler de joie, bientôt imité par André. Dès lors, ce fut une sorte de va et vient incessant sous les rires incoercibles des uns et des autres. Lancé trois ou quatre fois consécutivement, le filet de Pierre revenait toujours aussi chargé à tel point qu'il était difficile de le hisser à bord de notre embarcation puis de ne pas marcher sur les poissons tant le fond de sa coque en était rempli.

Seul Jean demeurait plus réservé, plus en contrôle de ses émotions. Il semblait abasourdi et juste capable de maintenir tant bien que mal l'aviron afin que nous puissions mieux regagner le quai de Caphernaüm.

Quant à moi, je ne pouvais être que dans le plus total des recueils. L'image de l'immense regard de compassion et de don que j'avais ramenée des profondeurs invisibles du lac ne me quittait pas. J'étais dans une joie silencieuse pour Pierre et les autres, bien sûr, mais aussi pour l'étroite communion que je venais moi-même de vivre avec l'un des visages du Vivant que je n'avais jamais encore pu embrasser à ce point bien qu'infiniment présent depuis toujours dans ma conscience.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la nouvelle de la pêche exceptionnelle vers laquelle j'avais conduit Pierre et André n'a pas tardé à faire le tour de toutes les maisons de Caphernaüm et des alentours. Les paniers emplis de poissons s'empilaient...

Bien évidemment, il y eut aussitôt des querelles ! La jalousie, la rancœur, les non-dits qui sautaient aux yeux...

Pierre, lui, ne savait trop comment se comporter. Vis-à-vis des siens et de ceux qui se gaussaient facilement de sa personne, tout venait soudainement de changer mais... Mais il y avait surtout ce qui, peu à peu, était de plus en plus bousculé en lui et qu'il n'arrivait pas encore à traduire aisément par des mots. Enfin, il en trouva quelques-uns, fort simples. C'étaient ceux qu'il fallait.

- "Tout ce poisson n'est pas à moi, annonça-t-il de sa voix rugueuse devant le petit étal qui avait fini par s'improviser à quelques pas du quai et de ses pontons. Non, tout cela n'est pas à moi... C'est l'Éternel, c'est Awoun qui se sert de moi pour vous..."

Et avec Jean, Myriam, Simon, Shlomit, Jacobée, Taddée et quelques autres jusqu'à une heure avancée de la journée, nous l'avons vu distribuer à qui en voulait la plus grande partie de sa pêche. Il y eut même des Pharisiens et des Sadducéens pour en profiter.

Le poisson s'était fait si rare depuis des semaines !

- "Où as-tu péché tout cela ? finit par demander l'un d'eux. C'est trop ! Si tu as découvert un lieu secret, tu dois le dire..."

L'homme, qui affichait un visage impassible souligné par une très longue barbe blanche, ne m'avait pas vu m'approcher de lui.

-«Oh! Rabbi... s'est-il exclamé en se retournant. Sans doute le connais-tu, toi, ce lieu secret. On dit que tu étais là, avec eux, dans la barque.»

- "Oui, je le connais, Clopas... mais si je le nomme tu ne me croiras pas !"

- "Vous êtes allés plus loin que Tibériade, plus au large, c'est cela?"

- "Plus au large, c'est certain... Bien plus au large !"

- "Jusqu'à l'autre bout ?"

- "Oui, si tu veux... Jusqu'au bout, là où personne n'ose aller..."

- "Ne te moque pas de moi.. .Tout le monde va partout ici !"

- "Oui... excepté justement là où se tient le secret."

- "Alors ?"

- "Ici, Clopas..." ai-je fait doucement en posant ma main au milieu de sa poitrine.

Le Sadducéen est resté interdit. Il a laissé tomber son regard sur ma main toujours placée sur son cœur, puis il est devenu blême.

- "C'est cet endroit-là qu'on visite si peu, mon frère. Vogues-tu vers lui chaque jour ? C'est pourtant lui qui sait, qui comprend, qui connaît et qui vit ! Tu peux tout lui demander... Moi, c'est ce que j'ai fait tout

à l'heure... et, comme je pénètre ce lieu à chaque instant de ma vie et que j'y trouve l'univers... les poissons sont venus tout seuls."

- "Pourquoi ?" me demanda alors Clopas d'une voix blanche.

- "Parce qu'il y en a autant que d'étoiles dans le ciel et que l'abondance est la Vérité de l'Éternel."

Le Sadducéen m'a souri d'une façon gênée qui trahissait son trouble puis, tout en se perdant en conjectures, il est parti en fendant la foule de ceux qui se pressaient autour des derniers paniers.

Je me souviens que le "miracle des poissons" fut de ceux qui changèrent la perception de Ce qui m'habitait, non seulement sur les bords du lac et en Galilée mais aussi jusqu'en Judée. Les récits qui se colportaient de bouche à oreilles semblaient se déplacer étonnamment plus vite que les voyageurs eux-mêmes.

De ces derniers, il en vint alors de plus en plus qui, de Jérusalem, firent la route pour voir à quoi pouvait bien ressembler "le rabbi en blanc qui faisait des prodiges". Mais assez peu, je dois dire, même après tout ce temps déjà écoulé où je n'avais cessé d'enseigner les vérités de l'esprit et l'urgence d'aimer, oui assez peu dépassaient encore le simple stade de la curiosité.

Que fallait-il donc pour briser les coquilles ? Si on se pressait autour de moi avec une crainte mêlée de respect, je n'étais pas dupe des intentions révélées par la nature des regards rencontrés. C'était toujours l'heure des semailles à tout vent, celui de la patience tenace...

Alors, je le dis et insiste sur ce fait : en ce temps-là, ceux dont l'âme a voulu aller au-delà de la simple effervescence émotive pour entrer réellement en mutation ne l'ont pas fait à cause des preuves que je leur donnais de la Toute-Puissance qui m'était accordée. Ils l'ont fait parce qu'ils avaient déjà accompli une partie du chemin, celle après laquelle, justement, on ne réclame plus de preuve puisqu'on a franchi le seuil de l'univers des évidences.

Et voilà que deux mille années se sont écoulées et que je peux toujours et encore prononcer les mêmes mots que sur les rives de Bethsaïda et d'ailleurs...

"Exige et rien ne vient... Espère, aime et ainsi tout finit par arriver... peut-être pas comme tu l'imagines mais à la mesure où tu en as besoin. Les preuves sont les exigences des ignorants de la Vie. Bien souvent, hélas, celles-ci ne leur servent à rien car ils ne peuvent s'abstenir de chercher quelque supercherie en amont d'elles. L'Amour par lequel le meilleur survient est Fusion et en cela il témoigne d'un Tout qui ne se décortique pas.

Quant au fascinateur, au simulateur et au tricheur, c'est avant tout lui-même qu'il dupe."

Il arriva toutefois de Jérusalem des êtres volontaires dont le cœur était réellement pur et dont l'âme n'exprimait pas d'horizons verrouillés.

Je me souviens particulièrement de l'un de ceux-là. C'était un proche de mon oncle Yussaf, un homme d'âge mûr qui portait le nom de Nicodème. Étonnamment, c'était aussi un membre du Sanhédrin et un Pharisien.

Lorsqu'il s'est présenté à moi, il n'était pas vêtu comme l'un d'eux mais d'une robe brune tout à fait commune. À l'énoncé discret de qui il était et de là où il siégeait, j'ai vu le signe qu'il souhaitait passer inaperçu, chose malgré tout difficile en raison d'une autorité qui lui était naturelle et qui ne pouvait échapper à personne.

Lorsque Nicodème s'approcha de moi pour la première fois, je sortais d'une longue conversation avec Judas et Taddée qui se montraient en désaccord entre eux sur des points de mon enseignement. Nous étions à proximité du bethsaïd situé un peu à l'extérieur de Caphernaüm.

- "Rabbi... Que dois-je penser de cette incroyable pêche que tu as provoquée, paraît-il, il y a deux semaines ? Tout le monde en parle encore ! Me diras-tu toi-même la vérité à son propos ? Je ne veux pas retourner à Jérusalem sans comprendre qui tu es. Peu m'importe ce que m'a dit Yussaf avant mon départ. Si l'Éternel s'exprime à travers toi, je veux Le sentir par moi-même. Croire est facile mais..."

J'ai aimé ces derniers mots prononcés avec intensité par Nicodème, alors je lui ai aussitôt proposé de marcher un peu avec moi sur un sentier qui s'était improvisé dans un espace où paissaient souvent des brebis.

- "Ainsi, tu es membre du Sanhédrin et tu n'as pas hésité à venir jusqu'ici, lui ai-je dit. Tu n'es pas tout à fait comme les autres, alors..."

- "C'est ce que me répète Yussaf mais je ne le sais pas... Il me semble au contraire que je le suis encore trop. Puis-je te parler vraiment ? En regardant parfois des brebis comme je le fais ici, il m'arrive de

me dire que je suis l'une d'elles avec mes habitudes et mes vieux réflexes. C'est rassurant d'être une brebis qui reconnaît toujours le goût de son herbe. Pourtant..."

- "Pourtant ?"

- "Pourtant quelque chose au fond de moi ne peut s'empêcher d'être triste... et ce quelque chose me dit qu'il arrive inévitablement un moment où tout homme doit absolument sortir du carré où il a toujours brouté."

Nicodème s'est alors assis sur une pierre parmi la sinuosité du sentier comme pour accompagner la pause dont il avait besoin au-dedans de lui.

- "Avoir "l'âme du Voyageur" et cultiver ardemment "l'âme de l'Instant", cela te parle-t-il, mon frère ? lui ai-je demandé en recevant sa lassitude en plein cœur.

- "Est-il possible de trouver la paix dans l'immobilité de l'instant présent et en même temps de bouger, d'avancer, Rabbi ? Je connais les Textes et je n'y vois pas cette sagesse-là."

- "Qui te parle des Textes ? Et qui t'a dit qu'il n'en restait pas d'autres à venir ainsi que d'autres filets, innombrables, à lancer dans l'Océan de la Vie ?"

- "Tout ne nous a-t-il pas été révélé ?"

- "Qu'en penses-tu, toi qui a étudié le sens de ce qui a été écrit ainsi que la Loi ? Si tout est là, pourquoi donc te sens-tu telle une brebis emplie de tristesse ?"

- "Je ne le sais pas... mais ce que je crois savoir, c'est que je m'interdis d'y penser."

J'ai laissé un silence s'installer puis je me suis accroupi devant Nicodème troublé et qui lissait sa barbe. Nous arrivions au cœur du fruit...

- "Et pour quelle raison t'interdis-tu cela ?"

- "Je ne le sais pas non plus..."

- "Mais pourquoi donc ?"⁸⁹

Au lieu de chercher à me répondre, l'homme a incliné la tête et posé une main contre son front afin d'abriter son regard comme s'il avait fait grand soleil.

Ce n'était pourtant pas cela et j'ai plutôt compris qu'il pleuvait en lui. Je n'avais jamais vu un Pharisien pleurer... mais s'il y en avait un qui savait le faire c'était que tous le pouvaient et que cela aussi je devais l'enseigner là où on ne les aimait pas.

Enfin, dans un soupir contenu, Nicodème s'est redressé.

- "Rabbi, tu ne m'as pas répondu par rapport au miracle de la pêche mais je pense que ce n'est pas la peine parce que maintenant je suis certain que c'est vrai..."

Alors, je l'ai pris dans mes bras et d'un ton amusé autant qu'un peu provocateur je lui ai demandé : "Pourquoi donc ?"

251

⁸⁹ En référence voir, du même auteur, "Advaita", chapitre II, exercice n° 4, "les 17 pourquoi de Jeshua".

Chapitre XVII - À l'est de Bethsaïda

Il existait un espace parmi d'autres où le rivage se montrait particulièrement accueillant à quelques milles à l'est de Bethsaïda. Une sorte de plage où un sable, plutôt rugueux, se mêlait aux galets et aux plantes aquatiques desséchées. De surcroît, quelques grands bouquets de tamaris et des roseaux en abondance y offraient un abri contre les vents et les regards.

C'était un des lieux où j'aimais rassembler les bonnes volontés qui savaient se mobiliser, notamment le "cercle des cent-huit" qui s'était constitué de lui-même autour de moi. Nul, cependant, ne faisait un secret de l'existence de semblables moments en un tel endroit. Nous y espérions la tranquillité mais tout était ouvert. Lorsque je visite ma mémoire, j'y revois encore un espace idéal propice à délivrer certains enseignements que seules des "âmes en travail" pouvaient accepter et comprendre.

Parfois, bien sûr, quelques-unes d'entre elles s'en échappaient, dépassées ou effrayées par ce qu'il leur fallait assimiler. Oui... je dis bien effrayées car lorsque la personnalité d'un être en vient à perdre tous ses repères, il lui arrive de s'imaginer être au bord de la noyade. Alors elle se débat et la solution la plus facile lui paraît être la fuite. C'est effectivement la plus simple parce qu'immédiate, si ce n'est qu'elle ne résout rien de l'accouchement qui s'était annoncé.

Chacun sera toujours maître du moment où il se sentira assez fort pour apprendre à nager puis suffisamment audacieux pour se pencher sur l'art de la plongée. Et de fait, en ce temps-là, c'était bien de plongée dont il était souvent question avec moi...

À ma demande, nous étions arrivés sur cette plage en une fin de journée de façon à ce qu'aux premiers feux de l'aube nous soyons déjà tous regroupés et emplis de la sérénité que procure une nuit sous les étoiles. C'est dans la soirée, cependant, que le "travail" commença et ceci de la façon la plus concrète qui fût.

Tout a débuté par les mots d'une femme étonnée de voir Myriam se rapprocher de la lueur d'un petit feu de branchages afin de compter les quelques pièces de monnaie qui se trouvaient dans son sac de toile.

- "Je ne comprends pas... Le Maître - qui est pourtant ton époux - nous fait venir ici pour prier et étudier et toi tu comptes ton bien. Non, je ne comprends pas..."

Comme je n'étais pas loin de là, rien du reproche contenu dans cette réflexion ne m'a échappé. J'ai aussi compris que Myriam, pourtant habile à la répartie, semblait prise au dépourvue. Elle cherchait ses mots...

Je me suis donc approché du feu à mon tour, surprenant ainsi la femme qui se pensait seule avec elle.

- "Et comment crois-tu que nous mangeons, ma sœur ? D'où viennent ces fèves et ces pains d'orge que nous avons partagés tout à l'heure ? Qui, selon toi, s'est chargé ce matin d'organiser notre ravitaillement et d'en régler le prix ? Et d'où viennent aussi ces quelques pièces qu'il faut bien compter et préserver pour que nous puissions encore manger demain et les autres jours ? Car, dès demain, vois-tu, entre tes prières et tes réflexions, je te prédis que tu auras faim comme tout le monde..."

Surprise et submergée de honte, la femme s'est aussitôt agenouillée et m'a touché les pieds. Je l'ai d'abord laissée faire puis je me suis retiré doucement afin de découvrir son visage à la clarté dansante du feu.

Je l'ai immédiatement reconnue ; elle se nommait Tisbhée et avait été l'une des premières femmes à rejoindre le groupe qui s'était créé autour de mon enseignement. À l'époque, j'avais remarqué qu'elle en tirait un certain orgueil et qu'elle maîtrisait plutôt mal sa langue...

En réalisant que j'avais tout entendu de sa réflexion, Tisbhée entra soudainement dans un état proche de la panique. C'est ainsi que j'ai eu envie de lui sourire... Je la voyais toute petite fille encore, avec ses yeux inquiets qui lui mangeaient le visage. Elle jouait "à la pierre" avec quelques enfants de son âge qu'elle rabrouait constamment. Tisbhée n'avait pas vraiment grandi...

- "N'aie pas honte... Tout le monde est ici pour apprendre... et désapprendre."

Mais, comme une dizaine de personnes avaient déjà commencé à se regrouper autour de nous en devinant qu'il se passait quelque chose, il me parut évident que mon enseignement allait débiter avant l'heure envisagée le lendemain car, en vérité, jamais il ne pouvait réellement être prévisible ni circonscrit.

- "Approchez-vous mes amis et écoutez-moi..."

Il était un vieux paysan et son épouse qui avaient deux fus. Leur terre était fertile et toujours elle leur donnait du grain et des fruits en abondance, sans grand effort. Pour eux, tout cela était normal... N'étaient-ils pas tous de bons êtres humains ?

Voyant cela, l'un des deux fils se dit un jour : "Tout va bien. Désormais, je passerai ma vie à rendre grâce à l'Éternel pour Sa prodigalité. Qui d'autre que moi se soucie de cela ici ? Ma tâche est de prier afin que tout continue."

Quand le second fils entendit cette annonce et vit partir son frère, il déclara : "Mais qui donc organisera les semailles et les récoltes ici ? Qui décidera de ce qu'il faut engranger et du nombre de jarres de vin que l'on peut boire ? Devrai-je tout faire seul à compter de ce jour ? Si mon frère a décidé de contempler le Tout-Puissant dans les deux, que dois-je penser de mon sort ?"

Alors, le vieux paysan qui avait tout entendu lui répondit : "Tu as raison, mon fils ! L'Éternel ne dispense personne de s'occuper des affaires des hommes car le pain est nécessaire à la vie par laquelle nous L'honorons justement. Il faut pouvoir vivre pour pouvoir ensuite rendre grâce."

Mais voilà qu'intervint l'épouse du paysan qui, elle aussi, avait tout entendu... "Tous trois vous vous trompez ! Pourquoi choisir et juger ? Pourquoi partir ou rester ? Pourquoi enfin le Ciel ou la Terre ? Tout doit être uni à tout. Ainsi, lorsque je fais le pain, je n'appelle pas seulement la farine, le levain, l'eau et le feu du four. Par chacun de mes gestes, je fais monter mes prières jusqu'à l'Éternel et Celui-ci les reçoit car Il réside dans mon cœur aussi sûrement que la pâte vit dans mes mains. C'est pour cela que le pain est bon.

Dès lors, ne séparez pas ce qui ne doit pas l'être car rien ne se contredit de ce qui est accompli avec amour."

Lorsque j'ai ouvert les yeux dans la pénombre de notre campement, bien des visages étaient baissés. On n'entendait guère que le chant des animaux de la nuit et le timide ressac des vagues sur la grève. J'ai laissé passer un moment pour que chacun puisse en apprécier la douceur puis j'ai encore ajouté ces quelques mots :

- "Ainsi, mes amis, comprenez que dans les cieux de l'âme aucun geste, aucun rôle n'est ultimement supérieur à un autre et que la prière n'est qu'une offrande à la Vie parmi beaucoup d'autres. Car, en vérité, toute prière pèse peu si elle n'imbibe pas chacun de vos actes. En dépierrant un champ, sachez que vous pouvez dépierrer votre cœur au même rythme selon Ce que vous invitez -ou non- dans chacun de vos gestes. Voilà donc... À compter de demain, lorsque vous partagerez vos repas, n'omettez pas de remonter la chaîne de tout ce qui a contribué à leur préparation, jusqu'à la pièce qui a permis d'en acheter l'huile, jusqu'au batteur de monnaie qui, par son geste, a fait exister cette pièce. Faites que votre vie soit une réelle prière, un acte de l'âme au cœur de la chair, alors seulement vous entrerez en Awoun..."

Si j'ai tenu à relater ces faits relativement anodins aujourd'hui après que des siècles se soient écoulés, ce n'est pas simplement pour ce que je viens d'en dire et qui fournit l'argument d'une réflexion. C'est afin que chacun prenne conscience de quelques questions qui jamais ne sont posées et qui sont celles-ci :

"De quoi donc vivaient ces hommes et ces femmes en ce temps-là ? Où trouvaient-ils leur subsistance, eux qui en venaient à tout quitter pour suivre leur enseignant sur tous les chemins imaginables ? Y avait-il une fracture entre eux et les nécessités de leur existence quotidienne ?"

Trois questions bien plus importantes qu'il n'y paraît mais que sans cesse on veut contourner parce que réputées triviales ou de peu d'intérêt dans un contexte où seul l'Esprit - dans ce qu'on croit en savoir - doit capter l'attention...

Oui... réflexion fondamentale puisqu'elle met en lumière l'essence même de la dualité qui habite l'être humain. Ainsi, je le dis, la Puissance du Tremblement qui agissait à travers l'Av-Shtara que j'étais ne craignait pas de "se salir" les mains et le cœur par la manipulation de quelques pièces de monnaie et le fait de se pencher sur tous ces inévitables "détails" qui ponctuent le quotidien des hommes dans la Matière.

D'où venaient d'ailleurs ces ressources qui nous permettaient de manger ? Pour une bonne part de mon oncle Yussaf qui y voyait une mission personnelle ainsi que la raison profonde de sa fortune. Voilà pourquoi le Ciel et la Terre, du sommet de mon crâne jusqu'à la plante de mes pieds, ne parlaient par mes actes et ma bouche que de tout réconcilier, de tout réunifier au sein de ce qui se disait humain mais qui n'en était et n'en est encore que l'esquisse.

Ainsi donc, ce soir-là, après avoir débuté mon enseignement par la petite histoire du vieux paysan et de ses deux fils pris dans la prison des oppositions et du jugement, après aussi l'avoir commentée, je n'ai pas hésité à m'asseoir à côté de ma Bien-aimée afin de compter avec elle, devant tous, les quelques pièces qui restaient dans son sac...

- "Voyez-vous, ai-je ajouté tout en en faisant miroiter une au bout de mes doigts à la lueur du feu, voyez-vous, ceci est en vérité bien plus qu'une simple pièce. Pourquoi ? Parce que la Matière primordiale y vit aussi dignement qu'en toute chose... et lorsque je dis "toute chose", je pense même à ces objets que l'on consacre dans le Saint des saints de tous les temples de ce monde.

Au cœur des terres lointaines où j'ai vécu tant d'années on appelle cette Matière Prakriti. On dit qu'elle est comme la Forme primordiale et le Fondement de tout ce qui est manifesté. On dit aussi qu'Elle respire, qu'Elle s'expande et se contracte. On dit enfin que tout ce que nous exprimons de nous est inévitablement fait d'Elle et qu'Elle est ainsi le matériau par lequel s'organise le Rêve⁹⁰ de ce que nous pensons être la vie.

Voilà donc pourquoi ce que vous croyez vil, impur ou indigne de considération est tout aussi noble, respectable et aimable que n'importe quelle autre chose.

L'essence du Sacré, mes amis, se loge dans le Regard et la Compréhension qui naît de ce Regard. Le Sacré est la reconnaissance du Divin au creux de la plus infime particule de vie - animée ou non - qui croise votre route."

Disant cela, j'ai lancé une pleine poignée d'herbes odorantes sur les braises du feu puis j'ai invité chacun à profiter des plus belles heures de la nuit pour se retirer en lui-même.

Alors, avec Myriam, je me suis éloigné parmi les roseaux et longtemps, en silence, nous avons tous deux contemplé la voûte céleste. Celle-ci s'était merveilleusement dégagée comme pour nous lancer une invitation à toujours plus de vastitude.

Peut-être est-ce cela qui a tout à coup enflammé l'âme de Myriam et l'a poussée à formuler une demande dont je sentais poindre l'intensité depuis quelque temps déjà.

- "Rabouni... Maître... m'enseigneras-tu plus que les autres, moi qui suis ton épouse ?"

- "Je t'enseignerai jusque dans les fibres de ta chair. Cependant, il faut que tu comprennes ceci : Ce que je peux t'enseigner est une chose, mais ce que toi tu peux et dois vivre sera toujours une plus grande leçon encore. Ne vis pas à travers moi..."

J'ai souvenir avoir bien peu dormi cette nuit-là. Comment le peut-on d'ailleurs lorsqu'il fait constamment jour en soi ? On observe l'œuvre de la paix qui coule dans nos veines plutôt qu'on ne s'abandonne au sommeil.

Ainsi, aux premières lueurs rosées de l'aube, la soif de la Vie m'a fait me lever puis m'a poussé à réveiller chacun là où il s'était réfugié par la récitation de quelques paroles mémorisées du "Prieur solaire"...

*"Feu de vie... dans Ta sagesse infinie
Contemple Tes créatures
Et fais-leur connaître la Porte
Qui permet d'unir les bonheurs
Du passé, du présent et de l'avenir...
Ô Père Tout-Puissant, mon Feu...
Esprit de semence..."⁹¹*

Esprit de semence ! C'était bien cela l'important car, plus que jamais, je voulais faire éprouver le sens et la destination des semailles.

Quelques galettes, des dattes, une décoction de plantes discrètement préparée par Meryem depuis la veille, voilà ce qui a soutenu nos corps engourdis. Comme d'habitude, il n'en fallait certes pas davantage après nos ablutions d'usage dans l'eau du lac.

⁹⁰ La Maya, l'illusion. \ok L'Évangile de Marie-Madeleine, du même auteur.

⁹¹ Extrait du "Prieur solaire", hymne rédigé par Zérah Usthar. Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XVII.

Alors, à nouveau j'ai rassemblé sur le sable tous ceux qui avaient passé la nuit là dans l'espoir d'une compréhension ou d'un souffle qui puisse leur faire accomplir un pas de plus.

En silence, je les ai d'abord regardés individuellement, lentement, l'un après l'autre, puis je me suis assis face à eux sur un vieux tronc d'arbre nouveau et blanchi par les eaux. Enfin après qu'un faucon eût poussé son cri, une première phrase, une question est sortie de ma poitrine. Je crois l'avoir accompagnée d'un large sourire car je la voulais un peu taquine...

-«Eh bien... je vous observe et... pouvez-vous me dire ce que vous faites là, ce qui vous a amenés ici, ce matin ?»

Après un moment de stupeur, une voix a fini par s'élever. C'était celle de Martâ qui était venue de Béthanie pour quelques jours.

- "Mais... pour recueillir ta Parole, Rabbi ! Pour tout ce que tu nous enseignes et qui nous fait tant de bien !"

Dans un brouhaha plus ou moins contenu, chacun acquiesça bien sûr, ainsi que je m'y attendais.

- "Non, ai-je fait... non, non... Vous ne m'avez pas bien entendu. Je ne vous ai pas demandé "Pour qui êtes-vous venus ?" mais "Qu'est-ce qui vous a amenés ici ?". Ce n'est pas tout à fait la même chose ! Je veux dire... Êtes-vous conscients de la chaîne des causes et des conséquences qui vous ont conduits finalement sur cette plage, ce matin, jusqu'en cet instant, jusqu'à cette question que je vous pose ? C'est une chaîne extraordinaire, pourtant !"

Une fois de plus, le même faucon a lancé son cri en planant dans la pâleur du ciel.

- "Oui, c'est à un véritable et puissant questionnement que je vous invite aujourd'hui... Personne ne s'interroge jamais sur l'incroyable multitude des raisons qui ont fait qu'il ou elle se trouve là à un moment précis et en un lieu précis, avec telle préoccupation ou tel vide au cœur."

-«Parfois, je me le demande, Maître..." hasarda Jean du bout des lèvres.

-«Parfois, oui... mais toujours ta conscience perd pied et s'arrête vite en chemin, perdue dans un enchevêtrement de fils.

Voici donc la raison pour laquelle je vous propose un voyage en vous, un voyage dans votre passé, sur la route qui a été la vôtre au fil des ans...

Pour cela, vous allez vous allonger sur ce sable, mes amis, vous allez fermer vos yeux et tranquillement remonter le temps à partir de cet instant-ci, cet instant présent où nous avons tous le cœur en ouverture...

Qu'allez-vous faire exactement ? En progressant à reculons en vous-même, vous allez retrouver la longue chaîne des causes et des effets qui vous ont conduits jusqu'ici, ce matin, face à moi. Faites cela dans la détente de votre conscience, dans sa vérité.

Demandez-vous comment vous avez eu connaissance de cette assemblée promise en ce lieu... Par un ami, un frère, moi-même ? Comment avez-vous connu cette personne ? À quelle occasion et qu'est-ce qui vous a conduits à cette circonstance ? Où étiez-vous alors et pourquoi étiez-vous là ? Pourquoi y avez-vous prêté attention ?

Puis continuez à remonter le temps... Laissez ressurgir en vous, les unes après les autres, les vérités de toutes les circonstances qui ont été déterminantes, tels des croisements et des choix dans votre vie. Vous suivrez ce fil, cette chaîne de rendez-vous aussi loin et aussi longtemps que vous le pourrez dans vos souvenirs... peut-être jusqu'au premier d'entre eux en ce monde.

Alors, doucement, successivement, émergeront en vous tous les éléments déterminants du chemin qui a été le vôtre. Et ils seront autant de prises de conscience... Qu'avez-vous décidé réellement sur un tel chemin ? Que pensez-vous avoir suivi ou même subi ? Quand et où avez-vous été l'artisan de vous-même ? À moins que nous n'ayez plutôt fait qu'écouter votre "étoile" sans trop savoir ni comprendre...

Vous reculerez donc lentement en votre mémoire, mes amis, sans défi ni tension de l'âme pour que tout se clarifie de ce qui est inscrit en vous. Ainsi se nettoiera votre passé, ainsi aussi prendrez-vous conscience de votre responsabilité et de l'importance qu'a eu chacun de vos choix jusqu'au contact avec le sable de cette plage où je vous vois présentement allongés, certains souriants, d'autres craintifs.

Toute chose, voyez-vous, est dotée de son pourquoi et son comment ; toute chose et tout événement ont leur matrice..."

Ayant prononcé ces mots et évoqué les mille chemins intérieurs à chacun, je me suis levé de mon tronc nouveau blanchi par le temps et les eaux. J'ai alors fait quelques pas parmi les corps étendus de ces hommes et de ces femmes qui plaçaient tant de confiance en moi et j'ai été ému de les voir ainsi...

Certains et certaines se tenaient la main même s'ils ne formaient pas toujours des couples. Le chantier de leur conscience et de leur cœur était simplement touchant et admirable à contempler.

Retrouver notre chemin, celui par lequel nous sommes passés, celui qui nous a forgés, avec tous ses détours, ses apparentes impasses, ses supposés hasards, chances ou malchances... Toutes et tous, je le percevais, en saisissais l'importance et même l'urgence, là où ils en étaient de leur parcours.

Oh ! Il y eut bien quelques sanglots... avec des visages ressurgis du passé, des sensations d'échec et de pertes... Mais je savais, je voyais que c'était de bons sanglots, de ceux qui lavent et qui rendent possible le beau de ce qui reste à venir.

En me tournant un instant vers le rivage, je me suis alors remémoré une question qui m'avait été posée quelque temps auparavant par Yacouba qui, toujours près de Shlomit, versait facilement des larmes.

- "Rabbi, Rabbi... Parfois tu nous parles de notre âme, parfois de notre cœur. Moi qui trop souvent ne peux contenir l'eau de mes yeux, veux-tu m'instruire sur la différence qui existe entre les deux ?"

- "Ecoute, ma sœur, lui avais-je répondu devant tous ceux qui étaient présents, écoute et retiens bien... Le cœur est le point de rencontre de tous les degrés de réalité de l'être. Il est le point où convergent, au centre vital de son corps, les multiples visages de sa personnalité humaine - ceux de son âme - et enfin le siège de sa Mémoire primordiale, celle de son esprit.

Ainsi le cœur de chacun de vous, Yacouba, est-il le port d'attache de tous vos niveaux de manifestation. Votre corps, votre âme et votre esprit s'y confrontent sans cesse... Puis, un jour, ils s'y épousent lorsque ce qu'on appelle le passé s'est enfin dénoué, dissolvant avec lui l'illusion."

Ce matin-là, sur notre si discrète plage, j'ai laissé fort longtemps seuls avec leur conscience celles et ceux qui, sans s'en apercevoir, formaient déjà le cœur d'une famille d'âmes en train de se constituer solidement. C'était une famille dont j'entrevois que j'allais exiger beaucoup parce qu'elle aspirait à beaucoup. Elle voulait non seulement être contaminée par le Soleil mais devenir elle-même contagieuse pour l'humanité.

C'est l'exigence qui crée l'initiation et qui appelle l'initiable, je veux dire celui qui prend le risque de se sentir étranger au monde, exilé, expatrié, jusqu'à la vision métamorphique du Serpent de Feu en lui.

Pour ceux qui voulaient s'offrir à la Puissance qui se développait autour de moi jusqu'à parfois épuiser ma chair, tout cela était déjà très clair. Il leur fallait un engagement fort et une discipline quotidienne au sein desquels rien ne pouvait être doucereux en dépit de l'infinie tendresse qui m'habitait sans jamais s'épargner. À la force d'Amour, je demandais donc ce qui m'avait été à moi-même demandé et qui était gravé sur l'un des murs du Krmel :

"De tout ton souffle, donne ce que tu as à donner."

Lorsque l'exercice fut terminé, quelques-uns allèrent spontanément se baigner en silence. Enfin est venu le moment de partager des fruits séchés. Nous avons des figes en abondance...

En les savourant, beaucoup éprouvèrent alors le besoin d'évoquer ce qu'ils avaient vécu, reconnaissant devant tous et à leur propre surprise qu'ils avaient été bien plus les constructeurs de leur itinéraire - certains dirent de leur destin - que ce qu'ils avaient imaginé jusque-là. Même à travers les périodes ou les événements durant lesquels ils s'étaient crus passifs ou victimes des circonstances, ils en venaient à comprendre qu'ils avaient été pleinement les acteurs de leur jeu et qu'ils en avaient eux-mêmes tissé la trame subtile, souvent pendant des années.

Pour eux tous, la pratique à laquelle je venais de les soumettre avait en ce sens l'effet d'une révélation. La plupart, d'ailleurs, réalisèrent qu'à plusieurs reprises ils avaient choisi le même type d'impasse à visiter, comme si la leçon n'avait pas été comprise, comme si "quelque chose" en eux ne s'était pas suffisamment rassasié de la même erreur, de la même errance ou tout simplement de la même indécision.

- "Je ne sais pas si ce que je comprends maintenant est terrifiant ou enthousiasmant, commenta Philippe en se levant au milieu de tous, mais... il me semble que je n'ai vécu ma vie qu'à la façon d'un bègue ou d'un somnambule. Je croyais avoir si peu dirigé ma barque et être si peu responsable de ce qui m'a fait trébucher... et je vois qu'au contraire, c'est moi-même qui, inconsciemment, ai soufflé le vent qui m'a emporté. J'ai tout mis en place, ou presque..."

Mais maintenant, Rabbi, maintenant qu'après ces longues heures tu nous as restitué notre responsabilité et que tu as dénoncé la fausse victime en nous, dis-moi... Pouvons-nous espérer guérir ? Viens-tu de nous apprendre à vraiment nous laver ?"

- "Philippe, ai-je fait, je ne vous ai rien restitué du tout... Je vous ai juste tendu un fil à suivre, une sorte de cordon ombilical pour remonter le cours de votre propre histoire, sans tricherie. Vous l'avez suivi... et, pour le reste, c'est vous avec vous-même !

Vois-tu, notre vie prend toujours la largeur que nous décidons de lui donner. C'est le fond de notre âme, avec son vieil héritage qui accepte ou pas les fausses tyrannies et les réflexes qui la rétrécissent. Tu as eu l'opportunité, le bonheur de pouvoir comprendre les rouages selon lesquels ta vie s'est bâtie. Mais maintenant, pour ce dont ce soir ou demain seront faits, c'est à toi d'en décider, à vous tous ! Guérir - puisque tu as choisi ce mot - est d'abord une question d'intention... et l'intention vient toujours de l'attention portée au monde.

Écoutez-moi tous, mes amis, mes frères... En réalité, la plupart d'entre vous ne savent pas encore exactement ce qu'ils cherchent. Le bonheur, direz-vous ? Mais il est bien souvent là, à portée de main sans que vous en reconnaissiez le parfum et les opportunités.

Comme la plupart, vous en faites une sorte d'horizon qui s'esquive indéfiniment parce que vous êtes compliqués dans votre tête et hésitants dans votre cœur. Apprenez à définir ce que vous voulez en vérité, à l'identifier avec précision, puis n'en faites plus un but mais un espace à défricher en vous."

Je me souviens que Philippe, toujours debout au milieu de tous, manifesta alors un petit mouvement de révolte intérieure, un de ceux que j'aimais parce qu'empli de Feu.

- "Ce que nous voulons, Maître ? Mais c'est la Présence d'Awoun ! Rien d'autre !"

- "Awoun, dis-tu ? *Mais Awoun est plus présent en vous que vous ne l'êtes à vous-mêmes !*"

Je sais avoir lancé ces mots avec une puissance inhabituelle. Philippe a dû recevoir celle-ci si totalement qu'il s'est presque aussitôt laissé tomber sur le sol. La Force du Tremblement en moi l'avait touché en plein cœur et c'était ce qu'il fallait.

- "Ne t'inquiète de rien, mon frère, ai-je poursuivi. A chaque fois que l'on se réveille un peu ou que l'on sort du somnambulisme, c'est comme une gifle que l'on reçoit..."

Philippe n'a rien pu répondre. Il était abasourdi. Voyant dans quel état il se trouvait tout à coup, Myriam, Simon, Shlomit et Yacouba, qui étaient assis non loin de lui, voulurent l'aider tant il était devenu pâle. Cependant Philippe repoussa leurs gestes. Il était fier et puis un cheval galopait déjà en lui, porteur d'une émeraude...⁹²

- "Maître, à bientôt chuchoté Simon en se rapprochant de moi, j'ai vu que tu soufflais sur lui un nuage de lumière blanche lorsque tu lui parlais. Qu'était-ce ?"

- "Tu as prononcé le mot, Simon, un Souffle... le Souffle."

- "Celui d'Awoun ?"

- "Pourquoi toujours vouloir Lui attribuer un nom ? Ce que tu as vu, c'est Ce qui me pénètre et que vous ne parvenez pas encore à faire vôtre mais qui vous est pourtant promis. C'est Ce qu'il y a de plus libre dans l'Univers des univers et dont ma tâche est de vous restituer la Mémoire. "Quelque chose" sait et connaît tout ceci au fond de toi comme au fond de chacun ici présent tandis que "quelque chose d'autre" ne cesse de répéter «Non, ce n'est pas possible". Alors, s'il y a une maladie à dépasser, Simon, c'est bien celle-là, celle du "ce n'est pas possible". Et c'est la plus insidieuse car elle est inscrite jusqu'au creux des mécanismes qui gouvernent la chair."

- "Qui les y a inscrits ?"

- "Il y aurait plusieurs réponses à te donner mais certaines ressembleraient à des accusations. Elles nourriraient l'illusion qui engendre le faux rapport du bourreau et de la victime. C'est pourquoi je ne te donnerai qu'une seule réponse, la plus simple, celle qui est exacte parce qu'ultime... À l'origine des mécanismes qui contrôlent les comportements et la lourdeur de la chair, il y a l'expérience décisive et cosmique du libre-arbitre."

⁹² On reconnaîtra ici une allusion à la pierre "Shintamani", le "joyau de l'Éveil" que la Tradition de Shambhalla représente sur le dos d'un cheval, le "Cheval du Souffle" symbolisant l'Enseignement initiatique universel. Pour rappel, le prénom Philippe, issu du Grec, signifie "ami des chevaux".

Comme le soleil avait déjà amplement entamé sa descente vers les monts de l'ouest, nous avons repris le chemin qui suivait les bords du lac jusqu'à Bethsaïda. C'était une simple promenade qui nous faisait toutefois passer par une zone assez riche en feuillus. Cette fin d'après-midi-là, au milieu de mes pensées, j'ai soudain eu la prescience qu'un événement nous y attendait. Je ne m'étais pas trompé car, au détour de quelques gros arbustes touffus, quatre ou cinq silhouettes d'hommes se profilèrent, marchant dans notre direction.

Trois d'entre elles avaient le front ceint d'un bandeau écarlate, la marque convenue des Zélotes lorsque ceux-ci étaient au combat. Et, de fait, leur allure était rapide, comme au sortir de quelque action.

En nous apercevant, celui qui semblait être à leur tête s'est arrêté un très court instant puis a pressé à nouveau le pas, sans doute rassuré par notre mine, de toute évidence peu inquiétante, même si notre nombre pouvait faire force de loi face à eux.

- "Je connais l'un d'eux, Rabbi, a discrètement fait Pierre qui marchait alors à côté de moi. C'est le plus barbu de tous, Élie ; on ne sait pas trop où il vit dans les collines... Regarde, ils ont tous la sica⁹³ à la main... Il a dû se passer quelque chose."

Arrivé à dix pas de moi et en tête de ses compagnons, celui que Pierre venait d'appeler Élie fit halte une fois encore puis s'est mis à me toiser avec intensité.

- "N'est-ce pas toi Jeshua, le rabbi dont tout le monde parle ?»

- "Il se pourrait bien que je le sois, en effet... Me cherchais-tu ?"

- "Pas vraiment ce soir... mais dans le fond de moi-même, oui, c'est sûr !"

Élie et les autres étaient ruisselants de sueur et tentaient à l'évidence de contenir leur essoufflement. Certains avaient les vêtements en partie déchirés tandis que leurs épées révélaient des traces rougeâtres significatives.

- "À dire vrai, mon frère, c'est plutôt du sang que je vois au fond de toi en cet instant..."

- "Ne plaisante pas avec ça, Rabbi ! Écoute, nous devons partir d'ici rapidement mais..."

- "Je l'ai compris... Tu connais ce puits asséché qui se trouve à quelques lieues d'ici vers la montagne dans un vieux hameau déserté ? Je t'y attendrai dans trois jours un peu avant l'heure du zénith. Nous nous y parlerons car moi je te cherchais..."

Je revois encore le visage stupéfait du Zélote et de ses compagnons. L'homme a marmonné deux ou trois mots puis m'a donné son accord d'un grand signe de la tête. Il s'est ensuite retourné vers les siens et tous ont repris derrière lui leur marche rapide en traversant vigoureusement notre groupe.

- "Maître, se sont écriés presque simultanément Pierre, André et Barthélémy. Maître, que fais-tu ? Ces hommes sont dangereux !"

- "Oui, je le sais... Mais si je veux les rencontrer c'est parce que je suis dangereux moi aussi et qu'ils ne s'en doutent pas."

⁹³ La sica était une petite épée courbe. Pour rappel, c'est elle qui a donné leur nom aux "Sicaires", ou encore Iscarii - les Zélotes - qui menaient une lutte ouverte, souvent de harcèlement, contre l'armée romaine.

Chapitre XVIII - Jeux de pouvoirs

Nous n'avons pas tardé à comprendre ce qui s'était passé. Les ruelles, la petite place aux épices et le port de Bethsaïda, tout était sous l'étroite surveillance des soldats romains qui, par groupes de cinq ou six contrôlaient le moindre endroit, le pilum ou le glaive à la main.

Par bonheur, nous avons pris la précaution de pénétrer dans le village de façon dispersée, certains préférant même dormir ici et là dans les fourrés plutôt que de rejoindre la maison ou l'abri envisagés.

Il faisait presque nuit et les silhouettes armées se déplaçaient furtivement, torches à la main, rudoyant tous ceux qui traînaient encore.

J'ai en mémoire avoir pris les devants en me dirigeant d'un pas décidé vers un soldat à cheval. Barthélémy, Pierre, Jean, Myriam et ma mère m'accompagnaient.

- "Que fais-tu ici à cette heure, Rabbi ? Évidemment, tu n'as rien vu, toi non plus, j'imagine ! Comme tous les autres ?"

Et sans même attendre ma réponse, le cavalier a poussé sa monture plus loin, au petit trot. Il a disparu dans l'obscurité, à l'angle du port, nous laissant découvrir une pénible scène...

À vingt pas de nous, des jarres et des bancs de bois renversés, des débris de poteries qui jonchaient le sol et une plainte mal contenue. Cela nous menait à la modeste taverne de Bethsaïda ou du moins à ce qu'il en restait.

Sur son seuil, dans la pénombre, il y avait une vieille femme qui serrait contre elle le corps d'un homme mort. Il semblait y avoir du sang partout. Je l'ai aussitôt reconnue, c'était la mère du tavernier, celui qui venait d'avoir la gorge tranchée.

- "Que s'est-il passé, Anna ? Ce sont les Romains ?"

Mais la vieille femme avait la voix trop nouée pour me répondre, alors je me suis penché vers elle et j'ai mis mon front contre le sien comme si j'allais pouvoir absorber ses larmes, lire dans sa souffrance et ainsi l'adoucir. Je savais que cela se pouvait, que je le pouvais... Mais est-il toujours juste de priver quelqu'un de ce qu'il doit vivre ? Cruel dilemme entre la puissance de la compassion et l'équilibre d'un enseignement qui dépasse chacun de nous à l'échelle de l'univers.

Peu importait pour moi ce soir-là ; j'ai usé de mon libre-arbitre d'homme et j'ai plongé tout entier dans la compassion. J'ai embrassé le cœur de la vieille Anna et de son fils.

À travers elle, j'ai vu toute la scène se dérouler devant les yeux de mon âme...

C'était la fin de l'après-midi ; le ciel rougeoyait. Trois soldats romains étaient attablés là, profitant d'une pause pour savourer la petite bière locale dans de gros bols de terre, ainsi que cela arrivait fréquemment. Ils parlaient bruyamment tandis que le tavernier paraissait rire de leurs plaisanteries. C'est alors qu'un groupe d'Iscaïri a soudain surgi. Ils avaient le front ceint d'écarlate et le coutelas à la main. Les soldats n'ont même pas eu le temps de réagir, en un instant et quelques gestes terribles, leur sang s'est répandu sur le sol, éclaboussant les jarres et venant se mêler aux cruches brisées. Puis ce fut au tour du maître des lieux, une lame lui a tranché la gorge sans la moindre hésitation. Ce fut aussi rapide et décisif que cela...

C'était le sort que les Zélotes réservaient parfois à ceux qu'ils estimaient être trop proches des Romains. Leur justice était toujours expéditive.

Pendant les deux jours qui suivirent cet événement, l'émoi n'a pas quitté les habitants du village de Bethsaïda. Les rues se montraient presque désertes et rares étaient les pêcheurs qui s'aventuraient à hisser leurs voiles. Le commandement romain avait envoyé des renforts de Caphernaüm car la troupe était bien peu nombreuse en temps habituel dans cette bourgade que moi seul, à vrai dire, perturbait à ma manière. De Tibériade, un centurion fut même dépêché.

Ainsi que je m'y attendais, celui-ci me fit convoquer. C'est donc encadré par deux soldats armés et bardés de cuir que je me suis rendu auprès de lui.

Je me souviens particulièrement de la révolte intérieure de Pierre, de Jean, de Lévi et de tous les autres. Les poings étaient serrés... exactement l'attitude dont je ne voulais pas et que je n'avais pourtant eu de cesse de dénoncer tout au long des chemins parcourus. Quant à Myriam, Shlomit, Yacouba et plusieurs autres femmes, j'ai juste eu le temps de voir ma mère les emmener avec elle. Je ne doutais pas qu'elle saurait leur parler bien que j'aie aussi lu l'angoisse dans ses propres yeux. Le dépassement ? Son âme le connaissait de fort longue date...

- "Tu te nommes Jeshua, n'est-ce pas ? Et on te dit rabbi... même si ceux d'ici, de Caphernaïm et d'autres synagogues ne semblent pas te reconnaître comme étant des leurs... C'est bien cela, pas vrai, non ? Pas vrai ?"

Le centurion achevait de déboucler son lourd pectoral d'écaillés métalliques lorsqu'il me lança ces questions.

Un peu en arrière de lui, à sa gauche, se tenaient six ou sept Pharisiens. Parmi eux, j'ai reconnu certains de ceux qui m'avaient déjà pris à partie puis invectivé à quelques reprises à Gennésareth et Caphernaïm. Quant aux autres, j'en ai déduit qu'ils officiaient dans d'autres villages, ici et là.

- "C'est bien cela, oui... À vrai dire, je ne suis pas vraiment rabbi mais nombreux sont ceux qui paraissent y tenir."

- "Qui es-tu alors si tu ne te prétends pas rabbi ?"

- "Je suis Celui qui vient pour révéler la Paix."

- "La paix ?"

Le centurion, les mains sur les hanches, fut alors pris d'un éclat de rire aux accents sardoniques.

- "Tu dis "la paix" avec ce qui vient de se passer ?" Cette fois, ce sont les Pharisiens qui ont ricané. - «Pourquoi m'en tiendrais-tu pour responsable? Je guéris les corps, j'enseigne les âmes et quant aux armes, je les fuis..."

- "Oui, je vois, tu es habile... Quelques tours que tu as appris dans le désert avec d'autres de ton espèce, des paroles à double sens et tu planifies des "coups" pendant ce temps-là. Pas vrai ?

Sais-tu qu'on parle un peu trop de toi à Jérusalem ? On y raconte que tu subjuges... Que tu déplaces de plus en plus les foules... Il y en a même qui te voudraient pour Mashiah ! Mais c'est sans doute ce que tu cherches. Pas vrai, non ?"

- "C'est ce que tu aimerais que je te dise... Pas vrai ? ai-je fait en m'amusant à imiter le centurion. Mais, non, vois-tu, car je suis homme à parler juste. Je suis homme de l'Éternel..."

- "L'Éternel ? Qui est-ce ? Et puis, va dire cela à ceux qui sont derrière moi. On verra s'ils te reconnaissent comme tel !"

À nouveau, bien que plus discrètement, les Pharisiens ont repris entre eux leurs ricanements.

Je voyais bien qu'il n'y avait pas de discussion, pas de réels échanges envisageables. Nous ne parlions pas la même langue. C'était comme si le vent et l'absence de vent pouvaient espérer se rencontrer. Et, je le dis, en dépit de la Paix qui m'emplissait, c'était moi qui me sentais être le vent face à un paysage humain peut-être grimaçant mais immobile depuis des millénaires et des millénaires. J'étais même une tempête qui se contenait ; celle-ci n'était juste pas celle qu'ils pensaient que je pouvais devenir.

- "Puis-je partir ?" ai-je fait après un moment d'observation mutuelle.

- "Tu le peux... nous n'avons rien de précis contre toi. Mais Rome n'est pas loin alors prends garde à ce que... par inadvertance, tu susciterais et puis... il n'est peut-être pas nécessaire d'aller jusqu'à Rome. Tiens-le toi pour dit."

En égrenant ces mots, le centurion s'est retourné vers les hommes tout en robes brodées et en dorures qui se tenaient en arrière de lui. Il ne faisait ainsi que confirmer ce que je savais depuis longtemps déjà. Alors, j'ai salué tout un chacun, la main sur le cœur et je suis parti.

J'ai tranquillement rejoint les bords du lac par les ruelles presque vides de Bethsaïda avec cette sensation si souvent connue d'avoir rencontré des enfants de mauvaise humeur et de mauvaise foi. Rien de plus.

Quelques instants plus tard, j'ai été accueilli par Meryem, Myriam et toutes celles et ceux qui s'étaient finalement regroupés autour d'elles avec le même soulagement que si je sortais d'un séjour, aussi bref fût-il, au Ge-Hinom⁹⁴.

- "De quoi aviez-vous peur ? leur ai-je simplement demandé. Vous voyez, cela n'a pas été si difficile ni si long ! Quelle preuve auraient-ils eue pour me rendre responsable de ce massacre ? Maintenant, je les connais un peu mieux, c'est tout."

- "Maître ! s'est alors écrié Jean, Maître ! Mais pourquoi ne leur as-tu pas prouvé, toi, Qui tu es et Qui parle à travers toi ? Tu as vu comme moi qu'un garde s'était blessé au bras... Pourquoi ne pas l'avoir guéri devant tous? Tu le pouvais... Cela aurait suffi !"

⁹⁴ La vallée du Ge-Hinom, en contrebas de Jérusalem, était alors le lieu où on reléguait les lépreux. De là le mot "Géhenne", synonyme de lieu maudit ou d'Enfer.

- "Le crois-tu vraiment, mon frère ? À celui qui a encore l'âme endormie ou aveugle, rien de ce que saisit l'œil ne suffit. N'essaie donc pas de prouver les "choses" de l'Éternel à qui n'a déjà entrepris de laisser s'ouvrir le regard de son cœur.

Toute preuve est offerte par surcroît à celui qui nourrit le terreau de la Confiance car c'est sur celui-ci que germe et grandit l'Amour.

Sachez tous, mes amis qui m'écoutez, que la Lumière qui vit en nous ne cherche pas à émerveiller au sens où vous l'entendez. Son but est d'enthousiasmer... Certainement pas de se lancer dans des comptes afin de déclarer "ceci est vrai" ou "ceci est faux". Le plus et le moins sont illusoire, je vous l'ai cent fois enseigné car si le cœur n'a pas soif, il est vain de lui proposer de l'eau."

Et puis arriva le matin où il avait été décidé que je rencontrerais les Iscari... Malgré les arguments et l'insistance de certains, j'ai tenu à partir seul à leur rencontre. Il fallait absolument que tout fût discret.

Avec force, tout en prenant sur l'épaule mon sac de toile et maalebasse remplie d'eau, j'ai appelé Élohim plutôt qu'Awoun dans mon silence intérieur. Je pouvais presque donner un visage à Sa présence en Lumière et, par ailleurs, plus les mois s'écoulaient, plus j'éprouvais un sentiment de fraternité vis-à-vis de Lui. C'était irraisonné... une sensation de proximité presque déchirante au-delà de l'absence et du mutisme qui étaient les Siens depuis bientôt une année. L'Éternité du Vivant puisait en moi, je l'éprouvais mais, malgré tout, il était bon de sentir qu'Elohim veillait...

En dépit du caractère peu facile de la rencontre que je m'apprêtais à faire, j'ai aimé marcher ce matin-là ; surtout, je crois, parce que j'étais seul à fouler la poussière du sol et les cailloux des discrètes sentes qui serpentaient à travers les collines. L'air sentait bon les plantes sauvages et cela me faisait remonter à la mémoire ces belles journées où, durant mes années au Krmel, j'en avais cueilli de pleins paniers pour apprendre l'art des huiles. C'était si loin ! Mais ce qui me paraissait singulier c'était que je me sentais très en lien avec l'enfant que j'étais alors tout en me sachant tellement différent de lui dans l'instant que je vivais.

Je n'étais plus le même, je n'étais plus ce qui nous fait toujours dire "moi" à chaque lever du jour... mais pourtant tout demeurait parfaitement intact dans ma poitrine.

À un moment donné de ma montée vers les ruines du hameau que je cherchais, j'ai rencontré un bélier solitaire aux énormes cornes. Il se tenait bien planté au milieu du sentier, comme s'il m'attendait. C'est ainsi d'ailleurs que je l'ai vécu, en me rapprochant de lui d'un pas toujours égal. Et puis tout à coup, j'ai eu envie de m'asseoir. C'est là qu'il m'a rejoint jusqu'à ce que je puisse capter à pleines narines l'odeur fauve et chaude de sa laine. Cela m'a rendu incroyablement heureux...

Je n'ai pas cherché à savoir s'il se présentait ainsi avec tant de spontanéité afin de me délivrer un message précis. Il y en avait certainement un car la mission des animaux est souvent d'être des signes sur notre route. Mais non... en cet instant-là, j'ai préféré faire abstraction de toute pensée pour simplement recevoir l'empreinte de sa douceur puissante et volontaire. Alors, j'ai fermé les paupières, jusqu'à ce que je devine enfin qu'il s'éloignait d'un pas tranquille. Peut-être avais-je aussi été un signe pour lui...

Tout ne doit pas toujours passer par la réflexion, par ce réflexe qu'a l'humain de vouloir systématiquement comprendre et interpréter ce qu'il y a juste à vivre.

Ne pas penser m'était, quant à moi, facile. J'avais passé des vies et des vies à apprendre cela, ou plutôt à désapprendre à ma "tête" la dissection des "choses de l'existence". Mettre fin à l'usure de la complexité et dilater ce qui doit l'être...

Les Zélotes étaient déjà dans le hameau en ruines lorsque j'y suis parvenu. D'un premier coup d'œil, j'en ai dénombré environ une quinzaine, visiblement étonnés de découvrir que j'étais seul.

- "Où sont les autres ?" - "Il n'y en a pas..."

- "Tu es courageux..."

- "Pourquoi vous craignais-je ?"

C'était Élie, le chef de la troupe, qui s'était adressé à moi tandis que les autres commençaient à m'entourer. À vrai dire, ils avaient d'avantage l'air de miséreux plutôt que d'ardents combattants de l'envahisseur romain. Seul le nombre et la taille des armes qui pendaient à leurs ceinturons trahissaient leur engagement.

- "Pourquoi as-tu voulu nous voir, Rabbi ?"

- "Je n'ai pas voulu vous voir mais vous rencontrer. Vous et moi sommes toujours ici et là sur tous les chemins du pays... Alors n'est-ce pas normal ?"

Il y eut des sourires en coin.

-«Tu m'intéresses, Elie, ai-je aussitôt poursuivi, toi et tes compagnons... En fait, c'est plutôt votre force qui m'intéresse, votre volonté..."

- "Alors c'est vrai ce que l'on dit ? Que tu caches bien ton jeu et que tu veux les faire partir du pays, tous ces soldats ?"

- "Je vois un soldat en presque tout être humain, mon frère... une sorte de guerrier qui ne parvient pas, soit à poser les armes, soit à laisser tomber cuirasse et bouclier. Tu me comprends..."

- "Non, je ne te comprends pas. Je sais qu'ils sont venus t'arrêter l'autre jour. Ils ne t'aiment pas, toi non plus ! Plusieurs d'entre nous ici t'ont déjà vu accomplir des prodiges en bas, sur les rives. Pour ma part, je ne sais pas si c'est vrai, si tu triches ou si tu es un magicien mais je sais à quel point tous ceux des bords du lac et d'ailleurs te suivent, te respectent... et même te vénèrent. Cela fait trop longtemps maintenant que ça dure et qu'ils attendent."

- "Qu'ils attendent quoi ?"

- "Ne fais pas le sourd, Rabbi ! Qu'ils attendent un seul mot de ta part pour te suivre..."

- "Tu viens de me dire que déjà ils me suivaient..."

Élie a retenu une sorte de rugissement et certains de ses compagnons haussèrent les épaules. Finalement, d'un ton faussement patient, il a repris avec lenteur :

-«Écoute, Rabbi... Je vois que tu es malin... Je m'en suis toujours douté d'ailleurs. Je ne peux pas croire que tu sois apparu un beau jour ici juste pour parler de l'Éternel à tous ces pêcheurs et à leurs femmes. Particulièrement à leurs femmes dirait-on... Tu veux beaucoup plus... Tu sais attendre ton heure pour cela mais peut-être que tu ne la vois pas alors qu'elle est déjà là.

Tu veux être roi de ce pays et de ces hommes n'est-ce pas ? Le Mashiah qu'ils espèrent tous ? Avoue-le ! Alors sache que nous sommes présents, que nous te soutenons, que nous sommes derrière toi. Tu n'as qu'un mot à dire...

Observe la façon dont ils t'écoutent, regarde comme ils te regardent ! Tu les soignes, tu les guéris, tu les nourris... Vas-tu maintenant leur refuser leur liberté ? Ils appellent un chef.

Non, vraiment, nous ne savons pas comment tu t'y prends mais tous ici nous voyons ce que nous voyons, nous en avons parlé et... beaucoup peuvent ainsi croire que tu es le Mashiah ou que tu peux le devenir. Mais... peut-être que toi, tu ne crois pas assez en toi-même, en ton destin... ou que tu t'imagines à ta façon ce que doit être le Mashiah.

C'est sur cette terre que tu vis et on me dit que toi tu leur parles à tous d'une autre terre et que tu ne peux pas t'en détacher. Alors, si tu as un rêve, peut-être n'est-ce pas tout à fait le bon. Ce qui compte, c'est ce dont le peuple a besoin !"

Malgré son aspect quelque peu rustre je devais reconnaître qu'Élie s'exprimait plutôt bien et que, derrière sa forte barbe à l'allure sauvage, il laissait transparaître un certain charisme. Finalement, je lui ai souri puis je lui ai demandé :

- "Pourquoi n'es-tu pas à mes côtés ?"

Elie sembla d'abord décontenancé puis il s'est ressaisi.

- "Et toi, pourquoi n'es-tu pas du nôtre ?"

- "Je suis du côté de tous les hommes de ce monde."

J'ai capté des regards découragés, d'autres excédés ou même pleins de colère. J'ai aussi pensé que c'était le juste moment pour inviter chacun à s'asseoir sur les pierres éparpillées au sol. Nul ou presque ne nous savait là et nous avions le temps... Tous parurent surpris de la proposition mais tous l'acceptèrent.

C'est alors que j'ai compris qu'ils avaient dû passer la nuit là, quelque part dans les ruines, car l'un des hommes d'Élie s'est éloigné de notre groupe pour raviver les braises encore fumantes de ce qui avait été un petit feu auprès duquel traînaient des ustensiles de métal.

À peine assis, le chef zélateur évoqua de lui-même la mort du tavernier de Bethsaïda. Quant à celle des soldats romains, elle ne constituait pas, pour lui, matière à discussion. Il n'aimait pas les traîtres, déclara-t-il d'une voix posée, ni ceux qu'il nommait les hypocrites, ceux qui pactisaient trop ouvertement avec l'envahisseur. À ses yeux, le tavernier avait été un de ceux-là.

Tout autour d'Elie et de moi-même les commentaires des hommes abondaient dans ce sens. Pour eux, il n'y avait pas lieu de s'atmer sur la mort d'un lâche et d'un traître et il était inutile, ajoutèrent-ils, que je leur fasse quelque leçon que ce fût en me réclamant de la bonté de l'Éternel.

- "Et d'ailleurs, rappela Élie d'un ton solennel, l'Éternel Lui-même sait châtier qui le mérite ! Nous aussi, il nous arrive de lire les Textes, vois-tu. Nous ne sommes pas si ignorants, Rabbi !"

Il n'avait pas tort, à la différence toutefois que sa définition de l'Éternel n'était pas la mienne, pas Ce que j'en vivais et qui, trop souvent, ne s'accordait pas aux Textes. Je n'ai pas voulu entamer un tel débat avec lui, avec eux. Alors, j'ai argumenté que nul ne devait se substituer au Très-Haut et décider de la vie et de la mort... à moins de pouvoir ramener à la vie ce qui était mort. Cela les fit bougonner.

- "Ramener à la vie ce qui est mort ? Tu te moques de nous... Qui le pourrait ? Le peux-tu, toi ?"

Comme cela m'arrivait régulièrement, j'ai préféré le sourire à une réponse qui aurait été inutilement frontale. Oui... je savais que la Puissance qui me traversait le pouvait, qu'Elle le ferait l'heure venue et que cela se répéterait... Je savais même -je le voyais en filigrane au-dedans de moi - que cela ne changerait hélas rien dans le cœur des hommes.

- "Tu ne réponds pas, Rabbi... Tu es donc d'accord que si nous ne faisons rien, les Romains nous prendront tout et que leur logique est celle des épées."

- "Je reconnais plutôt cette loi de sagesse qui dit que *celui qui frappe par le glaive périra par le glaive*. Je la reconnais car elle enseigne la justesse de ces rendez-vous que nos âmes humaines se donnent dans le temps et qui font que le semeur est inexorablement celui qui récolte, quand bien même il se cacherait⁹⁵. On ne ment pas au Vivant, mes amis, parce que Celui-ci se déplace en nous, avec nous où que nous allions."

Tandis que je leur délivrais ces paroles non pas sur le ton de celui qui enseigne mais plutôt de celui qui partage, l'homme qui s'était dirigé vers le petit feu revint dans notre direction avec un récipient et quelques bols dans lesquels il versa bientôt un liquide rouge. C'était une boisson tiède à l'hibiscus. J'en aimais la délicate amertume ; après tant d'années elle demeurait toujours associée à ma tendre enfance, d'un village à l'autre, jamais très loin du Nil.

Lorsque j'en eus savouré quelques gorgées et que j'eus constaté que ceux que je venais d'appeler "mes amis" décrispaient leurs traits et abandonnaient leur corps à des positions de confiance, j'ai continué à laisser couler d'autres paroles de ma bouche. Elles venaient de mon âme, comme toujours, sans visiter ma tête. C'est pour cette raison qu'elles furent puissantes et que personne, dans ce coin désolé de montagne, ne tenta d'en interrompre le cours.

- "Oui, mes amis, vous êtes chez vous et vous avez droit à ce chez-vous mais, devant mon Père et votre Père à vous, je vous le demande : Qu'est-ce qui vous habite au-delà de l'évidence de ce droit ? De quoi est fait votre cœur en amont de votre combat ? Avez-vous un seul jour pensé à creuser en lui ?

Aussi, je vous dis... Osez le visiter afin de voir de quoi il se nourrit. Vous me demandez encore quel rôle je veux jouer ? Mon rôle est de vous inviter à descendre en vous, de gratter et de gratter encore sous les apparences. Il n'est certes pas de vous accompagner, de vous guider ou de vous consoler à la surface de vos existences.

Je sais... Je peux même comprendre... Les plus respectables prétextes humains légitiment vos actes... Mais une vie est une vie et aussi peu glorieuse soit-elle à vos yeux, on ne saurait la prendre comme on souffle sur la flamme d'une lampe pour l'éteindre... à moins de vouloir s'entourer d'un peu plus d'obscurité. Ne voyez-vous pas que toute vie est un reflet de l'Éternité et qu'elle marche vers Celle-ci ?

Regardez-moi... Ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui veulent le leur prendre se ressemblent toujours fondamentalement depuis le Commencement des Temps. Quelles que soient les raisons alléguées. Je vous l'affirme donc, les uns et les autres sont de la même race, bien au-delà des notions de justice ou d'injustice ou de celles du blanc et du noir. Que tous ceux-là l'acceptent, puis qu'ils aient le courage de se dénuder et ils verront que la soif de contrôler est leur loi.

Oui... et aucun de vous ne l'ignore : l'avidité du pouvoir est l'obstacle, le besoin de dominer autrui et le monde avec, parfois même, de louables prétextes..."

J'ai fait là une courte pause et j' ai entendu distinctement mon cœur battre très très lentement dans ma poitrine... comme s'il allait se suspendre afin que ma conscience enfante toujours plus d'elle-même dans la plus ardente des lucidités. Puis, tout à coup, mon regard s'est porté sur un homme au front dégarni en arrière d'Élie.

⁹⁵ Pour rappel, la loi du karma à travers la succession des vies était globalement admise en ce temps-là dans la Tradition du Judaïsme. Elle est même présente dans les textes canoniques du Nouveau Testament pour qui sait les lire. (Matthieu, 26:52).

- "Le pouvoir... lui ai-je alors dit en le pointant des yeux. Le pouvoir, le besoin de dominer... Oui, mon frère... Crois-tu que la Force logée en ton âme ne voie pas les coups qu'il t'arrive de porter à ton épouse ? Cela aussi, c'est le pouvoir..."

- "Et toi, ai-je aussitôt fait à un autre dont le front n'en finissait pas de transpirer sous son bandeau... Toi, penses-tu que cette même Force, Celle qui imprègne tout, ignore la tyrannie de ton épouse sur toi ? Ne dis pas non !

Ainsi, vous souffrez tous du mal de contrôler ou de la nécessité de ne plus l'être. Ainsi, seule la tension des muscles ou celle d'une fuite déguisée de mille façons vous paraissent être l'Issue. Et ne baissez pas les yeux, je vous en prie...

Vous ensemencez les sillons de vos vies avec les graines de votre souffrance ! Exactement comme vos pères et les pères de vos pères l'ont fait... et, alors à votre tour, vous passerez le flambeau à vos enfants. N'en avez-vous pas assez ? N'y a-t-il pas eu assez d'horreurs ?

«Moi, je... Moi, je...". Comme tous les autres, savez-vous dire autre chose depuis le Commencement des Temps ? N'aspirez-vous pas à une autre réalité lorsque vous levez les yeux vers le ciel ? Je vous l'assure, les Romains ne sont que votre argument de cette vie. Après lui, il en viendra un autre, puis encore un autre ! Jusqu'à ce que vous compreniez que l'issue n'est pas dans la révolte des corps ni l'épanchement du sang. Elle se trouve dans la révolution totale de l'Homme en l'homme. Croyez-vous n'être faits que de muscles et d'os ? Tout en vous sait bien que non...

Quant à moi, mes frères, ceux que je cherche par tous les chemins de ce monde sont ceux qui ne dirigent pas leur vie selon les principes du Pouvoir et du Contrôle. Et ceux-là sont infiniment rares au cœur d'une humanité qui ne les reconnaît généralement pas pour ce qu'Us sont : des Messagers..."

Le flot de mes paroles s'est arrêté là aussi soudainement que le ventail d'une porte qui vient d'être claquée par une rafale de vent.

Respirations suspendues, regards fouillant la poussière du sol, raclements de gorges puis, enfin, comme pour mettre un terme à une sorte d'anesthésie, les jappements d'un chien errant dans le lointain.

- "Et toi, tu es le Messager des messagers... c'est cela, Rabbi ?»

C'était bien sûr Élie qui venait de me lancer cela d'un ton qui se voulait un peu narquois et en levant haut le menton. Il cherchait à reprendre la direction des événements au cas où celle-ci lui aurait échappé un instant.

- "Ne t'inquiète pas, lui ai-je alors fait dans un sourire, tu ne l'as pas perdu..."

- "Quoi donc ?"

- "Le contrôle..."

J'ai vu Élie bomber le torse ; il se demandait s'il devait me rétorquer quelque chose ou pas.

Finalement, il a poussé un petit grognement, s'est mis à toussoter puis s'est levé lentement... Alors, dans ce mouvement qu'il voulait à coup sûr désinvolte et empreint d'une forme de lassitude, j'ai capté différemment son regard et un éclair qui ne s'y était pas manifesté jusque-là.

Et puis, à nouveau, Élie a eu ce geste révélateur du menton... C'est lui qui a fini par tout éclairer jusqu'à recomposer un visage dans mes souvenirs d'enfance... celui de ce jeune garçon de mon village qui, un jour, au creux d'un vallon avait tenté de m'initier au mensonge... Le "petit Élie" !⁹⁶

Ainsi c'était lui ! Nos chemins se croisaient une fois de plus et, une fois de plus, sans le savoir, il espérait m'inviter à une direction qui n'était pas mienne.

De mon côté, je ne me suis pas levé. Par contre, selon l'usage d'alors, j'ai posé un doigt sur mon front, puis je l'ai pointé vers celui du chef zélote. Pour tous, cela signifiait : "Je me souviens, écoute-moi..."

- "Élie... Te souviens-tu de ce village en haut d'une colline où tu as grandi et dans lequel vivaient des hommes vêtus de blanc ? Tout y était partage, même la laine des moutons. Te souviens-tu de ces moutons et des étranges lézards qui t'attiraient tant près d'un ruisseau ? Il y avait aussi un garçonnet, un peu plus jeune que toi. On l'appelait Yussaf, comme son père..."

En m'entendant, Élie s'est figé sur place et les traits rudes de son visage se sont tirés. Les méandres du temps et les images du passé se mélangeaient dans sa tête. Il a alors nerveusement passé une main dans sa forte barbe broussailleuse.

- "Yussaf... C'était toi ? Je t'ai cru mort..."

⁹⁶ Voir le chapitre IV du tome I du présent ouvrage.

- "Yussaf... est mort, en effet, mon frère... C'est pourquoi tu me vois ici prêt à souffler une tempête qui, je le sens, n'est pas la tienne. Tout au moins pas encore..."

J'ai observé Élie ; étourdi, il ne savait plus du tout comment se comporter et pas davantage ceux qui l'accompagnaient. Au bout de quelques bégaiements, il n'a pourtant pu s'empêcher de porter ses deux bras croisés sur sa poitrine tout en s'inclinant légèrement ainsi qu'on le faisait "chez nous".

- "Il est mieux que tu partes... Rabbi. C'est mieux. Tu n'es pas mon ennemi..."

Un instant plus tard, je suis redescendu vers Bethsaïda à travers les épineux, les fourrés et les herbes sèches. Les criquets chantaient.

Élie le Zélote avait raison ; il avait été préférable que je m'en aille. Les mots avaient de part et d'autre rempli l'office qui était le leur et il aurait été vain de tenter de les pousser plus loin.

On ne moissonne pas le blé tant que son épi n'a pas suffisamment mûri au soleil. Et le soleil, pour tout homme et toute femme, c'est la forge de la succession de ses vies avec la multitude des martellements de leurs impasses visitées.

Naître, vivre, blesser, être blessé, ordonner, créer, subir, rêver, mourir et renaître encore. Il faut tout explorer.

En descendant paisiblement vers les rives du lac en cette fin d'après-midi-là, je me suis dit qu'Élie et tous les Iscarii du monde en étaient là de leur exploration de l'existence. Ni pires ni meilleurs que les autres. Comme les Romains, comme toutes les armées de la terre et comme toutes ces âmes de par l'univers qui courent après le masque d'un idéal à leur mesure. Cela s'appelait apprendre.

Puis, j'ai prié ; c'était ma façon de respirer. Enfin, à l'approche des premières maisons de Bethsaïda, le souvenir d'une question de Myriam est remonté en moi. C'était dans le jardin de mon oncle, à Jérusalem...

- "Dis-moi... Peut-on définir l'Éternel, le Divin ?"

- "On ne le peut pas... mais s'il fallait s'essayer à le faire, à s'y aventurer, je dirais qu'il est une mémoire, la Mémoire, totale, infinie, Celle de ce que nous sommes tous puisqu'il vit à travers nous... Celle qui est inconcevablement aimante mais aussi... implacable parce que Juste... Cela te fait peur ?"

Et Myriam m'avait répondu sans hésiter :

- "Non !"

Chapitre XIX - L'huile et l'eau

Et la vie a repris son cours sur les bords du lac ainsi que dans les villages éparpillés à travers les monts de Galilée. Bethsaïda a pansé ses plaies, les soldats s'y firent bientôt presque aussi présents qu'à Caphernaüm ou à Gennésareth tandis que, plus intensément que jamais, j'ai continué à soigner et à enseigner.

Quelque chose avait changé, pourtant. Une sorte de candeur ou d'innocence s'en était allée, imperceptiblement sans doute, mais d'évidence pour qui se montrait attentif aux regards et au subtil langage du corps.

En étais-je l'une des raisons ? Je l'ai pensé, assurément, bien que de manière indirecte. Il suffit souvent de parler de paix et d'amour pour semer la polémique derrière nos talons. Et parfois davantage.

Autant ma présence était réclamée ici et là au cœur des familles de paysans, dans des assemblées de pêcheurs et même à la table de certains Sadducéens, autant aussi on me suivait au gré de mes marches imprévisibles sur les chemins et autant enfin j'intriguais et inquiétais. Après tout, que venais-je faire au juste parmi eux ?

Alors les médisances de toute nature s'amplifièrent, tout comme les exigences si je ne me rendais pas "assez vite" auprès d'un malade, d'une femme qui risquait de mourir en couches ou d'un vieillard qui ne voulait pas quitter ce monde sans m'avoir vu une dernière fois.

Myriam en souffrait, je m'en apercevais. En m'épousant, elle m'avait dit tout accepter de ce qui viendrait mais l'acceptation n'est pas qu'un mot. Ainsi donc, il arrivait qu'elle se rebellât et que sa nature impétueuse prît le dessus l'espace de quelques heures ou même d'une journée. En réaction, elle ne s'en prenait jamais à moi mais plutôt aux femmes qui m'entouraient avec parfois trop d'empressement. Je la comprenais mais je savais que c'était d'abord par elles que je ferais bouger les âmes, tout au moins par le Principe qu'elles incarnaient. Et puis, Myriam était presque trop attentive et sensible aux indiscretions, aux langues qui "remuaient toutes seules".

Je me souviens qu'elle fut particulièrement touchée le jour où, une semaine environ après ma rencontre avec Élie et les siens, j'ai été abordé par un petit groupe d'hommes sur la place du marché de Caphernaüm.

- "Il paraît que tu as rencontré les Iscarii, Rabbi... Est-ce vrai ? Il y a même des soldats qui le disent... On aimerait savoir ce que tu veux exactement, ce que tu cherches."

C'était là la preuve que quelqu'un parmi "le cercle des cent-huit" avait parlé inconsidérément. Pour moi, cela ne constituait pas une découverte en soi mais la simple confirmation, parmi d'autres, de ce que j'avais toujours su de la nature humaine.

- "C'est une trahison envers toi, Rabouni !" s'est exclamée Myriam lorsque les hommes furent partis avec ma réponse. Elle était scandalisée, tout comme Pierre, Lévi et quelques autres lorsque l'anecdote parvint à leurs oreilles. Et tous de se demander qui avait donc pu trahir le secret de ma discrète rencontre avec les Zélotes.

Quant à moi, je ne m'en souciais pas. J'y voyais une maladresse plutôt qu'autre chose et, par ailleurs, je n'avais pas de force à gaspiller dans de telles préoccupations.

- "Voulez-vous prendre de l'âge, accrocher quelques rides de plus à votre front et déposer un peu de rouille sur votre âme, mes amis ? leur ai-je demandé en les prenant à part. Alors, partez dans cette direction et commencez à vous suspecter les uns les autres ! Moi, je vais dans la mienne, celle que mon Père a gravée en moi. Elle est tellement plus simple..."

Alors, chacun a peu à peu retrouvé son centre, renoué avec sa propre promesse d'âme oubliée l'espace de quelques jours... ou a simulé un redressement, ne soupçonnant pas que j'y voyais clair. Je savais qui avait parlé et que cela n'avait pas été pour mal faire mais par inconscience... ou, peut-être, mû par un bras invisible afin de hâter la maturation de ce qui devait être.

Car les choses mûrissaient, oui, sur les rives du lac et dans les campagnes ; elles mûrissaient jusqu'en Samarie et en Judée, même si je n'y faisais encore que de brèves incursions. Mon nom circulait, synonyme soit d'agitation étrange et sournoise, soit de pacification des cœurs.

Certains me disaient prophète, et d'autres, habile manipulateur se faisant passer pour le Mashiah. En réalité, nul ne concevait vraiment la nature réelle de Ce qui me faisait vivre et agir, même chez la plupart de ceux qui recueillaient mes paroles.

Avais-je moi-même suffisamment conscience de la charge que j'avais endossée ? Je m'en demandais toujours plus. Dans des moments d'explosion intérieure, oui, j'en étais immensément conscient.

C'étaient des moments où le Soleil de ma poitrine vivait de véritables éruptions et débordait sans possible retenue par tous les pores de ma peau.

C'était aussi des moments où des guérisons s'accomplissaient seules sur mon passage et où il arrivait que des fruits jaillissent spontanément des arbres sous lesquels j'enseignais.

Ceux qui en étaient témoins voulaient alors me toucher les pieds, les embrasser cependant que je ne faisais que constater plus encore le vide d'ambition de mon être tout entier.

Tout ce qui m'importait réellement, c'était ce que je pouvais faire dans l'instant présent pour provoquer l'accouchement des âmes, quitte à mettre le doigt sur les plaies pour en révéler l'existence et amorcer leur cicatrisation.

Ainsi, de plus en plus fréquemment, je suis allé chercher chacun au creux de sa propre vie et dans les détails de son quotidien pour le mettre face aux obstacles qu'il ne voulait pas voir.

J'ai particulièrement en mémoire une discussion provoquée par Pierre qui, comme souvent, s'était querellé avec son épouse.

En compagnie d'André, Lévi et Judas nous étions sur sa barque un peu au large de Gennésareth. Nous nous dirigeons vers Tibériade à la demande d'un centurion dépêché par Procla, apparemment fort souffrante.

- "Maître, fit Pierre, après m'avoir confié le récit de ses déboires, dis-moi... ma femme ne doit-elle pas m'obéir ? Éclaircis ma pensée..."

- "Et toi, éclaircis ma compréhension de ce que tu dis... Ta femme est-elle ta femme ?"

- "Pourquoi ne le serait-elle pas ?"

- "Est-elle ta propriété ? Et... es-tu la sienne ?"

Il y eut évidemment un silence. J'ai vu Judas être sur le point de le rompre mais s'en abstenir. C'était mieux ainsi.

-«Non, Maître, mais... laissa finalement tomber Pierre. Mais..."

- "Mais quoi ? Il y a pourtant une femme à laquelle, toi, tu devrais obéir. C'est celle qui est en toi... et contre laquelle tu te rebelles sans cesse.

Écoute-moi, Pierre... Prends un gobelet, mets-y deux tiers d'eau et un tiers d'huile. Que se passe-t-il ? Les deux parts ne se mélangent pas !

Prends maintenant un autre gobelet, mets-y un tiers d'eau et deux tiers d'huile. Les deux parts ne se mélangent toujours pas et c'est toujours l'huile qui est au-dessus de l'eau.

Alors dis-moi : de l'eau et de l'huile, laquelle représente l'homme, laquelle représente la femme ?"

- "L'homme est l'huile, bien sûr !"

- "Et pour quelle raison ?"

A nouveau, le silence s'est installé et, comme il embarrassait Pierre, celui-ci a fait mine d'être obligé de retendre la voile de sa barque.

-«André va s'en charger, ai-je fait ; puis, aussitôt, j'ai repris... Ne réfléchis pas davantage, mon frère... La réponse est : C'est parce que tu l'as décidé ainsi et parce que même ta mère te l'a enseigné ainsi. Pourtant, en toute vérité, l'huile, ce pourrait être la femme... Enfin, pourquoi aussi l'huile et l'eau ne pourraient-elles pas être homme et femme en alternance ? Et allons plus loin... Pourquoi n'y aurait-il pas une Puissance, une Présence qui pourrait faire que l'eau et l'huile acceptent de se mêler ? Ne serait-ce pas pour Elle, pour t'en rapprocher, pour La connaître que toi et tous les autres êtes venus à ma rencontre ?"

- "Alors, tu dis qu'il y a une femme en moi ? a repris Pierre. Comment cela se peut-il ?"

- "Cela se peut tout aussi naturellement qu'il y a un homme en toute femme et que notre Père à tous est aussi notre Mère, que l'Un contient l'Autre et l'Autre l'Un. N'as-tu pas deux yeux pour regarder la vie ? Et pourtant, leurs visions respectives s'assemblent pour n'en faire qu'une... Te rebelles-tu contre cela ? Si demain tu ne marchais qu'avec un œil, tu pourrais trébucher à chaque inégalité du sol.

Et en effet, je te le dis comme je vous le dis à tous : Tant que vous n'aurez pas reconnu une telle vérité, ce Principe qui fait que un plus un ne font pas seulement deux mais trois de par l'Amour qui les

pousse à se rapprocher puis à se confondre, vous ne passerez pas le seuil qui conduit à la véritable Unité. Ainsi, parce que vous demeurerez extérieurs à la Source, vous aurez toujours soif."⁹⁷

C'est alors que Judas, qui était jusque là resté un peu à l'écart dans un coin de la barque, s'est tout à coup manifesté.

- "Tu nous demandes d'être parfaits, Rabbi..."

- "Crois-tu ? L'important n'est pas la perfection mais le brûlant désir de celle-ci car l'idée de perfection elle-même n'est que l'image réductive de Ce qui s'expande à l'infini. Elle est en constante mouvance, un horizon sans cesse remis sur le chantier. C'est pourquoi je vous demande de vous détacher de son principe. Sachez que ce dernier induit la notion d'un éternel combat, celui du non-sens qu'incarne le "toujours plus" face à tout ce qui, dès lors, paraît être un "moins". La Paix ne peut naître de ce principe mais bien plutôt de son dépassement. Ainsi, vouloir toujours mieux et plus parfait peut devenir un leurre. Celui qui dessine en lui l'espace d'une constante lutte intérieure s'éloigne facilement de lui-même..."

- "Tu nous enseignes pourtant toujours à ne pas être tiède... Je ne comprends plus..."

- "Voilà pourquoi je vous parlais du brûlant désir de la perfection parce que ce désir est sagesse. Se dépasser soi-même exige le dépassement du réflexe de combat. Médite cela, Judas."

Je voyais bien que Pierre, André et Lévi étaient déstabilisés par ce que je venais de déclarer là. C'était souvent ainsi que se terminaient les échanges auxquels Judas prenait part. L'ancien Zélote ne pouvait s'empêcher d'être incisif dans ses remarques ou ses questions souvent précises... Mais j'aimais son intelligence et son audace parce qu'elles traçaient des pistes de réflexion. Même si celles-ci ne pouvaient être suivies par tous, elles se devaient d'exister ne fût-ce que pour les germes d'une pensée qu'elles lançaient dans l'Invisible.

Judas, par ailleurs, avait toujours quelques feuilles de palmes sur lui et prenait des notes...

Notre escale à Tibériade fut assez brève. Sitôt à quai, la barque de Pierre a été prise en main par deux soldats romains qui l'y amarrèrent solidement avec une déférence qui nous a tous surpris.

Le même centurion que j'avais aperçu quelques mois auparavant aux côtés de l'épouse de Pilate m'attendait en haut d'un petit escalier de pierre. Visiblement peu à l'aise avec moi, il me conduisit aussitôt à travers les ruelles de la ville jusqu'au palais quelque peu grandiloquent où demeurait Procla lorsqu'elle séjournait sur les rives du lac de Kinnereth.

Quant à Pierre et ses compagnons, ils n'avaient pas été autorisés à me suivre... ce qui ne les dépitait nullement. Ils allaient jouer aux dés sur le quai.

Malgré ce qui m'avait été dit, je n'ai pas été très surpris de trouver Procla bien moins souffrante qu'annoncé. Il s'agissait d'un énorme furoncle à la cuisse, un de ceux que l'âme projette parfois dans le corps pour expulser ses propres tensions.

En s'agenouillant devant moi, elle a d'abord pris les plis de ma robe entre ses mains, puis elle m'a prié de l'excuser tout en m'avouant qu'il lui avait fallu trouver un prétexte pour me parler.

Son époux, le Procureur, était là à Tibériade pour y inspecter la garnison mais il n'avait pas voulu lui fournir une escorte afin qu'elle puisse se rendre jusqu'à Caphernaüm. Il fallait absolument, m'assura-t-elle, qu'elle me délivre un message. Selon elle, beaucoup de "mauvaises choses", des paroles empoisonnées et contradictoires se colportaient à mon propos à Jérusalem, alors elle estimait de son devoir de me mettre en garde.

Je me souviens lui avoir aussitôt souri pour lui faire comprendre que l'Éternel prenait soin de moi puis je lui ai demandé si elle consentait à me montrer la zone de l'infection qui la faisait souffrir. Après une courte hésitation, elle a timidement dégage sa jambe pour découvrir ce que mon cœur savait déjà : son furoncle avait disparu, ne laissant de son passage qu'une légère trace circulaire rosée sur la peau.

Procla a éclaté en larmes, s'est à nouveau perdue en excuses, m'a demandé de la bénir puis je l'ai laissée et j'ai rejoint le quai en compagnie du même centurion dignement casqué.

Comme nous approchions de la barque de Pierre et que je m'apprêtais à le saluer, j'ai particulièrement remarqué ses yeux. Ils étaient d'un bleu étonnamment clair.

- "Comment te nommes-tu ?" lui ai-je demandé.

- "Caïus Vorenius, Rabbi et... si je puis me permettre, je suis un ami de Nicodème, à Jérusalem. Il me parle de toi..."

⁹⁷ Voir "De mémoire d'Essénien", du même auteur. "Sachez qu'il aura toujours soif, celui qui ne veut pas être une source."

C'est ainsi que s'est conclu notre bref passage à Tibériade. Il peut paraître anodin mais il s'est inscrit en moi avec un relief tout particulier et j'en ai remercié Awoun le soir même. J'y ai vu la consolidation de liens vrais et la mise en évidence, une fois de plus, de cette trame divine qui soutenait mes pas à chaque jour qui s'écoulait. Il en résulte aussi le souvenir des paroles d'équilibre qui étaient nées en moi pour secouer Pierre dans sa barque. Les jours suivants, j'en ai repris le thème à l'ombre de l'une de ces oliveraies qui, en alternance avec de belles amanderaies, s'étendaient sur les collines surplombant Migdel.

L'après-midi avait été chaud et, après un enseignement sur la nature féminine de l'Éternel qui avait profondément troublé certains de mes disciples, j'ai improvisé une prière, par jeu et par amour. Je l'ai improvisée sur le ton et le rythme de cette autre invocation de notre peuple que seuls quelques-uns d'Essania récitaient encore au lever du soleil et qui s'adressait au Père éternel, présent dans les Cieux et dispensateur de notre pain quotidien...

*Mère divine, Toi qui nous accueilles
sur Terre comme aux Cieux
Que Ta Présence habite notre âme,
Que Ta Lumière prenne corps en nous
Et qu'ainsi Ton Souffle purifie toute chose
dans l'unité des mondes.
Fais que chaque jour nous soit une vraie nourriture,
Rends-nous conscients de nos manques
Et donne-nous la force de tendre nos mains
à ceux qui trébuchent.
Offre-nous le discernement
Et englobe-nous dans le Soleil de Ton Amour
Car il n'est que Lui pour seule Demeure.*

Une fois l'étonnement passé, cette prière soigneusement retranscrite par Jean, Judas et Simon, nous a accompagnés longtemps sur les chemins, de village en village. Peu à peu, elle est même devenue une sorte de signe de reconnaissance pour toutes celles et ceux dont la partie féminine s'autorisait enfin à prendre un grand inspir libérateur.

Quant à Myriam et quelques autres femmes dont Shlomit, Yacouba et Bethsabée, il m'est apparu que c'était le juste moment pour commencer à les instruire des secrets de ce que j'appelais *le Feu de la Femme*. Ce Feu-là était celui de la Révélatrice des sensibilités de l'âme humaine, de l'Accoucheuse et de *la percée des sept voiles*.

Il s'agissait bien sûr d'un Feu humain au sens le plus large du terme, mais le Principe de la Femme plus que celui de l'Homme en était le dispensateur et je me devais de souffler sur ses braises, de le ranimer afin que le monde entame plus pleinement la mutation pour laquelle j'étais essentiellement venu en lui.

J'ai dit la *percée des sept voiles* et si l'enseignement pratique que ces mots suggèrent évoque inévitablement une danse, il s'agit d'une danse intérieure et non d'une autre⁹⁸. C'est celle que l'initiable est appelé à découvrir autour de ses sept sens, révélés ou non... Il y avait bien sûr l'odorat, le goût, le toucher, la vue et l'ouïe mais aussi l'intuitivité et la claire perception.

Il fallait restituer à ceux-ci leur dignité, leur noblesse primordiale, celle qui avait été pensée et générée par l'Onde du Divin dans l'océan de Prakriti⁹⁹.

Tout au long de mon long voyage puis au contact de Mataji et ultimement dans ma mémoire d'âme la plus enfouie, j'avais pu réaliser à quel point le peuple qui m'avait vu naître les avait relégués au second rang de la vie.

Après en avoir abusé inconsidérément durant des millénaires au contact de certains Archontes, ce peuple lui avait préféré une attitude rigoureusement inverse. Il en était ainsi venu à professer, à transmettre le mépris des sens, ces derniers étant vus comme autant de portes par lesquelles la souillure

⁹⁸ On pense ici à la célèbre et suggestive danse des sept voiles qu'une tradition attribue à Salomé - fille d'Hérode Antipas - avant la décapitation de Yo Hanan, Jean le Baptiste.

⁹⁹ Voir au chapitre XVII.

envahissait l'espèce humaine. Ainsi le corps devenait-il sale par nature et le monde ne faisait dès lors que se scinder en deux parties irréconciliables.

Je le voyais bien autour de moi... Même parmi celles et ceux à qui je pouvais tenir un tel discours, rares étaient les consciences qui parvenaient à saisir puis à admettre tout ce que cela signifiait, à la fois dans leur intériorité mais aussi et d'abord dans leur corps.

"Tout ce que vous n'avez pas vécu et éprouvé jusqu'à la racine, ne cessais-je de répéter, ne prend pas vie en vous. Vous ne pouvez en accoucher pour rendre à ce monde la Lumière qu'il vous offre parce que vous-même n'en avez capté que le reflet."

Ce fut donc une période où je résolus d'emmener avec moi de tout petits groupes de femmes et d'hommes vers Jéricho et les montagnes avoisinant la Mer de Sel. Dans le secret et le silence de minuscules abris, je leur faisais vivre l'huile et l'eau de leur être en leur enseignant comment plonger dans la vraie nature de leurs sens. Je les faisais parfois travailler seuls, parfois en couples, selon leurs couleurs d'âmes, au-delà de toute référence.

Je n'ignorais pas, bien évidemment, ce que l'on en dirait... mais pour celles et ceux que je savais aptes à supporter la "percée des voiles" des sept niveaux de la Réalité Sensorielle, c'était le juste moment pour des transmissions à opérer en vue de ce qui était à venir.

Pour chaque sens, je procédais selon trois degrés de profondeur, trois types de plongée dans des tourbillons de ressentis puis de prises de conscience et enfin d'intégration. Peu importait la chaleur, la sécheresse ou l'obscurité de telle ou telle grotte, il fallait tout oublier de ce qui n'était pas l'instant présent et sauter dans le vide¹⁰⁰. Comment peut-on apprendre à voler si ce n'est face à lui?

La première phase de cette descente ascensionnelle en soi était succincte et, en tant que telle - contrairement aux deux autres - elle devait être vécue successivement au niveau de chacun des sept sens, révélés ou encore en sommeil. Elle consistait en une concentration - non crispée - sur les manifestations précises du sens lui-même, sur ce qu'il faisait éprouver et sur le plaisir puis la joie, à l'état pur, qu'il faisait spontanément surgir.

La seconde phase demandait une approche plus intime du sens en question. Il s'agissait de maintenir la concentration sur le signal invisible et ennobli reçu par l'esprit en provenance directe du sens, c'est-à-dire son reflet magnifié, décuplé, doux à l'âme parce que plus proche de son Principe essentiel, au portail du Divin. Le corps pouvait alors manifester toutes sortes de réactions physiques.

Quant à la troisième phase de la concentration méditative, elle était une recherche d'unification avec le sens, la fusion avec son concept au Cœur du Divin. L'intention était de devenir le Sens

Lui-même jusqu'à établir un pont entre ses expressions les plus denses et son Idée première dans l'Un.

En aucun cas, aucun de ces stades ne devait se concevoir comme un état à conquérir sur un territoire intérieur. Chacune de ses révélations, de ses levées de voile, ne pouvait se manifester qu'en tant que fruit d'une sorte de "tranquillité ou de sérénité dynamique".

Pour bénéficier d'une telle pratique et passer du plaisir à la joie puis à l'extase de tous les niveaux de l'être selon le fil de son escalier intérieur, il fallait d'abord accepter les unes après les autres toutes les possibles expressions du mouvement de la vie incarnée en soi. Les fonctions et les organes pouvaient tenir leur propre langage sans que la volonté puisse intervenir et sans que la pudeur ait son mot à dire. On touchait aux matériaux de la Création de la réalité humaine et les sens restitués à eux-mêmes en devenaient les clefs naturelles et donc sacrées.

Je me souviens de Bethsabée, une jeune femme au regard sombre qui avait vécu dans un des villages des plus hauts sommets de Galilée. Accusée d'être incapable de mettre un enfant au monde et, de ce fait, d'être sous l'emprise d'un esprit malfaisant, elle avait été répudiée par sa famille. Arrivée perdue et mendicante sur les bords du lac, elle s'était un jour agrippée à la Parole qu'Awoun plaçait sur mes lèvres. Ma mère, Meryem, l'avait prise en charge et elle était alors entrée dans la plus intense des métamorphoses.

- "Maître, me confia-t-elle, de retour de Jéricho alors qu'elle venait de vivre la pratique des sept voiles, Maître..."

¹⁰⁰ Se référer, pour exemple, au chapitre VII (La chambre nuptiale) du "Testament des trois Marie", du même auteur.

Mais Bethsabée ne parvenait pas à trouver les mots ou plutôt n'osait pas prononcer ceux qui lui venaient et qui la submergeaient du dedans.

— "Maître... j'ai vécu des choses pour la première fois, des choses dans mon corps et je ne sais si c'est mal ou si c'est juste..."

Je devinais de quoi elle voulait me parler, de cet émoi charnel dont jusque-là elle avait tout ignoré, de l'orgasme du corps de la femme et de la honte dont la culture de tout un peuple avait entouré celui-ci.

Je J'ai regardée puis je l'ai prise à part sur le bord du sentier tandis que les autres continuaient à marcher, poussant un ou deux ânes devant eux, dans la poussière et la chaleur.

- "Ecoute Bethsabée, ai-je fait, commence par ôter de ta tête toute idée de mal... Ensuite, comprends bien le sens de cette question que je te pose maintenant : Que crois-tu que cherchent tous ceux qui consacrent leur vie au Divin ? Que crois-tu qu'ils cherchent dans le contact avec l'Éternité ? Un océan de privations et de tristesse ?

Ce que tu as vécu dans ta chair n'a duré que quelques brefs instants à son apogée, n'est-ce pas ? Eh bien sache, ma sœur, que ceux qui parviennent à s'unir à l'Absolu dans leurs prières et leurs méditations vivent en permanence le plus intense déploiement de tels instants au niveau de leur esprit. Us en prolongent l'extase et tout leur être exulte alors dans les bras de l'Infini.

Ainsi, vois-tu, la nature charnelle qui nous est donnée peut se faire le tremplin de notre nature en Esprit. L'une est le prolongement de l'autre et réciproquement ; elles ne se combattent que dans les mondes de l'Ignorance... Et, le nôtre, présentement, en est un, en attente de guérison. Alors, bénis ces instants que tu as vécus car ils ne sont que les prémisses, pauvres et fugaces, de ce qui est ton héritage en Esprit.

L'Amour n'est pas simplement plaisir, pas simplement joie... Son développement se nomme Extase, Fusion et Félicité. Veux-tu plus que tout L'approcher et Le vivre ?"

- "Oui, Rabbi" murmura Bethsabée, les yeux embués de larmes et incapables de se détacher des miens.

- "Eh bien, ai-je repris, fais tienne cette vérité : L'Amour n'est jamais donné ni pris ; il faut apprendre à le reconnaître, à l'appivoiser patiemment, à le recueillir, à le démultiplier pour enfin le re-semer. Alors seulement tu vivras ce qu'il signifie dans toute sa vastitude."

Bethsabée, je crois, n'a jamais oublié ces quelques paroles qui se voulaient libératrices offertes quelque part sur le bord du chemin entre Jéricho et Migdel.

À l'image de Myriam, celle que j'appelais toujours ma Bien-Aimée, elle fut l'une des premières femmes après mon départ, à oser enseigner, parfois au péril de sa vie, la grandeur du temple qu'est le corps humain.

Comme celle de quelques autres femmes, dont Myriam et Shlomit, sa voix a été bridée, cadencée, étouffée sous des siècles de discours patriarcaux.

Les voix de quelques hommes, bien sûr, se joignirent à la sienne, aux leurs... Celles, entre autres, de mon frère Jacob¹⁰¹, de Simon, de Taddée et sans nul doute de Jean, le "ressuscité" de Béthanie.

Ils avaient tous compris que le sexe n'était pas là que pour donner chair à la chair, qu'il pouvait et devait être autre chose que l'expression d'une énergie perverse, exclusivement horizontale et serpentine au bas sens du terme.

Jamais ils n'ont omis de dire que j'avais aussi œuvré à ce niveau-là puisque la puissance qui s'y cache depuis l'origine est essentielle et qu'elle représente une clef noble pour qui cherche à unir l'Intelligence du Corps à celles du Cœur et de l'Esprit.

Je me souviens de cette époque de ma vie comme d'un temps d'accélération des prises de conscience chez celles et ceux qui constituaient déjà de façon évidente une véritable foyer ardent autour de moi. Myriam prit elle-même davantage de place dans ce mouvement d'ouverture et de chamboulement des valeurs. Je l'enseignais à part quant aux lois subtiles qui régissent le corps humain et son cosmos interne.¹⁰²

¹⁰¹ Pour rappel, Jacob correspond, dans la Tradition, à l'apôtre Jacques, auquel on attribue un Livre secret relié à la pensée gnostique, tout comme l'est L'évangile de Marie-Madeleine.

¹⁰² Voir le chapitre XXII du 1er tome du présent ouvrage.

Je me souviens aussi de son émerveillement face à de tels horizons. La découverte des secrets de la circulation des énergies dans l'organisme humain alimentait sa propre quête dans la compréhension de l'âme des végétaux puis de l'élaboration d'huiles pour onctions. C'est en ce temps-là qu'elle s'est promis de pénétrer le mystère par lequel l'huile et l'eau pourraient s'unir afin de donner naissance à ce qui, pour elle, serait un baume suprême, celui qu'elle appellerait "l'Eau d'Éther".¹⁰³

Je l'ai nourrie sans compter en ce sens, déversant cycliquement en elle, durant notre sommeil, autant d'images archétypales qu'elle pouvait en assimiler. Elle devenait telle une coupe qui, de temps à autre, débordait jusqu'à la faire redevenir alors simple femme parmi les femmes, avec ses fragilités, l'espace de quelques jours. Toute maturation est une lente ascension ; elle réclame ses moments de pause car il en va de la conscience comme du corps sitôt que l'un et l'autre prennent de l'altitude.

Oui, c'était une période où tout se précipitait, se structurait, prenait sa vraie place et par conséquent se dévoilait dans sa vérité... Et ceux qui s'économisaient s'éloignaient d'eux-mêmes de la famille à laquelle ils s'étaient pour un temps greffés.

Jean, ainsi que je m'y attendais, poussa plus loin la métamorphose qu'il avait entreprise. Il perdait d'autres écailles et dénudait son cœur. Il y eut une journée où, dans le petit jardin aux herbes de la maison de Myriam, à Migdel, il éprouva le besoin de se libérer auprès de moi d'un fardeau devenu trop pesant. Depuis longtemps, j'avais attendu ce moment de sa part. Il était vital.

- "Maître... me confia-t-il la voix tremblante tout en prenant sa tête entre ses mains, il faut que je te parle... Tu nous as trop enseigné à propos de la femme en l'homme et de l'homme en la femme et de leur nécessité de s'avouer présents l'un en l'autre pour que je continue à taire ce qui est en moi et qui m'a toujours fait souffrir."

Je l'ai emmené s'asseoir sur un muret près des grenadiers. Myriam s'affairait à l'entretien de quelques plantes en compagnie de la vieille Esther et de Marcus tandis que les autres étaient au village.

- "Maître... a repris Jean... Pardonne-moi... Aussi loin que remontent mes souvenirs, je dois te dire que mon cœur a toujours été plus touché par la proximité des hommes que par celle des femmes. Je devrais même ajouter... ému. Et... tout autant mon corps que mon cœur. C'est comme quelque chose que je ne peux expliquer et qui dérange, qui trouble cet équilibre, cette harmonie que tu nous enseignes. Je n'ai jamais rien tenté ni vécu dans ma chair à ce propos mais l'attirance que mon âme éprouve parfois... Aide-moi ! Tu me comprends, n'est-ce pas ?"

- "Mon frère, ai-je fait, crois-tu m'apprendre là quelque chose ? Ce que tu me livres ici, je l'ai toujours su, je l'ai toujours lu en toi. Tu es transparent, Jean... Tu pourrais essayer de tricher que tu ne parviendrais pas à le faire.

Je sais... On ne parle pas de ces choses en ces contrées où nous vivons. La lapidation ou le bannissement pourraient ne pas être loin. Alors ceux qui, comme toi, éprouvent de tels sentiments envers un être du même sexe étouffent tout en eux et s'étouffent eux-mêmes dans une sorte de prison dont seule la mort, pensent-ils, pourra les délivrer.

Mais, en réalité, la mort ne délivre de rien de ce qui n'est pas résolu du temps de ce que l'on nomme la vie. Celui qui part avec un poison - vrai ou imaginaire - dans son sac en franchit le seuil avec ce même poison qui perdure dans sa mémoire.

Alors, je te le demande, cesse de croire que ce que tu éprouves constitue une faute, un venin pour ton âme. Où se situe la faute, dis-moi, dans ce que tu vis ? La faute n'existe pas... C'est toi seul qui lui donne existence à chaque fois que tu accordes foi aux réflexes de ce monde et que tu leur donnes prise sur ton cœur.

Au regard de l'Éternel, seul l'amour éprouvé et l'amour donné comptent à partir de l'instant où ils sont vrais et non pas composés. Le jugement humain n'a pas sa place dans ce regard parce qu'il appartient aux rêves qui, les uns après les autres, façonnent les sociétés de ce monde. Tous passeront tandis que l'amour perdurera car, n'ayant pas été créé, il ne peut mourir."

- "L'amour n'est pas une création de l'Éternel ?"

- "Non... puisqu'il est Son Essence, puisqu'il est Lui..."

- "Mais... cela ne me dit pas pourquoi je suis ainsi..."

- "Tu es ainsi, mon frère, parce que l'âme qui anime tout ce qui est doit tout vivre de ce qui peut se penser, exister et être. Toutes les expériences contenues dans l'Onde du Vivant doivent être visitées un

¹⁰³ Se rapporter à Chemins de ce temps-là, du même auteur, livre II, chapitre 2.

jour ou l'autre dans l'Infini. Toutes ! Chaque vie est une initiation, vois-tu, et la conscience de l'être, à son sommet, se moque des morales.

Le Sans-Nom, tu dois le comprendre, ignore tout de celles-ci. Il est au-delà, Il est au cœur exact de tout ce qui fait que la Vie grandit et se dilate dans le plus infime de ses méandres... et de ses impasses. De vie en vie, tous les hommes et toutes les femmes courent après ce qui leur manque, cette partie d'eux-mêmes qui les complétera. Au sein de notre esprit, nous sommes tous homme et femme à part égale et c'est ce souvenir qui nous habite..."

- "Maître... les Grecs affirment qu'il y a cependant trois sortes d'esprits, ceux qui sont homme-femme, ceux qui sont femme-femme et enfin ceux qui sont homme-homme. Le mien ne serait-il pas l'un de ceux-là ?"

En posant cette question, le visage de Jean changea d'expression. Son regard s'est mis à pétiller comme pour me rappeler qu'il avait étudié et qu'il tenait peut-être la réponse que je ne lui avais pas encore donnée.

J'ai posé ma main sur son cœur.

- "Laisse les hypothèses de la philosophie. Je ne suis pas philosophe... Ce n'est pas moi qui place l'entièreté de mes paroles sur ma langue. L'attraction de l'homme envers l'homme et de la femme envers la femme n'est aucunement la conséquence de ce que supposent les Grecs. Il est la marque d'un vide, un vide souvent créé par la non concordance entre les aspirations de l'âme et les dispositions du corps.

Ainsi le Vivant, dans la multitude de ses desseins, peut attribuer un corps d'homme à une âme féminine et inversement."

- "Me vois-tu de cette façon ?"

- "Non... mais il fut un temps où ton âme d'homme a visité le mépris envers ses semblables, mâles. C'était il y a fort longtemps en vérité, mais ce souvenir survit en toi telle une cicatrice que, depuis plusieurs vies, tu tentes de gommer tout en te réprimant et en entretenant l'idée d'une faute.

Tu as voulu savoir, Jean... Et maintenant tu sais, parce que tu as la force de regarder..."

Sous les grenadiers, j'ai vu Jean se replier un moment sur lui-même. Puis enfin, il s'est redressé, les yeux rougis par des larmes contenues.

- "Comment tout cela se peut-il ?" bredouilla-t-il alors.

- "Je te l'ai dit, en ce monde vous êtes tous incomplets et, de ce fait, vous cherchez éperdument ce qui pourrait vous parfaire... Mais l'histoire de toutes les âmes est sinueuse. La ligne droite n'existe pas car, sache-le, tout est courbe dans l'Univers. La rondeur est une douceur, une tendresse qui évoque le Divin et suggère *la complétude du cercle*.

- "Incomplets... Oui... mais toi tu ne l'es pas !"

- "Je l'ai été, mon frère, jusqu'à ce que j'absorbe en mon être la courbe de l'Univers. Et c'est pour *la Parole de Cela* que je suis parmi vous..."

Chapitre XX - Partout à la fois...

Et puis vint ce fameux jour où, une fois de plus, non loin des rives du lac, une foule nombreuse venue d'un peu partout s'est rassemblée devant moi dans l'espoir de récolter sans doute un peu plus d'espérance. Elle prenait conscience de son besoin de respirer différemment l'air de son quotidien.

Nous étions sur les hauteurs de ce lieu qui porte, deux mille années plus tard, le nom de Tabgha. Était-ce en hiver ou en été ? Comment se soucier des saisons lorsqu'on n'en a qu'une seule dans le cœur ?

Ils étaient tous là sur l'herbe, tous ceux dont je connaissais le nom, les sourires et les pleurs et tous ceux, aux visages plus discrets, qui avaient confusément entendu une sorte d'appel, souvent sans savoir pourquoi.

Pour ces derniers, j'étais toujours et encore "le grand Rabbi en blanc" qui faisait des prodiges et qui disait de belles choses pas toujours faciles à comprendre. J'étais aussi celui dont on racontait qu'il pouvait aussi bien parler avec les Romains qu'avec les Zélotes, les Sadducéens et même certains Phariséens de passage. Une énigme ...

L'assemblée n'en finissait pas de grossir... Marcus, le fils de Myriam avait dénombré plus de cinq cents hommes et femmes.

- "Rabbi, dis-moi, pourquoi sont-ils venus si nombreux aujourd'hui ?"

- "Parce que je les ai appelés..."

Et c'était vrai. L'avant-veille, mon cœur s'était soudainement expansé. Awoun en avait débordé comme rarement et Elohim Lui-même semblait m'accompagner à chaque pas que je faisais... Il y avait des moments privilégiés où tout semblait vouloir, plus que d'habitude, repousser toutes les limites pour faire exploser les consciences. J'avais senti l'un d'eux, ordonnant dès lors chaque élément autour de moi afin que la Puissance d'Éternité balaie tout sur Son passage et interpelle les cœurs, les vrais cœurs... pas ceux dont les labyrinthes mentaux empruntent l'apparence.

J'avais demandé aux pêcheurs et à quelques autres de la nourriture à distribuer en abondance parce que j'avais l'intention de parler longtemps et aussi d'inviter à prier. Je savais bien, toutefois, qu'il n'y en aurait jamais suffisamment et que c'était parfait ainsi pour ce que la Vie avait l'intention d'exprimer à travers moi.

Pierre et ses semblables en "profitèrent" pour se disputer. En effet, comme pour leur montrer leurs propres limites, leur pêche avait été mauvaise¹⁰⁴. Quant au pain à partager, "il aurait fallu s'en soucier bien plus longtemps à l'avance", fit remarquer Jacob d'un air dépité. Quelques dizaines ne pouvaient suffire. Même les oliviers manquaient sur le flanc de la colline car davantage d'ombre eût été la bienvenue...

Mais j'aimais pousser un peu les corps, les attentes et, pour tout dire, les patiences. Lorsqu'on veut aller loin avec des êtres humains, les révéler à eux-mêmes et les aider à se forger, il est toujours bon de passer leur âme au tamis de leur volonté... Et je me projetais loin, pour ces âmes, très loin devant elles afin de leur dessiner une vraie trajectoire.

Bien sûr, je n'aimais pas voir les hommes et les femmes peiner, que ce soit sous le soleil, la pluie ou le vent mais, pour l'avoir moi-même éprouvé, je savais que les belles choses de notre vie se gravent souvent mieux dans des circonstances qui demandent un effort de détermination.

Il y avait aussi des enfants, bien sûr, au cœur de cette foule qui était venue m'écouter. Partout où j'allais, il y en avait d'ailleurs de plus en plus, avec leurs parents mais également seuls.

Parmi ces derniers, j'en ai reconnu un, ce jour-là. Il se nommait Galvius. C'était un jeune Romain d'une douzaine d'années dont le père était momentanément au service de Pilate, en tant que sculpteur, et qui vivait à Tibériade.

¹⁰⁴ Voir "Le Testament des trois Marie", chapitre III, du même auteur.

Dès mon arrivée sur les bords du lac de Kinnereth, trois années auparavant, j'avais rapidement remarqué sa candeur et sa naturelle attirance pour les vérités de l'Esprit. Dès qu'il le pouvait, il fuyait les turbulences de Tibériade et allait recueillir mes paroles du côté de Caphernaüm.

La transparence de son âme ne m'échappait pas et, souvent, je l'apercevais se faufilant au premier rang de ceux qui m'écoutaient. Meryem aussi l'avait remarqué et aimait lui parler pour la fraîcheur de ses questionnements. Fidèle au rendez-vous, il était donc encore présent lorsque, ce jour-là, après avoir longuement enseigné et prié, j'ai annoncé le moment de partager les poissons et les pains.

Le récit de cet événement a traversé le temps mais qui s'est seulement penché sur sa véritable nature et sur le sens que j'espérais alors lui donner ? Il a été dit que c'était pour établir une preuve de plus de ma "Divinité".

C'est pourtant une erreur, une affirmation qui n'a fait que creuser plus profondément encore la faille existant déjà entre l'humain et le Divin.

Une erreur qui affirmait que la Puissance Créatrice était bel et bien extérieure à Sa Création et que j'étais le Fils unique d'un Père qui s'était projeté sur Terre à travers moi.

Une erreur fondamentale, oui... à l'opposé de ce que j'ai toujours tenté d'enseigner en rappelant à l'humanité sa part de Divin et sa possibilité de pleine réintégration au sein de Celui-ci. Fils *unique* d'un Père Céleste ? Certainement pas...

Ce que j'ai accompli ce jour-là, tous les hommes et toutes les femmes ont aussi la capacité d'en devenir les auteurs. Une vérité négligée, oubliée et qui est pourtant annonciatrice de la plus infinie des promesses.

Mais hormis quelques proches - et probablement le petit Galvius - qui était capable de le comprendre jusque dans ses viscères ?

Lorsqu'il était question de transcender les lois communes de ce monde et d'accomplir des prodiges, le discours de chacun était "Il le peut !" tandis que le mien se révélait de l'ordre du "Vous le pouvez !"

Quelle était donc cette maladie dont l'humanité était atteinte ? Qu'attendait cette dernière pour reconquérir ou plutôt réapprivoiser sa Mémoire ? Entre conscience et inconscience n'était-il question que de quelques dizaines de millions d'années de vie illusoire ? J'avais la réponse à tout cela, pourtant quelque chose en moi formulait malgré tout de telles interrogations. Sans doute par une descente compassionnelle dans le désarroi humain.

Pour ma part, tandis que j'observais celles et ceux qui venaient à ma rencontre, une chose était certaine : je m'étais promis de construire des ponts dans l'Invisible et au-dessus du labyrinthe de la Maya afin de réduire puis de pulvériser leur asservissement au Temps. Pour qui l'a décidé un jour de secousse, le Temps se rétracte ou s'expande. Il peut même s'enjamber...

Vint donc le moment où il fallut songer à manger... J'ai vu la mine déconfite de Pierre, d'André, de Barthélémy et de plusieurs autres lorsqu'ils amenèrent devant moi, sur l'herbe, leurs paniers si pauvres en victuailles en regard de l'importance de notre nombre.

Je me souviendrai toujours de Meryem à cet instant-là. Il y avait un sourire dans ses yeux. Elle avait déjà tout compris de ce qui allait se passer.

- "Rabbi, fit Jacob en se penchant vers moi, tu vois bien..."

Mais j'ai placé deux de mes doigts sur sa bouche afin qu'il ne dise rien de plus.

Alors, sans attendre, j'ai plongé la main dans le panier qui contenait les pains et j'ai aussitôt commencé à prendre ceux-ci les uns après les autres pour les faire circuler parmi la foule.

Aujourd'hui encore, j'ai en mémoire le bonheur éprouvé dans l'accomplissement de ces gestes de partage. Comment suggérer une telle sensation ? Mon âme était là, dans ma chair, mais un éclat de mon esprit y scintillait d'une façon particulière, inhabituelle...

Ainsi donc, tout ce que j'avais demandé à la Présence qui fusionnait avec mon cœur s'est-il mis en place de lui-même. Simple et naturelle expression de ce qui devait être.

Lorsque le panier fut vidé des deux tiers de son contenu, sans m'interroger davantage, j'ai continué à en saisir les petits pains ronds et plats afin de poursuivre le partage mais, à chaque fois que j'en prenais un, celui-ci paraissait aussitôt se dédoubler¹⁰⁵ sous ma main. Cela se passait comme si j'ôtai la pelure d'un fruit et que cette dernière réapparaissait instantanément, donnant naissance à un autre fruit identique au premier.

Oh ! Je peux dire qu'il était doux de sentir l'entièreté de mon être en contact si direct avec ce que j'appelais "les Greniers du Soleil"... Même si je n'ai pas souri tandis que tout cela s'accomplissait, j'étais profondément en joie.

Non seulement chacun eut-il ainsi son pain mais, lorsque la distribution fut achevée, il en restait encore dans le panier.

À côté de moi, j'ai senti Myriam trembler. Je l'ai regardée... Elle avait les deux mains posées sur le cœur.

- "Rabouni... a-t-elle murmuré pour se décharger d'un trop-plein d'émotion, Rabouni... Comment cela se peut-il ? C'est cela l'Infini ?"

- "Myriam, retiens ceci jusque dans ta chair : Tout ce qui existe et qui prend apparence en ce monde peut se dupliquer encore et encore dans sa forme. Sans limites... Pour y parvenir, il faut apprendre à en saisir le moule dans l'Invisible. En vérité, ces pains que tu vois naître sous ma main n'ont jamais connu la chaleur d'un four car leur farine n'a jamais été moulue tout comme leur pâte n'a jamais été pétrie. Ils sont les offrandes de la matrice de notre Mère la Terre, une matrice dont la fonction est d'engendrer les formes et les substances denses. Ils ne sont qu'une expression parmi d'autres de l'Illusion dans laquelle nous vivons tous."

Et puis ce fut au tour des poissons d'être distribué. Et comme il y en avait également assez peu, j'ai aussitôt renouvelé ma demande à l'Éternel, à la Vie, à tout Ce qui en réalité ne pourra jamais porter de nom mais qui nous enveloppe pourtant.

Une fois encore, il ne pouvait exister l'ombre d'un doute en moi. Ainsi fallait-il que les poissons fussent également innombrables et jaillissent de *leurs pré-formes* sans jamais avoir vécu dans un lac ou ailleurs, ni même été pêchés.

Je dois dire que c'est seulement lorsque ceux-ci se sont mis à circuler à profusion parmi la foule assise sur l'herbe ou dans la caillasse que chacun commença à vraiment réaliser ce qui se passait. On aurait pu croire que la plupart sortaient d'un état d'incrédulité ou d'apathie. Alors, il y eut une explosion d'enthousiasme irrésistible au cœur de laquelle, ne sachant que faire sinon imiter Jean et Myriam, beaucoup sont venus poser leur front sur mes pieds.

Je les ai laissés faire ainsi que j'avais accepté d'en prendre l'habitude puisque ce n'était pas moi en tant que tel, Jeshua, qui recevait un semblable hommage.

Enfin, peu à peu, un profond silence s'est installé tandis que, de-ci-delà, quelques-uns commençaient à allumer des petits feux de branchages.

Awoun m'avait aidé à construire un temple de plus en pleine nature, sans autres murs ni toit que ceux proposés par des oliviers sous un ciel clément. Je l'en ai remercié...

Lorsque le poisson eût été grillé, le repas fut consommé à voix basse, non pas parce que la demande en avait été faite mais bien parce qu'il y avait une joie sacrée et indicible qui planait sur les lieux. Et, en vérité je crois, c'était la seule façon de la traduire sans la disperser.

Peu avant que nous nous séparions en cette fin de journée-là, j'ai aperçu Yacouba quelque part. Elle avait l'air si troublée qu'elle en paraissait perdue, n'entendant même plus les mots de Shlomit. De façon urgente, elle avait besoin d'une sorte de point d'arrimage.

¹⁰⁵ Il est ici question de l'univers éthérique, celui des "pré-formes", c'est-à-dire des "moules" dans lesquels l'énergie de la Vie se glisse, selon différents niveaux de conscience. On pourrait aujourd'hui parler de "duplication", la fonction "dupliquer" peut assurément être mieux comprise de nos jours qu'autrefois.

- "Attends, petite femme, lui ai-je fait en comprenant qu'elle cherchait à s'accrocher à des explications qui viendraient de ma part. Attends un peu car il n'est pas toujours nécessaire de parler..."

Sur ce, je lui ai simplement pris les mains et, après les avoir mises l'une contre l'autre, je les ai doucement approchées de ma poitrine. Le temps d'un éclair, celui d'une intention précise et d'une image spontanée... et trois petites olives sont venues se former entre ses paumes. Je les voulais telle une ancre à lancer dans son océan, pour son corps, son âme et son esprit. C'était mon présent à sa réalité de cette vie-là, un rappel qui la suivrait tout au long de son chemin.

"Comment cela se peut-il ? m'aurait à nouveau demandé Myriam, si elle avait été témoin de la scène. Comment ?"

"La réponse à l'énigme sera toujours la même, lui aurais-je alors répondu. Il y a, vois-tu, la multitude des savoirs, l'unité de la Connaissance mais, au-delà de tout cela, il y a surtout l'alignement de l'être avec la Conscience de la Vie... et c'est ce qui génère ce qu'on dit être un miracle."

Et j'aurais enfin ajouté : "Qui est prêt à prendre conscience de ce que cela signifie et implique ? ... À commencer parmi ceux que l'on dit "intelligents" !"

Le récit de la multiplication des pains et des poissons fit inévitablement le tour de la Galilée, de la Judée et de la Samarie aussi vite qu'un coursier romain. Beaucoup de Gadaréens aussi apprirent la nouvelle et entreprirent de ce fait le déplacement jusqu'à Caphernaüm. C'était là, en effet, que je finissais par donner la plupart de mes enseignements, au grand mécontentement des prêtres de la synagogue et d'un groupe de Pharisiens accrochés à la Torah.

Bravant leurs imprécations, j'avais tenté à deux ou trois reprises de commenter les Écritures devant eux... Ils m'avaient observé dans ma façon de dérouler les Textes, puis m'avaient écouté.

Mais si leurs yeux avaient épié le moindre de mes gestes pendant que leurs oreilles s'étaient déployées, leurs cœurs s'étaient montrés résolument fermés à ma perception des antiques Paroles.

Je n'étais définitivement pour eux qu'un impie, un imposteur, et ma compréhension des Écritures ne pouvait être que sacrilège puisqu'elle invitait à l'ouverture tout en faisant jaillir des questions poignantes jusqu'au sein même des anciennes réponses déjà toutes fabriquées.

Parmi eux et quelques Sadducéens, j'en percevais évidemment qui se laissaient troubler par mes commentaires en haut de la petite estrade de pierre que l'on m'accordait alors. Les lumières de leurs âmes me l'avaient. Jamais, pourtant, leur trouble ne les a poussés à oser un mouvement ou à prononcer un mot en accord avec l'un des miens. Le jugement de leurs semblables se montrait plus fort que tout.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que je les ai honnis ainsi que certains textes l'ont fait croire. Même s'il m'arrivait de les contredire avec véhémence, j'étais en paix avec eux dans mon cœur.

En fait, c'était essentiellement notre perception du Divin qui différait profondément. Ils faisaient de cette ineffable Présence que l'on appelle communément Dieu un être au sens premier et général du terme, capable de jugements, de colères, de punitions comme de récompenses et dont les décisions pouvaient parfois ressembler à des dictats arbitraires et cruels. Il était Lui, Adonaï... et nous n'étions que nous, créatures à jamais immergées dans la Faute et l'incomplétude, destinées à ne pouvoir vivre que dans Sa périphérie.

Les Textes avaient bien sûr plusieurs niveaux de lecture, il y avait une infinité de subtilités à décoder dans le schéma de la Création qui plaçait l'humain face au Divin et on pouvait certes y trouver quelques fragments d'espoir mais... Mais il y avait toujours dans ce fameux "mais", l'ombre d'une irréparable fracture entre Dieu et la race des hommes.

C'était avant tout face à cela que je réagissais parce que j'étais venu au monde avec la certitude et la connaissance du fait que nous étions tous de la même famille et que nous participions - consciemment ou non - de la Réalité suprême de l'Éternel.

"Adonaï, Sabaoth, le Tout-Puissant, peu importe le nom qui sonne le mieux à votre cœur ou que vous refusez de Lui donner, leur répétais-je à chaque rencontre, Le Divin est avant tout un "État de la Conscience" en même temps qu'un "Espace de Conscience" et nous sommes tous destinés à en trouver la Porte d'accès en nous."

Évidemment, ils ne m'entendaient pas parce que leur forteresse en eût été ébranlée... Sauf exception.

Lors de l'un de ses passages sur les bords du lac en compagnie de mon oncle Yussaf, Nicodème m'avait dit un soir, à l'heure des confidences :

- "Lorsque j'ai commencé à percevoir Ce qui t'habite, Rabbi, ma force a été dans l'acceptation de la fragilité de mon petit univers de certitudes figées, prises dans les glaces de ma tête. Elle s'est révélée devant le spectacle de mes faiblesses, de mes inconsistances au cœur du rôle pré-écrit que j'interprétais sans réellement savoir pourquoi..."

Lorsqu'il eut terminé de se confier ainsi, j'ai su que Nicodème avait touché l'essentiel de ce qui permet à tout être d'entamer sa vraie métamorphose libératrice. Cet essentiel, je le nomme "le courage de l'humilité". C'est par lui et grâce à la lucidité qui l'accompagne que ce qu'on définit aujourd'hui, deux millénaires plus tard, comme un "déconditionnement" peut s'opérer.

Je lui avais alors répondu :

- "Si un homme vient au monde avec un "Je sais", qu'il grandit avec celui-ci puis meurt enfin tout en continuant à s'y accrocher, que penser de sa vie sinon qu'elle a été un sommeil ? Alors, puisses-tu être béni, mon frère, pour avoir osé t'extraire du cercle frileux des dormeurs."

- "Mais pourquoi donc dort-on ainsi ? Peux-tu me le dire ? Oui... pourquoi ?"

- "On dort de ce type de sommeil tout simplement par peur de découvrir la "trop grande splendeur" qui nous tendrait les bras en cas de réveil."

- "Peur de se réveiller ?"

- "Peur du spectacle de l'errance en arrière de soi... car une telle vision dénoncerait un vieil et indésirable Orgueil."

Il y avait alors plus de trois années et demie que mon retour était effectif et que je bousculais tout ce qui pouvait l'être.

De temps à autre, lors de nos moments de repos à flanc de colline ou allongés près du tapis bleu d'un champ de lin, certains de ceux qui m'accompagnaient ici et là se hasardaient à me questionner sur des événements auxquels ils n'avaient pu assister. C'était pour eux l'occasion de prendre des notes, parfois sur des morceaux de poterie lorsqu'il n'y avait rien d'autre. Les feuilles de palme étaient coûteuses...

À vrai dire, je n'affectionnais pas beaucoup regarder en arrière, par-dessus mon épaule, mais quand je voyais l'amour et la soif de vérité qui se dégageaient des uns et des autres, je finissais toujours par me plier à l'exercice, surtout si le souvenir pouvait se faire porteur d'enseignement.

C'est ce qui me poussa un jour à évoquer la véritable visite que j'avais voulu entreprendre au village de mes jeunes années car, même si je n'y avais que très peu vécu, c'était une sorte de pèlerinage qu'il avait fallu que j'accomplisse... Un pèlerinage empreint d'une certaine tristesse parce que mon cœur y avait constaté l'effilochement du si bel idéal qui avait été celui des Communautés villageoises du peuple d'Essania¹⁰⁶.

Après des générations d'enthousiasme et d'accueil qui avaient connu leur zénith peu avant le départ de mon père, Yussaf, le déclin s'était annoncé, laissant libre cours aux expressions de la

¹⁰⁶ Voir, entre autres, "Le Testament des trois Marie", du même auteur, chapitre XI, "Les exigences du Réveil" et aussi l'Évangile de Luc : 4.24.

méfiance et de la fermeture. C'était au nombre des raisons qui avaient progressivement poussé Meryem vers les rives du lac.

Il en va ainsi de tout, naissance, croissance, apogée, essoufflement puis désintégration... parfois lente comme l'agonie d'un être humain qui s'accroche...

"Seul le Souffle qui n'est pas né, avais-je alors enseigné, échappe à une telle loi puisque Celui-ci ne vit pas mais est la Vie, en Lui-même et en Elle-même."

On m'a demandé si j'avais éprouvé quelque peine en descendant sous une volée de pierres le petit sentier tortueux qui reliait le village à la route menant vers Joppé. Oui, bien sûr, et je me suis autorisé à la vivre sans rien en laisser transpirer puisque, cette peine, j'étais allé la chercher de mon plein gré.

Nul ne s'est cependant enquis de ce que vivait Myriam qui, ce soir-là, se tenait blottie contre moi alors que nous étions quelques-uns à nous être regroupés autour d'un feu, à manger du fenouil et du pain d'orge.

Plus que n'importe qui, pourtant, ma Bien-Aimée avait l'âme en peine et en révolte silencieuse. Les ailes sont toujours souffrantes lorsque, plus que d'habitude, il arrive qu'on les sente pousser à partir du centre de la poitrine.

Uniquement centré sur lui-même, je me souviens que l'un de mes plus proches disciples - peu importe lequel - est parti dans une longue diatribe contre ceux qui, selon lui, ne comprenaient rien à rien et surtout demeuraient aveugles et sourds à Ce qui s'exprimait à travers moi. Il s'en prenait à ceux qu'il appelait "les autres", c'est-à-dire à l'humanité entière.

Je l'ai laissé dire jusqu'au bout... Il en avait besoin pour étancher sa propre peine et puis... sans le savoir il me tendait la main afin qu'en rebondissant sur ses mots, j'offre à tous ma Parole.

- "Je vois la plaie qui est tienne, mon frère ; cependant, toi comme vous tous ici présents, tous répétez toujours sur le ton de l'accusation : "Les autres... les autres...". Mais avez-vous seulement compris que vous aussi vous êtes "les autres" aux yeux "des autres" ?

Alors, je te le demande et je vous le demande au nom de notre Père à tous, cessez de vous croire le centre autour duquel tout doit s'ordonner. De la même façon, face à tel ou tel événement, vous ne cessez de dire : "Ce n'est pas ma faute, c'est la Vie qui l'a voulu ainsi...". Mais avez-vous une idée de ce qu'est la Vie ? "Les autres", encore une fois ? Et vous des victimes ? Chacun a la part qui lui revient."

Et comme nul ne disait plus mot devant la fermeté de mes paroles, la Force tendre d'Awoun qui s'écoulait du coin de mes yeux m'a suggéré d'inviter chacun à méditer.

- "Voici pour nourrir la compassion, mes amis... Sans doute aujourd'hui comme chaque jour avez-vous croisé un homme ou une femme dont le visage ou la lumière intérieure vous a semblé disharmonieux, disgracieux à maints égards. Eh bien, fermez les paupières sur son souvenir en vous et cherchez à faire naître dans votre âme ses traits idéaux, sa grâce essentielle, celle qui l'attend quelque part.

Ce n'est pas un exercice que je vous demande là, c'est une offrande... non seulement à celui ou celle qui vous semble être cet "autre" que vous n'avez pas aimé mais aussi à vous-même dans l'apprentissage de l'Amour."

Après le miracle du pain et des poissons, mon oncle Yussaf vint à notre rencontre en Galilée. À dire vrai, il n'a pas été facile pour lui de nous trouver. Nous étions partout à la fois... Je me déplaçais tellement vite avec le groupe sans cesse grandissant de ceux qui m'emboîtaient le pas à travers les collines rocailleuses et les vallons ! Nous n'étions pas plutôt à un endroit que déjà le suivant était envisagé avec d'autres guérisons à accomplir et de nouvelles petites histoires enseignantes à semer à tous vents.

Je venais de guérir quatre lépreux réfugiés sous un abri de terre et de paille à l'écart de Gennésareth lorsque Yussaf - qui voyageait sur un cheval - nous a finalement rejoints. Il était

porteur d'un somptueux présent : une robe de lin sans couture du plus beau fil qui soit, confectionnée selon un art secret connu de quelques tisserands d'exception. Elle lui avait été remise à mon intention par deux hommes au teint fortement basané et à la chevelure d'ébène qui s'étaient présentés à lui au nom de la Fraternité d'Héliopolis, celle-là même qui avait préparé mon séjour dans la pyramide, quelques années auparavant.

J'ai toujours le souvenir de l'instant où il l'a déposée, pliée en trois, dans mes mains. C'était une œuvre d'art très simple d'apparence mais en même temps totalement imprégnée de lumière. Le fruit d'un amour dévotionnel et d'une infinie patience.

Je l'ai aussitôt revêtue, emporté par une rare vague d'intériorité. Au-delà du cadeau de "Ceux d'Héliopolis", j'y voyais un signe d'Élohim.

Je n'ai fait aucun commentaire à Yussaf... Mon front s'est simplement posé lentement sur le sien. Pour lui comme pour moi, c'était beaucoup plus éloquent que quelques mots et davantage conforme à notre façon d'être.

Que devais-je comprendre d'un tel présent ? Probablement rien d'autre que la marque de gratuité d'un geste venu du cœur. On pouvait évoquer la pureté de l'énergie qui y était enclose, bien sûr... Mais c'était plus subtil que cela ; je sentais que sa présence sur ma peau se doublait d'une empreinte sur mon âme et annonçait mon entrée dans une autre phase de la mission de Sananda en moi.

C'était peu avant l'événement qui a marqué à jamais notre arrivée dans le minuscule village de Naïm, non loin du Mont Thabor...

Au détour d'un chemin, en découvrant ses maisonnettes de pierres badigeonnées de blanc, un chant, ou plutôt une litanie, est montée jusqu'à nos oreilles.

Une cinquantaine de silhouettes humaines avançaient à pas mesurés dans notre direction. À leur tête, quatre hommes portaient sur leurs épaules un brancard sur lequel on pouvait deviner un corps allongé. Immédiatement derrière eux, en avant de ceux qui marchaient, j'ai distingué aisément quatre ou cinq femmes qui pleuraient. Il n'était pas difficile de comprendre ce qui se passait.

Quelques pas de plus... et j'ai brusquement senti un souffle fiévreux se plaquer contre mon corps. Je me suis arrêté... puis j'ai signifié à chacun derrière moi d'en faire autant. Une deuxième fois alors, le même souffle s'est manifesté mais pour s'effondrer bientôt à la hauteur de mes genoux. Il se dégageait de son invisible présence une odeur de camphre. Elle était si prégnante que je me suis appuyé sur elle pour chercher son origine dans la lumière du jour afin d'en écarter le voile.

Devant moi, agenouillé sur le sol, il y avait un jeune homme vêtu d'une humble tunique couleur de terre. Il avait l'air désemparé et n'était plus qu'un immense regard, une interrogation totale.

- "Que fais-tu ? lui ai-je aussitôt demandé au-dedans de moi. Que fais-tu et qui es-tu ?"

- "Je ne sais pas... Je ne me souviens que du toit sur lequel j'étais et de ma tête venant heurter une pierre. Je n'ai rien fait. Je m'appelle Anaël... J'ai vu ton Soleil... Dis-moi que la vie n'est pas sortie de moi !"

-«La mort existe-t-elle pour celui qui s'interroge tout en regardant le Soleil ? Si tu ne la penses pas, Anaël, elle n'existe pas."

Dans son monde entre les mondes, j'ai vu le jeune homme se redresser et j'en ai profité pour plonger mon regard dans le sien, aussi loin que je le pouvais, aussi loin que l'histoire de son âme le permettait. J'ai observé ses jours de pluie et ses jours de clarté, ses sinuosités et ses sommets puis ses errances et ses espoirs. Sa joie d'être, au-delà de tout. Anaël était bon et son chemin d'une authentique candeur, depuis longtemps.

Tout était si évident dans mon cœur, sa chute, son envol inachevé, en suspens, et mon passage, là, à cet instant, comme pour chanter devant tous la Puissance du Vivant...

Alors une Voix est sortie de moi, presque violente, et la Parole qu'elle portait était sans possible contredit.

- "Anaël ! Rejoins ton corps maintenant ! Rejoins ton corps et lève-toi !"

Et comme cette injonction jaillissait de ma poitrine, je me suis vu tendre soudain un bras vers le brancard et le corps d'Anaël enveloppé dans son linceul.

Le cortège, tout en lamentations et en litanies, n'était plus qu'à quelques pas tandis que nous nous écartions pour le laisser passer.

- "Rabbi ! Rabbi !" s'est écrié quelqu'un en arrière de moi. Et, presque simultanément, l'une des femmes qui pleuraient au-devant de la foule en marche s'est mise à hurler en pointant du doigt le corps sur son brancard. Il y eut un moment de stupeur, les chants cessèrent puis d'autres hurlements se firent entendre.

- "Il bouge ! Il n'est pas mort !" vociféra enfin un homme quelque part.

Dans une sorte de panique, les porteurs ont alors rapidement déposé leur fardeau blanc sur le sol. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai moi-même pu voir le corps d'Anaël remuer et tenter de se relever dans son linceul.

- "Allez ! ai-je alors lancé fermement. Délivrez-le et ôtez-lui immédiatement ce qu'il a dans la bouche¹⁰⁷ ! Maintenant qu'il a visité le Soleil, ne voyez-vous pas qu'il vit plus que vous ?"

Après un instant d'effroi, deux hommes se précipitèrent vers le corps pour l'extraire tant bien que mal de son tissu de lin.

Que dire du visage d'Anaël lorsqu'il a lentement émergé à l'air libre ? Il avait les yeux si dilatés qu'il paraissait revenir d'un voyage au cœur de sa propre éternité. C'était à peine s'il distinguait ma silhouette mais il la reconnaissait.

- "C'est toi... c'est toi qui es venu me chercher..."

Sa voix n'était qu'un léger souffle un peu rauque mais chacun a compris de quelle vérité elle était porteuse.

Ce fut le moment où celle qui était manifestement sa mère, perdue dans des voiles noirs en lambeaux¹⁰⁸, fit un malaise. Je lui ai alors donné un peu du sel qui venait de couler du bout de mes doigts.

Puis, m'adressant à tous et montrant Anaël, j'ai dit :

- "Vous voyez bien qu'il vit... Empressez-vous de lui donner une datte et du lait caillé, ensuite ôtez de son corps toute trace de myrrhe et d'aloès. Et puisqu'il n'y a plus de deuil, cessez de jeûner et laissez à nouveau pousser vos barbes¹⁰⁹. Seule la Vie appelle la vie..."

Ainsi qu'à mon habitude, j'aurais aimé partir au plus vite et laisser chacun avec le cœur déployé. Je voulais toujours éviter les questions, toutes ces questions qui, face au prodige, font oublier le rapport intime nécessaire au sacré de l'instant mais ce fut difficile ce jour-là car ce que tous avaient vu et vécu faisait définitivement de moi, sinon le Mashiah, tout au moins un prophète.

Dans la liesse et les pleurs de joie, j'ai donc accepté que l'on ouvre une jarre de vin et que nous la partagions tous ensemble.

Quant à Anaël, incapable de s'exprimer en raison de l'émotion et de l'indicible qui l'habitaient, il ne lâchait pas la main de sa mère qui n'était plus guère qu'un torrent de larmes. Elle était veuve et il était son seul enfant...

¹⁰⁷ Il arrivait parfois qu'on place traditionnellement un bouchon de cire ou de lin dans la bouche d'un défunt.

¹⁰⁸ La coutume était de se déchirer les vêtements.

¹⁰⁹ Certains aspects de la même coutume prescrivait un long jeûne ainsi que la coupe des cheveux et de la barbe.

Enfin, quand le soleil commença à décliner, quand j'eus évoqué l'Infinitude d'Awoun et béni tout un chacun, le peuple de Naïm nous laissa partir.

Parmi ceux qui marchaient avec moi, il n'y en eut aucun pour s'exprimer avant que plusieurs milles n'eussent été parcourus. Moi-même, je n'ai pas dit un mot. Ce que je pressentais depuis longtemps qui allait se produire venait d'arriver... et il y avait tant d'hommes et de femmes pour en témoigner que des foules innombrables en seraient désormais interpellées.

Et c'est ce qui est arrivé et qui a plus encore irrité les Phariséens ainsi que le Pouvoir romain. Sur les bords du lac, entre Bethsaïda et Gennésareth les assemblées humaines spontanées se firent si impressionnantes par leur fréquence et l'émoi qu'elles suscitaient que les soldats cherchèrent à les disperser, créant quelques émeutes. De temps à autre, j'y reconnaissais un visage zélote.

Lorsque de telles assemblées s'amorçaient, il me fallait à chaque fois prendre place sur une barque immobilisée à faible distance de la berge du lac afin de pouvoir être entendu de tous et enseigner ma façon d'aimer¹¹⁰. Ensuite Pierre ou André hissait la voile et je pouvais m'éloigner, parfois jusqu'à Migdel, afin de procurer à mon corps un peu du repos dont il commençait à avoir grand besoin.

Et puis, une nuit, tandis que l'Étoile étincelait et palpitait, je me suis réveillé avec la certitude de devoir m'isoler...

¹¹⁰ 1 La surface de l'eau, par un effet de réverbération, jouait dans ces cas-là le rôle d'un amplificateur de la parole.

